RECUEIL DE VOYAGES

ET DE

DOCUMENTS

pour servir

A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

Depuis le XIIIe jusqu'à la fin du XVIe siècle

PUBLIÉ

Sous la direction de MM. CH. SCHEFER, membre de l'Institut
et HENRI CORDIER

I

JEAN ET SÉBASTIEN CABOT

DU MÊME AUTEUR :

LETTERS OF CHRISTOPHER COLUMBUS DESCRIBING HIS FIRST VOYAGE TO THE WESTERN HEMISPHERE. TEXTS AND TRANSLATIONS. New-York, 1865 ; in-folio.

NOTES ON COLUMBUS. New-York, 1866 ; in-folio.

BIBLIOTHECA AMERICANA VETUSTISSIMA. A DESCRIPTION OF WORKS RELATING TO AMERICA PUBLISHED BETWEN THE YEARS 1492 AND 1551. New-York, 1866 ; grand in-8°.

DON FERNANDO COLON, HISTORIADOR DE SU PADRE ; ENSAYO CRITICO. Sevilla (*Para la Sociedad de Bibliofilos Andaluces*), 1871 ; in-4°.

BIBLIOTHECA AMERICANA VETUSTISSIMA. ADDITIONS. Paris, 1872 ; grand in-8°.

NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE, A LA BIBLIOGRAPHIE ET A LA CARTOGRAPHIE DE LA NOUVELLE-FRANCE ET DES PAYS ADJACENTS, 1545-1700. Paris, 1872 ; in-8°.

INTRODUCTION DE LA IMPRENTA EN AMÉRICA, CON UNA BIBLIOGRAFIA DE LAS ORRAS IMPRESAS EN AQUEL HEMISFERIO DESDE 1540 A 1600. Madrid, 1872 ; in-4°.

FERNAND COLOMB, SA VIE, SES ŒUVRES. ESSAI CRITIQUE. Paris, 1872 ; grand in-8°.

LES COLOMBO DE FRANCE ET D'ITALIE, FAMEUX MARINS DU XVe SIÈCLE ; 1461-1491. D'après des documents nouveaux ou inédits tirés des archives de Milan, de Paris et de Venise. Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans ses séances des 1er et 15 mai 1874. Paris, 1874 ; in-4°.

L'HISTOIRE DE CHRISTOPHE COLOMB ATTRIBUÉE A SON FILS FERNAND. EXAMEN CRITIQUE. Paris, 1878 ; in-8°.

LOS RESTOS DE DON CRISTOVAL COLON. DISQUISICION. Sevilla, 1878 ; petit in-4°.

LES SÉPULTURES DE CHRISTOPHE COLOMB. REVUE CRITIQUE DU PREMIER RAPPORT OFFICIEL PUBLIÉ SUR CE SUJET. Paris, 1879 ; brochure in-8°.

SOUS PRESSE :

LES CORTE-REAL ET LEURS VOYAGES AU NOUVEAU-MONDE. D'après des documents nouveaux ou peu connus tirés des Archives de Portugal et d'Italie, suivi du texte inédit d'un récit de la troisième expédition de Gaspard Corte-Real, et d'une carte portugaise de l'année 1502, reproduite ici pour la première fois. Paris, Leroux, 1882, grand in-8°.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

CHRISTOPHE COLOMB, SON ORIGINE, SA VIE, SES VOYAGES, SA FAMILLE. D'après des documents inédits tirés des archives de Gênes, de Savone, de Séville et de Madrid. Deux forts volumes grand in-8°, avec cinq tableaux généalogiques, et un *Corpus*.

EN PRÉPARATION :

VASCO DE GAMA A LISBONNE EN JANVIER 1501. Récit inédit d'un témoin oculaire. Texte, traduction et notes.

JEAN SEBASTIEN DEL CANO. SA LETTRE A CHARLES-QUINT DU 6 SEPTEMBRE 1527 DÉCRIVANT LE VOYAGE DE MAGELLAN. Document inédit. Texte, traduction et commentaire.

ANGERS, IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie.

JEAN ET SÉBASTIEN
CABOT

LEUR ORIGINE ET LEURS VOYAGES

ÉTUDE D'HISTOIRE CRITIQUE

SUIVIE D'UNE

CARTOGRAPHIE, D'UNE BIBLIOGRAPHIE

ET D'UNE

CHRONOLOGIE DES VOYAGES AU NORD-OUEST

DE

1497 À 1550

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

PAR

HENRY HARRISSE



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

M.D.CCC.LXXXII



LIBRARY
2
UNIVERSITY OF TORONTO



Fac-simile fait par S. Pilinski, d'après l'exemplaire unique conservé au Département des Cartes de la Bibliothèque Nationale de Pars

N°. 17 Sebastian Caboto capitan, y piloto mayor dela S. c. c. m. del Imperador don Carlos quinto deste nombre, y Rey nuestro sennor hizo esta figura extensa en plano, anno del nascim° de nrõ saluador Iesu Christo de M.D.XLIIII. annos.

JEAN ET SÉBASTIEN CABOT

I



N discute encore en Italie la question de savoir si Jean Cabot[1], l'auteur de la découverte du continent américain, était vénitien ou génois.

A notre avis, il était l'un et l'autre.

Plusieurs des contemporains de ce célèbre navigateur le disent vénitien ou citoyen vénitien. « *Civi Venetiarum* » et « *Venecian,* » est-il qualifié par Henry VII d'Angleterre en 1496 et 1498. « *Nostro Venetiano,* » l'appelle Lorenzo Pasqualigo en 1497, tandis que Raimondo di Soncino le nomme « *uno populare Vene-*

1. *Kabotto* et *Cabotto* (lui-même en 1496 et 1498) ; *Caboto* (Sénat de Venise, 1476 ; Raimondo di Soncino, 1497 ; Contarini, 1522 ; Ramusio, 1550 ; documents espagnols de 1526 ; mappemonde de 1544) ; *Talbot* ou *Calbot* (Pasqualigo, 1497) ; *Gaboto* (Ribero, 1529 ; Gomara, 1552 ; Crowley, 1559 ; Galvão, 1563 ; Grafton, 1569 ; Hakluyt, 1582 ; *Cabotto* (Conseil des Dix, 1522 et 1523) ; *Cabote* (Eden, 1555) ; *Caboti* (portrait) ; *Gabato* (Stow, 1580 ; Holinshed, 1577 ; Bacon, 1622).

tiano ». Enfin, le 5 mars 1496, il s'intitulait lui-même : « *John Kabotto, citezen of Venes*[1] ».

Au xve siècle, ces termes s'appliquaient à l'individu né dans l'enceinte de la ville de Venise. Ils servaient aussi à désigner sinon tout sujet originaire du territoire de la république, au moins celui qui avait vu le jour dans les limites originelles de l'État (*Dogado*). Enfin, c'était le titre de l'étranger que le sénat avait honoré de lettres de naturalisation. Jean Cabot se trouvait précisément dans ce cas.

Voici le texte de l'acte par lequel le sénat lui confère la nationalité *de intus et extra*, en conséquence d'un séjour effectif de quinze années consécutives à Venise même :

« 1476, DIE 28 MARTII. — *Quod fiat privilegium civilitatis de intus et extra Ioani Caboto per habitationem annorum XV, iuxta consuetum.*

De parte, 149.
De non, 0.
Non sinceri[2], 0. »

La première pensée qui vient à l'esprit en lisant ce texte, c'est que Jean Cabot n'était pas né vénitien. Autrement, il n'aurait pas eu besoin de se faire natu-

1. Rymer, *Fœdera*, 1745, t. V, part. IV, p. 89; Biddle, *Memoir*, p. 76 Rawdon Brown, *Ragguali*, t. I, p. 99 ; *Annuario Scientifico*, 1866, p. 700 ; Cornelio Desimoni, *Intorno*, p. 47.

2. Archives d'État à Venise, Registre N° 4, *Senato Terra*, 1473-1477 p. 109. *Infra*, appendice I.

raliser. Mais, s'ensuit-il également que ce grand navigateur naquit hors du territoire de la république?

On ne saurait répondre sans préciser d'abord le caractère assez complexe de la naturalité vénitienne : tâche ardue loin des archives du cloître des *Frari*.

Si pour résoudre les objections que cette question soulève, nous n'avons pu consulter les antiques recueils inédits aux noms bizarres, *Magnus, Capricornus* et *Leona*[1], qui, en de nombreux décrets, énoncent les principes de l'ancienne jurisprudence vénitienne, au moins les commentaires de Vettore Sandi et de Cristoforo Tentori ont-ils été de notre part l'objet d'une lecture attentive.

Les écrits de ces savants jurisconsultes[2] exposent les fortunes si diverses que subit le droit aux privilèges civiques à Venise aux XIVe et XVe siècles.

Le 11 décembre 1298[3], la population fut divisée en deux catégories : la noblesse et la plèbe.

Les nobles seuls semblent avoir possédé alors la qualité de citoyen; mais cette prérogative ne conserva

1. Romanin cite (*Storia document.*, t. IV, p. 469) au sujet de la naturalisation, les registres du Grand Conseil dénommés *Magnus* et *Capricornus*, lesquels comprennent les années 1299-1308. Nous supposons que pour les lois subséquentes il faudrait consulter le *Spiritus* (1325-1349), les *Leona* (1384-1415) et *Ursa* (1415-1454). — Armand Baschet, *Archives de Venise*, p. 227.

2. Vettor Sandi, *Principj di Storia Civile della Repubblica di Venezia, dalla sua fondazione sino all' anno di N. S.* 1700. Venezia, 1755, in-4, t. II et III. Cristoforo Tentori, *Saggio sulla Storia civile, politica, ecclesiastica... della Repubblica di Venezia*, Venezia, 1785-1790, in-8, t. I, dissert. IV.

3. Giambattista Galliccioli, *Delle Memorie Venete antiche*, Venezia, 1795, in-4, t. I, p. 330, § 395.

son caractère exclusif que peu d'années, car en 1305, tout individu non entaché de bâtardise et domicilié à Venise depuis vingt-cinq ans, y eut droit[1].

On a constaté cependant l'existence à cette époque reculée de citoyens *de jure* en dehors de la noblesse, bien que les conditions requises paraissent tenir de l'ordre des patriciens.

Ce citoyen *de jure* devait être fils légitime, né à Venise d'un père lui-même citoyen fils de citoyen, et n'avoir jamais exercé de métier[2].

En 1348, la peste ayant décimé la métropole, la naturalisation fut étendue à tout étranger marié et établi dans l'enceinte de la ville avec sa famille depuis deux années[3].

Ces facilités attirèrent des individus de toutes parts et de toutes sortes, en si grand nombre, que Venise craignant de se voir débordée apporta, en 1382[4] d'importantes restrictions à l'exercice du droit de naturalité. La résidence préalable fut ramenée à quinze années consécutives.

Le 7 mai 1391, on revint à une libéralité extrême, puisque tout individu venant demeurer à Venise avec sa famille, n'avait qu'à se faire inscrire sur les registres du provéditeur communal pour acquérir immédiatement les droits civiques, au moins *de intus*[5].

1. Sandi, lib. IV, cap. 5, t. II, p. 813; Tentori, t. I, p. 102.

2. Marco Ferro, *Dizionario del Diritto Comune e Veneto*, Venezia, 1779, in-4; t. III, p. 189.

3. Sandi, t. II, p. 814.

4. *Ibidem*, p. 815.

5. Ferro, art., *Cittadinenza*.

Une générosité si grande ne tarda pas à produire les mêmes effets qu'en 1382. Des postulants se présentèrent en foule. Le provéditeur n'osant opposer un refus, on lui ôta ces attributions. Par décret du 20 mai 1403, le droit de conférer la naturalisation fut transféré à un collège spécial composé d'au moins cent cinquante magistrats des plus importants [1].

Les épidémies étant de nouveau devenues une cause de dépopulation, le sénat chercha à y remédier, le 7 juillet 1407, en accordant le titre de citoyen à tout étranger qui épouserait une Vénitienne et viendrait s'établir à Venise [2].

Nous ne voyons pas qu'une condition de séjour préalable fût également imposée; d'où nous tirons la conséquence que cette loi ne tarda pas à être abrogée. On remarque en effet, dans le *Privilegium Civilitatis* de Fontana [3], qu'en 1472, pour obtenir tous les droits civiques, l'étranger était requis d'exciper d'un domicile de quinze années consécutives et d'avoir supporté toutes les charges publiques.

1. « *Decretando, che non potessero esser concedute che da sei Consiglieri, tre Capi delli 40. trentadue di essi 40. e due terzi del Consiglio Maggiore.* » Sandi, *Principj*, lib. IV, cap. 5, t. II, p. 815.

2. Sandi, *Principj*, lib VI, cap. 2, t. III, p. 345, sur l'autorité du lib. *A. Avog.* MS; Tentori, t. I, p. 108; Cecchetti, *Il Doge di Venezia*, Venezia, 1864, in-8, p. 246.

3. *Infra*, appendice II. Si cette loi avait encore existé en 1476, les considérants n'auraient visé que le fait du mariage avec une Vénitienne, ce qui était le cas pour Jean Cabot, comme nous le savons par Lorenzo Pasqualigo : « *So moier Venitiana,* » et nous montrerons qu'en 1476, le grand navigateur était déjà père d'au moins deux enfants.

La naturalisation ou, pour parler plus exactement, les privilèges du citoyen, étaient depuis l'année 1313, de deux sortes : *de intus* et *de extra;* c'est-à-dire au dedans et au dehors. Ces deux catégories se combinaient souvent dans le même individu, qui devenait alors citoyen *de intus et extra.*

Le citoyen *de intus* n'avait que des droits pouvant s'exercer à l'intérieur de la cité.

Le citoyen *de extra* profitait de tous les privilèges commerciaux que possédait Venise à l'étranger. Il était aussi autorisé à naviguer sous le pavillon de Saint-Marc. On s'explique alors pourquoi Jean Cabot chercha à obtenir cette naturalisation, et comment lorsqu'il débarqua au Nouveau-Monde, son premier soin fut de planter à côté de l'étendard de Saint-Georges, celui de l'évangéliste[1].

Romanin dit[2] que les admissions furent fréquentes. Pour la seconde moitié du xve siècle, de août 1472 à août 1501, nous n'en connaissons cependant que dix-sept. Elles sont consignées brièvement à la suite des lettres de naturalisation octroyées à un nommé Ludovico Fontana[3], de Bergame, lesquelles se trouvent transcrites amplement dans le registre des privilèges. Le gref-

1. « *Sto inventor de queste cose a impiantato sulli tereni, a trovato una gran ✝ con una bandiera de Ingilterra e una di San Marcho.* » Lettre de Pasqualigo, *infra*, appendice VIII.

2. « *Molte concessioni si leggono nel misti Senato.* » *Storia document.*, t. III, p. 346. Les *Misti del Senato* ne comprennent plus qu'un siècle, de 1332 à 1440.

3 Appendice II.

fier, résumant, ce semble, les concessions accordées dans les vingt-huit dernières années du siècle, s'est contenté de faire précéder les noms et la date d'admission des nouveaux citoyens de la formule : *Simile privilegium factum fuit provido viro...* » Cabot est le treizième sur la liste. Le libellé de cet acte suffit d'ailleurs, puisqu'il s'applique explicitement à ce navigateur, et expose les principes qui permettent de fixer le caractère de sa naturalisation.

Le lecteur remarquera d'abord que dans les considérants de ce *Privilegium civilitatis*, il n'est question ni de naissance vénitienne ni de père et d'aïeul ayant été citoyens vénitiens : — ce que le greffier n'eût pas manqué de rappeler si le postulant était né à Venise.

On y invoque seulement un séjour de quinze années consécutives et le fait d'avoir constamment supporté les charges publiques.

Nous sommes donc ici en présence d'un acte s'appliquant à des pétitionnaires étrangers par la naissance à la grande ville.

Mais que faut-il entendre par « étranger » ?

Il n'est pas douteux qu'au XVe siècle, époque qui marque la plus haute prospérité de Venise, la république n'étendait qu'un droit de protection aux habitants des pays conquis ou annexés. Le régnicole de Padoue, de Vérone, de Bergame, de Brescia, de Ravenne, bien que ces villes fissent partie intégrante de la république de Venise, ne pouvait en droit strict se qualifier de citoyen vénitien.

Mais l'habitant de la Vénétie insulaire était-il aussi un étranger au regard de la cité ? Doit-on admettre, par exemple, que les natifs de Burano, de Torcello, de Pelestrina, ceux surtout de Chioggia, l'une des douze îles qui devinrent les premières assises de la république naissante au VIIe siècle[1] et n'en furent jamais séparées, aient été à Venise, en 1476, sans plus de droits que de simples *forestieri* ?

Il est difficile d'admettre que la loi n'établissait pas de différence à l'égard de la naturalisation, entre un Chioggiote et, par exemple, un Grec ou un Allemand. Exigeait-elle aussi de ce véritable Vénitien, descendant des fondateurs de la république fixés de père en fils dans les lagunes depuis sept siècles, une résidence préalable de quinze années consécutives à Venise même, avant qu'il pût jouir des privilèges non seulement *de intus* mais *de extra* ? En tout état de cause, il serait surprenant, selon nous, que l'acte accordant les droits de citoyen vénitien à un Chioggiote énonçât, selon le décret Fontana, qu'ils lui furent octroyés pour avoir, pendant quinze ans, rempli les devoirs et supporté les charges publiques, « comme s'il avait été vénitien et sujet de la Seigneurie — *a modo civis et Venetus noster esset.* » Est-ce donc que le Chioggiote n'était ni vénitien ni sujet reconnu de la république ?

A défaut d'un texte emprunté aux registres du

1. « *Clugies major et minor...* », Giov. Sagornino. *Chronicon Venetorum*, Venet., 1765, in-8, p. 6.

Grand Conseil, voici une déclaration qui répond victorieusement à ce paradoxe. Nul jurisconsulte vénitien ne la récusera, car elle émane de Vettor Sandi et de Cristoforo Tentori, dont les savants commentaires font autorité à Venise depuis un siècle.

Or, ils disent explicitement qu'en l'année 1313, le sénat étendit la naturalité de *intus tantum* et *de extra*, à tout individu né et domicilié dans les limites du territoire originel de la république :

« *Nell' anno stesso* (1313) *dilatatasi la prerogativa all'antico Dogado Veneziano, si decretò Cittadino dell' una e l'altra classe chi nato dentro il tratto da Grado sino a Cavarzere abitasse con ferma stazione in quelle terre*[1]. »

Le lecteur n'ignore pas que l'État originel ou *Dogado*, s'étendait de l'embouchure de l'Isonzo jusqu'à celle de l'Adige, et comprenait les îles des lagunes : « *Esso Dogado comprendeva 12 principali Isole... erano Chioggia, o Fossa Clodia maggiore, e minore, Grado*, etc. » dit Sandi[2].

Le natif de Chioggia n'avait conséquemment nul besoin, en 1476, de se faire naturaliser citoyen vénitien. Il l'était de droit dans toute l'étendue des privilèges, depuis cent cinquante ans!

Le décret précité du 28 mars 1476, par lequel le sénat confère à Jean Cabot la naturalité *de intus et extra*, représente donc des lettres de grande naturalisation accordées à un véritable étranger, venu s'établir

1. *Principj*, t. II, p. 814 et *Saggio*, t. I. p. 103.
2. Lib. IV. art. V, t. II, p. 530.

à Venise avant l'année 1461, et qui n'a pu naître dans aucune ville, port ou île de la Vénétie.

Notre appréciation est d'autant plus admissible que sur la liste des seize nouveaux citoyens annexée au décret rendu en faveur de Fontana[1], on relève les noms d'habitants de Bergame, de Milan et du Milanais, de Lodi, de Brescia, de Novare, mais nous n'en voyons pas[2] qui soit désigné comme ayant pour origine une île des lagunes.

Qu'un habitant de Chioggia, de Torcello ou de Pelestrina ait ou n'ait pas joui de plus grands privilèges à l'égard de la naturalisation qu'un Padouan ou qu'un Turc, cela est cependant une question secondaire. Pour lui donner de l'importance, il faudrait d'abord établir que le postulant est né à Chioggia, à Torcello ou à Pelestrina.

Aussi est-ce à dessein que nous avons fait porter notre hypothèse sur un Chioggiote, car à Venise, d'aucuns sont persuadés que Jean Cabot est né à Chioggia, et l'affirment.

Sur quelles preuves se fondent-ils ? Sur aucune.

On n'a allégué en somme qu'une simple assertion reposant uniquement sur deux lignes d'un annuaire

1. *Infra*, appendice II.

2. Les *Commemoriali* mentionnent, il est vrai, pour les années 1305-1310, un Giacomo da Riva, étuviste à Rialto, localité qui se trouvait dans les mêmes conditions que Chioggia : « *Octava insula Rivoaltus* » (Sagornino, *loc. cit.*). Mais ce fut un cas spécial, ne s'appliquant qu'à des fils d'étrangers, et que le décret de 1313 abrogea de fait en étendant à tout natif du *Dogado* les droits de citoyen *de intus et extra*. Sandi, t. II, p. 814.

anonyme imprimé à Venise à la fin du siècle dernier. Les voici copiées textuellement : « *Caboto*[1] *Veneziano nativo di Chioggia ha scoperto la* [*America*] *settentrionale per gli inglesi* ».

A nos yeux, cette allégation, produite pour la première fois quatre cents ans après les événements et qui n'est pas corroborée par des documents, est de nulle valeur. Aussi, avant de rattacher Jean Cabot à Chioggia, à Venise[2] ou à toute autre ville ou bourgade de la Vénétie, nous demandons qu'on excipe de textes plus anciens et plus authentiques, car venir déclarer qu'il est né à Chioggia, parce qu'on l'a lu dans l'*Annuale Veneto istruttivo e dilettevole per l'anno 1786*[3], c'est accorder à un médiocre petit livre de premier jour de l'an, l'autorité que de nos jours les savants refusent même aux Évangiles.

Ajouter à cette piètre raison qu'à Pelestrina et à Chioggia il y avait des familles du nom de Capotto, Giabuto et cha'Botto, c'est s'aventurer de même dans une voie remplie d'écueils. Il n'y a rien en critique his-

1. Lequel des Cabot, Jean ou Sébastien ?

2. « *E costante fama e indubitata chi egli fosse Veneziano, e di più asserir possiamo ch' egli nacque a Castello* ». *Minerva*, journal de Venise, n° de février 1763, cité par M. Pasini. Ce passage, cependant, ne se rapporterait qu'à Sébastien Cabot.

3. P. 138 de ce « *libercolo* », que nous ne connaissons que par la brochure de M. Carlo Bullo, *La Vera Patria di Nicolò de' Conti e di Giovanni Caboto; Studj e Documenti.* Chioggia, 1880, in-8, p. XXII. Nulle autre autorité n'est citée pour cette assertion, attendu, paraît-il, que les archives communales de Chioggia furent en partie détruites par les Français en 1797, et par un incendie en 1816.

torique d'aussi décevant, à notre avis, que l'homonymie. Ainsi, nous avons relevé[1] sur des actes notariés plus de cent quinze Colombo, tous vivant aux XIVe et XVe siècles, à Gênes et dans les environs, plusieurs, même, fils d'un Domenico, lequel avait pour père un Giovanni, tout comme Christophe Colomb, et cependant, malgré la concordance des dates, malgré l'identité de prénoms et de résidence, pas un de ces Colombo n'était parent à un degré quelconque de l'auteur de la découverte de l'Amérique. Quant à des Cabot, il n'en manquait pas non plus au XVe siècle à Savone[2], et très probablement dans plusieurs autres villes de la Ligurie[3], mais bien qu'ils fussent pour la plupart marins de profession, on n'a pu les rattacher aux grands navigateurs de ce nom.

1. *Christophe Colomb, son origine, sa vie, sa famille, d'après des documents inédits tirés des archives de Gênes, de Savone, de Séville et de Madrid*, Paris, 2 vol. in-8, appendice E, *Homonymes* (sous presse).

2. Desimoni, *Sugli Scropitori genovesi*, p. 35.

3. « *Noi abbiamo documenti dai quali apparisce che la famiglia dei Caloto (scritto questo cognome nella identica maniera con la quale solea firmasi il Giovanni) esiste in Porto-Maurizio fino dall' anno 1252 e giù per una serie non interrotta di generazioni vi si riscontra fino a tutto il XV secolo.* » G. Doneaud, *I Caboto di Porto Maurizio*, dans *la Provincia*, journal hebdomadaire de Port-Maurice, numéro du 19 novembre 1881. Dans le numéro du 26 novembre, l'auteur cite en effet des actes notariés de 1252, 1276 et 1434, concernant des Caboto « *de Portu Mauritio.* »

II



Jean Cabot n'était donc Vénitien que par adoption. Quel était alors son pays d'origine? De savants critiques présument que c'est Castiglione, près de Chiavari, dans le pays de Gênes, parce que Raimondo di Soncino raconte que « *Messer Zoanne Caboto ha donato una isola ad un suo barbero da castione Genovese*[1]. » Le fait d'avoir donné une île à son barbier, même s'il était également chirurgien et génois, nous paraît insuffisant pour prouver l'origine ligurienne de Cabot; d'autant plus qu'il gratifia en même temps d'une semblable largesse un autre de ses compagnons qui était « *Borgognone.* »

Il faut chercher et on a trouvé récemment ailleurs de bien meilleures raisons.

Dès le 21 janvier 1496, le Dr Puebla, ambassadeur des Rois Catholiques en Angleterre, leur fait

1. Dépêche du 18 décembre 1497, appendice X.

part des efforts d'un individu « comme Colomb » qui voulait aller par mer à la recherche de pays inconnus. Sa lettre n'a pu être retrouvée dans les archives de Simancas, mais nous avons la réponse de Ferdinand et d'Isabelle.

« Tu nous dis, lui écrivent les monarques, qu'il est venu un individu comme Colon proposer au roi d'Angleterre une entreprise semblable à celle des Indes[1]... » Les mots « *uno como Colon,* » rappellent tellement ceux dont ce même Puebla se servit deux ans après : « *otro genoves como Colon,* » qu'on peut soupçonner une ellipse dans la réponse de Leurs Majestés, et croire que la missive de Puebla portait « *uno otro genoves como Colon.* »

En 1498, ledit Puebla[2] rapporte à ses souverains le résultat d'une entreprise que venait d'accomplir un marin à la solde de l'Angleterre. Cette fois, si l'ambassadeur ne donne pas le nom de l'heureux navigateur, il précise sa nationalité : les navires ont été envoyés avec un autre Génois comme Colomb : « *cinco naos armadas con otro genoves como Colon.* » Les pétitions et les lettres patentes des 5 mars 1496 et 3 février 1498[3] démontrent que c'est bien de Jean Cabot qu'il s'agit.

Pedro de Ayala, coadjuteur de Puebla, écrit de son

1. Dépêche du 28 mars 1496, appendice V.

2. Dépêche *sine anno sed* 1498, appendice XII.

3. C. Desimoni, *Intorno*, p. 47, 48, 49, 56; Biddle, *Memoir*, p. 76-77 et *infra*, appendices III, IV et XI.

côté[1] à Ferdinand et Isabelle : « J'ai vu la carte dessinée par le découvreur, lequel est un autre Génois comme Colon... Voilà sept ans que les gens de Bristol arment des caravelles pour chercher l'île de Brasil et les Sept Cités, selon les notions de ce Génois. »

Les chroniqueurs anglais de la première moitié du XVIe siècle ne mentionnent pas plus les Cabot que Christophe Colomb ou Americ Vespuce. Richard Arnold[2], John Hardyng[3], Edward Halle[4], John Harpsfeild[5], George Lilly[6], Arthur Kelton, passent sous silence les découvertes accomplies par ces célèbres navigateurs. Ce n'est qu'à dater de l'année 1559, au sujet de l'expédition de Willoughby et Chancellor (1553), laquelle n'aurait peut-être pas été non plus mentionnée sans la mort tragique

1. *Infra*, appendice XIII.
2. *Usque* 1520, London, *s. a. sed* 1521, in-fol.
3. *Usq.* 1542 (continuation par Grafton), London, 1543 (?), in-4.
4. *Usq.* 1559; MS. du British Museum, *Cott. Vit. CIX*.
5. *Usq.* Francof., 1565, in-4.
6. *Usq.* 1546, London, 1547, in-16.

Les Annales de Francis Godwin, London, 1630, in-fol., disent que notre navigateur était Portugais : « *Sebastian Cabota, a Portugall.* » Godwin ne naquit qu'en 1561, et il ne cite pas ses autorités pour cette curieuse assertion. John Strype qui passe généralement pour n'avoir consulté que des documents authentiques, dit (*Ecclesiast. Memorials*, 1822, t. III, part. I, p 520) que Sébastien Cabot était « *of genoese parents*, » mais lorsque nous le voyons au paragraphe suivant citer les Annales de John Stow au sujet de la disette de 1555-6, nous sommes disposé à croire que c'est au pauvre tailleur dont il a écrit la vie et publié l'œuvre principale (*Survey of London*) que Strype a emprunté son assertion au sujet de la nationalité de Sébastien Cabot.

de son noble chef, que les historiens de l'Angleterre commencent à insérer dans leurs écrits de brefs détails sur les voyages au Nouveau-Monde[1]. C'est alors seulement qu'on voit le nom de Cabot ou de Gaboto figurer dans une chronique anglaise.

A en juger par les lettres patentes que nous avons citées, le manuscrit de la collection de Robert Cotton[2] et la carte de 1544 qui était exposée dans les galeries du palais de Whitehall, et dont nous reparlerons, les documents contemporains, tenant compte seulement de la nationalité officielle de Jean Cabot, ne le qualifiaient que de Vénitien; et cependant, les premières histoires ou chroniques anglaises qui s'occupent des Cabot, déclarent toutes que Sébastien était fils de Génois.

Dans la troisième édition de l'*Epitome* de Thomas Lanquet, publiée en 1559[3], on lit que Sébastien Cabot avait pour père un Génois : « *Sebastian Gaboto,*

1. Richard Grafton, cependant, dans son édition de 1550 de la Chronique de Halle (t. II, f. 158) accorde quelques lignes à l'expédition suggérée par Robert Thorne et conduite par John Rut au nord-ouest en 1527.

La première allusion à la découverte du Nouveau-Monde que donne un livre imprimé en Angleterre, se lit dans la traduction faite sur la version française de la *Stultifera navis*, de Sébast. Brand (Londres, Caxton ou Wynken de Worde, 1509. *B. A. V. Addit.* nº 33). Viennent ensuite six vers dans une sorte de pièce de théâtre : *A New Interlude*, Lond., 1511 ou 1519 (*Loc. cit.*, nº 38); une autre brève allusion à l' « *Armenica* », dans un opuscule de 1522 (*Of the newe landes* ; *B. A. V.*, nº 116) ; mais ce n'est qu'à dater de la compilation de Richard Eden (1555) qu'on trouve un véritable récit, simple traduction d'ailleurs de Pedro Martyr et d'Oviedo.

2. Appendice VI A.

3. *An Epitome of cronicles*, London, 1559, in-4, *sub anno* 1552.

borne at Bristow, but a Genoways sonne. » C'est la première fois, à notre connaissance, que cette assertion se trouve dans un écrit anglais.

Richard Grafton, dans sa Chronique, imprimée dix ans après celle que nous venons de citer, dit explicitement : « Vers cette époque (1553) trois nobles navires furent équipés pour la grande aventure du voyage à l'est par les mers du nord. Le principal agent et promoteur dudit voyage était Sébastien Gaboto, anglais né à Bristol, mais fils de Génois[1]. »

Pareille assertion se lit dans toutes les éditions des Chroniques de Ralph Holinshed[2], lesquelles jouissent d'un grand crédit.

John Stow, dans toutes les éditions de ses Annales d'Angleterre, sous la rubrique marginale *Anno reg. 14* (de Henry VII), relate « qu'en cette année, un certain Sébastien Gabato, fils de Génois, né à Bristol, se disant versé dans la science de la circumnavigation du monde et de ses îles, comme il le fit voir par ses cartes...... obtint du roi qu'on équipât un navire à Bristol pour découvrir une île...[3] »

1. « *About this time there were three noble ships set forth and furnished for the great adnenture of the vnknowne voyage into the East, by the North Seas. The great doer and encourager of which voyage was Sebastian Gaboto an Englishe man, borne at Bristow, but was the sonne of a Genoway.* » *A Chronicle at large, and meere History of the Affayres of England;* Lond., 1569, in-fol., t. II, p. 532, de l'édition d'Ellis; et *infra*, appendice XXXII B.

2. *The Chronicle of England*, Lond., 1577, in-fol., t. II, p. 1714, col. T, Lond., 1587, p. 1083, et *infra*, appendice XXXII G.

3. « *This yeare one Sebastian Gabato a genoas sonne borne in Bristow professing himselfe to be experte in knowledge of the circute of the worlde and Ilandes*

Voici donc six écrivains qui, séparément, déclarent Jean Cabot Génois de naissance. Il importe cependant de s'assurer si Ruy de Puebla, Pedro de Ayala, le continuateur de Lanquet, Richard Grafton, Ralph Holinshed et l'honnête John Stow, n'ont pas puisé leur renseignement à la même source, auquel cas ces six opinions n'équivaudraient qu'à une seule, et s'il provient de personnages qui, par leur position, leurs moyens d'information, l'époque et le pays où ils vivaient, peuvent faire autorité.

of the same. as by his Charts and other reasonable demonstrations, he shewed, caused the King to man and victual a shippe at Bristow to search for an Ilande... » *The Chronicle of England, from Brute vnto this present yeare of Christ 1580.* Lond. 1580, in-4, p. 872, et *infra,* appendice VI B.

III



uy Gonzalès de Puebla était un docteur en droit que les Rois Catholiques envoyèrent auprès de Henry VII, en 1488, pour négocier le mariage de Catherine d'Aragon avec Arthur, prince de Galles. Il revint en Angleterre vers 1494, comme ambassadeur, et y représenta non seulement la Castille et l'Aragon, mais le pape et l'empereur, jusqu'en 1509, époque de sa mort.

C'était un être vénal, rapace et méprisable, qui, par avarice, demeurait à Londres dans un mauvais lieu [1]. Sa position officielle, ses rapports avec la cour d'Angleterre, qu'il rendait aussi fréquents que possible, tant pour recueillir des renseignements que pour se

1. « *He has been living for three years already in the house of a mason who made money by keeping disreputable women under his roof.* » Supplique des marchands espagnols et lettre du Dr Breton, dans le *Calendar of Spanish State papers*, de Bergenroth, t. I, nos 206, 207, p. 166.

gorger d'une nourriture qu'il n'avait pas à payer[1], le mettaient en position d'être bien informé.

Puebla fréquentait aussi les nombreux Génois établis à Londres. Son commerce avec eux n'était même que trop intime, puisque ces habiles négociants le soudoyèrent pour se faire relever de certaines pénalités encourues, et dont moyennant une récompense illicite de 500 couronnes, il obtint la remise, au grand scandale des marchands espagnols qui le dénoncèrent aux commissaires envoyés en 1498 pour scruter sa conduite[2].

Ces rapports avec des marchands de Gênes, la rencontre qu'il a dû faire de Jean Cabot à la cour de Henry VII en 1496 et 1498, et ce que sa position officielle lui permettait d'apprendre, ajoutent un grand poids au qualificatif de *Génois* que Puebla donne à l'émule anonyme de Christophe Colomb, mais que nous savons par les lettres patentes publiées dans le recueil de Rymer et dans Biddle, surtout par la dépêche de l'ambassadeur du duc de Milan, avoir été Jean Cabot.

Pedro de Ayala, protonotaire impérial et apostolique, ambassadeur des Rois Catholiques auprès de Jacques IV, roi d'Écosse, vint à Londres vers la fin de l'année 1497, et, conjointement avec Puebla, y rem-

1. « *Once Henry asked his courtiers if they knew the reason why De Puebla was coming. They answered,* « To eat », *and the king laughed.* » *Ibidem*. Rapport de Londoño, nos 204, 207.

2. *Idem*, no 206, p. 165.

plit des fonctions diplomatiques jusqu'en avril 1500. Envoyé auprès de l'empereur à Bruges, il ne revint dans sa patrie qu'au printemps de 1506, en passant par l'Angleterre.

A l'inverse de Puebla, Ayala, malgré son caractère ecclésiastique, était un gentilhomme de fière allure, médiocre latiniste mais diplomate habile[1], dépensier et batailleur. Sans rapports avec son collègue d'Espagne qu'il méprisait, Ayala vivait au contraire dans l'intimité de Raimondo di Soncino, l'ambassadeur de Ludovic le More, qui tenait alors Gênes en fief de la couronne de France. Il correspondait même directement avec ce dernier, et, pour nous servir des termes du diplomate milanais, « Ayala était autant au service du duc de Milan que Raimondo lui-même[2]. »

A l'ambassade milanaise, Pedro de Ayala rencontrait souvent ces Génois distingués qui jouissaient d'un tel crédit à la cour d'Angleterre, que plusieurs d'entre eux furent chargés par Henry VII de missions diplomatiques auprès du pape et du roi de France. C'étaient Agostino, Antonio, Benedetto et Francesco Spinola, Zoane Battista de Tabia, médecin du roi, Cipriano de Fornari, etc[4]. Cette époque était celle des

1. C'est le *Peter Hyalas* de Halle, de Grafton, de Holinshed. et l'*Elias* de Bacon (*Hist. of Henry VII*, p. 174), qui négocia la trêve entre Jacques IV et Henry VII, en 1497.

2. Rawdon Brown, *Calendar*, t. I, nos 780, 783.

3. *Ordinances, instructions for the intended voyage for Cataye*, 9 mai 1553. Hakluyt, *Princip. Navigations*, 1589, p. 259.

4. Rawdon Brown, *loc. cit.*, nos 785, 787.

grandes découvertes accomplies par leur compatriote Christophe Colomb. Les voyages transatlantiques devaient être pour ces entreprenants négociants un fréquent sujet de conversation, et ils ont dû connaître personnellement Cabot, Italien comme eux, et qui poursuivait en Angleterre la même carrière, car, pour les Génois, le commerce et la navigation étaient connexes. Le critique est fondé à croire que lorsque Ayala, jusqu'à trois fois dans la même dépêche[1], qualifie Jean Cabot de « *genovese,* » c'est dans ce milieu, nécessairement bien informé, qu'il a puisé ses renseignements. On doit donc y ajouter foi.

L'*Epitome of Chronicles* publié en 1559, n'est que la Chronique de Thomas Lanquet ou Lanquette[2], continuée jusqu'au règne d'Élisabeth. La seconde partie, où se lit le passage concernant Sébastien Cabot est attribuée à l'évêque Cooper : « *Secondly to the reigne of our soueraigne lord King Edward the sixt by Thomas mas Cooper,* » lit-on sur le titre.

Cooper ne paraît avoir quitté Oxford, où il exerçait la médecine, qu'à l'avènement d'Élisabeth, en 1558, et il ne devint évêque qu'en 1570. Né vers 1517, mort en 1594, il a pu avoir l'occasion de rencontrer Sébastien Cabot pendant les huit ou neuf années que vécut encore ce navigateur après son retour en Angleterre.

1. Dépêche du 25 juillet 1498, append. XIII.

2. A l'âge de vingt-quatre ans. (William Nicolson, *The English Historical Library*, Lond., 1696, in-8°, t. I, p. 188.)

Mais est-ce bien Thomas Cooper qui est l'auteur de l'appellation : « *a Genoways sonne?* »

La première édition de la Chronique de Lanquet, publiée en 1549, ne contient aucune allusion, naturellement, à un événement de l'année 1553.

La seconde édition est de 1554. Nous n'avons pu la trouver dans les bibliothèques.

La troisième est celle de 1559, à laquelle nous empruntons notre citation. Elle porte au titre que la troisième partie est « *to the reigne of our soueraigne Ladye Quene Elisabeth, by Robert Crowley,* » tandis que le lieu d'impression est : « *Londini. In ædibus Thomæ Marshe.* Enfin, au colophon, on lit : « *Imprinted at London by William Seres.* »

Crowley, *Marshe* et *Seres* sont des noms qu'il importe de retenir.

La quatrième édition est de 1560, et la cinquième de 1565, toutes d.ux véritablement éditées par Thomas Cooper. Dar ; ces deux dernières, nous lisons seulement ces mots : « *one Sebastian Gaboto,* » sans allusion aucune à la nationalité du père. Par contre, dans l'*Admonicion* placée au verso du titre, Cooper proteste vivement contre l'édition de 1559. « C'est l'œuvre, dit-il[1], de gens qui pour le lucre et d'une façon déloyale, ont retranché de ma propre édition [de

1. « *Wherein as I saw some thynges of myne lefte out, and many thynges of others annexed... greatly flame their vnhonest dealynge, and openly protest that the Edicion of this chronicle set foorth by Marshe and Ceres in the yere of Christe 1559 is none of myne...* » Chronique, éditions de 1560 et de 1565.

1549] certaines choses et en ont ajouté beaucoup d'autres. Conséquemment je blâme leurs procédés, et déclare que la Chronique publiée par Marshe et Ceres en l'an du Christ 1559, n'est pas de moi. »

L'édition de 1559 n'est donc qu'une contrefaçon; et comme les mots « *a genoways sonne* » ne se trouvent dans aucune des éditions que Cooper reconnaît comme siennes, cette phrase est une interpolation du compilateur qui a édité la publication de Marshe et Ceres, c'est-à-dire Robert Crowley.

Crole ou Crowley était tout à la fois imprimeur, libraire, poète, controversiste et prédicateur. Élevé dans l'une des deux grandes universités de l'Angleterre, il se fixa à Londres vers la fin du règne de Henry VIII, et devint un des plus zélés réformateurs de son temps et de son pays. Né dans les quinze premières années du XVIe siècle, puisqu'il était au collége de Magdalen d'Oxford vers 1534[1], et mort en 1588, Crowley fut le contemporain de Sébastien Cabot et vécut en même temps que lui à Londres; mais nous ignorons quelles furent ses facilités pour obtenir des renseignements.

La Chronique de Richard Grafton n'est, il est vrai, que celle de Edward Hall ou Halle, remaniée et augmentée; mais comme en sa forme primitive[2] elle n'atteignait dans l'imprimé que le règne de Henry VIII,

1. Ames, *Typographical Antiquities*, London, 1819, in-4o, t. IV, p. 324.
2. *The Union of the two nolle and illustre famelies of Lancastre and Yorke*, London, 1548, in-fol.

que la continuation trouvée, dit-on, dans les papiers de Halle ne s'étendait qu'à l'année 1532, et d'ailleurs que ce dernier mourut avant 1548, Grafton n'a pu lui emprunter les détails sur Cabot qu'il nous donne à propos d'un événement de l'année 1553.

Grafton était typographe de profession, l'imprimeur attitré du Parlement et d'Edward VI, qui fut un écrivain zélé malgré son jeune âge. Cette position le mit-il en rapports avec Sébastien Cabot, qui semble avoir assidûment fréquenté la cour sous les règnes d'Edward VI et de Mary Tudor? Cependant lorsqu'on compare le passage en question tel qu'il fut donné par Grafton en 1569 avec celui de la troisième édition de la Chronique de Lanquet, le critique remarque une telle ressemblance, que Grafton, selon la coutume des anciens chroniqueurs, a dû copier Crowley. Grafton place l'événement sous la date inexacte de 1552, tandis que son prototype lui assigne celle de 1553, mais les deux textes sont identiques[1].

On ne sait presque rien de la vie de Ralph Holinshed; mais, pour la question qui nous occupe, cette absence de renseignements importe peu, car ce que nous lisons dans ses Chroniques concernant Cabot est copié littéralement soit de Crowley, soit de Grafton.

Crowley, Grafton et Holinshed ne constituent donc à eux trois qu'une seule autorité; mais il faut se souvenir que les deux premiers, et probablement

1. Appendices XXXII A et XXXII B.

aussi Holinshed, étaient contemporains de Sébastien Cabot, et vivaient à Londres, où ce dernier devait souvent venir s'il n'y avait sa résidence dans les dernières années de sa vie, comme l'allusion à ses derniers moments qu'on lit dans une traduction de Richard Eden porte à le croire[1]. Reste John Stow. Peut-on affirmer que lui aussi a puisé ses informations à la même source?

L'histoire de cet antiquaire est touchante. C'était un pauvre tailleur qui, à l'âge de quarante ans, emporté par le goût des études historiques, abandonna l'aiguille et le carreau pour faire des fouilles dans les archives. Il allait au loin, à pied, compulser les documents des comtés, des collèges et des monastères alors dispersés, réunissant, copiant, colligeant, annotant des masses de textes, en conscience, et avec un désintéressement, une habileté, qu'on ne saurait trop admirer. Enfin, à l'âge de quatre-vingts ans, en récompense des services qu'il avait rendus, Jacques Ier, par des lettres patentes en date du 8 mai 1603, l'autorisa à mendier son pain sous le porche de toutes les églises du royaume. Il mourut le 5 avril 1605[2].

Né vers 1525, et ayant toujours vécu en Angleterre, Stow a pu rencontrer Sébastien Cabot; cependant sa position infime jusqu'à la mort de ce dernier, puisque,

1. *A very necessarie Booke concerning Nauigation... by J. Taisnierus, translated by R. Eden.* Lond., *s. a.*, in-4. Epître dédicatoire.

2. Strype, *Life of John Stow*, dans son édition de la *Survey of London*, Lond., 1720, in-fol., en tête du t. I.

selon la tradition, c'est seulement à l'âge de quarante ans, en 1565 [1], que Stow cessa de manier l'aiguille dans sa boutique, ne permet pas de l'affirmer.

Stow a certainement connu les Chroniques de Lanquet, de Grafton et de Holinshed; cependant, il ne faut pas oublier que ces historiens n'ont aucune connaissance des voyages de 1497 et 1498. Lorsqu'ils parlent de Sébastien Cabot, le seul de la famille dont mention soit faite dans leurs écrits, ce n'est que pour décrire la malheureuse expédition de 1553 qu'il prépara, où Willoughby et ses compagnons périrent tous de froid; désastre qui produisit sur les Anglais la plus douloureuse impression.

Stow mentionne aussi le voyage de Willoughby, mais avec des détails qui accusent une autre source d'informations. Il fixe une date précise : le vingt mai de la septième année du règne d'Edward VI; le nom de l'infortuné navigateur et la suite de ses aventures ne sont pas donnés; on relève aussi une circonstance inconnue à tous les autres chroniqueurs : l'expédition fut armée aux frais de marchands qui souscrivirent chacun vingt-cinq livres sterling, et les principaux promoteurs, après Sébastien Cabot, furent sir George Barnes et sir William Garrard [2]. Et

1. Il y a cependant au British Museum (collection Grenville) un exemplaire de son *Summarie of chronicles*, qui est de l'année 1561 (Lowndes).

2. Append. XXXII D. Sir George Barnes (qu'il ne faut pas confondre avec son fils) fut lord-maire, et mourut en 1558. Machyn, dans son *Diary* (p. 166), le qualifie de « *cheyff marchand of Muskovea,* » et relate qu'il eut « *the penon of Muscovy armes borne at ys berehyng.* » Quant à sir William

lorsqu'on voit Stow en ce passage, omettre d'énoncer la nationalité de Sébastien, ne pas le nommer Gabato (comme sous les rubriques de 1498 et 1502) mais d'un nom différent : « *one Sebastian Cabotte,* » et sans ajouter comme dans le passage de 1502, le rappel : « *before named in anno* 1498, » on est tenté de croire qu'aux yeux de Stow, le promoteur de l'expédition de 1553, *Cabotte*, et celui du voyage accompli un demi siècle auparavant, *Gabato*, étaient deux personnes absolument distinctes.

Pour qui connaît les procédés employés par les vieux chroniqueurs dans leurs calques, si Stow a fait des emprunts à Crowley, à Grafton ou à Holinshed, on a lieu de s'étonner que son récit du voyage de 1553 ne soit pas dans les termes dont se sont servis ces écrivains. C'est ce qu'on remarque en comparant Grafton et Holinshed avec Crowley. Il n'aurait peut-être pas omis non plus de relater la fin tragique de Willoughby qui parle tant à l'imagination.

Mais il y a d'autres récits dans Stow, notamment celui du voyage de 1497, omis par tous les chroniqueurs que nous avons cités, et qui contient justement la fameuse appellation : « *a genoas sonne.* » Où a-t-il pris ce trop court récit?

On remarque dans Hakluyt[1] une *Note of Sebastian*

Garrard, c'est probablement à la fois le William « Garret, » alderman, qui fut un des donataires de la charte de 1555, et le William Garrard qui, en 1570, figure comme gouverneur de la compagnie de Moscovie.

1. *Divers voyages*, Lond., 1582, p. 23 de la réimpression.

Gaboles voyage of Discouerie, que ce zélé compilateur déclare avoir empruntée à la « dernière partie inédite de la Chronique écrite par M. Robert Fabyan que conserve M. John Stow[1]. » D'autre part, Stow reconnaît avoir possédé « une continuation manuscrite de Robert Fabyan jusqu'à la troisième année du règne de Henry VIII[2]. » Cette concordance nous autorise à croire que le récit du voyage de Cabot donné par Stow, remonte à Fabyan. Le fait que l'on ne trouve ce passage dans aucune des éditions de la Chronique de ce dernier[3], ne prouve rien. La première édition ne fut donnée que quatre ans après la mort de l'auteur, en 1516, et elle s'arrête à la fin du règne de Richard III. Les additions de la seconde édition, publiée en 1533, et qui atteignent l'année 1509, sont des notes très succinctes, que rien n'indique devoir provenir des manuscrits de Fabyan. Et, cependant, il laissa certainement une continuation restée inconnue à ses éditeurs posthumes, Pynson et Rastell, qui embrassait tout le règne de Henry VII, et, conséquemment les années où étaient relatés les premiers voyages des Cabot. Non seulement l'assertion de Stow et de

1. « *Taken out of the latter part of Robert Fabian's Chronicle, not hitherto printed.* » *Principall Navigations*, t. III, p. 9.

2. Harleian Mss., 535, cités par Biddle, *Memoir*, p. 305.

3. *Chronicle*, Lond., 1516. 1533, 1542, 1559, in-fol. M. Ellis a consulté pour son édition, Londres, 1811, deux mss. mais ils étaient incomplets pour la partie qui nous occupe. L'exemplaire de *Fabyan* de la salle de lecture du British Museum, porte une note manuscrite ainsi conçue : « *A Third MS. in the Holkham library.* » Nous l'avons vainement cherché.

Hakluyt le prouve, mais la preuve ressort aussi d'un autre passage relevé dans ces écrivains, passage qu'ils citent tous les deux[1] comme provenant de la Chronique de Fabyan, et qu'on ne retrouve pas non plus dans l'imprimé.

Or, si c'est sur l'autorité de Robert Fabyan que Stow déclare Sébastien Cabot fils de Génois, son assertion est d'une grande valeur, non que Fabyan, malgré sa prétention de concilier les historiens, fasse jamais montre d'une forte critique, mais, né à Londres vers 1450 et y ayant vécu jusqu'à sa mort, shériff de la cité en 1493, alderman jusqu'en 1502 après avoir refusé d'être lord-maire, il était par sa position sociale et ses fonctions, à même d'être bien informé. Membre de la chambre des drapiers, chargé de présenter au roi les doléances de ces industriels au sujet du commerce étranger, et forcément en rapports avec les Génois dont le principal commerce était alors les fameux draps et velours de Gênes et de Savone, il a pu aussi obtenir des renseignements particuliers concernant Jean Cabot, leur compatriote et leur contemporain.

Une certaine objection résulte des termes dont se sert Hakluyt. Là où Stow écrit « *Sebastian Gabato, a genoas sonne,* » Hakluyt ne dit que « *a Venetian.* » Nulle part il ne rappelle l'origine génoise du père de son héros. Richard Biddle n'est pas éloigné de voir

1. Au sujet des trois sauvages du Nouveau Monde amenés à Londres par Cabot en 1502, voyez, *infra,* appendice XIV.

dans cette brève appellation une ellipse commise par le compilateur anglais au détriment du texte que ce dernier reconnaît lui avoir été fourni par « l'honnête John Stow. »

Il faut le reconnaître, Hakluyt ne semble pas avoir toujours suivi servilement les textes dont il faisait usage. Sans accepter toutes les critiques que Biddle lui adresse [1] au sujet des extraits de Gomara, de Ramusio, de Richard Willes, insérés dans les *Principall Navigations*, et dont la traduction inexacte doit être en partie attribuée à Richard Eden, il en est une que nous pensons pouvoir retenir. C'est celle qui a trait aux trois sauvages du Nouveau Monde, exhibés par Sébastien Cabot à Londres en 1502. On trouve cette brève mention dans Hakluyt et dans Stow, également reconnue par ces deux écrivains comme ayant été empruntée à Fabyan. Pour Stow, cet événement est de la dix-huitième année du règne de Henry VII : « 18 *Hen. VII. A. D. 1502* [2]. » Hakluyt l'avait aussi fait remonter à cette époque dans ses *Divers voyages*, publiés en 1582 : « *in the XVII yeere of his raigne* [3]. » Voulant plus tard faire coïncider l'exhibition avec le voyage accompli par les Cabot en 1498 (ou plutôt en 1497, car on ne sait rien de celui-là), il changea dans son édition de 1599-1600, cette date de 1501 ou 1502, en celle de la quatorzième année dudit règne : « *in the fourteenth*

1. Biddle, *Memoir*, p. 13, 21, 34, 53.
2. Appendice XIV.
3. P. 23 de la réimpression faite par la *Hakluyt Society*.

yere of his raigne, » qui comprend du 21 août 1498 au 21 août 1499.

Ne voyons-nous pas aussi que lorsqu'en 1582 Hakluyt dit simplement, toujours sur l'autorité de Fabyan : « *by meanes of a Venetian,* » dix-huit ans plus tard, il altère son texte de telle sorte que, prétendant citer encore Fabyan, il imprime : « *by meanes of one John Cabot, a Venetian?* » Hakluyt était donc susceptible d'abréger ou de modifier la chronique originale dans le sens indiqué.

Mais a-t-il véritablement pris une aussi grande liberté à l'égard de Fabyan?

Pour tout dire, et au risque d'être fastidieux, on peut alléguer des présomptions qui vont à l'encontre de ce reproche. Examinons ces présomptions.

Les mots : « *the aduenture of the vnknowen voyage... by the encouragement of one Sebastian Cabotte... three great ships wel furnished...* » dans le premier paragraphe de Stow concernant l'expédition de 1553, ont un air de famille avec les premières lignes du passage de Crowley : « *the great aduenture of the vnknowen voiage.. the great encourager of this voiage... three noble shypes furnyshed.* » Stow ne pouvait non plus ne pas remarquer la phrase suivante : « *Sebastian Gaboto, an englisheman borne at Bristow, but a Genoways sonne.* » Il se pourrait donc que le paragraphe de Crowley ait été le point de départ du récit de Stow, pour l'expédition de sir Hugh Willoughby.

Mais on peut aussi admettre que la Chronique de

Fabyan contenait le passage en question tel que le rapporte Hakluyt en sa première édition : « *This yeere the king (by meanes of a Venetian, which made himselfe very expert and cunning in knowledge of the circuit of the worlde and ilandes of the same as by a carde, and other demonstrations reasonable hee shewed) caused to man and victuall a shippe.* »

Stow, cherchant à remédier au vague de l'expression « *a Venetian,* » et voyant par Humphrey Gilbert (qu'il cite immédiatement après) que la découverte était attribuée à Sébastien Cabot, peut alors avoir pris sur lui d'interpoler le passage de Fabyan et ajouté les mots : « fils de Génois, » empruntés à Crowley. Ce serait pour cette raison que l'extrait de Fabyan, dans Stow, est conçu en ces termes :

« *This yeare one Sebastian Gabato a genoas sonne borne in Bristow professing himselfe to be experte in knowledge of the circuite of the worlde and Ilandes of the same as by his Charts and other reasonable demonstrations he shewed, caused the king to man and victual a shippe...* »

Cette hypothèse est d'autant plus admissible, que dans le manuscrit cottonien [1] qui est du commencement du XVI[e] siècle, les premières lignes rappellent

1. Ce ms., d'une écriture des premières années du règne de Henry VIII, porte le titre de *Cronicon regum Angliæ et series maiorum et vice comitum civitatis London ab anno primo Henrici tertii ad annum primum Hen.* 8. Nous publions dans notre appendice VI A, le passage qui se rapporte au premier voyage de Jean Cabot.

trop l'extrait de Fabyan tel que le donne Hakluyt dans son édition de 1582, pour ne pas y voir le prototype du récit attribué au digne alderman. On y remarque cette phrase :

« *This year the king at the busy request and supplications of a stranger Venetian, which by a cart made himself expert in knowing of the world caused the king to man a ship with victual*[1]... »

Les mots que nous avons soulignés dans l'extrait du manuscrit cottonien et dans celui de Robert Fabyan, tel que le rapportent John Stow et Richard Hakluyt, obligent le critique à reconnaître que ces trois extraits se ressemblent trop pour ne pas provenir de la même source.

Si l'autorité de Stow se trouve amoindrie par ce parallèle, il ne faut cependant pas oublier que lui aussi fut le contemporain et le concitoyen de Sébastien Cabot; que personne au XVIe siècle en Angleterre n'a recherché et consulté les sources avec autant d'ardeur et de jugement. Si Stow s'est livré à l'ouvrage de marqueterie que cette interpolation implique, on doit présumer que ce n'est pas seulement parce qu'il a lu dans Crowley, dans Grafton ou dans Holinshed, que Sébastien Cabot était fils de génois. Le patient et consciencieux antiquaire peut avoir trouvé la con-

1 « *Of three sauages which Cabot brought home and presented vnto the king in the fourteenth yere of his raigne, mentioned by the foresaide Robert Fabian.* » *Principall Navigations*, 1600. t. III p. 9.

firmation de cette assertion dans quelque manuscrit aujourd'hui égaré ou perdu. Mais ceci n'est qu'une hypothèse.

En résumé, nous croyons avoir démontré que jusqu'au jour où le doge Andrea Vendramerio dit à Jean Cabot, selon la formule consacrée : « *te civem nostrum creamus*, » ce dernier n'avait été qu'un *forestiere*. D'autre part, quatre personnages, contemporains soit du père, soit du fils, vivant dans le même pays, sinon dans la même ville qu'eux, en position d'être exactement informés et puisant leurs renseignements à des sources différentes, n'ont vu dans Sébastien Cabot qu'un « *genoas sonne*, » et dans son père : « *uno otro genoves como Colon.* »

Dans l'état actuel de la question, le critique ne peut donc plus que se ranger à cette dernière opinion, et déclarer, à son tour, que Jean Cabot était génois de naissance et vénitien seulement par adoption.

IV



i des Vénitiens veulent que Jean Cabot soit né à Chioggia, d'anciens chroniqueurs anglais[1] estiment que Sébastien, son fils, naquit à Bristol. Cette prétention demande aussi à être examinée.

Jean Cabot avait épousé une Vénitienne qui le suivit en Angleterre. Au 23 août 1497, elle était auprès de lui, avec ses enfants, à Bristol[2].

En la onzième année du règne de Henry VII, le lecteur se le rappelle, Jean et trois de ses fils adressèrent une supplique à ce monarque afin d'obtenir des lettres-patentes pour un voyage à la recherche

1. « *An englisheman, borne in Bristow,* » Lanquet, 1559; Grafton, 1569; Holinshed, 1577; Stow, 1580; Append. XXXII A, B, C et VI B. Nous croyons que ces chroniqueurs ont emprunté leur renseignement à la traduction des *Décades* de Pedro Martyr, publiée par Richard Eden, à Londres, en 1555, et qui devait d'autant plus leur inspirer confiance que Eden tenait cette assertion de Sébastien Cabot lui-même. Voir aussi Nicholls, *The remarkable life... of Sebastian Cabot*, Lond., 1869 ; et l'article de M. D'Avezac sur cette publication, *Revue critique,* 22 avril 1870.

2. Rawdon Brown, *Calendar,* t. I, n° 752; Bullo, *Vera Patria,* p. 61.

de pays inconnus[1]. Elles leur furent concédées le 5 mars 1496, et c'est ainsi que nous connaissons les noms des fils de Jean Cabot : « *Lewes, Sebestyan* et *Sancto.* »

Si nous suivons l'ordre dans lequel le placet et les lettres-patentes précités les désignent, Sébastien était le second des fils. Où est-il né ?

Richard Eden porte en marge de sa traduction des *Décades* de Pedro Martyr, publiée en 1555, du vivant de Sébastien, et à Londres, l'assertion suivante : « Sébastien Cabot m'a dit qu'il était né à Bristol ; qu'à l'âge de quatre ans, il fut emmené avec son père à Venise, et qu'après un certain nombre d'années, il revint avec lui en Angleterre, d'où on a pensé qu'il était vénitien de naissance[2]. »

Nous avons relaté qu'à l'époque où Sébastien Cabot était pilote major de Charles-Quint, il s'était abouché avec Gasparo Contarini, l'ambassadeur de la Seigneurie, dans le but de trahir le monarque dont il n'avait reçu que des bienfaits. Contarini rendant compte de son entrevue avec Cabot, à Valladolid, le 31 décembre 1522, rapporte textuellement les paroles de ce dernier : « Il me dit : Seigneur ambassadeur, pour tout vous dire, je naquis à Venise, mais j'ai été élevé en Angleterre[3]. »

Voici donc deux déclarations absolument con-

1. Rymer, *Fœdera*, t. V, P. IV, p. 89 ; Desimoni, *Intorno*, nº VI.
2. *The Decades of the New Worlde*, London, 1555, in-4, f. 255.
3. « *Per dirve il tuto io naqui a Venetia ma sum nutrito in Ingelterra.* »

traires, émanant de Sébastien Cabot lui-même, et rapportées par des témoins auriculaires, désintéressés et dignes de foi.

Laquelle de ces déclarations est la vraie ? Celle qui le fait naître à Venise.

La première fois que nous trouvons Sébastien Cabot mentionné séparément, c'est dans les *Décades* de Pedro Martyr d'Anghiera, publiées à Alcala en 1516. Cet écrivain vivait avec lui sur un pied de grande intimité : « *Familiarem habeo domi Cabottum ipsum et contubernalem interdum*[1]. » Or, il déclare que Sébastien était né à Venise, mais que ses parents l'amenèrent en Angleterre quand il était encore enfant : « *genere Venetus, sed à parentibus in Britanniam insulam tendentibus... transportatus penè infans*[2]. » Ce sont presque les paroles rapportées par Contarini, qui dit les avoir entendues tomber des lèvres de Sébastien. D'autre part, Pedro Martyr n'aurait pu les emprunter à l'ambassadeur vénitien, car elles sont consignées dans un ouvrage qui fut imprimé six années avant l'arrivée de Contarini en Espagne.

Mais comme on ne peut ajouter foi pleine et entière à ce que dit Sébastien Cabot, puisque ici nous avons deux déclarations de lui qui se contredisent,

R. Brown, t. III, n° 607; *infra*, append. XXIII. Dès le 27 septembre 1522, les Dix écrivaient déjà à Contarini : « *Uno Sebastiano Cabotto che dice esser di questa città nostra.* » Appendice XXI.

1. *De rebus Oceanieis et Orbe nouo decades tres;* décade III, lib. VI, f. 55 dans l'édition de Bâle, 1533, in-fol.

2. *Ibidem.*

voyons si une interprétation légale de documents précis, positifs et authentiques ne permet pas d'arriver à une conclusion certaine.

La pétition adressée à Henry VII en 1496, est libellée au nom de Jean, de Ludovic, de Sébastien et de Sanche Cabot; et Jean, leur père, n'y agit pas en qualité de tuteur légal de ses enfants. Ces derniers, au contraire, figurent dans l'acte en leur capacité personnelle. Les lettres-patentes octroyées le 5 mars 1496 reconnaissent aussi le caractère individuel et distinct des quatre donataires. Le privilége ne leur est pas accordé conjointement; et aux termes du dispositif, il appartient à Jean, à Ludovic, à Sébastien, à Sanche, à leurs héritiers et mandataires : « *dilectis nobis Johanni Cabotto civi Venetiarum, ac Lodovico, Sebastiano et Sancto, filiis dicti Johannis, et eorum ac cujuslibet eorum hæredibus et deputatis*[1]. »

En dehors du caractère de majorité et de capacité que d'une façon générale la concession de ces lettres-patentes suppose dans les quatre concessionnaires, on remarque que ce document spécifie ou implique des privilèges qu'en droit anglais, il fallait être majeur pour exercer[2] : par exemple, contracter, nommer des mandataires, administrer des immeubles, exercer la justice, accorder des licences.

On ne peut non plus dire que Henri VII, de par

1. *Infra*, appendices III et IV.

2. Sir William Blakstone, *Commentaries on the Laws of England*, New-York, 1851, t. I, lib. I, chap. XVII, 3. p. 386.

ses prérogatives, pouvait créer en faveur de mineurs des capacités contraires à la « *Common Law,* » comme celles que nous venons d'indiquer. Le Parlement seul possédait cette puissance, et tout ce qui, dans des lettres-patentes émanant de l'autorité royale, dérogeait au droit commun, était nul et non avenu[1].

Les trois fils de Jean Cabot avaient donc atteint leur majorité en 1496. Mais que doit-on comprendre par ce terme? Il faut entendre non l'âge de vingt-cinq ans, comme en droit romain ou français, mais celui de vingt et un ans révolus, selon la loi anglaise, copiée à cet égard sur les vieilles constitutions saxonnes : *ad annum vigesimum primum, et eo usque juvenes sub tutelam reponunt*[2]. » Sébastien Cabot était donc âgé, au 5 mars 1496, d'au moins vingt-deux ans, puisque son frère Sanche, plus jeune que lui, était alors forcément majeur de vingt et un ans. Sébastien, conséquemment, est né avant le mois de mars 1474.

Or, nous avons cité l'acte par lequel le Sénat confère la nationalité vénitienne à Jean Cabot en conséquence d'une résidence avérée de quinze années consécutives à Venise : « *per habitationem annorum XV iuxta consuetum*[3]. » Et comme ces lettres de naturalisation sont datées du 28 mars 1476, Sébastien Cabot était à cette époque non seulement déjà de ce

1. *Ibidem*, lib. II, cap. XXI, t. I, p. 280-281.

2. J. Stiernhöök, *De Jure Suecorum et Gothorum libri duo*, Holmiæ, 1672, in-4, lib. II, cap. 2, cité par Blackstone.

3. *Supra*, p. 2 et append. I.

monde, mais âgé de deux ans au moins; et, conséquemment, il est né à Venise ainsi que ses frères.

Cet argument ne fait d'ailleurs que confirmer l'opinion exprimée par le conseil des Dix et les ambassadeurs de la république, Gaspare Contarini et Andrea Navagero, qui en position, ce semble, d'être exactement informés, le disent en 1522 et 1524[1], « *Venetiano,* » voire même, d'après d'autres déclarations, de la ville de Venise : « *di questa citta nostra.* »

1. *Infra.* appendice XXIII et Bullo, *La vera patria di Nicolo de'Conti e di Giovanni Caboto. Studj e documenti,* Chioggia, 1880, in-8, p. 69.

V

EDRO Martyr dit que Sébastien Cabot fut amené en Angleterre alors qu'il était encore enfant. Comme Sébastien mourut après 1557, et qu'en 1496 il était âgé, comme nous venons de le démontrer, d'au moins vingt-deux ans, si nous interprétons les mots « *pene infans,* » selon leur sens littéral, l'établissement de Jean en Angleterre aurait suivi de près sa naturalisation vénitienne, puisque le décret du Sénat la lui conférant est de l'année 1476. Cet acte aurait alors été dicté par le désir ou la nécessité de jouir d'une protection efficace en vue d'un établissement définitif à l'étranger.

Une phrase de l'anonyme de Ramusio contredit cette hypothèse.

« Quand jadis son père partit de Venise, » lui aurait dit Sébastien Cabot, « pour venir se fixer en Angleterre, afin de se livrer au commerce, il amena Sébastien à Londres, alors que ce dernier était assez

jeune, mais non sans qu'on lui eût déjà enseigné les humanités et la sphère : « *che gli era assai giouane non gia però che non auesse imparato et lettere d'humanità, et la sphera.* »

Sébastien avait donc alors au moins une quinzaine d'années; et comme il devait être âgé au minimum de vingt-deux ans en 1496, Jean Cabot n'a pu guère venir s'établir en Angleterre que vers l'année 1490.

Tout ce que nous savons de sa vie antérieure se résume dans l'acte de naturalisation précité, et en un passage de la lettre de Raimondo di Soncino, qui fait dire à Jean Cabot « que se trouvant jadis à la Mecque, il avait demandé aux caravanes qui apportaient les épiceries d'où leur venaient ces produits. » Cabot, comme beaucoup de commerçants vénitiens, visita donc les échelles du Levant où Venise avait tant de comptoirs; mais nous ne croyons pas qu'il soit allé à la Mecque; car au xve siècle, comme maintenant, les chrétiens ne pouvaient en approcher qu'à une distance de huit à dix lieues. La phrase cependant peut ne vouloir faire allusion qu'à un voyage en Arabie.

Si c'est à Bristol que Jean se fixa d'abord, ce choix pourrait dénoter dès une époque aussi reculée des projets de voyages transatlantiques. Cette ville était le centre du commerce de l'Angleterre avec l'Islande, et le port de départ pour la plupart des expéditions tentées par les Anglais dans la direction du nord-ouest [1].

1. Finn Magnusen, *Om de Engelskes Handel paa Island*, Copenhague, 1833, p. 147, cité par Kohl, *Discovery of Maine*, p. 112.

Mais Bristol n'est cité comme résidence de Jean et de sa famille qu'en 1497[1], et l'anonyme de Ramusio, dans les paroles qu'il prête à Sébastien Cabot, ne dit pas que ce fut à Bristol, mais bien à Londres que son père vint se fixer : « *nella città di Londra*[2]. »

Quoi qu'il en soit, Cabot n'est pas, comme de savants critiques étaient disposés à le croire, le *magister navis scientificus totius Angliæ* qui, selon William de Worcestre[3], partit de Bristol à la recherche de l'île imaginaire du Brésil et probablement aussi de celle des Sept-Cités, en juillet 1480, à bord d'un navire équipé aux frais de John Jay le jeune. Ce navire, qui, battu par les tempêtes, revint sans avoir atterri après une navigation de neuf mois, était commandé par un nommé Thomas Llyde ou Lloyd.

On ne sait quelles furent les occupations de Cabot de 1476 à 1496. Pedro de Ayala, dans sa dépêche du 28 juillet 1498, dit en parlant du navigateur génois qui venait de découvrir le Labrador (et que nous

1. Lettre de Pasqualigo du 25 août 1497.

2. Ramusio, *loc. cit.*

3. « 1480 *die jullij navis..... et Joh*[ann]*is Jay junioris ponderis 80 doliorum inceperunt viagium apud portum Bristolliæ de Kyngrode usque ad insulam de Brasylle in occidentali parte Hiberniæ, sulcando maria per... et... Thlyde est magister scientificus marinarius tocius Angliæ, et noua venerunt Bristolliæ die lunæ 18 die septembris, quod dicta navis velaverunt maria per circa 9* [sic] *menses nec invenerunt insulam* [?] *sed per tempestas maris reversi sunt usque portum... in Hibernia pro reposicione navis et mariniorum.* » *Itinerarium Willelmi Botoner, dict. de Worcestre*, ms. de la bibliothèque du collège de Corpus Christi, à Cambridge, n° 210, p. 195 ; obligeamment revu pour nous sur le texte original par MM. Henry Bradshaw et S. S. Lewis.

croyons avoir réussi à identifier avec Jean Cabot), qu'il avait été à Séville et à Lisbonne pour trouver des gens disposés à l'aider dans ses projets : « *ha estado en Sevilla y en Lisbona procurando haver quien le ayudasse a esta invencion.* » Tout ce qu'on peut dire de ces tentatives, c'est qu'elles furent antérieures au 21 janvier 1496, puisque à cette date, Ruy Gonzalès de Puebla parle déjà des propositions que l'imitateur de Colomb avait faites à Henry VII, et que trois mois après, des lettres-patentes lui étaient accordées.

On peut disserter à perte de vue sur l'emploi que Cabot fit de son temps pendant ces vingt années, en faire un novateur guidé par les idées que Toscanelli communiquait si volontiers dès 1474[1], et lui attribuer le mérite d'avoir conçu, tenté même, la découverte des côtes occidentales du Cathay avant Christophe Colomb. Ce ne sont jamais que des hypothèses, et aucun indice ne permet de croire que les projets de Cabot n'ont pas été inspirés par la nouvelle que le grand navigateur génois venait d'atteindre par mer les bords du Gange[2], et d'en prendre possession au nom des Rois Catholiques[3].

On ignore également quand et où mourut Jean

1. *B. A. V. Additions,* p. XVI-XVIII.

2. « *De insulis Indie supra Gangem,* » intitulé de l'épître de Colomb annonçant la découverte; *B. A. V.*, nos 1-6.

3. Le jeudi 11 octobre 1492. Navarrete, *Coleccion de viages*, t. I, p. 21.

Cabot. Le seul écrivain qui parle de sa mort est l'anonyme de Ramusio, en tête du discours qu'il prête à Sébastien[1], et dans des termes assez singuliers : « Mon père décéda à l'époque où parvint la nouvelle que le seigneur don Christoforo Colombo, génois, avait découvert les côtes de l'Inde... On en parlait beaucoup à la cour du roi Henry VII... Il s'éveilla alors en moi un vif désir d'accomplir de grandes choses ; et sachant d'après la sphère que, en naviguant par le vent du nord-ouest, on rencontrerait un meilleur chemin pour trouver l'Inde, je fis part de mon projet au roi, qui en fut enchanté, et fit armer pour moi deux caravelles avec tout ce qu'il fallait. C'était en l'an mil quatre cent quatre-vingt seize, au commencement de l'année. »

Autant de lignes, autant d'erreurs ou d'inventions. Il est impossible que Jean Cabot ait cessé de vivre à l'époque où arriva la nouvelle que Colomb avait découvert les côtes de l'Inde, puisque Puebla fait allusion à cet événement dans sa dépêche de Londres du 21 janvier 1496[2], et qu'en février 1498, Henry VII accorda des lettres-patentes à Jean Cabot personnellement. Il n'est pas non plus probable que Sébastien ait proposé l'entreprise au roi. Raimondo di Soncino et

1. *Raccolta*, 1550, f. 414, *infra*. append. XVII.

2. C'est la première fois qu'il en est fait mention dans un document rédigé en Angleterre ; mais les huit éditions de l'*Epistola* de Colomb, publiées en 1493, tant à Rome qu'en France et en Belgique, ont dû porter ce fait à la connaissance du public anglais bien avant 1496.

Lorenzo Pasqualigo ne connaissent que Jean, à qui ils attribuent individuellement non seulement l'idée mais l'exécution professionnelle de l'entreprise.

Richard Biddle demande si, parce que les lettres-patentes établissant la compagnie de Moscovie sont aux noms du marquis de Winchester et du comte d'Arundel, il s'ensuit qu'ils dirigèrent les voyages de 1556. Et de sa réponse négative, il conclut que Jean Cabot, concessionnaire des autorisations de 1496 et 1498, n'accompagna pas non plus les expéditions autorisées par les privilèges que Henry VII lui avait concédés à ces dates. Mais on doit remarquer que Philippe et Mary se contentent d'accorder le droit aux gentilshommes donataires de naviguer, sans faire allusion à des découvertes antérieures [1]. Dans le cas de Jean, au contraire, Henry VII autorise, en propres termes, « son amé John Kabotto à conduire ses navires à la terre et aux *îles découvertes récemment par ledit John.* » Cette dernière phrase confirme la part active et prépondérante que prit le père de Sébastien, au moins dans l'entreprise de 1496, et qu'attestent aussi les documents contemporains.

Le manuscrit cottonien [2] ne cite pas le nom du navigateur qui « *by a cart made himself expert in knowing of the world... and was the conditor of the fleet.* » Puebla et Ayala ne le nomment pas non plus; mais Lorenzo Pasqualigo dit explicitement : « *l'è venuto sto*

1. Biddle, *Memoir of Sebastian Cabot*, p. 211-212.
2. *Infra*, appendice VI A.

nostro Venetiano che ando... e dice haver trovato... el qual sè chiama Zuam Calbot. » Raimondo di Soncino le nomme aussi « *Zoanne Caboto,* » et il le qualifie de « *distinto marinajo, che aveva molta capacità nelle scoperte di nuove isole,* » et, dans une autre dépêche, de « *gentile ingenio, peritissimo de la navigatione.* » Jamais il n'est question de Sébastien, qui était alors un jeune homme. C'est quand ce dernier est supposé prendre lui-même la parole, dix-huit ans, quarante ans après les événements, que le mérite de ces expéditions mémorables se concentre en sa personne, et que le nom de Jean disparaît, comme si ce hardi navigateur n'avait été qu'une sorte d'armateur ou de négociant. Rendons cependant à Sébastien la justice de rappeler que, à deux reprises dans les légendes espagnoles de la carte de 1544, il partage spontanément avec son père la gloire de la découverte : « *descubierta por Juan Caboto y Sebastian Caboto su hijo*[1]. »

1. Légendes 8 et 17; *infra*, appendice VII.

VI



I l'on ajoute foi aux récits de Pedro Martyr d'Anghiera, de l'anonyme de Ramusio, de Gomara et de Antonio Galvão, la première expédition de Cabot et de ses fils aurait été composée de deux navires, montés par trois cents hommes d'équipage.

Les contemporains de ce premier voyage ne sont pas aussi positifs.

Lorenzo Pasqualigo ne parle que d'un seul navire : « *ando con uno naviglio;* » Raimondo di Soncino dit même que le navire était petit et qu'il portait seulement dix-huit personnes : « *cum uno piccolo naviglio e XVIII persone se pose a la fortuna.* »

Les lettres-patentes de 1496, autorisaient l'équipement et l'expédition de cinq navires, aux frais des concessionnaires : « *Quinque navibus sive navigiis.. suis et eorum propriis sumptibus et expensis.* » Le manuscrit cottonien dit que l'expédition était composée d'un navire accompagné de trois ou quatre autres : « *W*[t]

which ship by the Kynges grace so Rygged went 3 or 4 moo owte of Bristowe[1]. » C'est ce que répète la Chronique de Fabyan, qu'on la prenne dans Stow ou dans Hakluyt : « *and in the companie of the saide shippe sayled also out of Bristowe, three or foure small ships.* »

En comparant ces extraits, on arrive, croyons-nous, à préciser les détails de l'entreprise :

Non satisfait d'avoir obtenu l'autorisation de tenter la découverte sous le pavillon anglais, Jean Cabot aurait aussi décidé Henry VII à faire équiper aux frais du roi un petit navire, avec dix-huit hommes d'équipage. Les gens de Bristol, profitant de la clause des lettres-patentes autorisant l'emploi de cinq navires, en affrétèrent trois ou quatre autres de faible tonnage : « *three or foure small ships,* » sur lesquels ils embarquèrent du gros drap, des bonnets de laine, voire des dentelles : « *laces, points,* » et d'autres bagatelles. Ces quatre ou cinq petits navires, qui ensemble ne pouvaient guère être montés par plus d'une centaine d'hommes, presque tous Anglais de Bristol[2], constituèrent l'escadrille que commanda Jean Cabot.

Il était très probablement à bord du navire équipé par la munificence du roi.

L'expédition mit à la voile, de Bristol, au commencement de mai : « *in the beginning of May* » 1497,

1. *Infra*, Appendice VI A.

2. « *Quasi tutti inglesi, e da Bristo.* » Raimondi di Soncino, Append. X.

elle atterrit le 24 juin suivant, et comme la navigation dura trois mois : « *mexi tre,* » les navires revinrent à Bristol à la fin de juillet. Moins de deux semaines après, le 10 août 1497, Henry VII accordait à l'heureux navigateur une gratification de dix livres sterling, pour s'amuser : « *fazi bona ziera,* » dit Lorenzo Pasqualigo[1].

Selon un vieux manuscrit de Bristol, cité par William Barrett, dans son *Histoire de Bristol*[2], mais qu'on n'a pu retrouver, le navire qui, le premier, aborda au continent, s'appelait *The Matthews.* C'est probablement celui que montaient Jean et Sébastien Cabot.

1. Appendice VIII.

2. « *In the year 1497, the 24th of June, on St. John's day was Newfoundland found by Bristol men, in a ship called the* Matthew. » *History and Antiquities of the City of Bristol, compiled from original Records and authentic Manuscripts.* Bristol, 1789, in-4, p. 172.

VII



Nous assignons au premier voyage des Cabot, la date de 1497. De savants critiques ont cherché à la reculer jusqu'à l'année 1494. Ils s'appuient principalement sur deux documents cartographiques : l'un, la carte célèbre de Juan de la Cosa, l'autre, la mappemonde non moins fameuse de Sébastien Cabot. Dans la carte de Juan de la Cosa[1], sur une étendue qui, selon nos mappemondes modernes, correspondrait à l'espace compris entre les 30e et 70e degrés de latitude nord, on distingue, échelonnés sur le littoral, une série de pavillons britanniques, et, portée par les ondes baignant cette côte, la légende : « *mar descubierta por Ingleses* » [1].

Cette carte a été dressée au Puerto de Santa Maria, en l'année 150 : « *Juan de la Cosa la fizo en el puerto de S : mr a en año de* 1500. »

1. Conservée au Musée Naval de Madrid, publiée en fac-simile par Jomard, *Monuments de la Géographie*, nº XVI, trois feuilles doubles.

Ce célèbre marin s'embarqua avec Alonso de Hojeda le 18 ou le 20 mai 1499, revint en Espagne au mois de février, voire seulement en juin 1500[1], et repartit avec Rodrigo de Bastidas vers octobre 1501, pour ne revenir en Andalousie qu'au mois de septembre 1502[2]. Tout ce que ce document comporte, se résume donc en une délinéation plus ou moins vague des découvertes accomplies par les Anglais avant la fin de l'année 1500. Mais antérieurement à cette date, on constate deux voyages, au moins, accomplis sous le pavillon de la Grande-Bretagne : celui de 1497 et un autre de 1498, et rien n'indique que de la Cosa ait voulu assigner aux découvertes

1. « *A la bahia de Cadiz à mediados de Junio de 1500.* » Navarrete, *Coleccion de los viages*, t. III, p. 10; *Opusculos*, t. I, p. 122. Mais si l'on s'en rapporte à M. Enrique de Leguina (*Juan de la Cosa*, Madrid, 1877, in-8, p. 70) qui paraît s'appuyer sur les *Apuntes y papeles de la Cosa de Contratacion*, MSS. des Archives des Indes, de la Cosa serait revenu avec Hojeda « *à la Peninsula... en Febrero de 1500.* »

2. L'assertion que la Cosa fut le pilote de Bastidas lors de la première expédition de ce dernier, repose sur le dire de las Casas : « *concertóse con algunos, y en especial con Juan de la Cosa* » (*Historia*, lib. II, cap. II, t. III, p. 10). Le verbe *concertar* veut aussi dire « conférer avec, » ce qui n'aurait rien de surprenant, puisque Rodrigo de Bastidas n'avait été jusqu'alors que notaire : « *escribano de Sevilla en el arrabal de Triana* » (Nav., t. III, p. 25). En tout cas, si la Cosa l'accompagna à cette époque, il partit de Cadix en octobre 1500 : « *tardó en salir hasta el siguiente Octubre* » (Nav., *loc. cit.*) et revint en Espagne au mois de septembre 1502 : « *en el dicho año* (1502) *en el mes de Setiembre vino à Cadiz, Bastida,.. habia veinte y tres meses que habia partido de acà* » (Bernaldez, *Historia de los Reyes Catolicos*, cap. CXCVI, Sevilla, 1870, in-8, t. II, p. 253). L'assertion de Herrera (Decad. I, lib. IV, cap. XI, p. 116) qui place le départ de Bastidas au commencement de janvier 1501 est donc inexacte.

qu'il reconnaît avoir été faites par les Anglais, une date antérieure à 1497, ni que ses contours cartographiques résument seulement les résultats alors connus de leur première expédition.

La carte attribuée à Cabot ne porte ni date ni lieu d'impression; mais une légende expose qu'elle fut dressée « en 1544 par Sébastien Cabot, capitaine et pilote major de Charles-Quint[1]. »

Nous avons l'original de cette rare et curieuse mappemonde sous les yeux.

Sur l'extrémité extérieure d'une péninsule, qui paraît correspondre à 47° 5' de latitude nord, c'est-à-dire la partie la plus septentrionale de l'île du cap Breton, à l'entrée du golfe Saint-Laurent, on lit : « *prima tierra uista* », et, plus à l'ouest, à l'intérieur de ladite péninsule, le cartographe a répété « *prima uista.* » Ce ne serait pas encore précisément la terre ferme, puisque cette *tierra* est séparée du continent par le détroit de Canso; mais on comprend que pour les Cabot cette terre ait paru être le continent.

A l'ouest de ladite péninsule, sur une vaste étendue répondant au Canada, en plein continent, on relève ces mots : « *De la tierra de los bacalla = os ue a tabla primera N°* 3. »

La mappemonde se termine à droite et à gauche par deux séries de légendes numérotées de 1 à 17, puis de 18 à 22, imprimées en caractères romains

1. *Infra*, notre cartographie.

sur des bandes longitudinales, et intitulées, l'une, à gauche, « *Tabla primera,* » l'autre, « *Tabla seconda.* »

Lorsque le lecteur se reporte au N° 3, il ne trouve aucune allusion au Nouveau-Monde. La légende N° 8 au contraire, s'y rattache, et en des termes qui sont la base même de la controverse sur la date exacte des premières découvertes des Cabot. On y lit en espagnol et en latin, la déclaration suivante :

« Cette terre fut découverte par Ioan Caboto, Vénitien, et Sébastien Caboto, son fils, l'année de la naissance de notre Sauveur Jésus-Christ, M.CCCC.XCIIII, le vingt-quatre juin, au matin; ils lui donnèrent le nom de *prima tierra uista*, et à une grande île qui est proche de ladite terre, fut donné celui de *Sant Ioan*, pour avoir été découverte le jour de la fête de saint Jean. »

Comme la phrase qui contient la date ne vise que la « première terre vue, » c'est-à-dire la péninsule du cap Breton, et l'île de Saint-Jean (île du Prince-Edward?), la date de 1494, en admettant que ce ne soit pas un *lapsus calami,* ne se rapporte qu'à ces deux localités. Le renvoi indiqué sur la *Tierra de los Bacallaos,* porterait alors exclusivement sur la description qui termine la légende. La conséquence de cette interprétation peut être que la découverte du pays des morues aurait été le résultat d'une exploration postérieure.

Reste la date de *M.CCCC.XCIIII.* Pour arriver à en établir l'authenticité ou l'exactitude, il serait utile, ce

semble, de remonter aux origines de la carte même ; car les descriptions de cette mappemonde faites au XVIe siécle[1], toutes brèves qu'elles soient, accusent des différences provenant d'éditions diverses.

Le critique est alors fondé à se demander si ce document, aujourd'hui unique, n'a pas subi au cours des années, le sort commun aux productions de ce genre, et si l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale donne une représentation du type original, tel en toutes ses parties que Sébastien Cabot l'avait lui-même tracé. Mais ce serait nous éloigner de notre sujet. Prenons donc la carte comme elle est, avec sa date, ses noms et ses légendes, quitte à revenir dans un chapitre subséquent sur le caractère intrinsèque de ce document et sur les difficultés qu'il souléve.

Nous hésitons à accepter cette date du 24 juin 1494, produite pour la première fois un demi-siècle après les événements, et qui pourrait n'être qu'un *lapsus* du graveur : MCCCC.XCIIII pour MCCCC.XCVII : erreur d'autant plus facile à commettre, que les deux premiers I rapprochés à la base, forment un V[2].

On ne saurait non plus admettre le millésime de 1494 sans interpréter les documents contemporains

1. *Ibidem.*

2. La traduction latine dit bien : « *Anno ab orbe redempto 1494* » en chiffres romains ; mais cette version a été faite postérieurement à la rédaction de la légende espagnole, dans les Pays-Bas ou en Allemagne, sans que Cabot pût corriger le *lapsus*.

de la découverte dans un sens qu'ils ne comportent pas. Cette raison est si grave que nous croyons devoir nous y arrêter.

Le 21 janvier 1496, Ruy Gonzalès de Puebla mande de Londres à ses souverains, qu'il est venu « un individu comme Colomb proposer au roi d'Angleterre une entreprise semblable à celle des Indes[1]. »

Le 28 mars suivant, Ferdinand et Isabelle lui répondent d'informer Henry VII, qu'il est libre d'accepter ce projet, mais de prendre garde, car une entreprise de cette nature ne peut être mise à exécution sans porter préjudice à l'Espagne et au Portugal.

Le langage de la dépêche indique que ce projet était alors une nouveauté à la cour d'Angleterre. Si Cabot avait déjà fait un voyage, comme Colomb, à la recherche du Cathay, et avait découvert depuis deux ans des pays qu'on croyait être le royaume du Grand Khan[2], ou y conduire, l'ambassadeur n'aurait pas attaché d'importance à des projets désormais sans portée, et les Rois Catholiques se seraient abstenus d'en faire l'objet d'une communication diplomatique aussi significative.

Avant que ces remontrances amicales, mais intéressées, pussent arriver en Angleterre, Henry VII s'était décidé à accepter les offres de Cabot. Le 5 mars 1496, il lui octroya, ainsi qu'à ses trois fils, des lettres-patentes, à l'effet de naviguer « à l'est, à l'ouest et au

1. *Supra*, p. 14.

2. « *Che el paexe del Gram Cam* », écrit Pasqualigo en 1498.

nord, avec cinq navires portant pavillon anglais, pour chercher et découvrir toutes îles, contrées, régions ou provinces de païens dans n'importe quelle partie du monde. »

Rien dans le libellé de cet acte ne permet de supposer des découvertes que le donataire aurait accomplies antérieurement. Si Cabot avait trouvé en 1494 l'île et les terres décrites dans la carte de 1544, même au cours d'un voyage dû à l'initiative privée des gens de Bristol, cette nouvelle expédition aurait été la conséquence de la première découverte, et les nouvelles terres exigeant tout au moins la suzeraineté d'un monarque chrétien, le texte des lettres-patentes du 5 mars 1496, les aurait certainement rappelées et revendiquées. On y lirait, comme dans les lettres de chancellerie expédiées à Jean Cabot, de Westminster le 3 février 1498, pour le même objet : « Nous autorisons notre amé John Kabotto à conduire lesdits navires à la terre et aux îles par lui récemment trouvées : — *the Londe and Iles of late founde by the seid John.* » Nous n'y verrions pas seulement cette phrase vague et banale : « *in quacumque Parte Mundi positas, quæ christianis omnibus ante hæc tempora fuerunt incognitæ.* »

Le premier document qu'on puisse interpréter comme se rapportant à Cabot, est la lettre précitée de Puebla, du 21 janvier 1496, laquelle n'indique qu'un simple projet : « *uno como Colon para poner al Rey de ynglaterra en otro negocio como el de las yndias.* »

Le registre des largesses royales, par la mention du 10 août 1497 : « *To hym that founde the new isle, L. 10,* » prouve qu'entre ces deux dates, le projet fut réalisé, et la lettre de Pasqualigo du 23 août 1497, en rappelant que le roi a donné de l'argent à l'heureux navigateur : « *fazi bona ziera,* » confirme le témoignage de l'intendance, et nous révèle le nom du découvreur : « *el qual se chiama Zuam Calbot*[1]. »

Enfin, la dépêche de Raimondo di Soncino fixe la date du voyage au printemps de l'année 1497, puisque dans ce document, qui est du 24 août 1497, il est dit que le roi envoya le Vénitien en son voyage de découvertes, « il y a quelques mois. »

Nous ne voyons guère que la dépêche adressée par Pedro de Ayala aux Rois Catholiques le 25 juillet 1498, qui autorise la croyance en des voyages transatlantiques entrepris (mais non couronnés de succès) avant 1497.

« Les gens de Bristol, écrit cet ambassadeur, ont depuis sept années envoyé tous les ans deux, trois ou quatre caravelles, à la recherche de l'île de Brasil et des Sept-Cités, selon les notions de ce Génois. »

A notre avis, cette dépêche ne comporte qu'une allusion à des tentatives annuellement renouvelées, du genre de celle que fit Thomas Llyde ou Lloyd, en 1480[2]. Il est possible que Jean Cabot ait pris part

1. Ce nom, épelé *Talbot* ou *Calbot* (R. Brown, *Ragguali*, p. 100) *nel testo sanutiano apparisce posteriormente rifatto* ». (Desimoni et Pasini.)
2. *Supra*, p. 44, note 3.

à des expéditions maritimes entre les années 1490, date présumée[1] de son arrivée en Angleterre, et janvier 1496, quand ses premières lettres-patentes lui furent octroyées, mais il est incontestable que le voyage dont Ayala relate les heureux résultats, n'est antérieur que d'une année à ses lettres de juillet 1498, et ne peut en aucune façon être reculé jusqu'en 1494. Lorsqu'on voit cet habile diplomate répéter, par exemple, le 25 juillet 1498, que « le roi a fait préparer des navires pour découvrir certaines îles et une terre-ferme qu'on lui a assuré avoir été trouvées par des gens de Bristol, *qui dans ce but avaient équipé une expédition l'année précédente,* » le critique est forcé d'admettre que les tentatives relatées par Pedro de Ayala n'aboutirent qu'en 1497.

1. *Supra*, p. 43.

VIII



UANT aux découvertes accomplies par Jean Cabot et son fils pendant les années 1497 et 1498, les documents ne permettent pas d'en préciser le caractère, l'étendue et les résultats.

Voici les seules données qu'on puisse emprunter aux contemporains. Selon Pasqualigo, « Zuan Calbot aurait dit qu'à sept cents lieues d'ici, il a découvert la terre, le territoire du Grand Khan. Calbot a rangé 300 lieues de côtes et débarqué... Ce voyage a duré trois mois, et, en revenant, il a vu deux îles à tribord, mais sans descendre à terre[1]. »

Raimondo di Soncino relate que « Zoanne Caboto a découvert deux îles fertiles, de grande étendue. Il a aussi trouvé les Sept-Cités, à quatre cents lieues de l'Angleterre, du côté de l'ouest... Il partit de Bristol, passa l'Irlande à l'extrême ouest, cingla vers le nord,

1. Lettre du 23 août 1497, append. VII.

vogua à l'est, laissant après quelques journées la tramontane à droite, et, ayant ainsi navigué, vit enfin la terre-ferme[1]. »

Puebla et Ayala, séparément, disent : « J'ai vu sur une carte la direction suivie et l'espace parcouru... Je crois que ce n'est qu'à une distance de quatre cents lieues au plus[2] »

Tout ce que ces brèves descriptions comportent, c'est la découverte, à quatre cents lieues à l'ouest de l'Angleterre, d'une terre et d'îles.

Des détails plus circonstanciés se trouvent dans deux récits provenant de Sébastien Cabot et qui sont rapportés par Pedro Martyr d'Anghiera et l'anonyme de Ramusio déjà cité.

Le premier de ces récits est en ces termes :

« Se dirigeant vers le nord, Sébastien Cabot rencontra des masses de glaces, qui, au mois de juillet, flottaient sur la mer; la durée du jour était continuelle, et on voyait de vastes banquises. Aussi fut-il obligé de virer de bord et de se diriger vers l'ouest. Il navigua néanmoins dans la direction du sud, en rangeant le littoral jusqu'à ce qu'il eût atteint à peu près la latitude du *Fretum Herculeum*. Il cingla [alors] à l'ouest jusqu'à ce que l'île de Cuba fût à sa gauche, presque à la même longitude[3]. »

C'est-à-dire que de Bristol, Cabot navigua dans la

1. Dépêches des 24 août et 18 décembre 1497, append. IX et X.
2. Dépêches du 25 juillet 1498, append. XII et XIII.
3. P. Martyr, *Décades*, Basil., 1533, déc. III, lib. VI, f. 55. Append. XV.

direction du nord-ouest, inclina ensuite vers l'ouest, puis, ayant atterri, longea la côte vers le sud jusqu'à la hauteur de Cuba.

La relation que l'anonyme de Ramusio attribue à Cabot confirme celle de Pedro Martyr :

« Au commencement de l'année 1496, je me mis à naviguer dans la direction du nord-ouest, ne pensant pas rencontrer d'autre terre que le Cathay, et passer de là dans l'Inde ; mais après quelques jours, je découvris que la terre se prolongeait vers la tramontane, ce qui me déplut infiniment. Je longeai néanmoins la côte dans l'espérance de trouver un golfe que je pusse contourner. Je n'en trouvai aucun, mais je remarquai que la terre se continuait jusqu'au 56e degré sous notre pôle. Voyant qu'en ce lieu la côte infléchissait à l'est, et désespérant de trouver [le passage], je revins sur ma route afin de reconnaître à nouveau ladite côte dans la direction de l'équateur, toujours avec l'intention de trouver le passage pour aller dans l'Inde, et j'arrivai à la partie aujourd'hui nommée la Floride[1]. »

Les récits de Jacob Ziegler, de Lopez de Gomara, et d'Antonio Galvão[2], ne sont absolument que des résumés de l'une des descriptions que nous venons de donner, et ne fournissant aucun élément nouveau ou digne de foi dont le critique puisse tenir compte.

1. Ramusio, *Raccolta*, t. I, f. 414, append. XVII.
2. Appendices XVI, XVIII et XIX.

La carte de 1544 qui, au premier abord, paraît devoir fournir des éléments de certitude, ne peut servir qu'à préciser le premier point d'arrivée.

La question de l'atterrage des Cabot est aussi controversée que celle de la découverte par Christophe Colomb, en 1492, de l'île non encore identifiée de Guanahani.

La localité indiquée sur la mappemonde de 1544 comme atterrissement de Jean et de Sébastien Cabot en 1497, ne peut être, d'après ce document, que le pays correspondant sur nos cartes à l'île du cap Breton.

Dans ladite mappemonde, cette île n'est pas détachée du continent. Ells s'avance en un promontoire incliné de l'est à l'ouest, et dont la partie supérieure, malgré de fortes dentelures, figure une ligne parallèle au degré de latitude qui, selon l'échelle de la carte cabotienne, serait 48° 30'.

A l'extrémité orientale dudit promontoire, on distingue un petit cap, et, à l'occident, dans le golfe même, une grande île située au même degré de latitude que le côté nord du promontoire, dont elle est séparée par un détroit assez large.

Le petit cap porte cette légende : « *Prima tierra uista* », et la grande île est dénommée : « *I*[a] *de S.-Juan.* » Ni ces contours ni ces distances ne correspondent à la configuration réelle de l'extrémité de l'ancienne Acadie ou Nouvelle-Écosse d'aujourd'hui.

Sur les cartes de l'amirauté anglaise[1], la partie supérieure de l'île du cap Breton est loin de former une ligne droite. Au milieu, la côte s'élève abruptement, et dessine un promontoire de trois quarts de degré, se terminant en aiguille, et dont la pointe extrême à l'est forme le cap North.

Doublant ce cap, cinglant au sud et se dirigeant ensuite droit à l'ouest, on rencontre à soixante-douze milles du cap North, tout à fait dans l'intérieur du golfe, la première grande île qui existe dans ces parages. C'est l'île du Prince-Edward.

On se demande parfois si c'est à l'extrémité nord-est de l'île du cap Breton, au point aujourd'hui appelé le cap Percé[2], que Jean et Sébastien Cabot atterrirent en 1497, ou bien si ce fut à la pointe la plus élevée, c'est-à-dire au cap North.

Comme Cabot déclare avoir atterri un matin, et découvert le même jour une grande île, on peut plus facilement coordonner ces deux assertions en plaçant le point d'atterrissage au cap North, éloigné de l'île du Prince-Edward de soixante-douze milles, tandis que le cap Percé en est à cent vingt-neuf milles marins.

1. Cartes anglaises du capitaine Bayfield et de l'Hydrographie française, nos 1437 et 2176.

2. Il y a au Canada deux caps Percé. Celui qui se trouve sur la côte N.-E. de l'île du cap Breton, et un autre situé dans la baie de Gaspé, près du mont Joli ou cap Tiennot (Bouchette, *Topogr. Dict. of Lower Canada*. Lond., 1832, in-4). C'est le premier de ces deux caps qui est le nôtre, d'après la carte de Bayfield précitée.

Le critique, cependant, n'a pas qualité pour corriger un monument graphique avec des hypothèses. Il doit prendre une carte telle qu'elle est, l'interroger le compas en main, noter les différences, relever les légendes et laisser les noms où il les trouve. Or, c'est bien sur la lisière de l'île du cap Breton, à la pointe extrême, au nord-est, qu'on lit la phrase : « *prima tierra uista* », et c'est en cet endroit que nous devons la laisser. La transposer plus au nord et à l'ouest, serait arbitraire, car rien ne prouve que Cabot, comme la plupart des cosmographes et des marins du XVIe siècle, ait noté ou même jamais connu la longue aiguille, qui, partant du port Dauphin, s'élève en ligne droite jusqu'au cap North.

C'est donc au cap Percé, et nulle part ailleurs, que selon la carte de 1544, Jean et Sébastien Cabot ont atterri ; c'est là que, les premiers entre les navigateurs du XVe siècle, ils auraient foulé le sol du continent américain, et planté les bannières de Saint-Georges et de Saint-Marc, le samedi 24 juin 1497, à cinq heures du matin[1].

Cette analyse repose sur la présomption que les profils de la mappemonde de Cabot proviennent de documents cartographiques contemporains de la découverte. Peut-on cependant affirmer ce fait, et voir

1. « *Hora 5. sub diluculo* »; légende, n° 8, appendice VII.

dans ces délinéations une fidèle copie des épures de Jean Cabot ou de son fils ?

Il importe de résoudre cette question, car si la carte de 1544 a été dressée entièrement de mémoire ou d'après des relevés faits par des cartographes français et portugais, trente ou quarante ans après la découverte, toutes les analyses de ce document pèchent par la base, et c'est peine perdue de s'évertuer pour en résoudre les points douteux.

Non seulement Sébastien Cabot était pilote major, mais il occupait aussi la chaire de cosmographie à la *Casa de Contratacion* de Séville[1]. Bien que nous ne le voyions pas qualifié, comme Juan Vespucci, Diego Ribeiro, Alonso de Chaves et Diego Gutierrez, de « *maestro de hacer cartas* », il ne pouvait guère contrôler l'enseignement des cosmographes de S. M., ainsi

1. L'hôtel du Négoce des Indes à Séville (*Casa de Contratacion de las Indias*), fut établi par cédule royale du 14 février 1503 (*Ordenanças reales para la Casa de la Contratacion*, Sevilla, Martin de Montesdoca, 1553, in-fol., et Veytia Linage, *Norte de la Contratacion*, Sevilla, 1672, in-fol., lib. I, cap 1, p. 2), mais nous ne savons en quelle année on y fonda une chaire de cosmographie. Selon la nomenclature des professeurs que donne Navarrete (*Disertacion sobre la Historia de la Náutica*, Madrid, 1846, in-8°, p. 134), Sébastien Cabot en aurait été le premier titulaire : « *se estableció la cátedra de cosmografia y navegacion que explicaba el cosmógrafo de la casa, como lo hicieron Sebastian Caboto, Alonso de Chaves, Alonso de Santa Cruz...* » Nous voyons par la cédule du 11 juillet 1552, que Chaves (nommé cosmographe et pilote major en 1528), fut chargé de suppléer Cabot en sa chaire de cosmographie : « *se le mandó regentar la cátedra de cosmografia, que Sebastian Caboto, ausente en Inglaterra, babia enseñado en la casa de la contratacion de Sevilla* » (Nav., *Biblioth. Marit.*, t. II, p. 16). D'ailleurs le pilote major était en vertu de ses fonctions, « *censor del catedrático de cosmografia.* »

que ses fonctions de pilote major le lui commandaient, ni faire son propre cours, sans expliquer des planisphères et surtout des cartes du Nouveau-Continent, partie du monde dont il était spécialement chargé[1]. Ces planisphères et ces cartes devaient être de sa main ou dressés sous sa direction, et comprendre nécessairement ce qu'il savait de la géographie de l'Amérique septentrionale.

Les cartes originales de Cabot n'existent plus depuis longtemps. A leur défaut, les documents cartographiques émanant des professeurs espagnols chargés d'enseigner la cosmographie à Séville, à l'époque où il était encore titulaire de sa chaire et du poste de pilote major, doivent forcément représenter et résumer les connaissances cosmographiques de leur collègue. A ce titre, les mappemondes sévillanes des trente premières années du XVI[e] siècle présentent un véritable intérêt.

Deux monuments précieux de ce genre ont échappé aux ravages du temps. Ce sont les fameuses cartes dites de Weimar[2].

Ces belles mappemondes sont d'autant plus importantes qu'elles paraissent avoir été dressées, sur l'ordre de Charles-Quint, par la commission de pilotes

1. « *Sebastian Cabote, grand Pilot of the emperor's Indies.* » Strype, *Ecclesiastical Memorials*, Oxford, 1822, in-8, t. II, part. 1, p. 296.

2. J. G. Kohl, *Die Beiden Altesten General-Karten von Amerika*, Weimar, 1860, gr. in folio.

et de cosmographes que présida Fernand Colomb[1]. Cette commission avait pour but de corriger les anciennes cartes espagnoles et de les mettre au courant des découvertes maritimes accomplies depuis le commencement du siècle. On peut donc les considérer comme des documents officiels.

La première de ces cartes est de l'année 1527, et l'œuvre d'un cartographe anonyme[2] qui s'intitule : « Cosmographe de Sa Majesté. » L'autre est de 1529, et signée par Diego Ribeiro[3], professeur de cosmographie à la *Casa de Contratacion.*

Les contours dans les deux cartes sont identiques; mais rien ne ressemble moins à la section de la carte de 1544 qui nous occupe, que la même section dans ces œuvres de l'hydrographie espagnole.

Comme le démontre M. le professeur Kohl par ses utiles réductions de portulans du XVI[e] siècle[4], le profil du littoral américain en toute son étendue septen-

1. Selon Herrera (Decad. III, lib. X, cap. XI, p. 294), cette commission se serait réunie en 1526. Navarrete (*Opúsculos*, t. II, p. 63) parle d'une « *junta de pilotos y cosmografos, que se formo para arreglar las cartas de navegar,* » laquelle serait de l'année 1536, et où Santa Cruz présenta son nouvel instrument pour observer la longitude.

2. *Carta Universal, en que se contiene todo lo, que del Mundo se a descubierto fasta aora hizola un cosmographo de Su Magestad Anno M. D. XXVII en Sevilla. Infra* dans notre Cartographie.

3. « *Hizola Diego Ribero Cosmographo de Su Majestad : Año de 1529.* » Kohl, *loc. cit.*

4. *History of the Discovery of Maine*, t. I, de la *Documentary History of the State of Maine*, Portland, 1869, in-8°. Compendium excellent et qui nous a été d'un très grand secours.

trionale est copié des cartes portugaises. Or, ces dernières ne font que répéter les contours de la carte de Pedro Reinel, dressée en Portugal vers 1505.

Dans lesdites mappemondes du cosmographe de S. M. et de Diego Ribeiro, Terre-Neuve n'est pas encore détachée du continent et il n'y a même pas de golfe Saint-Laurent. C'est assez dire qu'on ne doit y chercher ni île du cap Breton, ni île du Prince-Edward, ni aucun des aspects qui dans le planisphère de 1544 permettent de suivre les traces de Jean Cabot et de son fils en 1497. Nous reviendrons sur les conséquences que le critique doit tirer de cette dissemblance assez inattendue.

Il y avait aussi la carte dressée par Alonso de Chaves sur l'ordre de Charles-Quint en 1536, et qui devait résumer toute la science des cartographes espagnols. Postérieure de deux ans aux premières explorations de Jacques Cartier, peut-être présentait-elle de nouveaux contours que Sébastien Cabot put étiqueter, comme il le fit en 1544. Malheureusement elle a disparu. Il n'en reste plus qu'une description donnée par Oviedo[1], trop succincte en ce qui concerne les parages de la Nouvelle-Écosse et du Labrador pour permettre de reconstruire le détail des délinéations de Chaves. Nous remarquons cependant que le golfe Saint-Laurent, à peine indiqué, n'y est pas nommé, tandis que mention est faite d'une île « *Sanct*

1. *Historia General y Natural de las Indias*, Madrid, 1852, in-4°, lib. XXI, cap. x, t. II, p. 148 *sequitur*.

Johan » située à l'estuaire méridional de la baie, voisine de la terre ferme, mais de dimensions trop grandes pour être l'île ainsi nommée par Cabot, puisque Chaves lui donne une circonférence d'environ cent quarante-cinq lieues[1]. Cette carte ne devait donc pas être plus explicite ni moins erronée que ses devancières sévillanes.

Ce défaut de connaissances paraît singulier de la part de collègues de Sébastien Cabot. Il enseignait à leurs côtés depuis quinze ans ; Ferdinand d'Aragon l'avait fait venir d'Angleterre ou avait accepté des offres de service[2], justement à cause de ses découvertes dans ces parages, et rien ne le portait à faire mystère de ce qu'il savait sur la configuration géographique du Nouveau-Continent. Il ne pouvait pas non plus expédier dans ces régions Lucas Vasquez de Ayllon, Estevam Gomez, Diego Maldonado et Gomez Arias, sans les munir de cartes comprenant une description aussi exacte que sa science le lui permettait des côtes que ces navigateurs étaient chargés d'explorer et des pays que Charles-Quint voulait coloniser.

Peut-on aussi admettre que quand le cosmographe anonyme de Sa Majesté dressait en 1527 son curieux

1. « *Tiene de çircunferençia çiento é quarenta é çinco le guas.* » *Ibidem.*

2. Voyez *infra* notre chapitre XI, et dans l'appendice XVI la lettre de Ferdinand en date du 13 septembre 1512, où le monarque rappelle à Cabot que Conchillos et Fonseca l'ayant entretenu « *sobre la navegacion à los Bacallaos* », Cabot « *ofrecisteis servirnos* ».

planisphère ou en réunissait les matériaux[1], il ait négligé de consulter Sébastien Cabot sur les pays du Labrador et des Bacallaos découverts et maintes fois explorés par ce dernier? Un indice de ces conseils se retrouve, ce semble, dans la carte de Ribeiro, copiée sur celle de son collègue anonyme. Ainsi, alors que les explorations des Cortereal avaient fait oublier ou disparaître d'un si grand nombre de cartes les découvertes accomplies par les Anglais, on lit sur cette mappemonde de 1529, en travers du Labrador, la légende : « *Esta tierra descubrieron los Ingleses de Bristol* » ; — hommage discret rendu évidemment par Ribeiro à son collègue Sébastien Cabot, qui, aux termes de ce document même, se trouvait à cette époque dans les savanes du Brésil[2]. Et, cependant, rien de moins complet, rien de plus inexact que les profils septentrionaux de ces cartes, malgré leur caractère officiel et l'habileté reconnue des cosmographes qui furent chargés de les dresser.

Se fondant sur une assertion de sir Humphrey Gilbert[3], des critiques sont portés à croire que les

1. Cabot s'embarqua pour la Plata en avril 1526, mais l'on doit présumer qu'un planisphère de cette importance, terminé en 1527, exigeait au moins une année de préparation.

2. « *Esta tierra descubrio Juhan de Solis en el año de 1515 o 16. donde aora esta Sebastian Gaboto en vna casa fuerte que alli hizo.* »

3. « *The Spaniards and Portugals... have commanded that no pilot of theirs upon paine of death, should plat out in any sea card, any thorow passage.* » *Discouerie*, dans Hakluyt, t. III, p. 23. Nous voyons seulement que le pilote major ne pouvait sous de graves pénalités faire commerce de ses cartes : « *hacer cartas de marear para vender* » et qu'on les gardait dans un coffre sous

lacunes et les délinéations insignifiantes qu'on remarque dans ces cartes ont été voulues, afin de ne pas mettre les Anglais et les Français sur la voie d'un passage au Cathay par le nord-ouest; mais les Anglais, qui avaient découvert et continuaient à explorer ces régions depuis trente ans, ne pouvaient assurément rien apprendre des Espagnols, dont les expéditions n'avaient encore atteint que 42° 30'[1].

Non, ce ne sont ni des omissions politiques ni des oublis. Un aveu échappé à Oviedo détermine la cause de ces configurations inexactes et contradictoires. Lorsque, décrivant d'après la carte de Chaves le littoral de l'Amérique septentrionale, ce chroniqueur atteint la hauteur du cap Breton et veut aller au delà, des contradictions surgissent à ses yeux. Il

deux clefs, dont une était confiée au pilote major et l'autre au cosmographe le plus récemment nommé, afin que ces cartes ne pussent être vendues avant d'avoir été approuvées. (Veitia Linage, *Norte*, lib. II, cap. XI, p. 146.) Un document curieux et peu connu, est l'acte passé devant Me Simone Capello, notaire à Savone, le 30 septembre 1531, par lequel Leone Pancaldo, le compagnon de Magellan, s'engage envers l'agent du roi de Portugal, moyennant une compensation de 2,000 ducats, à n'enseigner à personne la route des pays nouvellement découverts, et à ne faire aucune carte géographique montrant le chemin qui y conduit. (G. B. Belloro, *Elogio di Leone Pancaldo*, cité par M. Desimoni. *Elenco di Carte*, dans le *Giornale Ligustico*, pour février et mars 1875, p. 56.)

1. Les expéditions des Espagnols aux côtes de l'Amérique septentrionale, furent celle de Lucas Vasquez de Ayllon en 1520, qui atteignit seulement le 33e degré N. et l'expédition de Estevam Gomez en 1525, dont la limite extrême fut 42° 30 : « *desde quarenta é un grados hasta quarenta é dos y medio.* » (Oviedo, *Historia General de las Indias*, Madrid, 1852, t. II, lib. XXI, cap. X, p. 147.) Dans le *Sumario* (cap. X, p. 16 de l'édition de Barcia), il dit seulement : « *en quarenta Grados, i quarenta i vno.* »

les explique ainsi : « On n'a presque aucun détail concernant les golfes au nord de ce pays, et les informations de Chaves pour ses délinéations ne paraissent pas avoir été exactes. Aussi existe-t-il sur les cartes et entre les cosmographes, au sujet de ces côtes septentrionales, de grandes différences[1]. »

Les défauts que nous avons signalés ne s'expliquent donc que par l'état des connaissances géographiques des Espagnols et des Portugais à cette époque. On peut conséquemment affirmer que si leurs cartes sont vagues et incomplètes, c'est parce que ni les uns ni les autres n'en savaient pas davantage.

D'où proviennent alors les profils relativement plus complets de la Nouvelle-Écosse et des deux estuaires du golfe Saint-Laurent qu'on remarque dans le planisphère cabotien de 1544?

Ils ne peuvent provenir que des cartes françaises dressées à la suite des voyages de Jacques Cartier.

De tous temps, les marins du littoral de l'Atlantique pêchaient la morue franche dans les mers septentrionales de l'Europe, et il se peut que les nations germaniques aient été les premières à nommer ce poisson, inconnu dans les mers qui baignent l'Espagne et le Portugal. Nous n'osons cependant

1. « *En está tierra hay poca notiçia en las cosas particulares de las enseñadas del Septentrion, y piensso que él* [Chaves] *debe estar informado para lo que pinta en esso, no tan puntualmente como seria. È assi hay muchas diferencias en essa costa del Norte en las cartas de navegar y en los cosmographos.* » Oviedo, *loc. cit.* p. 148.

affirmer que le mot allemand *backljau*[1], employé pour désigner la morue, soit le principe des dérivés qu'on trouve dans les langues basque, portugaise et espagnole : *bacailbaba, bacalhao, baccala*[2].

Que ce soient les Cabot, ou bien les Cortereal, qui à leur retour firent connaître l'existence des bancs de Terre-Neuve, il est certain que les pêcheurs bretons, normands, basques et portugais se hâtèrent de les exploiter dès le commencement du XVIe siècle[3], et qu'ils ne cessèrent d'y retourner

1. *Kabbeljouwe* ou *Cabliauwe*, transposé en *Backljau*, d'où *Bacalhao* et *Baccala*. (M. le Prof. Kohl, *Discovery of Maine*, p. 189, note, qui y voit un dérivé de « *bolch* », poisson.) *Belche, balche*, figure déjà comme nom de poisson sur un registre de St-Gall de 1360, mais il désigne une sorte de *saumon*. Le supplément du *Mittel Deutsches Wörterbuch* de Schiller et Lubbler, Bremen, 1880, cite des exemples de *kabelow* et *kabblaw* de l'année 1381.

2. « *Baccalarius, baccallao, backljaw, kabbljaw* dans la *Bibliographia critica portugueza*, Porto, 1873-75, t, I, p. 373-374. Pour Littré (*Dict.*, art. *Cabillaud*), *Kabeljaauw* est un dérivé, par renversement, de *bacailbaba*, nom basque de la morue, « d'où l'espagnol *bacalao* et le flamand *bakkeljaw*. » Selon Pedro Martyr (*infra*, append. XV) ce serait un mot indien.

3. Lorsque John Rut arriva dans la baie de St-Jean, le 3 août 1527, il y vit onze navires de pêche normands, un breton et deux portugais (Samuel Purchas, *His Pilgrimage*, Lond., 1625, in-fol., t. V, p. 822). Il faudrait même lire « *cincuenta naos castellanas é francesas, é portuguesas*, » si la lettre écrite par l'Audience de Hispaniola le 19 novembre 1527 (MS. de la collection Muñoz, t. LXXVII, f. 19, citée par M. Duro, *Arca de Noé*, Madrid, 1881, in-8, p. 316) se rapporte à Rut et non à quelque autre capitaine anglais. Cartier lui-même, lors de son premier voyage, le 12 juin 1534, rencontra dans la rivière St-Jacques (Baie des Rochers) « une grande Nave qui estoit de la Rochelle, » occupée à pêcher le saumon. (*Voyage de Jacqves Cartier*, Paris, Tross, 1865, p. 27, et MS., fonds Moreau, 845, n° 5.) A peine Roberval venait-il d'arriver au Canada, en 1541, qu'il dut réprimer « *a quarrell betweene some of his countreymen and certain Portugals.* » (Hakluyt, *Princip. Navig.*, t. III, p. 241.)

chaque année. Pour sécher ou saler le poisson, ces hardis marins descendaient souvent à terre : de là des stations[1] qu'ils durent nommer et fixer sur des cartes. Les profits des pêcheries amenèrent aussi la formation de compagnies maritimes[2], qui, disposant de plus grandes ressources, purent embarquer des pilotes capables. Ceux-ci rapportèrent de ces régions des épures dont les cartographes firent certainement usage. Les plus cosmopolites et les plus instruits étaient évidemment les Portugais[3], et c'est dans leurs portulans qu'il faut chercher les descriptions

1. Des Portugais de Viana colonisèrent même, paraît-il, le cap Breton dès l'année 1525. (Francisco de Souza, *Tratado das Ilhas Novas*, édition de M. Ernesto do Canto, Ponta Delgada, 1877, in-8°, p. 5.) Sir Humphrey Gilbert parle d'anciens établissements portugais à l'île de Sable, sur les côtes de la Nouvelle-Écosse, qui n'est séparée de l'île du cap Breton que par le détroit de Canso.

2. Ces pays furent même concédés par le roi Manoel le 13 mars 1521 à João Alvares Fagundes. La cédule fait allusion à une concession antérieure qui ferait remonter les explorations de Fagundes à plusieurs années auparavant. On y relève aussi des noms, dont plusieurs se retrouvent dans les cartes portugaises et lusitano-françaises : *Baia d'agoada* (l'*Auorobagra* de Henri II ?) *Sam Joam* (Reinel, Ribeiro), *Sam Pedro* (Reinel, Ribeiro), *Santa Ana*, *Santo Antonio* (Salvat de Palestrina, Ribeiro, Henri II, Cabot), *Sam Pantaliam*, *Pitigoeme*, *Onze mil virgens* (Viegas), *Santa Cruz* « *que està no pé do banco* » (Cabot et la *Ste-Croix*, de Vallard). Le texte de cette *Carta de Doacão* a été publié par M. E.-A. de Bettencourt, *Historia dos Descobrimentos... dos Portugueses em terras de ultramar*, Lisboa, 1881, p. 132-135.

3. Voir les lettres-patentes octroyées par Henry VII le 19 mars 1501 « *ac dilectis nobis Johanni Fernandus*, *Francisco Fernandus et Johanni Gunsolus*, *armigeris in Insutis de Surrys* (les Açores) *sub obediencia Regis Portugalia oriundis* » (Biddle, *Memoir*, p. 312) et l'histoire des Faleiro, de Magellan, des Reinel, de Estevam Gomez, de Diego Homen, fixé à Venise, de Andreas Homo, fixé à Anvers, etc., etc.

qui seules permettent au critique de préciser l'étendue des connaissances géographiques au XVIe siècle concernant l'Amérique septentrionale.

Un curieux document de ce genre est le portulan de Gaspar Viegas[1], cosmographe portugais. Il est daté de 1534, et, à ce titre, très intéressant, car c'est l'année du premier voyage de Jacques Cartier. Le document cartographique le plus rapproché[2] de cet atlas, parmi ceux qui sont aujourd'hui connus, est le beau planisphère apparemment dressé pour François Ier[3], et dont nous reparlerons.

Bien que moins de dix ans se fussent écoulés entre la confection du portulan de Viegas et la rédaction de la carte royale précitée, les contours dans cette dernière accusent un progrès aussi soudain que considérable. L'île de Terre-Neuve est complètement séparée du continent; le golfe et le fleuve Saint-Laurent avec les îles et les affluents sont exactement à leur place, et l'île du cap Breton s'avance au nord en formant un promontoire très nettement tracé.

C'est que dans l'intervalle il s'était passé un fait de la plus grande portée : Jacques Cartier avait par trois fois exploré toutes ces régions.

1. Bibliothèque nationale de Paris, départ. des cartes, No 18752, Kohl, *Discovery of Maine*, No XVIII A, et notre Cartographie, *infra*.

2. Nous n'avons pu examiner l'atlas de John Rotz, daté de 1542, ni la carte de Harley, qui est à peu près de la même époque (British Museum. *Old Royal Lib.*, *MS. 20 E. IX* et *Add. MS. 5413*.)

3. Mappemonde dite de Henri II, Jomard, *Monuments de la Géogr.* No XIX.

Parti « du hable et porct de Sainct-Malo le vingtiesme jour d'Apuril Mil cinq cens trante quatre, » Cartier atterrit le « dixiesme jour de May » à Terre-Neuve par environ 48°20', remonta jusqu'au détroit de Belle-Isle, y entra et descendit en rangeant la côte jusqu'à la hauteur de l'île d'Anticosti. Il cingla alors droit à l'est, aborda à la pointe méridionale de Terre-Neuve, revint à l'ouest vers la baie des Chaleurs, la contourna jusqu'au littoral du Canada qu'il suivit en ne s'arrêtant qu'à Belle-Isle, d'où il déboucha dans l'Atlantique « le quinziesme jour d'Aoust » pour s'en retourner à Saint-Malo, où il arriva « le Ve jour de Septembre » 1534.

L'année suivante, au cours de son second voyage, Cartier fouilla presque toute l'étendue du golfe, explora le Saguenay, le fleuve Saint-Laurent et la rivière Saint-Charles. Au retour, le 1er avril 1535, il releva une grande partie des îles dont le golfe est parsemé, y compris, nécessairement, celle du Prince-Edward, reconnut le nord de l'île du cap Breton, d'où il passa à la côte sud-est de Terre-Neuve. Débouchant cette fois par le grand banc, il revint directement à Saint-Malo. Son voyage avait duré du « dix neufiesme jour de May, en lan mil cinq cens trente cinq » au 6[1] ou au 16[2] juillet 1536.

1. « Tellement que le vj^m iour de Iuillet sommes arriuez au hable de Sainct Malo ». MS. 5644, f. 57 verso. L'édition donnée par Ponce Roffet à Paris en 1545 (exemplaire de la bibliothèque de Rouen, fonds Montoret, p. 545) porte aussi au verso du f. 46 : « le 9. iour de Iuillet 1536 », date qu'on retrouve également dans Ramusio (*Raccolta*, 1565, t. III, f. 413).

2. « Tellement que le seiziesme j^r. de Juillet sommes arriuez au hable de

Notre description est empruntée aux relations originales des deux voyages, d'après les manuscrits contemporains conservés à la Bibliothèque nationale de Paris[1].

Ces documents sont probants puisqu'ils tracent pour la première fois le parcours d'une exploration complète et détaillée du golfe Saint-Laurent ainsi que des terres adjacentes. Jacques Cartier est donc le premier navigateur dont nous puissions accepter tous les dires concernant ces régions, et en tirer parti. Malheureusement, nulle description de côtes n'est complète sans une carte, et il n'existe plus depuis deux siècles de documents cartographiques provenant directement du navigateur dieppois ou de ses pilotes[2].

Sainct Malo. » MSS. 5653, f. 56 recto, et 5589, f. 62 recto. C'est la date que donne aussi Lescarbot : « le seiziéme jour de Iuillet. » (*Hist. de la Nouv. France*, Paris, 1612, p. 394.) Cette date du 16 paraît exacte, car Cartier n'a pu guère faire la traversée de la baie des Trépassés à St-Malo en dix-huit jours. Notons cependant que, lors de son premier voyage, parti des parages de Belle-Isle le 15 août, il arriva à St-Malo, malgré des vents contraires, le 5 septembre suivant.

1. Pour le premier voyage, fonds Moreau, N° 841, ex-Fontette, et, pour le second, fonds français, N°s 5589, 5644 et 5553, in-folio. *Cf.* nos *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France et des pays adjacents*, Paris, 1872, in-8, p. 2, *seq.*

2. Elles existaient encore à la fin du XVIe siècle, et se trouvaient en la possession d'un nommé Cremeur « *A certaine booke made in maner of a Sea Chart, wrich was drawne by the hand of my uncle, which is in the possession of master Cremeur : which booke is Cassing well marked and drawne for all the Riuer of Canada.* » Voir la lettre de Jacques Noël, de St-Malo, neveu de Jacques Cartier, adressée à M. John Growte, étudiant à Paris, dans Hakluyt, *Principall Navigations*, t. III, p. 236.

On peut cependant se représenter ces cartes, et même les reconstruire dans leur ensemble par les récits, qui sont à certains égards des routiers, et aussi en interrogeant les portulans contemporains des explorations de Cartier.

M. Jomard possédait en 1842, un planisphère, assurément le plus beau monument cartographique du XVIe siècle qui nous soit parvenu. Non seulement l'exécution artistique en est admirable, mais la précision relative des contours et l'abondance des renseignements devaient surpasser tout ce que les cartographes avaient produit jusqu'alors.

On l'appelle la mappemonde de Henri II; mais, disent MM. Jomard et d'Avezac, « cette carte a été reconnue, après examen, plus ancienne que le règne de ce prince, et remonter à François Ier; des indices certains constatent qu'elle a été exécutée en l'année 1542[1]. »

Lorsque après avoir examiné sucessivement les cartes portugaises, espagnoles et italiennes dressées dans la première moitié du XVIe siècle, le critique s'arrête à cette mappemonde, il est frappé du grand progrès accompli dans la connaissance des côtes de l'Amérique septentrionale. S'il la compare à la carte cabotienne de 1544, la ressemblance qui existe entre les délinéations du Nouveau-Monde dans ces deux cartes, ne laisse pas non plus de le surprendre. L'une

1. *Monuments de la Géographie*. Sommaire et planche XIX, *Bulletin de l'Académie des Inscrip. et Belles-Lettres*, pour août 1867.

et l'autre divisent encore Terre-Neuve en segments, erreur qu'explique la tradition, si persistante en cartographie, et les échancrures extrêmement profondes de cette île, dont le caractère exact ne pouvait être déterminé qu'après un relèvement minutieux de toute la côte; mais l'île est absolument détachée de la terre ferme. Le golfe Saint-Laurent dans tous ses contours, avec la Gaspésie, la baie des Chaleurs, le canal de Northumberland, la péninsule de l'île du Cap-Breton, s'y trouvent nettement définis. Le fleuve Saint-Laurent et l'île d'Anticosti sont en outre identiques dans les deux cartes, les premières qui contiennent des renseignements aussi détaillés.

Si ces tracés, dans la carte de Cabot, provenaient de ses propres explorations en 1497 ou depuis, on retrouverait des délinéations équivalentes dans les portulans dressés en Espagne et même en Portugal avant l'année 1544, date de la carte cabotienne. Or, c'est dans la mappemonde dite de Henri II que ces lignes se voient pour la première fois, et, comme elles répètent et confirment les descriptions authentiques des voyages de Jacques Cartier, c'est parmi les cartes françaises qu'il faut chercher le prototype du planisphère de 1544.

Il est évident qu'à une époque où l'Espagne ne cessait de revendiquer tous ces pays[1], un pilote

1. Buckingham Smith, *Coleccion de varios documentos para la historia de la Florida y tierras adyacentes,* Madrid, 1857, in-4°, t. I (seul publié). Voir aussi l'intéressant passage de la *Cosmographie avec espere et regime du Soleil et du Nord*, rédigée par Jehan Alfonce et Paulin Secalart, « pour faire service au

major de Charles-Quint aurait été mal venu à reconnaître le bien fondé des prétentions de la France, en conservant sur une carte espagnole des appellations absolument françaises. Par exemple, la partie de l'Océan Atlantique qui baigne les côtes du Canada ne pouvait continuer à être qualifiée de *Mer de France*, et ainsi des autres noms. Aussi remarque-t-on sur la carte de Cabot un certain nombre de désignations nouvelles et uniques [1]. Il y en a d'autres qui ne sont que des noms français défigurés dont on paraît avoir ignoré l'origine, et parmi ceux-ci, nous distinguons en première ligne des appellations provenant directement de Cartier : « *la aga de golosme,* » pour lac d'Angoulême, « *golosme* [2] », pour Angoulême, et le « *Rio de S. quenain,* » évidemment la rivière du Saguenay, noms placés tous aux lieux mêmes où on les lit sur le planisphère dit de Henri II.

Est-ce à dire que Cabot a copié directement ce document? Non, assurément.

Au XVIe siècle, les cartes marines ne s'exécutaient pas de toutes pièces. Elles n'étaient, à proprement

roy, » en 1544-1545 (MS. Bibliot. nationale de Paris, fonds français n° 676, in-fol.): « Le roy d'Espaigne et le roy de Portugal ont faict partaige de l'universel... etc. »

1. Kohl, *Documentary History of Maine*, p. 365.

2. On trouve cette dénomination d'Angoulême (*Anguileme* et *Angoulesme*) dans la carte de Maggiolo de 1527, et dans celle de Gastaldi ; mais il est donné à une localité du littoral de l'Atlantique, tandis que dans la carte de Cabot, comme dans celles de Henri II et de Vallard, de Dieppe, on ne voit ce nom que sur le fleuve Saint-Laurent, en amont même de la ville de Québec d'aujourd'hui.

parler, que des éditions revues, remaniées, et plus ou moins complétées de cartes antérieures, mais sans que les modifications portassent jamais sur de grands espaces. C'est pour cette raison qu'on voit figurer pendant si longtemps des régions, des îles et des noms absolument imaginaires, à proximité même de pays soigneusement explorés[1]. La carte royale ne représente donc que le point culminant de la science géographique vers l'an 1543.

Alors, comme maintenant, les pilotes de tous les pays échangeaient volontiers entre eux des relevés de positions et de côtes. De retour dans leur pays, ils les communiquaient à des cartographes de profession, quand ils n'étaient pas eux-mêmes capables de dresser un portulan, ce qui était rare. Ces documents de qualités diverses devaient être très recherchés dans les grands ports de mer ; on comprend facilement que Cabot s'en soit procuré qui pouvaient provenir des pilotes de Jacques Cartier et de Roberval[2], ou même des nombreux patrons de pêche normands et bretons lesquels, depuis les expéditions de Jehan Denys, de Thomas Aubert et du baron de

1. On retrouve encore l'ile des *Sete ciudades* dans le planisphère de Henry II, et celle des *Sept citez* sur la carte de Mercator de 1569.

2. Il résulte d'un document de la collection Muñoz (t. LXXXIII, fol. 209) cité par M. Duro (*Arca de Noé*, p. 316), qu'à la suite du deuxième voyage de Jacques Cartier, Charles-Quint envoya une caravelle au pays des Bacallaos afin de connaître l'étendue de l'exploration accomplie par le navigateur français : « *En carta dirigida por el Embajador en Portugal al Comendador mayor de Castilla el mismo año de 1541, cuenta que ha recibido relacion de una carabella que el Emperador mandó à los bacallaos para inquirir adónde fué Cartier.* »

Léry n'avaient cessé, comme nous l'avons déjà dit, de fréquenter ces parages.

Nous croyons cependant que Sébastien Cabot a fait sa mappemonde sur un modèle portugais imité d'une carte française très voisine par la date et l'exécution du célèbre planisphère de Henri II.

La conclusion que nous tirons de ce rapprochement, c'est que les éléments géographiques qui ont servi à construire la mappemonde cabotienne, sont d'un demi-siècle postérieurs à la découverte du Labrador, et qu'ils ne proviennent ni de Jean Cabot, ni de son fils Sébastien. Ce dernier, en 1544, faisant œuvre à son tour de cartographe, a emprunté ses principales données à une carte française ou portugaise, et, approximativement, de mémoire, il a fixé son atterrage de 1497 sur un point quelconque du promontoire de l'île du Cap-Breton, dont jusque-là il n'avait probablement qu'une vague idée.

Si notre théorie est exacte, le lecteur se rendra compte du peu de garantie qu'offre un point d'atterrissement établi dans ces conditions, et combien peuvent être contestables les contours qui servent de base à une approximation aussi tardive. Et si l'on ajoute que la carte elle-même n'est pas l'œuvre directe de Cabot, mais une planche gravée en Allemagne ou dans les Pays-Bas, loin de ses yeux et de son contrôle, pour un éditeur qui de son chef

a ajouté aux légendes espagnoles des traductions latines inexactes et ampoulées[1], le critique est en droit de se demander s'il peut faire grand fond sur ce trop fameux planisphère.

La légende rédigée en espagnol et portant le N° 8, seule (sauf en ce qui concerne la date de 1494) échappe à nos critiques. Le lecteur cependant remarquera qu'il en ressort ce simple fait, que le 24 juin 1497, Jean Cabot et son fils Sébastien découvrirent une terre, et, le même jour, une île qui en était voisine.

Selon la carte attribuée à Sébastien Cabot, cette terre serait le promontoire du Cap-Breton, et l'île adjacente celle du Prince-Edward.

Mais un doute nouveau s'élève dans notre esprit. Est-ce bien à l'île du Cap-Breton qu'il faut définitivement placer la *prima vista* des Cabot en 1497?

Si l'on s'en tient aux délinéations de la carte de 1544, il n'y a pas à hésiter, et le critique doit répondre affirmativement.

La carte, le lecteur doit se le rappeler, est accompagnée d'une note explicative où il est dit qu'après avoir atterri le 24 juin, Cabot découvrit le même jour une

1. « *Cum docte tum fideliter, nauigatoriæ Chartæ instar descripsit, Geographi Ptolemæi auctoritatem, peritiorumque omnium neotericorum loca clausa nobis aperientium tam Hispanorum quàm Lusitanorum fidem sequutus, necnon ex usu ac industria longæ nauigationis integerrimi uiri Ioannis Caboti natione Veneti, atque Sebastiani astrorum peritia nauigandisque arte omnium doctissimi, eius filij auctorisque mei, qui aliquo tam orbis partem diu nostratibus clausam aperuerunt, qua propter me fida doctissimasque magistra...* » Légende 17.

grande île voisine de la terre qualifiée par ce navigateur de « *prima tierra vista.* »

Les îles à proximité de cette terre, lorsqu'on s'avance du cap Percé pour entrer dans le golfe Saint-Laurent sont, d'abord, une très petite île, Saint-Paul, à l'extrémité du cap North, puis, après avoir doublé ce cap, les îles du groupe de la Madeleine, toutes de peu d'étendue, enfin, au sud de ces îlots, la grande île du Prince-Edward.

Les îles Saint-Paul et de la Madeleine sont beaucoup trop petites pour qu'aucune d'elles puisse avoir été qualifiée par Cabot de « *Isla grande.* » L'île du Prince-Edward seule, dans ces parages, mérite ce nom, car elle est d'une superficie d'au moins 563,183 hectares.

La grande île nommée par Cabot « *Sant Ioan* » est donc, selon la carte, l'île du Prince-Edward.

Quelle que soit la configuration réelle de l'île du Cap-Breton et du littoral adjacent, nous sommes liés par les assertions cartographiques de Cabot. Or, dans le planisphère de 1544, c'est à l'extrémité nord-est de l'île du Cap-Breton, sur le rivage même de l'Atlantique, en un lieu correspondant à celui appelé aujourd'hui le cap Percé, et non à l'intérieur du golfe Saint-Laurent, que se lit la fameuse phrase : « *prima tierra vista.* »

La carte porte aussi que Cabot vit cette première terre le matin : « *por la mannana,* » et qu'il découvrit le même jour : « *el mismo dia,* » une grande île,

laquelle, selon les données cartographiques que nous analysons, est l'île du Prince-Edward.

Le 24 juin 1497, à la latitude du cap Percé, le soleil se leva à 4 heures du matin et il se coucha à 8 heures du soir. Cabot a donc forcément franchi la distance qui sépare le cap Percé de l'île du Prince-Edward, en seize heures au plus.

Du cap Percé au cap Est, qui est le premier point de l'île du Prince-Edward en vue quand on arrive du nord-est, il y a cent vingt-neuf milles marins.

Il nous paraît matériellement impossible que les Cabot à une époque aussi reculée, aient pu franchir ces cent vingt-neuf milles en moins de seize heures[1].

On ne possède pas de description précise du bâtiment que montaient ces navigateurs dans ce mémorable voyage. Nous savons seulement qu'il était de dimensions restreintes : « *uno picolo naviglio,* » ne portant que dix-huit hommes : « *e cum XVIII persone se pose a la fortuna*[2]. » Ce n'était donc qu'une sorte de petite caravelle à voilure légère; autrement, un équipage aussi peu nombreux que l'était celui des Cabot, après défalcation des personnes qui n'avaient pas à ferler les voiles, n'eût pu la manœuvrer. La marche du petit navire, conséquemment, était peu rapide. Nous pouvons même la déterminer.

1. La traduction latine de la légende espagnole dit même que ce fut à cinq heures du matin : « *hora* 5. *Sub diluculo* », ce qui enlève encore un seizième du temps à notre calcul.

2. Lettre de Pasqualigo, Append. VIII.

Parti de Bristol au commencement de mai, — mettons le 6, — Jean Cabot atterrit le 24 juin, soit une traversée de quarante-neuf jours. La distance de Bristol au cap Percé est égale à 2,243 milles marins. La traversée a donc été d'une moyenne de 45 à 46 milles par jour; ce qui donne moins de deux nœuds à l'heure.

Comment Cabot aurait-il pu franchir cette distance du cap Percé à l'île du Prince-Edward, cent vingt-neuf milles, entre le lever et le coucher du soleil, quand son navire ne comportait qu'une marche maximum de trente-deux milles pour seize heures ? Les difficultés de navigation étaient même, au 24 juin, beaucoup plus grandes qu'auparavant. Cabot, à cette date, ne se trouvait pas en pleine mer où, ne craignant guère les récifs et les bas-fonds, son navire pouvait évoluer à l'aise et obéir, autant que sa légère voilure le lui permettait, à l'impulsion d'un vent favorable. Ici, dans les parages du cap Breton, il était en vue d'une terre absolument inconnue, longeant des côtes profondément dentelées, dans des eaux exigeant de fréquents sondages. Il avait aussi à lutter contre de forts courants, et cependant, c'est malgré ces obstacles, alors que son navire pendant quarante-huit jours lui avait à peine donné deux milles à l'heure, que tout à coup, prenant des ailes, il aurait quadruplé sa marche ?

Nous hésitons à admettre ce phénomène.

Ces raisons ne sont pas les seules qu'on puisse

alléguer contre l'authenticité d'une découverte qu'auraient accomplie les Cabot en ce lieu même au cours de leur premier voyage.

Plusieurs cartes officielles dressées par les propres collègues de Sébastien Cabot antérieurement à son départ définitif d'Espagne, indiquent les découvertes des Anglais au nord-ouest.

Or, par le mot *Ingleses* apposé dans les parages de l'Amérique septentrionale sur toute carte des premières vingt-cinq années du XVIe siècle, il faut entendre les Cabot, surtout lorsque, comme dans le planisphère de Ribeiro conservé au Vatican, on y voit ajoutée la spécification : « *de Bristol*[1]. » Il n'y a pas, en effet, hormis les expéditions cabotiennes, de voyage accompli pour le compte de l'Angleterre autre que celui de la *Mary Guilford* et du *Samson*, fait par John Rut, qui ait laissé des traces, et ce voyage est de l'année 1527.

Sébastien Cabot a eu forcément connaissance du lieu où les cosmographes portugais et espagnols n'ont jamais cessé de placer les découvertes des Anglais, c'est-à-dire les siennes propres. Il avait qualité pour corriger les erreurs cartographiques des pilotes espagnols, lesquels ne pouvaient naviguer au Nouveau-Monde sans avoir subi les examens qu'il leur imposait comme pilote major. Le *Padron*

1. R. Thomassy, *Les Papes géographes*, Paris, 1852, in-8, p. 121.

Real[1] était aussi dans les attributions de Cabot, lequel faisait partie de droit des commissions de cosmographes nommées à l'effet de reviser les cartes marines et d'y ajouter les pays nouvellement découverts; enfin, c'est lui qui gardait sous clef toutes les cartes de l'hydrographie espagnole[2]. Il a donc connu les planisphères dressés à Séville. Comment se fait-il, alors, que les découvertes attribuées aux Anglais par les cartographes qui travaillaient sous ses ordres et sous ses yeux, ne soient pas placées dans les parages de l'île du Cap-Breton, puisque Cabot lui-même affirme que c'est bien là, à l'entrée du golfe Saint-Laurent et à l'île du Cap-Breton que lui et son père sont venus atterrir? Pourquoi cette terre des Bacallaos qu'il déclare sienne, en vertu d'une découverte accomplie trente ans auparavant, est-elle octroyée aux Cortereal par tous les cartographes, même après Mercator, tandis que les découvertes des Anglais ou des Cabot sont reléguées au pays des Esquimaux ?

Il n'y avait aucune raison politique pour dissimuler la part qui revenait à l'Angleterre dans les expéditions transatlantiques. Ni les Portugais ni les Espagnols n'étaient en guerre avec Henry VIII. Les deux bulles d'Alexandre VI ne pouvaient non plus être une

1. Voir pour le détail des attributions du pilote major et le caractère de ce *Padron Real*, la cédule nommant Americ Vespuce à ces fonctions, le 6 août 1508. Navarrete, t. III, p. 299.

2. Veitia Linage, *Norte de la Contratacion*, lib. II, cap. XI, p. 146.

raison, car à l'endroit même où Sébastien Cabot marque son atterrissage et où son père aurait planté les bannières de saint George et de saint Marc le premier nom qui saute aux yeux, c'est celui de « *Tierra de los Bretones.* » Les Portugais et les Espagnols pouvaient donc tout aussi bien inscrire à la place : « *Tierra de los Ingleses,* » d'autant plus qu'à l'époque où Reinél, Ribeiro et Chaves dessinaient des cartes pour Charles-Quint, ce monarque guerroyait avec François Ier, roi de France et, jusqu'en 1532, duc de Bretagne.

Il est aussi digne de remarque que les Portugais, les Espagnols et les Italiens n'étaient pas seuls à placer au Labrador l'atterrissage des Anglais. Ces derniers qui, certes, devaient être exactement informés, fixent eux-mêmes comme lieu de leurs premières découvertes transatlantiques une terre plus boréale de dix degrés que l'île du Cap-Breton. Hakluyt en a publié les preuves documentaires.

Robert Thorne, de Bristol, riche négociant établi à Séville, croyant à l'existence d'un passage au nord-ouest, fit, en 1527, des démarches pour engager Henry VIII à tenter une nouvelle entreprise. A cet effet il adressa à son souverain une lettre [1], et à Edward Leigh, ambassadeur d'Angleterre auprès de

1. *A Declaration of the Indies and landes discouered and subdued vnto the Emperour.* Hakluyt, *Divers voyages*, p. 27 de la réimpression, et *Principall Navigations*, t. I, p. 216.

Charles-Quint, un mémoire et une carte [1] de la partie septentrionale du nouveau continent.

Dans le mémoire, Thorne rapporte que son père fut un de ceux « qui découvrirent Terre-Neuve [alors considérée comme terre-ferme], en compagnie d'un autre marchand de Bristol, appelé Hugh Eliot [2]. » On trouve, en effet, un Hugh Eliot parmi les concessionnaires des lettres-patentes octroyées par Henry VII au mois de décembre 1502, pour un voyage dans ces régions [3]. Le père de Thorne avait donc visité la côte septentrionale du Nouveau-Monde vers l'année 1503.

Thorne dit, en outre, que les pays découverts à cette époque par ses compatriotes constituaient le prolongement extrême des terres nouvelles au nord, et qu'elles étaient ce que les Espagnols appellent : « *Terra de Labrador* [4]. » Puis, lorsque le lecteur se reporte à la carte même, il y relève, sur l'emplacement qui correspond aux lieux ainsi dénommés dans les planisphères sévillans de 1527 et 1529 dits de Weimar, la légende : « *Noua terra labaratorum dicta,* » et

1. *The Booke made by the Right Worshipfull Master Robert Thorne in the yeere 1527, in Siuil ; Ibidem.* La carte ne se trouve que dans les *Divers voyages*, mais elle a été reproduite en fac-similé dans la réimpression de la Société Hakluytienne, en 1850.

2. « *This desire of this discouerie I inherited of my father, which with another merchant of Bristowe, named Hugh Etiot, were the discouerers of the newe found lands.* » Hakluyt, *Princip. Navig.*, t. I, p. 219.

3. Rymer, *Fœdera*, t. V, pars IV, p. 186; Kohl, *Documentary History of Maine*, p. 186.

4. *Divers voyages*, p. 38 de la réimpression.

sur les ondes qui baignent toute cette côte : « *Terra nec ab Anglis primum fuit inventa.* »

Thorne était anglais de naissance, vivant à Séville, forcément en compagnie de Sébastien Cabot [1], son compatriote par adoption; ses lettres témoignent d'une grande connaissance du sujet; il tenait ses renseignements de son père, citoyen de Bristol, témoin du départ et du retour de la première expédition de Jean Cabot, et qui, moins de cinq ans après, explora en personne les régions découvertes par ce dernier. Où trouver un témoignage présentant plus d'éléments de certitude? Or, Robert Thorne, on vient de le voir, dans un mémoire et sur une carte qui devaient passer sous les yeux de son roi, détermine la position des terres trouvées par ses compatriotes. Il les place à l'extrême nord du nouveau continent, et il les identifie explicitement avec le pays qu'en Espagne on appelait le Labrador [2]. Si, maintenant le lecteur daigne jeter les yeux sur les cartes de Weimar, lesquelles sont contemporaines du mémoire de Thorne et également datées de Séville, il verra que pour les Espagnols, en 1527, le Labrador ou « *tierra que descubrieron los*

1. Thorne adjoignit même à Cabot deux Anglais pour se rendre compte des découvertes que ce dernier devait faire lors de l'expédition à la Plata. *Report of a voyage of two Englishmen in the company of Sebastian Caboto in april 1527, taken out of the information of Mr. Robert Thorne*, Hakluyt, t. III, p. 727.

2. « *Which mayne land or coast goeth Northwarde and finisheth in the lande that wee founde, which is called heere*, Terra de Labrador. » *Loc. cit.*, t. I, p. 216.

Ingleses, » n'est pas l'île du Cap-Breton, mais bien une contrée située dix degrés plus au nord.

Ces données trouvent une confirmation, assez inattendue, dans les propres assertions de Sébastien Cabot, recueillies de ses lèvres mêmes[1] par un témoin digne de foi, et qui était son ami.

« Ces régions, dit Richard Eden, sont nommées *Terra Florida* et *Regio Baccalearum* ou *Bacchallos,* au sujet desquelles vous pouvez lire quelques détails dans la relation du voyage de ce digne vieillard, encore vivant, Sébastien Cabote, au livre VI de la troisième Décade[2]. Mais Cabote n'a atterri qu'à *l'extrémité*[3] *septentrionale* et la partie la plus sauvage, d'où

1. Le passage en question se trouve dans l'ouvrage où, à plusieurs reprises, Eden rapporte des paroles qu'il dit tenir de Sébastien Cabot « *himselfe.* » *Supra,* page 37, note 2.

2. Eden fait allusion à sa traduction des Décades de Pedro Martyr, dont nous donnons le texte latin de la partie qui se rapporte à Sébastien Cabot, dans notre appendice XIX.

3 « *These regions are cauled Terra Florida and Regio Baccalearum or Bacchalaos of the which you may reade sumwhat in this booke in the vyage of the woorthy owlde man yet lyuing Sebastiane Cabote, in the VI. booke of the thyrde Decade. But Cabote touched only in the north corner and most barbarous parte hereof, from whense he was repulsed with Ise in the moneth of July* ». *The Decades of the New Worlde written in Latin by Peter Martyr of Angleria, and translated into Englysshe by Rycharde Eden :* Lond. 1555, in-4; préface, sign. Ci. Comme le dit justement M. J. Carson Brevoort, ce curieux passage, qu'il a le premier signalé (*Verrazano the Navigator,* New-York, 1874. in-8, p. 76), a l'apparence d'une glose dictée par Cabot pour expliquer le sens des assertions de Pedro Martyr, que Eden traduisait alors en Angleterre, probablement sous les yeux du vieux navigateur.

Le texte porte : « *corner* », mot qui est employé dans le sens d' « angle », mais aussi dans celui d' « extrémité » : « *Corner. The end, extremity, or limit.* » Webster, *Dictionary,* 1849, in-4, p. 267, sur l'autorité de la Bible anglaise dite Version du roi Jacques.

il fut repoussé par les glaces au mois de juillet. »

Nous reconnaissons qu'après avoir pesé ces arguments, le lecteur est fondé à se demander quel pouvait être l'intérêt de Sébastien Cabot à placer son point d'atterrissage au cap Percé plutôt qu'au Labrador, si c'est véritablement sur la côte de ce dernier pays qu'il aborda. Les manifestations de la vanité humaine sont multiples. Ce n'est peut-être qu'une question d'amour-propre. Cabòt aura préféré passer pour avoir découvert un pays que la France cherchait alors à coloniser, et de riches pêcheries qui depuis quarante ans attiraient les navires de toutes les nations du littoral de l'Atlantique, plutôt que ces terres désolées où, selon le langage des cosmographes espagnols et portugais, il n'y avait rien qui vaille : « *nada de provecho* [1]. »

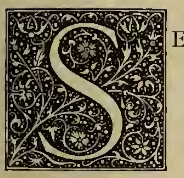
En résumé, le peu de durée du premier voyage des Cabot, l'impossibilité de circonscrire leur découverte dans les termes qu'emploie Sébastien, l'époque tardive où il réclame l'île du Cap-Breton pour sa *prima vista*, quand pendant trente ans, avec son concours, ses compagnons de chaque jour, ses confrères et ses élèves, fixent quinze degrés plus au nord le lieu où, selon leurs données, il aurait abordé, détermination qu'adoptent les cartes marines de tous

1. « *No ay en ella cosa de provecho* », planisphère de Diego Ribeiro, et carte de Alonso Chaves d'après la description d'Oviedo.

les peuples, avant, pendant et après la confection du planisphère de 1544, tout cela constitue un ensemble de raisons dont le critique doit tenir compte.

Il est donc possible que, malgré ses assertions, Cabot ait atterri en 1497, non à l'île du Cap-Breton, mais sur la côte du Labrador. Il était même dans la nature des choses que, partis de Bristol, les Cabot vinssent y aborder, plutôt qu'à l'entrée du golfe Saint-Laurent. Mais ceci n'est qu'une hypothèse, qui appelle l'attention sans que l'historien puisse cependant espérer résoudre la question avec les documents aujourd'hui connus.

IX

ELON la carte de 1544, c'est à l'île du Prince-Edward que le 21 juin 1497 nous aurions laissé les Cabot. Quelles terres explorèrent-ils avant de revenir en Angleterre? Lorenzo Pasqualigo dit qu'au retour Jean Cabot reconnut à sa droite deux îles : « *e al tornar al dreto a visto do ixole.* » Ce sont les seuls renseignements que nous possédions.

Si l'on accepte la position de la petite flotte de Cabot au moment où, de l'île du Prince-Edward, elle se prépare à continuer son périple, c'est-à-dire la proue tournée du côté de l'ouest, les seules îles notables que Cabot ait pu voir à sa droite sont Anticosti et Terre-Neuve. Dans ce cas, il côtoya la Gaspésie, atteignit les côtes du Bas-Canada et vint déboucher dans l'Atlantique par le détroit de Belle-Isle.

Si telle avait été la route suivie par Cabot, Terre-Neuve n'aurait pas continué à figurer comme terre

ferme sur toutes les cartes sans exceptions, pendant quarante ans encore!

Ce navigateur n'a pas eu non plus assez de temps pour une exploration aussi étendue. Il lui fallut du commencement de mai au 24 juin pour arriver du port de Bristol aux parages du cap Percé, soit quarante-neuf jours. Dans l'hypothèse où, porté par les vents d'ouest et le Gulf-Stream, son « *piccolo naviglio* » franchit au retour cette distance en gagnant un tiers du temps employé pour accomplir le voyage d'aller, comme Cabot était déjà à Londres pendant la première semaine d'août 1497, il aurait exploré tout le golfe Saint-Laurent, contourné un nombre infini de petits caps et traversé le détroit de Belle-Isle aux abords si dangereux, en moins de douze jours. Ce n'est guère probable. Que penser aussi des récits et des commentaires qui, non satisfaits d'une navigation aussi étendue, font en outre remonter Cabot, au cours de ce même voyage, jusqu'à la baie de Hudson et descendre jusqu'aux Florides?

Si, au contraire, nous plaçons l'atterrissage sur le littoral du Labrador, on s'explique qu'après avoir fait une brève tentative dans la direction du détroit de Davis, Cabot, ne trouvant rien qui vaille : « *no cosa de provecho,* » ait viré de bord. En suivant la côte orientale de Terre-Neuve, il a pu alors voir des îles à tribord, telles que Grouais, Belle-Isle *bis*, Fogo et l'archipel de Bonavista.

En résumé, les documents que nous connaissons ne sont pas assez précis pour déterminer le périple des Cabot en 1497. Le critique se trouve réduit à forger des hypothèses sur ce que Sébastien a raconté ou voulu faire croire, bien que dans ses récits (tels qu'ils nous sont parvenus) il y ait évidemment confusion entre plusieurs voyages, et que les résultats de deux ou de trois expéditions soient présentés comme devant se rapporter au seul voyage de 1497.

Or, si nous en croyons les paroles que l'Anonyme de Ramusio attribue à Sébastien Cabot, ce dernier serait allé sans son père, en 1496, directement de Bristol jusqu'à l'île du Cap-Breton. Traversant le golfe Saint-Laurent, il aurait atteint les côtes du Labrador, traversé le détroit de Belle-Isle et rangé le littoral jusqu'au 56e degré [1], ou jusqu'au 60e degré [2], voire jusqu'au 67e degré 30' [3] de latitude nord : « *a gradi 67 et mezzo, sotto il nostro polo.* » C'est-à-dire qu'il aurait longé le détroit de Davis jusqu'à la mer de Baffin. Revenant sur ses pas, Cabot, suivant la côte dans la direction du sud, aurait atteint la Floride, entre les 30e et 26e degrés de latitude. De ce point, cinglant à travers l'Atlantique, il serait revenu directement à Bristol.

Et afin qu'on ne puisse se méprendre sur l'époque et la durée de ce voyage extraordinaire, achevé en

1. Ramusio, 1550, t. I, f. 415.
2. *Idem*, 1565, t. III, f. 417.
3. *Idem*, t. III, verso de Aiiij.

trois mois, Cabot ajoute qu'il débarqua en Angleterre lorsque la guerre sévissait entre ce pays et l'Écosse, ce qui nous reporte à l'automne de 1497 [1]. Il ajoute même, qu'en conséquence, on ne s'occupa plus de voyages dans ces régions « *ne più era in consideratione alcuna il navigare a questo parte,* » et que ce fut la cause de son émigration en Espagne et du bon accueil que lui fit la reine de Castille.

Cette partie du récit est aussi peu exacte que l'autre. Il y eut certainement d'autres voyages sous pavillon anglais au nord-ouest. Les lettres-patentes des 3 février 1498, 19 mars 1501 et 9 décembre 1502, établissent que Henry VII était loin d'avoir abandonné ses visées sur les Terres Nouvelles. D'autre part, la Chronique de Fabyan, rapportée par Stow, en nous montrant Sébastien Cabot revenant lui-même dans l'année 1502 des « *Newfound Ilandes before named in anno 1498,* » prouve aussi que ces projets furent suivis d'effet. Enfin, ce n'est que quinze ans après, en 1512, que Sébastien Cabot se mit à la solde, non d'Isabelle la Catholique, puisqu'elle était morte depuis 1504, mais de Ferdinand d'Aragon.

1. La bataille de Blackheath est du 22 juin 1497, et la trève entre James et Henry, amenée par l'entremise de Pedro de Ayala, est du 13 décembre suivant.

X

A nouvelle que Cabot avait enfin trouvé l'île du Brasil, les Sept-Cités et le royaume du Grand Khan, produisit en Angleterre une très vive impression : « Calbot (*sic*) porte le titre de grand amiral, on lui rend les plus grands honneurs, il est vêtu de soie, et les Anglais courent après lui comme des fous, » écrit Pasqualigo [1].

Henry VII, satisfait du résultat, promit à Cabot de lui équiper une flotte de dix navires pour le printemps suivant. Selon Raimondo di Soncino, l'expédition devait se composer de quinze à vingt bâtiments. Les nouvelles lettres-patentes que le roi accorda à Jean Cabot, n'autorisent que l'envoi de six navires, du port de 200 tonneaux et aux frais du concessionnaire : « *payng for theym and every of theym as and if we should in or for our owen cause paye and*

1. Appendice VIII.

noon otherwise. » Aussi ne croyons-nous pas, malgré l'expression employée par Puebla et Ayala [1], que les cinq navires furent expédiés aux frais de Henry VII, dont l'avarice était notoire.

A l'inverse de la première expédition, celle-ci partit peu de temps après la concession des lettres-patentes, lesquelles furent octroyées le 3 février 1498. Le registre des dépenses privées de Henry VII mentionne de petites avances faites à des Anglais qui se rendaient à la « Nouvelle Terre » et à la « Nouvelle Ile [2]. » Ces émargements sont des 22 mars et 1er avril 1498.

Pedro de Ayala, dans sa dépêche du 25 juillet 1498, rappelle le voyage accompli l'année précédente : « *el año passado le truxo certenidad que havian hallado tierra,* » et parlant ensuite de celui-ci, il ajoute qu'on espère le retour des voyageurs pour septembre 1498 : « *sperase seran venidos para el Setiembre.* »

Un des navires, battu par la tempête, fut obligé de revenir chercher un refuge dans un port d'Irlande [3].

1. « *El Rey de Inglaterra embio cinco naos* » ; Append. XII et XIII.

2. « HENRY VII, 1498, *March 22. To Lanslot Thirkill of London, upon a Prest for his shipp going towards the new Ilande, L. 20. — Item delivered to Launcelot Thirkill going towards the new Ile in Prest, L. 20. — April I. Item to Thomas Bradley and Louncelot Thirkill going to the new Isle, L. 30. — To John Carter going to the newe Ile in reward 40. s.* » *Excerpta Historica*, London, 1831, in-8, p. 116, 117.

3. « *Ha venido nueva, la una en que iva un otro Fai* (sic pro *Fray?*) *Buil aporto en Irlanda con gran tormento rotto el navio.* » Appendice XIII. Quel peut être cet homonyme du fameux moine catalan qui le premier célébra la messe au Nouveau-Monde en 1494, ou bien ne serait-ce que le même Bernardo Buïl ?

C'est tout ce qu'on sait de ce voyage. Nul ne peut dire quand Cabot revint en Angleterre, ni quels furent les résultats de cette seconde expédition, — la dernière, ce semble, à laquelle Jean Cabot ait pris part.

Nous ne voyons qu'une donnée susceptible d'être rattachée au voyage de 1498.

La carte de Juan de la Cosa, le lecteur se le rappelle[1], fut dressée en l'an 1500. On y remarque une ligne de pavillons anglais échelonnés sur une étendue de côtes incompatible avec ce que nous savons du voyage de 1497, lequel ne dura que trois mois. Tout le littoral du continent américain, d'un point correspondant au 70e degré de latitude nord jusqu'à l'équateur, est nettement tracé, avec des caps, des fleuves, des estuaires, dont on ne s'explique pas facilement la présence sur une carte dessinée par un pilote des Rois Catholiques dans la première année du XVIe siècle, car les Espagnols n'avaient pas encore exploré cette partie de la côte.

La section que de la Cosa alloue aux Anglais comprend l'espace qui, sur nos cartes actuelles, s'étend à peu près du milieu du détroit de Davis au cap Hatteras. C'est, à deux ou trois degrés près, l'étendue que Sébastien Cabot, selon l'Anonyme de Ramusio, se vantait d'avoir explorée.

Est-ce donc que le critique doive voir dans ces

1. *Supra*, p. 52, et *Infra*, notre Cartographie.

contours une confirmation des récits que rapportent Pedro Martyr et ce savant anonyme [1] ?

Nous n'osons y contredire, car il n'y a rien d'impossible à ce que le cartographe basque ait emprunté ces détails à une carte de Jean Cabot [2] que Puebla ou Ayala aurait transmise aux Rois Catholiques à la fin du xve siècle, comme ces deux diplomates leur envoyèrent probablement celle du voyage de 1497 que Ayala possédait en juillet 1498 [3].

Ce qui reste néanmoins une énigme, c'est le silence des écrivains anglais, chroniqueurs et poètes, sur ce voyage dont l'importance et l'intérêt dépassaient ce qu'on pouvait relater de l'expédition de 1497. Dans les récits de la première entreprise, il n'est question que de banquises, d'ours blancs, de sol stérile et inhabité. En 1498, au contraire, Cabot ne pouvait ranger la côte jusqu'au 36e degré, sans remarquer les embouchures aux bords si riants de l'Hudson, de la Delaware et du Potomac. Ces pays étaient relativement très peuplés, par une race belle et guerrière, se livrant à l'agriculture et au tissage, possédant des ustensiles

1. *Supra*, p. 62 et 63.

2. « *Carta o mapa mundi que esto ha fecho, yo no la enbio agora, que aqui la ay..* ». Append. XIII.

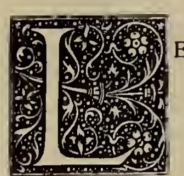
3. « *Cosa's coast-line in the higher latitude, opposite* « *Frislanda* » *has some similarity with the coast-line on the map said to have been made by Sebastian Cabot in the year 1544. This is a remarkable circumstance. For it would seem to prove that Sebastian Cabot had seen those arctic regions in 1498... There is no difficulty in supposing that a copy of the chart of Cabot may have been seen by Cosa in 1500* » Kohl, *Hist. of the Discovery of Maine*, p. 153-4.

ingénieusement travaillés, un métal argentifère, des pépites d'or, et des pirogues sur lesquels ils s'aventuraient jusqu'à la haute mer.

Les produits du sol, le maïs surtout, ne pouvaient non plus manquer de surprendre nos navigateurs, et on ne s'explique pas qu'il ne soit resté aucune trace des relations qu'ils durent faire à leur retour en Angleterre. La ligne de démarcation tracée par les bulles d'Alexandre VI et le traité de Tordesillas octroyaient, il est vrai, ces pays à l'Espagne[1], mais ils donnaient aussi les terres des Bacallaos et du Labrador au Portugal, ce qui n'avait pas empêché Jean Cabot, le 24 juin 1497, d'en prendre possession au nom de l'Angleterre, et d'y planter les bannières de saint George et de saint Marc.

1. La ligne est longitudinale, et, sur la carte de Ribeiro, elle rase l'île de San Antonio, la plus occidentale de l'archipel du cap Vert.

XI

E troisième voyage n'est qu'une déduction, tirée de la citation de Fabyan donnée par Stow: « En la dix-huitième année du règne de Henry VII, rapporte ce chroniqueur, on amena au roi trois hommes pris dans les îles nouvellement découvertes par Sébastien Gaboto. Ces hommes étaient vêtus de peaux d'animaux, ils mangeaient de la viande crue, et parlaient un langage que nul ne pouvait comprendre. On revit deux de ces hommes à la cour du roi à Westminster deux ans après, habillés comme des Anglais, desquels on n'eût pu les discerner [1]. »

Hakluyt rapporte aussi le fait, également d'après Fabyan: « *mentioned by the foresaid Robert Fabian* » [2], mais avec des dates différentes. Lorsqu'il parle de ces sauvages pour la première fois, en 1582, l'événement

1. Stow, *Chronicle*, 1580, p. 875.
2. *Principall Navigations*, t. III, p. 9

est placé sous la dix-septième année du règne de Henry VII, soit entre le 22 août 1501 et le 22 août 1502, au lieu de l'année 1502-1503, comme le veut Stow dans toutes les éditions de sa Chronique publiées de son vivant. Si l'on considère que Stow et Hakluyt invoquent tous deux pour ce fait la seule autorité de Fabyan, et que Hakluyt donne sa date en chiffres romains : « XVIIe », on est fondé à croire que c'est un *lapsus* de son imprimeur, et qu'il faut lire dans l'Hakluyt de 1582, « XVIIIe », ou, comme dans Stow, « la dix-huitième année ».

Dans son édition de 1599-1600, Hakluyt, ainsi que nous l'avons dit précédemment [1], a changé sa première date en celle de la quatorzième année du règne de Henry VII. Si c'est à bon escient que le compilateur anglais a fait ce changement, le troisième voyage de Cabot ne repose plus sur rien car l'arrivée desdits sauvages se trouvant être de l'année 1498-1499, elle coïnciderait avec le retour présumé du second voyage seulement.

Si, au contraire, la date que donne Stow est la seule exacte, le troisième voyage est prouvé, car il n'est pas admissible que Cabot soit resté quatre ans sans revenir en Angleterre. Dans ce cas, nous avons ici une expédition qui ne put être entreprise en vertu de privilèges spéciaux, mais seulement pour compte privé. La preuve ressort des lettres-patentes octroyées par

1. *Supra*, p. 31.

Henry VII le 19 mars 1501 [1] et le 9 décembre 1502 [2], à des gens de Bristol, associés à des Portugais. Non seulement le nom de Cabot ne figure pas dans ces documents, mais le monarque accorde à ses nouveaux donataires le monopole du commerce aux pays nouvellement découverts, pour dix puis pour quarante années, et il vise même les privilèges semblables octroyés antérieurement à un étranger (Cabot évidemment), qu'il abroge: « *seu aliquis extraneus aut aliqui extranei virtute aut colore alicujus concessionis nostræ sibi Magno Sigillo Nostro per antea factæ.* »

La phrase : « *three men taken in the new found islands* », implique l'atterrissement sur un point quelconque de la côte septentrionale ou d'une île du nouveau continent. C'est tout ce qu'on peut dire de ce troisième voyage de l'un des Cabot, sinon des deux, dans la première ou dans la seconde année du XVIe siècle.

1. Biddle, *Memoir*, p. 95, 312, 318.
2. Rymer, *Fœdera*, t. V, P. IV, p. 186.

XII



L n'est plus fait mention de Sébastien Cabot dans les documents que dix ans après cette troisième expédition. Selon Pedro Martyr, il aurait quitté l'Angleterre pour venir en Espagne, après la mort de Henry VII, arrivée en 1509 [1]. Cette date n'a rien d'improbable, car nous trouvons Sébastien Cabot en 1512 marié avec Catalina Medrano [2], dont le nom décèle une origine espagnole. Notons, cependant, qu'en 1509, Sébastien était âgé de plus de trente-trois ans, puisqu'il en avait au moins vingt-deux en 1496 [3]. Il se serait donc marié sur le tard. Nous croyons plutôt

1. « *Vocatus nanque ex Britannia à rege nostro catholico post Henrici maioris Britanniæ regis mortem, concurialis noster esset.* » P. Martyr., Decad. III, lib. VI, f. 55, verso.

2. Lettre royale, Tolède, 25 octobre 1525, citée par Navarrete, *Bibliot. Maritima*, t. II, p. 698. Nous n'avons pu retrouver ce document. Il n'est pas à Simancas.

3. *Supra*, p. 40.

qu'entre les années 1502 et 1509 ou 1512, Cabot, libre d'engagements à l'égard de Henry VII, visita l'Espagne et s'y maria, mais sans cesser d'avoir son domicile en Angleterre.

Quoi qu'il en soit, sa femme et son établissement, « *su mujer i casa* », étaient encore à Londres ou à Bristol en octobre 1512 [1].

Ferdinand le Catholique, mettant à profit le désir de voir réalisée la promesse faite par Jules II, de conférer au jeune monarque le titre de roi très-chrétien [2], porté dit-on, depuis l'an 754, par le roi de France, décida Henry à entrer dans la ligue formée contre Louis XII. Aux termes du traité conclu entre ces deux souverains, le 17 novembre 1511, le roi d'Angleterre devait débarquer 6,000 hommes en Aquitaine, et Ferdinand s'engageait à envoyer à Southampton vers le mois d'avril 1512 une flotte de quarante navires pour conduire ces troupes en France [3].

L'expédition anglaise était commandée par Thomas Grey, marquis de Dorset [4], ayant au nombre de ses

1. *Ibidem.*

2. Hume, *History of England*, Boston, 1854, in-8, t. II, p. 576.

3. Bergenroth, *Calendar*, t. II, nos 59, 63, p. 58, et convention ratifiée le 3 février 1512.

4. Bernaldez, *Historia de los Reyes Católicos*, Sevilla, 1870, in-8, t. II, cap. CCXXXIV, p. 400, donne à Dorset le titre de « *Marquès de Bristoles*, » qui ne se trouve pas dans la longue liste d'appellations honorifiques ajoutée au nom de Dorset par Rymer. Le nom de Bristol est cependant à retenir, étant donnés les documents qui nous représentent Jean Cabot comme ayant vécu dans cette ville, et la tradition qu'on retrouve dans Strype.

lieutenants lord Willoughby. Sébastien Cabot accompagna ce gentilhomme, nous ne saurions dire en quelle qualité[1].

Partis de Southampton, ou de Falmouth, le 16 mai 1512, les Anglais débarquèrent au Passage, petit port d'Espagne près St-Sébastien en Guipuscoa, le 3 juin suivant[2].

Cabot, qui semble n'être venu d'Angleterre que dans le but d'offrir ses services au roi d'Aragon, se rendit, dans le courant de l'été, à Burgos[3], où il eut une entrevue avec Lope Conchillos, secrétaire de la reine Jeanne, et un évêque de Palencia, qui doit être Juan Rodriguez de Fonseca[4]. Ces deux hommes d'État étaient chargés par Ferdinand d'obtenir de Cabot des renseignements concernant les voyages au pays des Bacallaos. Cabot, en réponse, se mit immédiatement à la disposition du roi[5]. Aussitôt que ce dernier eut connaissance du résultat de l'entrevue, il écrivit à Willoughby, le 13 septembre 1512[6], de lui

1. « *He sabido que viene en vtra compañia Sebastian Caboto Ingles.* » Lettre du roi à « *Milor Uliby* », append. XV.

2. « *The sixteen day of May they were all bestowed abourd in Spanish shippes, and they came all in safety on the coast of Bisky at the Port of Passaghe South-west of Fonteraby; and so the third day of June they landed.* » Holinshed, *Chronicles*, Lond , 1577, in-fol., t. II, f. 1472.

3. « *Sabeis que en Burgos os hablarón de mi parte Conchillos i el Obp. de Paléncia sobre la navegacion à los Bacallos.* » Lettre de Ferdinand; Logroño, 13 septembre 1512, appendice XVI.

4. Nous ne voyons Juan Rodriguez de Fonseca qualifié d'archevêque (de Rosano) qu'en 1513.

5. « *E ofrecisteis servirnos* », append. XVI.

6. Appendice XV.

envoyer à Logroño le navigateur, avec lequel il voulait s'entretenir personnellement. L'expédition de Juan de Agramonte, projetée l'année précédente, témoigne assez du désir qu'avait le roi d'Aragon, d'approfondir le secret des terres nouvelles : « *para ir a saber el secreto de la tierra nueva*[1]. »

Le 20 octobre 1512, Sébastien Cabot recevait de Ferdinand le brevet de capitaine de mer, aux appointements de 50,000 maravédis[2]. Nous croyons que le roi y ajouta même le don d'une propriété[3], laquelle était sans doute située en Andalousie, puisque, selon Herrera, Cabot reçut en même temps l'ordre de résider à Séville[4].

Notre navigateur, résolu alors à se fixer définitivement en Espagne, sollicita la permission d'aller chercher en Angleterre sa femme et son ménage. Non seulement Ferdinand la lui accorda, mais il recommanda immédiatement Cabot à Luis Carroz de Villaragut, son ambassadeur à Londres[5].

On ne sait quand Sébastien revint en Espagne.

1. Navarrette, t. III, p. 123. Il est à remarquer qu'aux termes de cette cédule, c'est en Bretagne qu'Agramonte devait aller chercher ses pilotes pour les conduire à « *una tierra que se llama Terranova. Que por cuanto vos habeis de ir por los pilotos que con vos han de ir al dicho viaje à Bretaña.* »

2. Appendice XVII.

3. « *Sebastian Caboto, ntro capitan, va a poner recaudo en su hacienda.* » Appendice XVIII. Il est assez difficile d'admettre que Cabot fût déjà propriétaire d'un bien rural avant son arrivée en Espagne.

4. « *I le mando residir en Sevilla,* » Herrera, Decad. I. lib. IX, cap. XIII.

5. « *Favoreced su bueno y breve despacho* ». Lettre du roi, Logroño, 20 oct. 1512, append. XVIII.

Pedro Martyr parle de lui en 1515 comme étant son collègue : « *concurialis noster esset*[1] », d'où des critiques ont conclu que notre navigateur avait dès lors fait partie du conseil des Indes, dont Martyr était membre. A notre avis, c'est une erreur. En tout cas, son nom ne se trouve sur aucune des listes que nous ayons pu consulter[2].

Le 18 novembre 1515, on le voit figurer parmi les cosmographes chargés de définir les droits de l'Espagne sur les îles Moluques[3], et déjà occupé à préparer une expédition qu'il devait lui-même conduire au nord-ouest en mars 1516[4]. Nous ne pensons pas que ce projet, le premier que Cabot ait dû accomplir sous pavillon espagnol, ait été suivi d'effet.

Ferdinand mourut le 23 janvier 1516, deux mois avant l'époque fixée pour le départ de Cabot, et tout porte à croire que ce dernier, moins confiant peut-être dans les intentions du cardinal Ximénès, régent en l'absence de Charles, quitta alors l'Espagne pour revenir en Angleterre.

Selon Richard Eden[5], en la huitième année du

1. Decad. III, lib. VI, f. 56, A.

2. Herrera, *Descripcion de las Indias*, p. 71 72; t. I de son *Historia General*, Madrid, 1725, in-fol.

3. *Registro de çedulas*, 1515-1519, cité par Navarrete, t. III, p. 319.

4. « *Martio mense anni futuri MDXVI,* » Pedro Martyr, *loc. cit.*

5. « *King Henry the Eighth. about the same yere of his raygne, furnished and set forth certen shippes under the gouernaunce of Sebastian Cabot yet living, and one Sir Thomas Perte, whose faynt heart was the cause that that voiage took none effect.* » *Treatise of the Newe India*, Lond., 1553, in-4, dédicace au duc de Northumberland.

règne de Henry VIII, ce roi aurait fait équiper une flotte, laquelle commandée par le vice-amiral sir Thomas Pert et dirigée par Sébastien Cabot, devait aller au nord-ouest. Par la pusillanimité du commandant en chef, paraît-il, l'expédition aurait avortée. Cette huitième année correspond du 22 avril 1517 au 22 avril 1518.

Ce voyage n'est mentionné par aucun autre écrivain. Les paragraphes de Ramusio[1], qu'on invoque[2] à l'appui de l'assertion de Richard Eden, ne s'appliquent qu'à des voyages antérieurs, car ils sont reliés aux expéditions « *a spese gia del Re Henrico VII d'Inghilterra* ». L'opinion exprimée par sir Humphrey Gilbert que « le 11 juin » (millesime omis) Sébastien Cabot se trouvait par le 67ᵉ degré 30' de latitude nord, est moins probante encore, puisque, tirée explicitement de la carte de 1544, elle vise le voyage de 1497[3]. Mais où Gilbert a-t-il pris ce détail curieux que, « trouvant la mer encore ouverte à 67° 30', Sébastien Cabot serait allé jusqu'au Cathay, n'était la rebellion du maître et des matelots » ? N'est-il pas également singulier que Richard Eden fasse une déclaration semblable dans un écrit adressé à Dudley, duc de Northumberland, et cela

1. *Raccolta*, 1565, t. III, a iiij verso, et f. 417 verso.

2. Biddle, *Memoir*, p. 117.

3. « *Hath set forth and described this passage in his Carts which are yet to be seen in the Queenes Majesties Priuie Gallerie at Whitehall.* » Hakluyt, t. III, p. 16.

du vivant de Sébastien Cabot, « *yet living* »? Il ne faut cependant pas oublier que c'est au cours de cette huitième année du règne de Henry VIII, le 5 février 1518, que Charles-Quint, par cédule royale [1] nomma Sébastien Cabot pilote major, en remplacement de Juan Dias de Solis, décédé au Rio de la Plata.

Ces dates portent donc à supposer que lors de la mort de Ferdinand d'Aragon, après le mois de janvier 1516, Cabot se rendit en Angleterre, que Henry VIII, se prévalant de la présence de l'habile marin, fit équiper une expédition dans le courant de l'année suivante, mais que le « cœur timoré » de l'amiral Pert empêcha les navires, non seulement d'atteindre le but proposé, mais même d'appareiller [2]. Cabot, profitant de l'arrivée de Charles-Quint en Espagne, et probablement aussi de la mort du cardinal Ximénès, qui vivant, ne lui eut pas facilement pardonné sa fugue de 1516, serait alors revenu dans ce pays, pour offrir ses services au jeune roi [3].

Il ne serait pas resté longtemps à Séville [4],

1. Navarrete, *Biblioteca maritima*, t. II, p. 698.

2. « *The words « the voyage took none effect », might also signify, that the whole expedition failed from the beginning, and that it did not sail at all.* » Kohl, *loc. cit.*, p. 209.

3. Ladite cédule est datée de Valladolid, où Charles-Quint venait d'arriver pour convoquer les Cortès.

4. « *Ritrovandomi ja tre anni, salvo il vero, in Ingelterra, quel Revdo Cardinal mi volea far grandi partiti che io navigasse come una sua armada per discobrir paesi novi.* » Dépêche de Contarini, 31 déc. 1522; append. XXVIII.

puisque, étant de nouveau à Londres vers 1519, le cardinal Wolsey l'aurait instamment engagé à prendre le commandement d'une expédition équipée à grands frais pour aller, comme toujours, à la recherche de terres nouvelles. Ne connaissant que son devoir, notre navigateur lui aurait noblement répondu qu'étant au service de Charles-Quint il ne pouvait accepter sans la permission de ce monarque, et, incontinent, Cabot aurait écrit à Sa Majesté Catholique de repousser toute demande de ce genre que pourrait lui adresser le roi d'Angleterre.

XIII

Les scrupules de Sébastien Cabot nous portent à examiner de près certains incidents de sa carrière en Espagne. Richard Biddle, dans son enthousiasme pour ce navigateur qu'il orne de toutes les vertus, voit avec joie[1] que son héros ne chercha jamais à faire usage, au détriment de Charles-Quint, des connaissances spéciales que son poste de confiance lui avait permis d'acquérir concernant les possessions d'outremer de la couronne de Castille. Si l'ingénieux critique avait pu prendre connaissance des dépêches échangées entre le conseil des Dix et les ambassadeurs vénitiens à Valladolid et à Londres, il eut certainement modifié son jugement à l'égard de la loyauté professionnelle de Sébastien Cabot.

Le fait est que l'opinion émise sur son caractère est influencée, en une certaine mesure, par le beau

1. *Mémoir*, p. 175.

portrait attribué (à tort) à Holbein et qui représente le fameux marin sous un aspect si vénérable. Comment voir dans ce superbe vieillard, à la longue barbe blanche, un ingrat et un traître?

En 1522, Sébastien Cabot, de son aveu[1] comblé de bienfaits par Charles-Quint, envoya secrètement à Venise un Ragusien, nommé Hieronymo Marin de Busignolo. Sous la foi d'un terrible serment, Marin ne pouvait entrer en rapport qu'avec des membres du conseil des Dix, et il devait les informer que le pilote major de l'empereur était prêt à se rendre à Venise, afin de dévoiler un secret d'où dépendait la grandeur future de la république. Marin s'acquitta de sa mission avec fidélité. Le conseil l'en récompensa et fit parvenir à Gasparo Contarini, ambassadeur en Espagne, le 27 septembre 1522, une relation des projets de Cabot et des instructions détaillées. Contarini devait s'aboucher avec lui et trouver le moyen de faciliter cette trahison : entreprise d'autant plus difficile que Cabot voulait venir à Venise en personne et que Charles-Quint se méfiait de son pilote-major, sinon au sujet de la Seigneurie, au moins à l'égard de l'Angleterre[2]. C'était aussi, comme Cabot l'avouait sans

1. « *Dal Re Ferdinando fui facto capitano cum provisione di 50 m. maravedis, poij fui facto da questro Re presente piloot major cum provisione di altri 50 m. maravedis, et per adiuto di cose mi da poij 25 m. maravedis che sono in tutto 125 m. maràvedis, possono valer circa ducati 300.* » Dépêche de Contarini du 31 déc. 1522; append. XXVIII.

2. « *Hozi venute ad trovarmi, se ha risolto non poter per hora dimandare licentia dubitando che non lo tolesseno per suspecto che el volesse andare in Engelterra.* » Dépêche de Contarini du 7 mars 1523; append. XXIX.

détours, une aventure à être pendu haut et court[1], et l'on s'explique les précautions dont l'astucieux marin chercha à s'entourer.

Les deux Vénitiens imaginèrent alors une réclamation que Cabot devait exercer à Venise du chef de la dot de sa mère, et d'une importance telle que sa présence dans cette ville était indispensable.

Lorsque l'émissaire de Sébastien Cabot se présenta devant le conseil des Dix, il parla du projet que son mandant avait conçu[2]. Le discours du Ragusien, jugé important par les magistrats vénitiens, fut envoyé à Contarini. On n'a pu le retrouver, et nous en sommes réduits à des conjectures sur ces mystérieuses propositions.

« Il est en mon pouvoir de faire participer Venise à cette navigation, et de lui montrer un chemin dont elle profiterait grandement, car, en vérité, je l'ai découvert[3], » dit Sébastien à Contarini. Celui-ci comprit qu'il s'agissait d'un passage au Cathay par le nord-ouest, et, évidemment dans le but d'amener son interlocuteur à s'expliquer davantage, il lui soumit certaines objections aussi fines que sensées. « J'ai quelques notions de géographie, dit l'ambassadeur, et lorsque

1. « *Ma vi prego quanto posso che la cosa sij secreta perche a me anderebbe la vita.* » Dépêche du même, 31 déc. 1522 ; append. XXVIII.

2. « *Et per nome di quel'o referi quanto per la inserta deposition sua vederete... pure per esser de la importantia le non havremmo dovuto refiutare la oblation...* » Append. XXVI.

3. « *Io haveva modo di far quella Città partecipe di questa navigatione, et dimostrarli via per la quale era per haver grande utilità, come è il vero che io l'ho ritrovata.* » Append. XXVIII.

je considère la position que Venise occupe sur la carte, je ne vois pas comment ce voyage peut être entrepris, car les navires devront être équipés dans cette ville, et alors les rois d'Espagne et du Portugal, qui sont opposés au projet, ne leur permettront pas de franchir le détroit de Gibraltar; ou bien, les navires seront construits sur les bords de la mer Rouge, et, dans ce cas, on rencontrera des obstacles sans fin, à cause de l'assentiment préalable du Grand Turc qu'il faudra obtenir et de la difficulté de se procurer du bois de construction. Quant à construire les navires sur le littoral de l'Océan, c'est aussi impossible, car l'Allemagne entière est soumise à l'empereur. »

Cabot répondit à ce raisonnement si serré : « Je reconnais que l'entreprise n'est possible ni au moyen de navires équipés à Venise ni par la voie de la mer Rouge. Mais il y a d'autres procédés, non seulement possibles mais faciles, pour construire des navires, les conduire de Venise aux ports [du Cathay], et rapporter de ces pays de l'or et des épices. Je le sais, car j'ai navigué dans tous ces pays. »

Contarini, peu convaincu, leva les épaules, mais « prenant en considération, dit-il avec philosophie, que la possibilité des choses dépasse de beaucoup l'imagination des hommes, je ne le dissuadai pas de venir à Venise expliquer ses projets [1]. »

1. « *Io strinsi le spalle et benche a me la cosa pari impossibile, pur non volsi dissuaderlo chel venisse a li piedi di Vostra Celsitudine, ne anche el suasi perchè la possibilità è molto più ampla de quel che l homo spese fiate crede* ». *Ibidem.*

Pas plus que Contarini nous n'avons la prétention de comprendre ce que Cabot croyait avoir inventé pour surmonter ces difficultés, ni quand ni où il avait découvert ce fameux passage qu'on cherche encore.

Plusieurs entrevues secrètes se tinrent au palais de l'ambassadeur, et, au 26 juillet 1523, les négociations étaient assez avancées pour que Contarini pût annoncer le prochain départ de Cabot. Avec cette duplicité dont nous verrons bientôt un autre exemple, Cabot avait même obtenu que Juan Rodriguez de Fonseca fît une candide démarche auprès de Contarini, afin d'obtenir la protection de la Seigneurie relativement à l'affaire que Cabot sollicitait ostensiblement [1].

Pour des raisons que nous ignorons, mais qui peuvent provenir de sa nomination comme membre de la junte chargée de préparer la fameuse enquête au sujet des droits de la couronne d'Espagne sur les îles Moluques, les conciliabules cessèrent, Cabot n'alla pas à Venise, et ses perfides projets furent remis à une autre époque.

1. Dépêches des 27 septembre et 31 décembre 1522, 7 mars, 28 avril, 26 juillet 1523; append. XXVII, XXVIII, XXIX, XXX et XXXII.

XIV



E 16 novembre 1523, on préleva sur les appointements de Sébastien Cabot 10,000 maravédis au profit [1] de Maria Cerezo, veuve d'Améric Vespuce, et, le 15 avril 1524 [2], au cours de la conférence dite de Badajoz, il fut appelé à signer, avec Tomàs Duran et Juan Vespuce, la consultation que Charles-Quint avait demandée à ces cosmographes en réponse aux prétentions que le Portugal élevait [3] sur les îles Moluques.

Nous trouvons Sébastien à la fin du mois de mai suivant, à Londres, où il assiste aux obsèques de sir Thomas Lovell, chevalier de l'ordre de la Jarretière, selon la requête insérée dans le testament de ce gentilhomme [4].

1. Navarrete, t. III, p. 308.

2. *Lista de los objetos que comprende la Exposicion Americanista*. Madrid, 1881, in-8, B. 21.

3. *Pet. Martyr. Decad.* VI, cap. IX.

4. J. S. Brewer, *Calendar of State Papers. Henry VIII.* t. IV, P. I, p. 154.

Il ne tarda pas à revenir en Espagne, car c'est peu aprés le mémoire qui établissait les droits de l'Espagne sur l'archipel des Moluques, que se forma à Séville la compagnie à l'effet de trafiquer dans ces pays. D'aprés Pedro Martyr [1], dés le mois de septembre 1524, Cabot aurait été autorisé par le conseil des Indes à diriger la premiére expédition de ces hardis négociants.

Charles-Quint, cependant, intervint. Il imposa à la compagnie une participation de la couronne, et, le 4 mars 1525 [2], les derniers actes ayant été signés, Sébastien Cabot fut nommé capitaine général de la flotte. Si l'on en croit une dépêche de Andrea Navagero, il ne s'agissait pas tant de trafiquer dans la Malaisie, que d'arriver au Cathay par une route plus courte que le détroit de Magellan : « *con viaggio molto più breve di quel che fece la nave Vittoria* [3] ».

L'expédition n'appareilla que le 5 avril 1526 [4], et Sébastien Cabot ne revit l'Espagne qu'aprés cinq ans d'absence.

Le récit de cette désastreuse expédition dépasserait les limites que nous nous sommes tracées dans ce petit travail.

1. Decad. VII, cap. VI.

2. Herrera, decad. III, lib. IX, cap. III, t. II, p. 259.

3. Dépêche de Tolède, le 21 septembre 1525 ; Rawdon Brown, *Calendar*, t. III, nº 115 ; C. Bullo, *La Vera Patria di N. Conti e di G. Caboto*, Chioggia, 1880, in-4, p. 69, nº XII.

4. Herrera, *loc. cit.*, p. 260 ; Navarrete, t. V, p. 440 *seq.* Les *Relazioni di Ambasciatori Veniti*, t. VI, série II, t. II, p. 9, disent, par mauvaise lecture, que l'expédition s'armait « *in Sicilia* » au lieu de « *Siviglia.* »

XV



ABOT revint du Rio de la Plata à Séville en août 1530, « *muy desbaratado e pobre,* » dit un témoin oculaire[1]. Incarcéré peu après son arrivée, il fut mis en liberté sous caution en mai 1531[2]. Le 1er février 1532, un arrêt du conseil des Indes le condamna à deux années d'exil à Oran, pour excès commis au cours de ce malheureux voyage[3]. D'autres procès lui furent intentés (s'ils ne sont connexes à l'action de 1532) par Francisco de Rojas et Catalina Vasquez, mère de son lieutenant Martin Mendez[4]. Ce qui nous fait supposer, cependant, que Charles-Quint releva Cabot de la sentence d'exil prononcée contre lui par le conseil des Indes, c'est que nous le retrouvons à Séville le 24 juin 1533[5].

1. Lettre du Dr Simão Affonso, dans A. de Varnhagen, *Historia do Brazil*, Madrid, 1854, in-4, t. I, p. 439, note 26.
2. Navarrete, *Coleccion*, t. V, p. 333.
3. Navarrete, *Biblioteca Maritima*, t. II, p. 699.
4. *Lista de la Exposicion Americanista*, B. 54, 55.
5. *Carta de S. Caboto al Secretario de S. M. Juan de Samano*. Sevilla, 24 de Junio de 1533. *Lista*, B. 53.

Pour les treize années qui suivirent, on n'a que le récit de l'Anonyme de Ramusio, attribuant à notre navigateur beaucoup d'autres voyages : « *Feci poi molte altre navigationi.* »

C'est sans doute à une de ces expéditions que Nuño de Guzman fait allusion lorsqu'il informe Charles-Quint qu'une flotte, commandée par Sébastien Cabot, a passé la côte d'Astatlan; mais nous n'avons pu en préciser la date [1].

On retrouve Cabot à Séville en 1544, millésime que porte la fameuse carte de la Bibliothèque Nationale de Paris : « *Sebastian Caboto capitan y piloto mayor de la S. cc. m. del Imperador don Carlos.... hizo esta figura.... anno de J. C. de M.D.XLIIII.* »

Le 28 novembre 1545 [2], il fut chargé avec Pedro Mexia, Alonso Chaves et Diego Gutierrez, d'examiner l'*Arte de Navegar*, que Pedro de Medina venait de faire paraître à Valladolid, pendant que Charles-Quint en prohibait la vente malgré l'approbation donnée le 1er octobre précédent [3].

Cet acte est le dernier que nous connaissions de Sébastien Cabot en Espagne.

1. *Colecc. de documentos de Indias*, t. XIII, p. 409. La lettre y est datée du 16 janvier 1531, ce qui nous paraît invraisemblable, puisque, selon les documents (Navarrete, t. V, p. 333), Cabot ne fut mis en liberté qu'au mois de mai 1531. Dans la table de ladite *Coleccion*, la date est 1535.

2. *Lista*, B. 52.

3. B. A. V. n° 206.

XVI



DOUARD VI était sur le trône depuis huit mois lorsque le conseil privé qui gouvernait pendant sa minorité rendit, le 9 octobre 1547, une ordonnance concernant « un pilote nommé « Shabot » attendu d'Espagne pour servir l'Angleterre et y demeurer[1]. » Il s'agit évidemment de Sébastien Cabot, et, comme nous voyons au premier rang parmi les membres dudit conseil le comte d'Arundel, qui devint par la suite un des principaux fondateurs de la fameuse compagnie dite de Moscovie, dont Sébastien Cabot fut gouverneur statutaire, on est fondé à croire que cette ordonnance n'est pas étrangère à des projets de voyage au Cathay, cette fois par le nord-est[2].

Cabot était alors âgé d'au moins soixante-treize

1. Appendice XXXIV.

2. Clément Adams, *Newe Navigation.. by the North-east in the yeere 1553*, dans Hakluyt, t. I, p. 243.

ans. Il jouissait de la confiance de Charles-Quint, qui, malgré cet âge si avancé et les services rendus par des cosmographes distingués tels que Alonso de Chaves, Pedro de Medina, Alonso de Santa Cruz et Diego Gutierrez le jeune[1], tous espagnols de naissance et en droit de briguer la succession, le maintenait dans les fonctions importantes de pilote major et avait même ajouté une pension à des émoluments élevés. Cabot prêta cependant une oreille favorable aux propositions de l'Angleterre, s'il ne fut le premier à les provoquer.

Peu de temps après, subrepticement, ce semble, Sébastien quitta l'Espagne sans abandonner sa pension ni son titre. Edouard VI tint compte du procédé, dès le 6 janvier 1548, en accordant au transfuge une pension annuelle de 166 livres sterling et les fonctions, sinon le titre, de pilote major d'Angleterre[3].

Charles-Quint considérait néanmoins Cabot comme étant toujours son pensionnaire et son employé. Lors de l'ambassade de sir Thomas Cheyney à Bruxelles, en novembre 1549, il fit réclamer à cet homme d'Etat par d'Arras, d'un ton hautain, le renvoi en Espagne de « Sébastien Cabote, son pilote pour les Indes et son

1. Son père, ayant les mêmes prénoms, avait été mis à l'index en 1545.

2. « 6 *dii januarij anno 2 Reg. Ed. VI* » Hakluyt, t. III, p. 10.

3. « *King Edward VI... before he entered into the Northern Discovery, advanced the Worthy and Excellent Sebastian Cabota to be Grand Pilot of England, allowing him a most bountifull Pension of L. 166 by the year during his life.* » *Idem*, dédicace. Le *Memorial* de Stephen Burrough, cité par Biddle (*Memoir*, p. 311, d'après les MSS. de Lansdowne), semble aller à l'encontre de l'assertion de Hakluyt.

serviteur à qui il servait une pension, et dont les services lui étaient très nécessaires [1]. »

La requête de Charles-Quint fut immédiatement transmise aux conseillers de la couronne qui lui firent répondre, le 21 avril 1550, par sir Philip Hoby, l'ambassadeur d'Angleterre dans les Flandres, que Cabot s'était refusé à retourner auprès de l'empereur. Le Conseil ajouta même qu'en présence de cette disposition d'esprit et du fait que Cabot était sujet du roi d'Angleterre, nulle raison, nulle justice ne pouvait le forcer à quitter le pays [2].

Cabot, ce semble, s'était établi à Bristol [3], et c'est la seule fois que nous le voyons qualifié de sujet anglais.

Dans le courant de l'année, Edouard VI lui accorda une gratification de 200 livres sterling [4], qui paraît ne pas faire double emploi avec celle du même chiffre que Strype lui attribue sous la date de mars 1551 [5].

1. » *Sebastian Cabote, Grand Pilot of the Emperor's Indies then in England, be sent over to Spain, as a very necessary man for the Emperor, whose servant he was, and had a pension of him.* » Strype, *Ecclesiast. Memorials.*, t. II, P. I, p. 296.

2. « *And as for Sebastian Cabot answere was first made to the said ambassador that he was not detained heere by us but that he of himself refused to go either into spayne or to the emperor and that he being of thal mind and the King's subjecte no reason, nor equite Wolde that he shulde be forced or compelled to go against his wil.* » MS. de Harley, n° 353, cité par M. J. G. Nichols, *Literary Remains of King Edward VI*, London, 1857, in-4, t. I, p. CIXXXIX. Le journal du jeune roi, qui assista au départ de Stephen Burrough de Greenwich (Chronique de Lanquet. Lond. 1559, *sub anno* 1553) s'arrête malheureusement à novembre 1552.

3. Strype, *loc. cit.*

4. MS. Reg. 18 CXXIV, f. 686, cité par M. Nichols, *loc. cit.*

5. Ce ne fut pas une pension, mais une « *gratuity* », Strype, *Eccles. Memor.*, t. II, P. II, p. 76.

Il est intéressant de voir comment Cabot se montra reconnaissant de ces largesses.

Au mois d'août de cette même année de 1551, il s'aboucha avec Giacomo Sorenzo, l'ambassadeur de la Seigneurie à Londres, et lui remit un exposé détaillé de ses projets. La phrase « *particolar informatione delle qualità e conditioni soe* », est évidemment un euphémisme, et on est fondé à croire que cette fois encore, il s'agissait de conduire une flotte vénitienne vers ce détroit mystérieux dont il s'imaginait posséder le secret. Le conseil des Dix accepta sans hésiter, et les négociations recommencèrent [1]. C'est alors que, pour donner le change aux conseillers d'Edouard VI, comme Cabot l'avait donné aux ministres de Charles-Quint trente ans auparavant, les deux Vénitiens renouvelèrent ce prétexte d'une réclamation à exercer à Venise et qui exigeait sa présence dans cette ville. Avec l'audace et le succès de la tentative de 1523, ils réussirent à faire solliciter les bons offices de la Seigneurie en faveur de l'astucieux pilote par le conseil privé. On ne peut voir sans étonnement avec quelle confiance naïve, des hommes comme Fonseca [2], Wriothesley et Peter Vannes, purent devenir les instruments inconscients de semblables intrigues.

Ces tentatives avortèrent, comme la première fois, et Cabot resta en Angleterre. Ce fut lui qui alors sur-

1. Rawdon Brown, *Calendar*, t. V, n° 711, p. 264.

2. Sir Thomas Hardy. *Report on Venetian archives*, p. 8, et *Calendar, Foreign Series, Edward VI*, London, 1861 ; réponse de Vannes, Venise, 12 septembre 1551, p. 171.

veilla l'équipement de la désastreuse expédition de Willoughby et Chancellor en mai 1553.

Charles-Quint songeait toujours à Cabot. Il avait attendu jusqu'au 11 juillet 1552 avant de le remplacer dans la chaire de Cosmographie dont il était titulaire à la *Casa de Contracion.* Le poste de pilote major même était, ce semble, encore vacant lorsque l'empereur, le 9 septembre 1553, écrivit de Mons en Hainault à Mary Tudor[1] pour faire revenir Cabot en Espagne. Celui-ci, pour des raisons faciles à deviner, ne se souciait guère de reprendre du service auprès de Charles-Quint, et cette tentative fut aussi infructueuse que celle de 1550.

Si Hugh Willoughby et l'équipage du navire qu'il montait périrent tous de froid sur les côtes de la Laponie, Richard Chancellor, grâce à l'habileté de Stephen Burrough, put revenir en Angleterre après avoir exploré la mer Blanche jusqu'à la Dwina. Le succès relatif de Chancellor décida un certain nombre de gentilshommes influents et de riches commerçants anglais à fonder une société pour la découverte de terres inconnues, c'est-à-dire le passage au Cathay. Le 6 février 1555, la reine leur octroya une charte d'incorporation, et la compagnie fut constituée sous le nom de *Company of Merchant Adventurers*[2].

1. *Calendar of State papers. Foreign series*, Lond., 1861, t. I, p. 171. n. 444.

2. Cette société, généralement connue sous le nom de *Muscovy Company*, existe encore, et s'appelle de nos jours *The Fellwoship of English Merchants for Discovery of new Trades* ; malheureusement ses anciennes archives furent consumées lors du terrible incendie de Londres en 1666.

Sébastien Cabot en fut nommé gouverneur à vie[1], comme ayant été le promoteur principal de l'entreprise. C'est en cette qualité qu'il prépara et surveilla l'armement de l'expédition qui fut envoyée par ladite compagnie à la découverte du passage au Cathay, sous le commandement de Stephen Burrough[2]. Il vint faire ses adieux à ce hardi marin, le jour de son départ de Gravesend, le 27 avril 1556, et, encourageant les réjouissances de la dernière heure, Cabot prit part au festin et même à la danse[3].

Rymer[4] cite et annote un acte du 27 mai 1557, qui, au premier abord, paraît singulier. Peu après son départ définitif de l'Espagne, Cabot avait reçu au nom de Edouard VI, en 1548, le brevet d'une pension annuelle de 166 livres sterling[5]. Elle nous paraît lui avoir été confirmée par la couronne le 17 novembre 1555. Cependant, le 27 mai 1557, il résigna la pension; deux jours après, le 29, elle lui fut restituée en partie, mais au nom de Cabot se trouve associé dans le nouveau

1. « *Sebastian Cabota the chiefest setter forth* », Hakluyt, t, I, p. 267 ; Strype, *Eccles. Memor.*, t. III, P. I, p. 520.

2. Mais avant le départ de Burrough sur le *Search-thrift* en avril 1556, il y eut une autre expédition de trois navires à la Moscovie et au Cathay, qui dut être également préparée par Cabot. Elle est signalée dans les dépêches des ambassadeurs vénitiens sous les dates des 21 mai et 4 novembre 1555 ; Rawdon Brown, *Calendar*, t. VI, p. 76 et 298. Le texte italien, en extrait, se trouve dans Pasini, *I Navigatori al Polo Artico*, Venezia, 1880, p. 7.

3. « *He entered into the dance himselfe* »; *Journal of Stephen Burrough*, Hakluyt, t. I, p. 274.

4. *Fœdera*, t. VI, P. IV, p. 40 et 55.

5. « *Annuitatem centum sexaginta sex librarum tres decim solidorum et quator Denariorum legalis monetæ Angliæ.* »

brevet celui de William Worthington. Notre théorie est que cette pension ayant été accordée originairement à Cabot en considération de services rendus et à rendre : « *in consideratione boni et acceptabilis servitii nobis per dilectum servientem nostrum Sebastianum Cabotum impensi atque impendendi,* » elle cessait du jour où il ne pouvait plus remplir ses fonctions. Sébastien Cabot avait alors au moins quatre-vingt-trois ans, et nous savons que vers la fin de sa vie, ses propos prouvaient un grand affaiblissement d'esprit. Ainsi, parlant d'une machine inventée par Jacob Besson[1], pouvant servir à déterminer la longitude en mer, Richard Éden relate que Sébastien Cabot dans sa vieillesse se vantait de posséder par révélation divine une invention semblable, sous la condition cependant de ne l'enseigner à aucun être humain. Mais, ajoute Éden : « sur ses vieux jours le bonhomme était un peu tombé en enfance[2]. » Les monarques lui auront donné William Worthington pour coadjuteur, en prenant par économie, sur la pension de Cabot, de quoi rétribuer celui qui le suppléait probablement dans ses fonctions. Le lecteur se rappelle que Hakluyt en

1. Eden veut dire seulement que Cabot prétendait posséder une nouvelle méthode pour trouver la longitude en mer, sans faire allusion à celle de Besson publiée dans *Le Cosmolabe*, imprimé qu'en 1567, à Paris, in-4. L'invention de Besson est celle que C. Irwin proposa comme sienne en 1760 (Libri).

2. « *But I thinke the good olde man, in that extreme age, somewhat doted, and had not yet euen in the article of death, vtterly shaken of all wordlye vayne glorie.* » *A very necessarie Booke... by Joannes Taisnierus... translated... by Richarde Eden.* London, *s. d.*, in-4. Voir l'épître dédicatoire.

annonçant la publication prochaine de « toutes les cartes et de tous les discours de Sébastien Cabot, rédigés par lui-même, » dit que ces documents étaient alors (1582) en la possession du « *Worshipful Master William Worthington* » — ce qui indique des rapports professionnels.

L'acte du 29 mai 1557 est le dernier où il soit question de Sébastien Cabot. On ne sait donc rien de ses derniers jours, ni de la date ou du lieu de sa mort. La citation précitée de Richard Eden porte à croire que ce fut à Londres, peu après l'année 1557.

XVII



ORSQU'EN 1512, Charles-Quint écrivit[1] à son ambassadeur en Angleterre pour lui recommander Sébastien Cabot, ce dernier était marié à une femme d'origine espagnole nommée Catalina Medrano.

Le 25 octobre 1525, au moment où Cabot se préparait à partir pour la Plata, Charles-Quint ordonna qu'elle recevrait l'allocation de 50,000 maravédis qu'il avait accordée à son mari treize ans auparavant[2].

Les termes dont l'empereur se sert dans sa lettre à Luis Carroz : « *su mujer i casa,* » indiquent l'existence non seulement d'une épouse, mais aussi d'une famille. Si Cabot eut des enfants, on ne sait ce qu'ils devinrent, et son nom, ainsi que celui de Catalina Medrano, disparaissent complètement des documents après les dates que nous avons citées.

1. Appendice XV.
2. Cédule datée de Toledo ; Navarrete, *Biblioteca Maritima,* t. II, p. 698.

Nous ignorons aussi le nom de la mère de Sébastien, mentionnée seulement dans la lettre de Lorenzo Pasqualigo, lorsqu'il parle de Jean Cabot, en ces termes : « *so moier venitiana*[1]. »

Elle semble avoir eu une sœur, dont on ne connaît pas non plus le nom, qui au 28 avril 1523 vivait encore à Venise et était très âgée. C'est une supposition qui résulte de la lettre adressée à Cabot par Hieronymo de Marino sous cette date[2]. Comme nous l'avons rapporté, Sébastien cherchait alors à trahir Charles-Quint au profit de la Seigneurie. Les Dix voulaient l'attirer à Venise, et, pour motiver son départ, on simula une revendication de la dot de sa mère et de sa tante : « *la dote di vostra madre et ameda* » à exercer en personne dans cette ville. Ces dots que Sébastien veut réclamer vingt-cinq ans et même un demi-siècle[3] après la mort de ses parents ne sont évidemment que des inventions; mais l'allusion à une tante est probable.

Quant aux deux frères de Sébastien, il n'en est plus parlé après la supplique de 1496. Le fait que Ludovic, qui était son aîné, n'est pas mentionné dans la légende de la carte de 1544 à la suite de Jean Cabot et avant ou après Sébastien nous fait supposer que ni Ludovic ni Sanche n'accompagnèrent leur père dans ce mémorable voyage. Campbell cite[4] des remarques manuscrites sur Hakluyt où il serait dit que deux des fils de

1. R. Brown, t. I, 752 ; Bullo, p. 61.
2. « *La ameda vostra è molto vecchia* » ; Bullo, p. 68.
3. Ce prétexte fut renouvelé en 1551.
4. *Lives of the British Admirals*, t. I, p. 310.

Jean Cabot, « s'établirent à l'étranger, l'un à Gênes, l'autre à Venise. » Cette remarque ne saurait s'appliquer qu'à Ludovic et à Sanche, mais nous ne savons quelle foi on peut ajouter à des notes anonymes consignées, nécessairement, plus d'un siècle après les événements. En tout cas, le fils qui serait venu à Venise, n'y était plus en 1551, et nul membre de la famille de Cabot n'y résidait à cette époque. Autrement, les Dix n'auraient pas écrit à Navagero : « *ma che non essendo il detto Caboto conosciuto da alcuno de aqui.* » Leur imagination était assez fertile pour trouver un autre prétexte.

CARTOGRAPHIE

NOTES

POUR SERVIR A UNE CLASSIFICATION DES ŒUVRES CARTOGRAPHIQUES DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIe SIÈCLE CONCERNANT L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.



RENANT pour point de départ que le planisphère de Sébastien Cabot n'a pas été dressé sur des épures contemporaines de la découverte du nouveau continent, mais à l'aide de documents postérieurs d'un demi-siècle à cet événement, nous avons pensé qu'il serait utile de rechercher les éléments cartographiques dont ce navigateur a pu faire usage en 1544.

Ce travail nous a naturellement conduit à tenter de dresser l'inventaire des monuments de la géographie américaine au XVIe siècle, avec la pensée de déterminer l'origine des délinéations qu'on relève sur les cartes de cette époque, et d'en retracer les fortunes si diverses. Malheureusement, la plupart des anciens

portulans n'existent plus. Ceux qui ont échappé à l'action du temps, aux naufrages et aux batteurs d'or, ne sont pas tous connus ; fort peu même ont été décrits. Nous ne pouvons donc pas encore établir d'une manière précise la filiation des cartes nautiques qui nous restent, ni décrire avec exactitude les progrès de l'hydrographie du Nouveau-Monde.

Les lacunes, cependant, ne sont pas telles qu'on ne puisse déjà reconnaître que le mérite des premiers perfectionnements introduits dans la délinéation du littoral de l'Amérique septentrionale appartient aux cosmographes portugais. Ces habiles dessinateurs, savants pilotes pour la plupart, exercèrent une influence considérable, non seulement par leurs œuvres mais aussi par leurs préceptes, dont on reconnaît facilement les traces dans les portulans et les planisphères dressés aux Baléares[1], en Espagne et en France. Mais si des cartographes lusitaniens émigrèrent de bonne heure chez leurs voisins de la péninsule, on n'est pas fondé à croire qu'ils vinrent appelés pour enseigner une science qui aurait été à l'état d'enfance dans le royaume des Rois Catholiques. La belle carte de Juan de la Cosa, dressée en 1500, au port de Santa-Maria d'Andalousie, suffirait pour prouver le contraire. Il est aussi difficile d'admettre que le fameux pilote basque n'ait pas fait école, surtout à l'époque

1. N°s III et IV de Kunstmann, semblables à une carte des collections bavaroises signée : « *Salvat de Pilestrina en Mallorques en lây M. D. XI.* »

du plus grand développement de la marine espagnole et des explorations si hardies du littoral de l'Amérique méridionale. Francisco et Ruy Faleiro, Jorge et Pedro Reinel, Simon de Alcazaba de Sotomayor, n'étaient en réalité que des transfuges[1], qui, croyant avoir à se plaindre du roi Manoel, avaient quitté subrepticement le Portugal, pour venir offrir leurs services à Charles-Quint. Ce monarque les accueillit avec faveur, comme son aïeul avait accueilli les Vespuce et Sébastien Cabot, mais ce fut surtout parce qu'en Espagne on ne pouvait employer trop de gens experts en ces matières pour les expéditions projetées par la couronne. Il est vrai que deux Reinel[2] dessinaient et corrigeaient dès 1519 à Séville des cartes de la Malaisie pour le compte de Charles-Quint, mais les portulans que Magellan emporta dans son mémorable voyage, furent dressés sur

1. Simon de Alcazaba fut récusé à Badajoz par le roi de Portugal « *por haber seido su vasallo y natural de aquel reino, y dice que se vino contra su voluntad, y que por esto te tiene por suspechoso.* » Navarrete, t. IV, doc. XXXIII, p. 329.

2. Il y avait un jeune Reinel établi à Séville en 1519, dont les cartes et les sphères servirent de modèle à Diego Ribeiro : « *la cual tierra de Maluco yo vi asentada en la poma y carta que aqui hizo el hijo de Reinel, la cual no estaba acabada cuando aqui vino su padre por él, y su padre lo acabó todo, y puso estas tierras de Maluco. Por este padron se hacen todas las cartas que las hace Diego Riveiro, como tambien los cuadrantes y esperas.* » Lettre de Sébastien Alvarez au roi de Portugal; Séville, 18 juillet 1519. Navarrete, t. IV, p. 155. Selon Herrera (Decad. III, lib. IV, cap. XIII, p. 132), Jorge et Pedro Reinel ne vinrent en Espagne que dans l'année 1522. Les Reinel dont parle Alvarez se trouvaient déjà à Séville en 1519, et nous ne saurions dire si c'étaient les mêmes.

son ordre par un cartographe espagnol de Valladolid, Nuño Garcia de Toreno [1].

Ce qui paraît avoir constitué à cette époque la supériorité des cosmographes portugais, c'est leur connaissance plus étendue de la géographie de la partie septentrionale du nouveau continent. Ce n'est pas qu'au commencement du XVIe siècle on attachât en Espagne ou en Portugal une importance très grande à ces contrées en tant que possessions susceptibles d'être colonisées; mais c'était là qu'on plaçait le fameux passage au Cathay par le nord-ouest.

Encouragés probablement par le succès de la première expédition de Gaspard Cortereal, d'autres Portugais, les deux Fernandez et Juan Gonzalès, gentilshommes des Açores [2], avaient sollicité et obtenu du roi d'Angleterre des lettres-patentes pour un voyage de découvertes dans ces régions. Les gratifications accordées par Henry VII à des marins du Portugal qui, le 25 août 1505, lui avaient apporté de Terre-Neuve des piverts et des chats sauvages [3], l'ordonnance royale

1. « 1125 *maravedis que se dieron à Nuño Garcia para comprar pergaminos para hacer cartas* : 900 *por una docena de pieles*; 864 *que costaron otra docena de pieles*; 13,125 *maravedis por siete cartas de marcar que hizo por la orden de Rui Falero a cinco ducados*; 11,250 *maravedis que se pagaron à Nuño Garcia de once cartas de marcar que hizo por la orden de Fernando Magallanes.* » *Relacion del coste que tuvo la Armada de Magallanes.* » Navarrete, t. IV, p. 180.

2. « *Johan. Fernandus, Francisco Fernandus et Johan. Gunsolus, armigeris in Insulis de Surrys sub obediencia Regis Portugaliæ oriundis* ». *Memorandum quod XIX die Marcii, anno regni Reg. Henrici Septimi XVI*, publié par Biddle, *Memoir*, p. 312.

3. «*To Portugales that brought popyngais and catts of the mountaigne with other stuff to the King's grace,* 5 *l.* »

du 14 octobre enjoignant à Diogo Brandâo de continuer à lever la dîme sur la morue apportée des Bacallaos dans les ports situés entre le Douro et le Minho[1], témoignent aussi d'efforts constants. D'ailleurs, les contours et les positions dans les portulans des premières vingt-cinq années du XVIe siècle, évidemment copiés sur les premières cartes lusitaniennes, ainsi que les noms de ports, de caps, d'estuaires, de rivières, depuis le Labrador jusqu'au cap Rasso et depuis la terre des Cortereal jusqu'à celle de Estevam Gomez, presque tous portugais, ne sauraient laisser de doutes à cet égard.

Quant aux éléments particuliers qui servirent à construire les portulans lusitaniens, et, par suite, les premiers planisphères espagnols, il est presque impossible de les déterminer. La carte envoyée de Portugal par Alberto Cantino[2], agent diplomatique d'Hercule d'Este, duc de Ferrare, auprès de Manoel, et la lettre qu'il adressa de Lisbonne à son souverain le 17 octobre 1501[3] démontrent l'existence de documents cartographiques accessibles et se rapportant aux voyages de Gaspard Cortereal. Ces cartes furent évidemment le point de départ des délinéations dont le portulan de Pedro Reinel est un si précieux spécimen[4].

1. *Alvarà dirigido a Diogo Brandão, — Pescaria do Bacalhão na Ilha da Terra Nova*. Leiria, 14 octobre 1506. *Liv. da Alfandega do Porto*, fol. 46; cité par Sébast. F. de Mendo Trigoso dans les *Memorias Economicas da Acad. Real das Sciencias de Lisboa*, t. VIII, p. 338.

2. Bibliothèque d'Este, à Modène.

3. MS. Archives d'État, à Modène.

4 Kunstmann, *Atlas zur Entdeckungs-Geschichte Amerikas*, pl. I.

Comme nous l'avons déjà dit, les pêcheurs de tous les pays baignés par l'Atlantique se hâtèrent d'exploiter les pêcheries signalées par les Cortereal (si elles ne le furent par les Cabot), et ils ne cessèrent d'y retourner tous les ans. Pour sécher ou saler le poisson, ces hardis marins descendaient souvent à terre : de là des stations qu'ils durent nommer et fixer sur des cartes. Les profits de ces expéditions amenèrent la formation de compagnies maritimes, qui, disposant d'amples ressources, purent embarquer d'habiles pilotes. Ceux-ci rapportèrent de la terre des Bacallaos des épures dont les cartographes firent usage, et tout porte à croire que Lisbonne fut un grand centre d'œuvres hydrographiques de ce genre.

Il ne faut cependant pas s'exagérer l'importance et l'exactitude des premiers portulans. Pour la partie septentrionale du nouveau continent, c'est toujours un littoral partant du Groenland, ici appelé Labrador, affectant au sud une forme mamillaire, et qui, après un coude, descend en une ligne à peu près droite sans tenir compte de l'insularité — inconnue jusqu'en 1534 — de Terre-Neuve. Alors se voit un estuaire très étroit, figurant le golfe Saint-Laurent, mais sans les abords si caractéristiques qui constituent l'île du Cap-Breton. Parallèlement au golfe, sur la terre ferme, se lit la légende : « *Terra de Corte Real,* » souvent suivie du nom de *Bacallaos*, lequel, dans les portulans italiens[1], est placé au nord de cette région.

1. *Infra*, description des portulans de Baptista Agnese.

Ces profils se maintiennent pendant vingt ans.

Entre les années 1522 et 1526, on voit se produire un grand et beau planisphère sévillan, plus complet que les cartes portugaises, mais seulement en ce qui concerne la partie méridionale du Nouveau-Monde, car les côtes septentrionales n'accusent de changements qu'aux abords du golfe St-Laurent, dorénavant plus vastes. La carte de Nuño Garcia de Toreno, dont on n'a malheureusement qu'une fraction abrégée[1], est l'échantillon le plus ancien que nous possédions de cette nouvelle manière. Les mappemondes de Weimar de 1527 et 1529[2] ne font évidemment que la suivre dans tous ses détails.

On retrouve ces délinéations, ces légendes et ces positions dans toutes les cartes pendant une douzaine d'années encore. Ainsi, tous les portulans de Battista Agnese, y compris celui qui, avec l'effigie de l'empereur Charles-Quint, porte une dédicace à Philippe son fils[3], accusent jusqu'en 1564[4], et même après cette date, les mêmes contours et soudent encore Terre-Neuve au continent.

Cette persistance s'explique par la conjecture, très plausible, que les premiers voyages de Jacques Cartier passèrent à peu près inaperçus hors de France. Ce ne

1. Elle accompagne les résumés de Pedro Martyr et d'Oviedo donnés en italien par Ramusio, à Venise, en 1534, *B. A. V.* N° 190.

2. Reproduites par Kohl, *Die beiden Ältesten General-Karten von Amerika*, Weimar, 1860, grand in-folio. *Infra*, n°s 11 et 14.

3. Collection F. Spitzer, à Paris.

4. *Infra*, Cartographie, n° 19.

fut que la troisième expédition, commandée par Roberval et équipée bruyamment dans les ports de Normandie, du 15 janvier 1540 au 22 août 1541, qui éveilla sérieusement l'attention de Charles-Quint.

Au printemps de l'année 1541, nous voyons le conseil des Indes envoyer en France un espion « *para saver lo de las Armadas que se preparaban alli*[1]. » L'envoyé répondit qu'à St-Malo on armait treize navires et, à Honfleur, quatre galions que Jacques Cartier, au milieu d'avril prochain, devait conduire « *a poblare una tierra que se llamaba Canadà.* » L'été suivant, Charles-Quint envoya aux Bacallaos une caravelle commandée, ce semble, par Ares de Sea[2] « *a saber lo que havia hecho por alla un capitan Frances que se dice Jacques Cartier*[3]. »

Dans l'intervalle, le roi de Portugal avait été pressenti sur l'opportunité d'une expédition combinée à Terre-Neuve, mais João III s'y refusa, alléguant la perte de deux navires portugais dans ces parages, sans compter ceux qui avaient éprouvé le même sort du temps de son père Manoel[4].

Parti du port de Bayona en Galice, le 25 juillet 1541, Ares de Sea revint en Espagne le 17 novembre suivant. C'est probablement à cette époque que les cos-

1. Archives des Indes à Séville, *Patr. Real, leg.* 6° ; Buckingham Smith, *Coleccion de varios documentos para là historia de la Florida.* Madrid, 1857, in-4, t. I, p. 107, 109.

2. MS. t. LXXII, f. 19 et t. LXXXII, f. 209, de la collection Muñoz, cité par M. C. F. Duro, *Arca de Noé,* Madrid, 1881, in-8, p. 316.

3. Buckingham Smith, *loc. cit.*, p. 114.

4. *Carta dirigida por el Embajador en Portugal al Comendador mayor de Castilla;* citée par M. Duro, *loc. cit.*

mographes espagnols reçurent pour la première fois des notions relativement exactes sur la configuration de l'île du Cap-Breton et l'insularité de Terre-Neuve. Mais, à en juger par la carte de Gutierrez de 1550, ils ne paraissent pas s'être pressés de les utiliser.

Barbié du Bocage[1] semble vouloir faire remonter à la fuite en France, dans l'année 1540, de Miguel da Sylva, évêque de Viseu, l'introduction d'éléments cartographiques dont les Français se seraient servis pour créer une sorte d'école de cosmographes. Ses données sont empruntées à La Clède[2], qui n'accuse cependant le transfuge que d'avoir « emporté avec lui quelques papiers d'importance. » L'ordonnance du 23 janvier 1542, par laquelle João III bannit son ancien favori, ne dit aussi que « Miguel da Sylva s'est dérobé à son service et à son obéissance sans restituer les lettres et écrits très importants qu'on lui avait confiés en vertu de ses fonctions de secrétaire d'État[3]. »

Cette hypothèse est néanmoins admissible, surtout lorsqu'on voit figurer dans l'atlas de Jean Rotz et sur la mappemonde dite de Harley[4], dressés en

1. *Magasin encyclopédique* (de Millin), t. IV de l'année 1807, p. 148.

2. *Hist. générale de Portugal*, Paris, 1735, in-4, t. I, p. 708.

3. « *D. Miguel se isentou de meu seriço e obediencia, sem entregar as cartas e escripturas de grande sustancia e segredo, que como meu escrivào da puridade em seu poder tinha.* » F. de Andrade, *Cronica do muyto alto Rey D. Joam, tercero deste nome*. Lisboa, 1613, in-fol., Part. III, cap. 82.

4. British Museum, *Old. Roy. MSS.*, 20. E. IX; et *Add. MSS.*, 5413. Le portulan de Rotz fut fait pour être dédié à François Ier; l'autre porte les armes de France et celles du Dauphin.

France de 1542 à 1547, des renseignements si précis concernant Java et l'Australie que les Portugais avaient tant d'intérêt à tenir cachés[1].

Nous n'avons pu retrouver les œuvres de cosmographes tels que Jean de Clamorgan[2], ni voir celles attribuées à Guyon de Sardière[3], mais la mappemonde faite en 1531 par Oronce Fine pour l'édition parisienne du recueil dit de Grynæus[4], et les cartes de Pierre Desceliers, de Jean Rotz, de Nicolas de Nicolay, témoignent de l'habileté des cartographes français sous le règne de François Ier. Ils étaient donc capables de dresser des portulans pour la navigation au Nouveau-Monde, et des cartes représentant les pays que la France cherchait alors à coloniser.

Quoi qu'il en soit, plusieurs grands planisphères français de cette époque[5], portent, à l'abri du pavillon fleurdelisé, des appellations portugaises. Quant aux configurations précises du golfe St-Laurent, et à

1. Barbié du Bocage, *loc. cit.*

2. « No 6815 de l'inventaire de 1682. Cosmographie ou cartes géographiques et hydrographiques présentées par Jean de Clamorgan à François Ier. Ce volume est en déficit. » Delisle, *Le cabinet des MSS. de la Bibliothèque impériale.* Paris, 1866, in-4. t. I, p. 265.

3. « *Cartes de tout l'Univers, 1536,* » MS. de la collection de sir Thomas Phillips à Cheltenham, nos 1912-845. Ce nom n'est probablement que celui de l'ancien propriétaire de l'Atlas. Il y eut un bibliophile nommé Guyon de Sardière (fils de la célèbre mystique madame Guyon) qui vendit sa collection au duc de la Vallière, et dont on retrouve la signature sur plusieurs manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal.

4. *Nova et integra universi orbis descriptio. B. A. V.* no 173.

5. Cartes dites de Henri II, de Harley, de Vallard; décrites *infra*.

l'insularité de Terre-Neuve, c'est dans les mappemondes dites de Harley et de Henri II, construites, peut-être, sur l'ordre de François Ier pour son fils le Dauphin, vers 1542, qu'on les voit pour la première fois. Jusqu'à plus ample informé, on doit donc admettre que toute carte de la première moitié du XVIe siècle où l'île de Terre-Neuve n'est pas soudée au continent, qui porte dans l'intérieur du golfe, à l'ouest et à proximité de la région supérieure de la péninsule du Cap-Breton, une île de grandes dimensions, et qui trace au fleuve St-Laurent un parcours jusqu'au 70e degré de longitude, est une carte non seulement postérieure aux voyages de Jacques Cartier, mais aussi une carte qui a été construite avec des éléments géographiques empruntés, directement ou indirectement, à l'hydrographie française. Le planisphère de Sébastien Cabot est, à n'en pas douter, une œuvre de ce genre. C'est ce que nous avons cherché à démontrer.

I

CARTES DE JEAN CABOT.

1497.

Il est plusieurs fois question de cartes et de sphères dressées par Jean Cabot : « *Messer Zoanne ha la descriptione del mondo in una carta, e anche in una sphera solida che lui a fatto*[1] », dit Raimondi. « *Vista la derrota que llevan* », lit-on [2] dans la dépêche de Puebla. « *Yo he visto la carta que ha fecho el inventador... la carta o mapa mundi que este ha fecho* », dit aussi Ayala [3]. « *A stranger Venetian, which by a cart made himself expert in knowing of the world* », est-il écrit dans un des manuscrits du British Museum [4]. Enfin, Hakluyt, d'après Fabyan, dit: « *A Venetian, which made himselfe very expert and cunning in knowledge of the circuit of the worlde and ilandes of the same as by a carde... hee shewed* » [5].

Tous ces documents ont disparu.

1. Dépêche du 18 décembre 1497, appendice X.
2. Appendice XII.
3. Appendice XIII.
4. MS. cottonien, *Anno* 13, Hen. VII; append. VI A.
5. Hakluyt, *Divers voyages*, p. 23 de la réimpression.

2

PLANISPHÈRE DE SÉBASTIEN CABOT.

La première fois qu'il est fait mention d'une mappemonde dressée par Sébastien Cabot, c'est dans le récit de l'anonyme de Ramusio : « *Mostrommi molte cose e fra l'altre un Mappamondo grande colle navigationi particolari si di Portaghesi come di Castigliani*[1] ». Nous ne savons ce qu'était cette carte, et il n'y a plus en Espagne aucun document cartographique qu'on puisse attribuer à Sébastien Cabot. 1544-49.

Les dernières traces de cartes dressées par Cabot disparurent le 20 septembre 1575. A cette date, le cosmographe Juan Bautista Gesio ou Gessio[2], adressa une supplique à Philippe II pour que S. M. reprît possession d'une ancienne carte enluminée sur parchemin, œuvre de Sébastien Cabot, qui allait passer en vente publique à la suite du décès de Juan de Ovando, président du conseil des Indes[3].

Les autres citations se rapportent toutes à la mappemonde qui porte la légende suivante : *Retulo del auctor*......................

1. *Raccolta*, 1550-53, f. 414; append. XXI.

2. C'est ainsi que son nom est épelé dans *Descripcion geográfica de la prov. del Brasil*, MS. daté de Madrid, 1579 et cité par M. M. Yménez de la Espada, *Relaciones geographicas de Indias. Perù*, Madrid, 1881, in-4, p. CXXIV.

3. « *Túvolo en su poder hasta su muerte el visitador y presidente del Consejo de Indias Juan de Ovando. Así consta por memorial del cosmógrafo Juan Bautista Gesio al Rey, fecha de Madrid y 20 de setiembre de 1575, en donde dice, que en la almoneda de los libros de Ovando estaba un mapa antiguo de pergamino iluminado hecho por Sebastian Gaboto, y pide se recobre, porque le aseguran pertenece à S. M. (Biblioteca del Escorial)* », *loc. cit.*, p. XXX, note.

Sebastian Caboto capitan, y piloto mayor de la S. c. c. m. del Imperador don Carlos quinto deste nombre, y Rey nuestro sennor hizo esta figura extensa en plano, anno del nascim° de nro saluador Iesu Christo de M. D. XLIIII. annos [1].

Mappemonde coloriée projetée en une seule ellipse de 148 centimètres sur le grand axe et 111 centimètres sur le petit axe, suivant le procédé d'Apian [2]. A droite et à gauche, on distingue une série de légendes longitudinales en langue espagnole, suivies d'une traduction latine. Ces deux bandes, composées en caractères d'imprimerie, ont été ajoutées après coup. Il est à noter que dans les mots espagnols qui exigent un til sur la lettre *n* placée entre deux voyelles, ce signe est omis et la lettre *n* est doublée : *sennor*, *mannana*, *anno*, etc. : preuve que ces bandes n'ont pas été imprimées en Espagne, mais dans un pays où ce signe typographique n'était pas employé. Nous présumons que la carte fut gravée et que les légendes furent imprimées à Anvers, parce que cette ville, au milieu du XVIe siècle, était un grand centre de productions géographiques, que les cosmographes espagnols de l'époque y faisaient graver ou publier leurs cartes [3], et que nous ne connaissons pas de til employé par les imprimeurs du nord de l'Europe avant les publications de Bellero et de Steelsio. Cependant, comme en 1544 Charles-Quint était empereur d'Allemagne et que la carte porte ses armes en grand format, elle peut aussi provenir d'une des villes de l'empire, Augsbourg par exemple.

1. Légende 17; voir le fac-similé placé en tête de cet ouvrage.

2. D'Avezac, *Coup d'œil sur la projection des cartes géographiques*. Paris, 1863, in-8, p. 54.

3. Voir par exemple la carte de Diego Gutierrez, qu'il ne faut pas confondre avec son père, du même nom et également cosmographe, mais dont les cartes furent prohibées en 1545 : *Americæ sive quartæ orbis partis, nova et exactissima descriptio. Hiero Cock excudæ. Antverpiæ*, 1562 ; 0m, 92 × 0m, 93 en six feuilles in-fol.; vendue par Edwin Tross, il y a une dizaine d'années, au British Museum *(Map 69I8-18.)*

Le seul exemplaire connu [1] de cette mappemonde, se trouve dans la galerie de géographie de la Bibliothèque nationale de Paris. Elle fut trouvée en Allemagne et achetée de M. de Hennin pour la dite bibliothèque en 1844, pour 400 francs. Suivant Le Prince et Paris [2], cette carte, découverte chez un curé de Bavière, aurait été procurée par M. de Martius, secrétaire de l'Académie des sciences de Munich. Jomard l'a reproduite [3], mais sans les légendes longitudinales [4].

Le texte latin de ces légendes, pris sur une édition autre que celle de la Bibliothèque nationale de Paris, se trouve dans l'ouvrage de Chytræus [5].

Cette carte est mentionnée par Livio Sanuto [6], d'après Guido Gianneti da Fano, par Ortelius [7], par sir Humphrey

1. Nous ne savons ce qu'il y a de fondé dans le bruit qui courut dans l'année 1868 qu'on venait d'en découvrir un autre exemplaire en Allemagne

2. *Essai sur la Bibliothèque du roi.* Paris, 1856, in-12, p. 285. *Bulletin de la Société de géographie*, août et septembre 1857, p. 268.

3. *Les Monuments de la Géographie, ou recueil d'anciennes cartes.* Paris, 1842-1862, in-fol. atlant; n° XX. Nous reproduisons, d'après l'original, la partie de cette carte qui se rapporte aux découvertes des Cabot en 1497.

4. Ces légendes ont été depuis autographiées en fac-similé par M. Boselli, gendre de M. Jomard.

5. Nathan Kochhaff (dit Chytræus), *Variorvm in Evropa Itinervm Deliciæ.* Herborn, 1594, petit in-4, p. 773-795. *Idem opus*, 1599 et 1606, p. 599-614.

Il importe aussi de consulter l'excellente analyse donnée par M. Kohl, *History of the Discovery of Maine*, t. I de la *Documentary History of Maine*, Portland, 1869, in-8, 22 cartes; p. 358-377, et M. Charles Deane *Remarks on Sebastian Cabot's Mappe-Monde.* Cambridge, 1867, in-8, 8 p. Tirage à 50 exemplaires de l'article publié dans les *Proceedings of the American Antiquarian Society*, pour avril 1867, p. 43-50.

6. *Geographia distinta in XII libri.* Vinegia, 1588, in-fol., f. 2, recto.

7. « *Sebastianus Cabotus venetus. Universalem Tabulam; quam impressam æneis formis vidimus, sed sine nomine loci, et impressoris.* » Liste des autorités consultées, en tête du *Theatrum*, Antuerp., 1570. Ortelius ne dit pas où il a vu cette carte, mais ayant suivi en Angleterre son cousin Emmanuel Meteren, il est probable que ce fut à Londres ou à Oxford en 1550.

Gilbert [1], par Richard Willes [2], par Hakluyt [3], par Samuel Purchas [4]. Tous les exemplaires que mentionnent ces écrivains ont été vus en Angleterre. .

La carte citée par Gilbert porterait que Cabot atterrit le 11 juin [5], tandis que la légende de celle de Paris expose que ce fut le 24. La carte décrite par Chytræus serait datée non de 1544, mais de 1549, comme celle de Purchas, qui donne en outre 1497 pour millésime de la découverte, tandis que l'exemplaire de Chytræus porte 1494. Hakluyt, dans ses *Divers voyages*, donne aussi cette dernière date, mais dans l'édition des *Principall Navigations* de 1599-1600, on lit : 1497 ; enfin, l'exemplaire que cite

Meteren retourna dans ce pays en 1556 et en 1558, mais comme Ortelius fit ce voyage dès qu'il eut terminé ses études, c'est à l'année 1550 qu'on doit faire remonter l'époque où il vit cette carte. Peut-être trouverait-on quelques renseignements dans sa correspondance, qui est conservée en grande partie dans la bibliothèque de la *Dutch Reformed Church* à Londres. *Catalogue de Fred. Muller*. Amsterdam, 1875, Part. III, n° 1856.

1. « *His Charts, which are yet to be seene in the Queenes Maiesties priuie Gallerie at Whitehall.* » Sir Humphrey Gilbert, *Discourse*, dans Hakluyt, t. III, p. 24.

2. « *Cabot's table which the Earle of Bedford hath at Cheynies* » Richard Eden, *History of Travayle*. London, 1577, in-4, f. 232, et Hakluyt, t. III, p. 16.

3. « *The mappe of Sebastian Cabot, cut by Clement Adams... to be seene in her Maiesties priuie gallerie at Westminster, and in many other ancient merchants houses.* » *Principall Navigations*, 1589, p. 511 et 1599, t. III, p. 6.

4. *The great Map in his Majesties priuie Gallerie, of which Sebastian Cabot is often therein called the Author... This Map, same say, was taken out of Sir Seb. Cabot's Map by Clem. Adams*, 1549. » *His Pilgrimage*, London, 1625, in-fol., t. III, p. 807.

5. Ce qui prouve l'inexactitude de la date donnée par Gilbert, c'est que si Cabot avait découvert la grande île le 11 juin, il n'eût pu la nommer « *Sant Joan, por auer sido descubierta el mismo dia* », ou, comme le dit plus explicitement la traduction latine ; « *diui Ioannis nominarunt, quippe quæ solenni die festo diui Ioannis aperta fuit.* »

le compilateur anglais aurait été gravé par Clément Adams[1], conséquemment à Londres.

Il y a aussi des différences dans la traduction latine. « 1494, *die uero* 24. *Iulij, hora* 5, *sub diluculo,* » lit-on dans la carte de Paris. « 1594 (sic pro 1494) *die verò* 24. *Iunii*, *hora* 5. *sub diluculo* » est la date que donne Chytræus. Enfin, la fameuse légende 8, selon l'exemplaire vu par Hakluyt dans la galerie particulière du roi d'Angleterre à Westminster, serait en ces termes : « *Anno Domini* 1494 (1497, dans l'édition de 1599-1600 de ses *Principall Navigations*) *Ioannes Cabotus venetus, et Sebastianus illius filius eam terram fecerunt per uiam, quam nullus priùs adire ausus fuisset, die* 24 *Iunij circiter horam quintam bene manè. Hanc autem appellauit Terram Primùm visam, credo quod ex aduerso sita est insula, eam appellauit insulam D. Ioannis, hac opinor ratione, quòd aperta fuit eo die qui est sacer D. Ioanni Baptistæ.* »

Dans la carte de la bibliothèque et dans celle citée par Chytræus, la légende est simplement comme suit :

« *Terram olim nobis clausam aperuit Joannes Cabotus Venetus, necnô Sebastianus Cabotus eius filius, anno ab orbe redempto* 1494, *die uero* 24 *Iulij* [*sic pro Iunij*], *hora* 5, *sub diluculo quâ terrâ diui Ioannis nominarunt, quippe quæ solenni die festo diui Ioannis aperta fuit.* »

Ces différences autorisent la supposition qu'il y a eu quatre éditions :

1° La carte de la Bibliothèque nationale, dressée en 1544;

2° La carte vue à Oxford par Nicholas Kochhaff en 1566, dressée en 1549: « *plana figura me delineavit* : 1549 » ; avec date exacte de « *Iunij* » dans la légende 8, et un titre spécial pour chaque légende;

1. Ce Clément Adams était maître d'école des pages de la reine, et le rédacteur des voyages de Richard Chancellor et de Hugh Willoughby en 1553.

3° La carte gravée par Clément Adams, vue par Hakluyt en 1589;

4° Enfin la carte que cite Purchas comme ayant été examinée par lui dans la galerie privée du roi d'Angleterre à Westminster, et qui ne semble pas être celle de Hakluyt, puisque cette dernière est datée de 1544, tandis que la carte de Purchas porte le millésime de 1549, ni être celle de Kochhaff, car la légende 8 en diffère. Notons aussi que Humphrey Gilbert parle au pluriel des cartes de Cabot qui se trouvaient dans cette galerie : « *His charts, which are yet to be seen,* » ce qui laisse supposer deux cartes au moins.

Notre sentiment, cependant, en admettant des fautes de transcription et d'imprimeur, est qu'on peut ramener ces quatre descriptions à trois types seulement : la carte de la Bibliothèque nationale, la carte décrite par Chytræus, et celle gravée par Clément Adams. Quant aux différences géographiques que le lecteur pouvait probablement y relever, on ne saurait aujourd'hui les préciser.

Voir *Supra*, pages 54, 64 et 80.

3

CARTE DE JUAN DE LA COSA.

1500. MAPPEMONDE sur une feuille ovale de vélin de 1m,80 × 0m,96, rehaussée en couleurs. On distingue dans la partie supérieure de la carte une miniature représentant St. Christophe portant le Christ, et la légende : « *Juan de la cosa lafizo enel puerto de s : mªj* [Santa Maria] *en añº de* 1500. ».

Mise en lumière par Alexandre de Humboldt, qui l'avait exhumée de la bibliothèque du baron de Walkenaer à Paris en 1842, cette belle carte fut vendue à la mort de ce dernier, le 21 avril 1853. Achetée pour le compte du gouvernement espagnol au prix de 4020 francs [1], elle est aujourd'hui conservée au musée naval de Madrid [2].

L'absence de degrés de latitude et le caractère de la projection nuisent à la précision de ce monument cartographique, très curieux d'ailleurs. Aussi est-il assez difficile de déterminer les points importants du littoral qui nous intéressent, et de savants géographes ne sont pas d'accord pour les identifier. Par exemple, là où Humboldt voit la côte septentrionale du golfe St-Laurent, M. Kohl reconnaît le littoral méridional de l'île de Terre-Neuve. Pour le premier, le *Cavo de Ynglaterra*, est un promontoire dans les environs du détroit de Belle-Isle; pour le second, c'est le cap Race [3].

Cette mappemonde ouvre la série des documents cartographiques se rapportant aux Cabot, car elle confirme des découvertes faites par les Anglais avant l'an 1500, et qui ne peuvent être que celles accomplies par ces navigateurs pour le compte de Henry VII en 1496 et 1498.

Elle a été publiée en fac-similé par M. Jomard [4]. Ramon de la Sagra [5] et Humboldt [6] en ont donné la partie américaine. Une réduction se trouve aussi dans Lelewell [7].

Voir *Supra*, pages 52 et 103.

1. N° 2904 du catalogue de vente.
2. No 553 du catalogue du musée.
3. Ghillany, *Geschichte des Seefahrers ritter Maritn Behaim*, Nürnberg, 1853, in-4, p. 2; Kohl, *Documentary History of Maine*, t. I, p. 154.
4. *Monuments de la géographie*, pl. XVI.
5. *Histoire physique... de l'île de Cube*. Paris, 1842, in-fol.
6. Ghillany, *Geschichte de Behaim*. Nuremberg, 1853, in-4, et premier tirage de l'*Examen Critique*.
7. *Géographie du moyen-âge*, Bruxelles, 1852, Atlas, carte 41.

4

CARTE DITE DE ALBERTO CANTINO.

1501. Cet important document est ainsi décrit : « *Carta da navigare per le Isole nuovamente trovate in la parte dell' Indie, attribuita a Alberto Cantino dell'anno 1501-03 (3° viaggio di Cristoforo Colombo). Il originale si conserva nella Bibl. Estense di Modena* [1] ».

Carte de 2^{m},20 × 1^{m},05, sur parchemin [2].

A défaut de renseignements *de visu*, le lecteur nous saura gré d'insérer ici une note des plus intéressantes de M. Pietro Amat di San Filippo, que nous devons à l'extrême obligeance de M. Dalla Vedova, secrétaire général de la Société géographique italienne de Rome :

« Sur quel fondement a-t-on attribué à Alberto Cantino la carte géographique manuscrite possédée par la Bibliothèque *d'Este* et indiquée au n° 151 de la liste Uzielli, page 354 ? L'indication fournie en 1875 par le célèbre bibliothécaire Carbonieri est la suivante et elle se trouve écrite au bas d'un parchemin portant le titre de : « *Carte pour la navigation des îles nouvellement trouvées*

1. Nous empruntons ce titre au catalogue de M. Ferd. Ongania, éditeur à Venise, qui se propose de publier cette carte en fac-similé dans la *Raccolta di Mappamondi e carte nautiche del XIII al XVI secolo*, qu'il prépare sous la direction de M. Theobald Fischer, professeur de géographie à l'Université de Kiel.

2. G. Uzielli, *Elenco dei Mappemondi*, n° 151, dans les *Studij*. Roma, 1875, in-4, p. 354.

dans les Indes. Don de Alberto Cantino à Monseigneur le duc Ercole. »

Cette carte indique la route suivie par Christophe Colomb lors de son troisième voyage (1498), ainsi que la découverte de la péninsule de Goa et de la côte de Pescheria faite par Vasco de Gama (1498-1499) ; la découverte (?) de Terre-Neuve par Corte Real (1501), et celle accomplie par Cabral (1500) de la terre de S. Cruz, qui est le Brésil.

Il n'est pas difficile de fixer la date de cette carte nautique, qui a dû être dressée après 1501 et avant la mort du duc de Ferrare, qui eut lieu en 1505.

La légende de cette carte porte que Cantino n'en a été que le donateur, ce qui est en outre prouvé par le fait qu'il se trouvait à Lisbonne en qualité d'agent ou — ainsi qu'on disait alors — d'« orateur » du duc Hercule. En effet, il appert des communications de M. le directeur des archives d'État à Modène, qu'Alberto Cantino était à Lisbonne en janvier 1501, d'où il écrivit une lettre adressée à l' « *Illmo Principi et Exmo Domino Herculi Duci Ferrari, etc.* »

Dans cette lettre, Cantino décrit une cérémonie qui eut lieu à la cathédrale pendant laquelle le roi éleva Vasco de Gama à la dignité d'amiral de l'Inde, et lui remit l'étendard et l'épée.

Dans une autre lettre datée de Oran, le 7 juin 1501, Cantino parle de navires équipés par la France en Provence. Ces navires devaient se rendre à Naples ou en Turquie. Il parle en outre de l'Espagne et des mines d'or découvertes dans les nouvelles îles et il ajoute que quinze jours auparavant, six caravelles étaient parties pour l'Inde (Amérique).

Une troisième lettre de Cantino, datée de Oran, le 19 juillet 1501, donne des renseignements sur l'escadre portugaise et sur le commerce des épiceries et des perles de l'Inde.

Dans une dernière lettre très longue, datée de Lisbonne, le 17 octobre 1501, Alberto Cantino parle d'une expédition envoyée neuf mois auparavant (en janvier 1501) par le roi de Portugal

dans les régions septentrionales pour découvrir des *Terres* ou des *Iles.*

Un des deux navires revint le 11 octobre, et Cantino entendit la relation que le commandant fit au roi, et il en parle dans la lettre. Des indications recueillies par Cantino il paraît qu'il s'agissait d'un voyage au nord de l'Amérique, pays de chasse et de pêche, très froid, dont les habitants étaient vêtus de fourrures de renard et de zibeline, etc. Cette expédition pourrait être celle de Cortereal qui eut lieu précisément en 1501 et qui est indiquée sur la carte nautique donnée par Cantino à Hercule d'Este en cette même année.

J'ignore si la carte précitée est originale ou une copie que Cantino aurait fait faire pour la présenter à son souverain, qu'il appelle : « *Dignissimo ac Domino meo Singularissimo.* »

Le présent ouvrage était complètement imprimé lorsque nous avons reçu le fac-similé de la carte précitée que M. le Ministre de l'Instruction publique du royaume d'Italie a eu l'extrême obligeance de faire exécuter, à notre requête, par un cartographe très habile, M. Ercole Sola.

L'espace nous manque pour décrire ici ce monument de la géographie, assurément le plus remarquable et le plus important que nous connaissions pour l'histoire des premières navigations transatlantiques. Nous publierons cette belle carte, avec commentaires, et une série de documents inédits ou peu connus tirés des archives de la Torre de Tombo, dans un ouvrage d'ensemble sur les voyages des Corte-Real, lequel est sous presse[1].

1. *Les Corte-Real et leurs voyages au Nouveau-Monde. D'après des documents nouveaux tirés des archives de Portugal et d'Italie, suivi du texte inédit d'un récit de la troisième expédition de Gaspard Corte-Real, et d'une carte portugaise de l'année 1502, reproduite ici pour la première fois.* Paris, Leroux, 1882, grand in-8.

5

MAPPEMONDE ATTRIBUÉE A SALVAT DE PILESTRINA.

C'est le No III de Kunstmann, et le No VIII de Kohl, mais nous avons fait notre analyse d'après un beau fac-similé de la carte complète, exécuté par M. Otto Progel[1] sur l'original conservé aux archives de l'armée bavaroise à Munich. 1503-1504.

Selon Kunstmann[2], cette mappemonde anonyme dénote la même main qui a tracé une carte nautique du dépôt de Munich, signée : « *Salvat de Pilestrina en Mallorques en lāy MDXI.* » Peut-être faut-il lire « *Salvat[ore] de Palestrina* », et alors nous aurions l'œuvre d'un cosmographe vénitien ou romain établi à Majorque[3], car « Pilestrina » n'est pas un nom majorquin de personne ou de lieu.

Peschel suppose[4] qu'elle fut dressée entre les années 1502 et 1503. Cette carte est donc, après celle dite de Cantino, la plus

1. Bibliothèque nationale de Paris, départ. des Cartes, n° 1020 A.

2. *Die Entdeckung America's*, p. 129, et *Catalog über die im Koniglich Bayer'schen Haupt Conservatorium*; München, 1832, in-8, p. 7.

3. A cette époque les cosmographes émigraient volontiers. Dès 1464, on en voit un, Pietro Roselli, dont le nom est éminemment italien, établi à Majorque. « *Petrus Roselli composuit hanc cartam in ciuitate Maioricarum anno domini* M. CCCCLXII », porte la grande carte hydrographique trouvée au siècle dernier à Nuremberg par de Murr (*Histoire diplomatique du chevalier Behaim*, Strasbourg, 1802, in-8, p. 25) et aujourd'hui conservée à la Bibliothèque nationale de Paris (n° 13611), ayant été achetée à Nuremberg par M. de Hennin et cédée à cet établissement, le 13 décembre 1851, pour la somme de cent francs.

4. *Geschichte des Zeitalters*, p. 331.

rapprochée des découvertes faites par Gaspard et Miguel Cortereal, et, à ce titre, d'un certain intérêt, comme indiquant l'étendue des connaissances géographiques des Portugais, voire même des Majorquains, concernant ces régions, dans les cinq ou six années qui suivirent les voyages des Cabot.

6

CARTE DE PEDRO REINEL.

1505. CETTE carte, qui n'est probablement qu'une feuille détachée d'un portulan, est sur vélin, non datée, et elle ne porte pas de titre. On y lit seulement, en grosses lettres semi-gothiques : « *Pedro Reinel a fez.* »

Conservée à la Bibliothèque royale de Munich, elle a été reproduite en partie par Kunstmann [1] et par M. Kohl [2]. Ce dernier et M. Schmeller [3] en ont donné une description détaillée.

Barros mentionne [4] un « *Pero Reinel moço d'esporas* », qui, dès 1487, passait pour navigateur expérimenté : « *homem costumado andar naquellas partes* [sur la côte d'Afrique]. » Nous ne saurions dire si c'est l'auteur de la carte en question.

Nous voyons un jeune Reinel établi à Séville comme cosmographe, et occupé, en 1519, à construire une sphère (« *poma* ») et une carte de l'archipel asiatique, que son père vint compléter

1. *Atlas zur Entdeckungen-geschichte America's*, pl. I.
2. *Discovery of Maine*, pl. IX, p. 177.
3. *Ueber einige ältere handschrift liche Seekarten*, dans les *Abhandlungen der I. Cl. d. Ak. der Wissenschaften*, t. IV, p. 247, cité par Kohl.
4. Decad. I, lib. III, cap. XII, f. 58, de l'édition de 1752.

dans cette ville, avant le 18 juillet 1519, en y ajoutant une délinéation des îles Moluques [1]. Mais comme nous n'avons pas les prénoms de ces deux Reinel, on ne peut identifier l'un ou l'autre avec le Pero Reinel de Barros ni avec le Pedro Reinel de Herrera.

Ce chroniqueur rapporte [2] qu'en 1522 deux cosmographes portugais, de ce nom, entrèrent au service de Charles-Quint. Comme ils vinrent expressément de Portugal avec Simon de Alcazaba, qui était un transfuge, et en Espagne, apparemment pour la première fois, dans l'année 1522, on ne peut non plus affirmer qu'il ne s'agit pas ici d'un simple homonyme.

Quoi qu'il en soit, ce dernier Pedro Reinel était un « *piloto de mucha fama* », et, forcément, le collègue de Sébastien Cabot. Quant à la carte, comme elle n'arbore pas de pavillons espagnols et que la nomenclature en est exclusivement portugaise, elle a dû être rédigée en Portugal, ainsi que le dit justement M. Kohl, qui lui attribue la date de 1505. Peschel [3] suppose qu'elle est même antérieure d'une année. Il serait intéressant de la comparer avec la carte dite de Cantino, précitée.

1. *Carta escrita en Sevilla al Rey de Portugal por Sebastian Alvarez su factor*. 18 juillet 1519. Navarrete, t. IV, p. 155.
2. Decad. III, lib. IV, cap. XIII, p. 132.
3. *Geschichte des Zeitalters der Enteckungen*, p. 332.

7

MAPPEMONDE DE JOHANNES RUYSCH.

1508. Cette mappemonde, intitulée « *Vniversalior cogniti orbis tabvla. Ex recentibvs confecta observationibvs* », fait partie du *Ptolémée* publié à Rome en 1508[1] par Evangelista Tosinus, français du diocèse de Bourges, et libraire établi dans la capitale de la chrétienté. L'édition de 1508, n'est qu'un nouveau tirage de celle qui fut publiée en 1507 par ce même Tosinus selon un privilège de Jules II, du 28 juillet 1506; mais ni cette mappemonde ni les additions de Marcus Beneventanus, intitulées: « *Noua orbis descriptio ac noua Oceani nauigatio qua Lisbona ad Indicû peruenitur pelagus* », ni la lettre adressée par Tosinus au cardinal Guibé, ne se trouvent dans l'édition au millésime de 1507[2].

Selon Kunstmann[3], Ruysch aurait fait partie de certaines expéditions envoyées d'Angleterre au Nord; mais, comme le dit justement Thomassy: « Jean Ruysch n'a fait que dessiner la mappemonde, et c'est Marcus Beneventanus, l'auteur du texte qui accompagne cette nouvelle description de l'univers, qui s'en est fait l'éditeur. Mais cette circonstance n'amoindrit en rien le mé-

1. *B. A. V.* n° 56. La Bibliothèque nationale de Paris possède un *Ptolémée* de Ruysch imprimé, avec les cartes, sur peau de vélin.

2. Un exemplaire séparé de la carte de Ruysch, conservé dans la bibliothèque de M. S. L. M. Barlow de New-York, et qui ne porte aucun signe indiquant une reliure antérieure, nous porte à supposer qu'il en fut fait aussi un tirage à part. Notons, également, qu'on trouve des exemplaires de ce *Ptolémée* de 1507, en première reliure, où cette carte est insérée (Bibliothèque communale de Vérone.)

3. *Die Entdeckung America's*, p. 137.

rite de l'allemand Ruysch, que Beneventanus appelle « *Geographorum, meo judicio, peritissimus, ac in pingendo orbe diligentissimus* », et qui, navigateur intrépide, parti du sud de l'Angleterre, en compagnie peut-être d'Améric Vespuce, était parvenu au delà de l'équateur jusqu'au 53[e] degré, de latitude australe, etc., etc.[1]. »

Quant aux renseignements que possédait Marcus Beneventanus, ils proviennent, d'après son propre aveu, de connaissances spéciales : « *Columbi et Lusitanorum atque Britannorum quos Anglos nunc dicimus.* »

Notons, seulement, que le cap Race, ici nommé : « *C. de Portogesi* » est à sa véritable latitude, et qu'on distingue un estuaire étendu qui paraît être l'entrée méridionale du golfe St-Laurent[2].

Cette mappemonde a été reproduite en fac-similé par le vicomte de Santarem[3], et par Ghillany dans son *Behaim*.

8

PORTULAN DE VESCONTE DE MAGGIOLO.

On y lit cette légende : « *Vesconte de maiolo cuius Janue conposuy. In neapoly de anno. 1.5.11. die* xx *January* ». 1511.

Ce bel atlas, composé de dix feuilles de 0m,40 × 0m,28, provenait de la bibliothèque du duc d'Altamira, et fut acheté en vente publique à Paris, le 7 mai 1870, au prix de 1500 francs, par M. R. de Heredia, de Madrid, qui a bien voulu nous envoyer un

1. *Les Papes géographes*, p. 25.
2. Kohl, *Discovery of Maine*, p. 158.
3. Atlas, 3[e] partie, planche 45.

fac-similé de la partie supérieure de la sixième feuille, ainsi décrite par M. d'Avezac :]

« Les terres polaires, dans un rayon de près de trente-cinq degrés, offrent les configurations les plus singulières et les plus curieuses, entourant la mer glaciale d'un rivage continu depuis la *Noruega* jusqu'à une *Terra de los Ingres* (sic) plus boréale d'une dizaine de degrés que la *Terra de Lavorador de rey de portugall*[1]. »

A environ dix degrés plus au sud de cette terre de *Lavorador*, on en distingue une autre plus grande encore, dénommée « *Terra de corte reale de rey de portugall* », suivie de la légende : « *terra de pescaria.* »

Ces noms sont les seuls qui nous intéressent ; quant aux contours, on ne saurait y attacher d'importance à cause du vague et du caractère évidemment arbitraire des lignes. L'intérêt que présente cette carte consiste dans la position qu'elle assigne aux découvertes des Anglais, placées beaucoup plus au nord que le prétend Sébastien Cabot dans le planisphère de 1544. C'est aussi le premier portulan italien, à notre connaissance, où mention soit faite de la région septentrionale du nouveau continent.

MM. Desimoni[2], d'Avezac[3] et Uzielli[4] citent de Vesconte de Maggiolo, des portulans de Naples, 10 mars 1512, à la Bibliothèque nationale de Parme ; Gênes, 1519, à la Bibliothèque royale de Munich ; Gênes, 10 août 1524, à l'Ambrosienne de Milan ; Gênes, 7 juillet 1525, à Parme ; Gênes, 3 septembre 1535, à la Bibliothèque du roi à Turin ; 1535, à la Bibliothèque de la cathédrale de Tolède ; Gênes, 29 octobre 1547, à la Bibliothèque nationale de Paris ; 1549, à la Bibliothèque communale

1. *Atlas hydrographique de* 1511, Paris, 1871, in-8, p. 13.

2. *Elenco di Carte ed Atlanti nautici di autore genovese*, dans le *Giornale Ligustico*, février et mars 1875, nos 24, 25, 27, 28, 29, 33, 34, 35, 47.

3. *Loc. cit.*, p. 8.

4. *Elenco*, nos 159, 161, 166, 167, 181, 182, 191, 193.

de Trévise. Nous décrivons, *infra*, d'après M. Cornelio Desimoni, une autre carte de Vesconte datée de 1527.

Pour des documents concernant ce cartographe, voir le travail intéressant de M. le marquis Marcello Staglieno [1].

9

CARTE PORTUGAISE ANONYME.

No IV de Kunstmann [2] et N° X de Kohl [3]. L'original est à la bibliothèque du roi à Munich. La Bibliothèque nationale de Paris [4] possède un beau fac-similé de la carte entière. *Antè* 1520.

La contrée nommée *Do Lavrador,* porte la légende suivante: « *Terram istam portugalenses viderunt a tamen non intraberunt.* » Sur le pays des *Bacalnao* (*sic*), placé parallèlement à l'île de Terre-Neuve (ici encore soudée au continent), on lit: « *Terram istam gaspar corte Regalis portugalensis primo inuenit et secum tulit homines siluestres et ursos albos in ea est maxia multitudo animalium et avium nec non et pescium qui anno sequenti naufragium perpessus nunquam redut sic et fratri ejus micaele anno sequenti contigit.* »

Cette carte expose des contours de l'isthme de Panama, sur le versant de l'Océan Pacifique, qui ne peuvent avoir été connus

1. *Sopra Agostino Noli e Visconte Maggiolo, cartografi. Lettera al cav. avv. Cornelio Desimoni*, dans le n° de février et mars 1875 du *Giornale Ligustico*, de Gênes, p. 71.

2. *Die Entdeckung America's*, p. 129-135.

3. *Discovery of Maine*, p. 179-182.

4. En deux feuilles sur vélin, n^es 1020 A et B.

qu'après l'expédition de Vasco Nuñez de Balboa qui, en 1516-1517[1], de Acla explora une partie de la côte occidentale, à la recherche de perles; mais le détroit de Magellan n'y est pas encore tracé. On doit donc lui assigner une date antérieure à l'année 1520.

10

CARTE DE NUÑO GARCIA DE TORENO.

Antè 1526. C'EST une carte gravée du Nouveau-Monde en sa partie orientale depuis le Labrador jusqu'au détroit de Magellan. Elle est de $0^{m},84 \times 0^{m},107$, et porte le titre suivant :

M. D. XXXIIII. Del mese di Dicembre. La carta uniuersale della terra ferma et Isole delle Indie occidētali, cio è del mondo nuouo fatta per dichiaratione delli libri delle Indie, cauata da due carte da'nauicare fatte in Sibilia da li piloti della Maiesta Cesarea. Con gratia et priuilegio della Illustrissima Signoria di Venetia p. anni XX.

Les *Libri* auxquels allusion est faite dans ce titre, sont les abrégés de Pedro Martyr d'Anghiera et d'Oviedo, traduits en Italien et publiés à Venise par Ramusio en 1534, dans le format in-quarto[2], ouvrage qui contient, en outre de cette grande carte, une autre carte plus petite, aussi pliée, mais ne donnant que l'île d'Hispaniola.

Le passage des *Libri* se rapportant au document cartogra-

1. Oviedo, *Historia General*, lib. XXIX, cap. IX, t. III, p. 36; Herrera, *Decad.* II, lib. II, cap. XIII, p. 41.
2. *B. A. V.* n° 190.

phique que nous examinons, est ainsi conçu : «.. *Per dichiaration delliquali libri è stata fatta vna tauola vniversale del paese di tvtte le Indie occidentali, insieme con le tauole particulari cauate da due carte da nauicare di Spagnuoli, dellequali vna fu di Don Pietro martire Consigliero del real consiglio delle dette Indie, et fu fatta per il Piloto et maestro di carte da nauicar, Nino Garzia de Loreno* (sic) *in Sibilia. L'altra fu fatta similmente per vn Piloto della Maesta del imperadore in Sibilia...* »

C'est-à-dire que cette carte, gravée expressément pour faire partie de ce recueil (qu'il ne faut pas confondre avec la *Raccolta* in-folio), est extraite d'une mappemonde ayant appartenu à Pedro Martyr d'Anghiera, et l'œuvre d'un cosmographe de Charles-Quint nommé, selon Ramusio, « Nino Garzia de Loreno. »

La Bibliothèque du roi, à Turin, possède la moitié d'un planisphère manuscrit, rehaussé d'or et de brillantes couleurs, sur parchemin, de $1^{m} \times 0^{m},60$, et portant la légende suivante: « *ffue fecha en la noble villa de Valladolid por nuño garcia de toreno piloto y maestro de cartas de navegar de Su magestad Año: de. 1. 5. 2. 2*[1]. »

Ce Garcia de Toreno est évidemment le nôtre.

Il est question de Nuño Garcia, dans les documents, en novembre 1515, à l'occasion de la consultation donnée par Sébastien Cabot, Juan Vespuce et d'autres pilotes concernant la fameuse ligne de démarcation. Notre cartographe y accorde à Améric Vespuce le mérite, à cette époque très contesté, d'avoir visité le cap Saint-Augustin et la côte du Brésil [2].

1. Vincenzo Promis, *Memoriale di Diego Colombo con nota sulla bolla di Alessandro VI*. Torino, 1869, in-8, p. 11. La moitié qui reste ne contient, malheureusement pour nous, que l'Asie et une partie de l'Afrique.

Voir aussi H. Wuttke, *Zur Geschichte der Erdkunde in der letzten hälfte des Mittellalters*, dans le *VI. und VII. Yahrisbericht des Vereins für Erdkunde zu Dresden*, Dresden, 1870, p. 61 et planche IV*b*.

2. *Registro de copias de cedulas... de la Casa de la Contratacion, desde* 5 *de Hebrero de 1515 hasta* 6 *de Marzo de 1519*. MS. de la collection Muñoz, cité par Navarrete, t. III, p. 319-20.

Ce fut Nuño Garcia qui, sur l'ordre de Magellan, dessina dix-huit des cartes, à cinq ducats la pièce, et construisit deux des boussoles, au prix de 375 maravédis chacune, pour le mémorable voyage de 1519 [1].

Si nous en croyons Lopez de Gomara [2], notre Garcia aurait aussi fait partie de la junte qui se réunit à Badajoz de mars à mai 1524, pour répartir définitivement les Indes entre l'Espagne et le Portugal. Dans ce cas, il aurait eu de nouveau pour collègue Sébastien Cabot. Cependant, le nom de Garcia ne figure pas dans les documents publiés par Navarrete [3], et Herrera ne le cite pas non plus [4]. La carte de Nuño Garcia de Toreno est forcément antérieure à 1526, puisque Pedro Martyr d'Anghiera, qui la possédait, mourut en septembre de cette année [5].

Nous sommes d'avis que cette carte, la première d'orgine espagnole qu'on connaisse traversée et croisée par des degrés de latitude et de longitude, procède d'un type adopté par les cosmographes espagnols, peu après le retour de del Cano du détroit de Magellan, et de Pascual de Andagoya du sud de Panama, en 1522, mais auquel on fit des additions lors de l'arrivée de Estevam Gomez à Séville, en décembre 1525. Nous n'avons pu consulter le portulan espagnol anonyme de 1525, conservé dans une bibliothèque particulière de Mantoue, et qui, d'après le titre [6], paraît appartenir à cette classe de documents cartographi-

1. *Relacion del coste de la Armada*, Navarrete, t. IV, p. 8 et 180.

2. *Historia de las Indias*, p. 219, du t. I de l'édition de Vedia.

3. *Coleccion de viages*, n^os xxxii-xxxviii, t. III, p. 320-372.

4. Decad. III, lib. VI, caps vi-viii.

5. Son testament, fait *in articulo mortis*, est daté du 23 septembre 1526. *Colec. de documentos ineditos para la historia de España*, t. XXXIX.

6. « *Portolano, membr.* $2^{m},13 \times 0^{m},81$, *di* Anonimo *spagnolo*. *Europa, Asia, Africa ed America*. Mantova, *Presso il march. Castiglioni.* » Uzielli, *Elenco. no 168*. Il serait à désirer qu'on comparât avec les cartes de Weimar ce portulan et le fragment de Garcia de 1522. Les délinéations et les légendes de la côte méridionale de l'Asie, dans ce dernier, offriraient peut-être de précieux points de repère.

ques ; mais en comparant la présente carte de Garcia avec le planisphère anonyme de Weimar de 1527, on relève des ressemblances provenant certainement d'un même modèle. Les profils, les estuaires, les positions, les latitudes, sont identiques dans ces deux cartes, suivis aussi servilement par Ribeiro dans sa mappemonde de 1529. La partie septentrionale dans Garcia, cependant, ne contient que cinq noms : « laorator » *(Laborador)* « Bacalaos, Steuã gomez » *(tierra de Estevam Gomez)* « Licienciato ailon » *(tierra del licenciado Ayllon)*, « florid » *(florida)*. Nous sommes néanmoins persuadé que si le graveur italien avait jugé nécessaire d'ajouter d'autres légendes, on ne lirait sur sa planche que celles du planisphère sévillan de 1527.

Bien que cette carte ait été gravée pour accompagner le volume de Ramusio précité, et même, à notre avis, pour y être insérée (tout comme la carte de Hispaniola, qui est sur papier de même épaisseur et d'un format exigeant qu'elle soit pliée), on n'en connaît qu'un seul exemplaire [1], lequel fut trouvé relié avec l'édition des *Libri* de 1534. C'est une des raisons pour lesquelles nous nous sommes attardés à la décrire. L'autre raison est que cette carte peut servir à identifier l'auteur du planisphère que nous décrivons ci-après, sous le n° 11.

1. Bibliothèque de feu M. James Lenox, à New-York.

II

CARTE ANONYME DE WEIMAR.

1527. CARTA *universal, en que se contiene todo lo, que del Mundo se a descubierto fasta aora hizola un cosmographo de Su Magestad Anno N. D. XXVII en Sevilla.*

C'est la première des belles cartes dites de Weimar, parce qu'elles se trouvent dans la collection du grand duc de Saxe-Weimar [1].

Signalée par de Murr [2], décrite par Lindenau [3], Humboldt [4] et Lelewel [5], la partie américaine de cette intéressante mappemonde a été publiée en un magnifique fac-similé par M. Kohl, qui y a ajouté des commentaires excellents [6].

« Tracée sur parchemin, elle a 6 pieds 8 pouces de long et 2 pieds 8 pouces de large [7]. »

Il n'y avait que deux cosmographes attachés à *la Casa de Contratacion*, mais le nombre des cosmographes de Sa Majesté était illimité, et nous n'avons pu découvrir les noms de tous ceux qui jouissaient de ce titre en 1527.

De la liste des cosmographes contemporains espagnols ou portugais d'origine, capables de confectionner une carte semblable,

1. Après avoir été au siècle dernier dans des collections privées, — Ebner à Nuremberg, et Becker à Gotha.

2. *Memorabilia bibliothecarum;* Nuremb., 1786, in-8, t. II, p. 97.

3. *Correspondance de Zach,* Gênes, nº d'octobre 1810.

4. *Examen critique,* t. II, p. 184-186.

5. *Géogr. du Moyen-Age,* t. II, p. 110-112.

6. *Die Beiden Ältesten general Karten von Amerika,* p. 14.

7. Lelewel, *loc. cit.,* t. II, p. 112, note 245.

il faut éliminer Alonso de Santa Cruz, « *Archicosmographus Regius sub Carolo V* [1] », qui, compagnon de Cabot lors de l'expédition au Rio de la Plata, ne revint à Séville qu'en 1530, et Alonso de Chaves, nommé cosmographe de S. M. seulement le 4 avril 1528 [2]. Diego Ribeiro était, il est vrai, titulaire depuis le 10 juin 1523 [3] et à Séville en novembre 1526, mais il aurait signé cette carte de son nom, comme il signa celle de 1529, si elle provenait de lui. Simon de Alcazaba de Sotomayor, cosmographe portugais qui entra au service de Charles-Quint en 1522 [4], et que ce dernier proposa comme membre de la junte de Badajoz, en était aussi capable, mais ses nominations successives à l'emploi de chef d'escadre [5], bien que non suivies d'effet, durent le priver du loisir nécessaire pour se livrer à un travail aussi minutieux. Quant à Fernand Colomb, quoique excellent cosmographe, et chargé de présider à Séville dans sa célèbre maison de la Puerta de Goles en 1527 [6], aux examens des pilotes que Ribeiro et Chaves devaient interroger, nous l'éliminons de la liste, car son caractère, sa fortune, sa position et son nom le plaçaient au-dessus d'un tel emploi; d'ailleurs il n'a jamais été qualifié de « *Cosmographo de Su Magestad* [7]. »

Il ne reste, à notre connaissance, que Juan Vespuce [8], neveu

1. Antonio, *Bibl. Hisp. Nova,* t. I, p. 47.
2. Veitia Linage, *Norte de la Contratacion*, p. 145. A l'âge de 92 ans, Chaves était encore titulaire de ces fonctions. Rapport du 22 août 1584, MS. *Lista de la Exposic. Americanista,* B. 57 et 58.
3. Navarrete, *Hist. de la Nautica,* p. 135.
4. Herrera, *Decad.* III, lib. IV, cap. 13, p. 132.
5. Notes de Cean Bermudez, dans Navarrete, *Biblioteca Maritima,* t. II, p. 712.
6. Herrera, Decad. III, lib. X, cap. XI, p. 294; Decad. IV, lib. IV, cap. V, p. 30.
7. Sa calligraphie était aussi très différente de celle du cartographe de Weimar, comme on peut s'en assurer par la photographie du premier feuillet du catalogue original de la Colombine, placé en tête de notre *Ensayo Critico.*
8. Il fut nommé en même temps que Juan Diaz de Solis. Navarrete, *Hist. de la Nautica,* p. 138.

d'Americ, cosmographe de la *Contratacion* de Séville depuis le 24 juillet 1512, et qui fut appelé à succéder à Sébastien Cabot, comme examinateur des pilotes après le départ de ce dernier en 1526, Miguel Garcia [1], son coadjuteur dans ces fonctions, Sancho de Salaya ou Celaya [2], un des représentants de l'Espagne à la conférence de Badajoz, Pedro Ruiz de Villegas, cosmographe major de Charles-Quint, membre de la junte de 1524, surnommé par Philippe II, « *el Investigador de la perfeccion* [3]; » Juan Rodriguez de Mafra et Vasco Gallego, pilotes royaux dès 1519, qui revinrent avec la *Vittoria* [4], Jorge et Pedro Reinel [5]; enfin, Nuño Garcia de Toreno.

Les noms insérés le long du littoral de l'Amérique septentrionale sont les mêmes dans la carte anonyme de Weimar et dans celle de Pedro Reinel. Ils se trouvent aussi placés dans un ordre identique : « y. da fortuna *(y : de la fortuna)*, c. do marco *(c : del março)*, c. das gamas *(c : de los gamas)*, y. dos faves *(ylleos de las aues ?)*, y. de frey luis *(y : de frei luis)*, c. de boa ventura *(c : de buena ventura)*, y dos bocalhas *(y : de los bacallaos)*, c. da espera *(c : de la spera)*, R. das patas *(R. de las patas)*, c. Raso *(c : Rasso)*. » Nous n'avons cependant aucune preuve que Pedro Reinel ait été encore de ce monde en 1527, ni qu'il ait jamais eu le titre de cosmographe de Charles-Quint. D'autre part, s'il apporta sa science en Espagne, on s'explique que ses collègues et ses élèves se soient servis de ses travaux et qu'ils aient copié tous ces noms purement portugais.

Quant aux autres cosmographes, il n'y a, malheureusement, que Nuño Garcia dont nous ayons encore des cartes. On ne saurait cependant déduire de ce fait qu'il est véritablement l'auteur du planisphère anonyme de Weimar, car, ainsi que nous l'a-

1. Herrera, Decad. III, lib. IX, cap. III, p. 260.
2. Navarrete, *Biblioteca Maritima*, t. II, p. 695.
3. *Idem*, p. 613.
4. *Infra*, appendice XVIII c.
5. *Supra*, p. 163, nº 6.

vons dit, le critique est fondé à croire que les œuvres des cosmographes espagnols de la première moitié du XVIe siècle procèdent d'un type unique adopté vers 1522 et qui, au cours des années, a subi peu de changements. Cependant, les probabilités sont en faveur de Nuño Garcia, pour ces raisons :

Lorsqu'on compare la présente carte de Weimar avec celle que Ramusio a publiée dans ses *Libri*, en 1534 et que nous avons décrite précédemment, on est frappé de la ressemblance qui existe entre les configurations, les positions et les profils dans ces deux cartes. Ramusio dit, en outre, que la « *carta universale* » à laquelle il a emprunté la section américaine reproduite dans sa propre publication, provient d'un «*maestro di carte da nauicar* », demeurant à Séville : « *in Sibilia* ». La phrase qui suit dans la description de Ramusio : « *fatta* similmente *per vn Piloto della Maesta del imperador* », implique qu'il s'agit également d'un pilote ou cosmographe — ces termes étant identiques à cette époque — de Sa Majesté. Ce titre rappelle donc, en ses points essentiels, celui de la carte anonyme de Weimar. On ne doit pas non plus oublier que la carte de Ramusio est la plus rapprochée du prototype supposé, puisque son dernier propriétaire, Pedro Martyr, la possédait déjà avant septembre 1526, date de la mort de ce dernier. Ce renseignement : « *fu di Don Pietro martire consigliero del real consiglio delle dette Indie* », est aussi précieux, en ce sens qu'il exclut la possibilité de chercher dans la carte de Weimar de 1527 le modèle dont Gio. Battista Ramusio s'est servi.

Jusqu'à plus ample informé, on doit donc considérer Nuño Garcia de Toreno comme l'auteur de la carte anonyme de 1527, dite de Weimar [1].

1. Une comparaison établie entre l'original de la partie de la carte de Weimar de 1527 qui comprend l'Asie, et le fragment de la Bibliothèque royale de Turin signé de Garcia de Toreno, suffirait peut-être pour décider la question.

12

CARTE DE ROBERT THORNE.

1527. Le titre en est ainsi : « *This is the form of a Mappe sent 1527 from Siuil in Spayne by maister Robert Thorne marchaunt, to Doctor Ley Embassadour for King Henry the 8. to Charles the Emperour.* »

Cette carte a été publiée par Hakluyt[1]. Parallèlement à la région dénommée « *Noua terra labaratorum dicta*, » se trouve la légende : « *Terra nec ab Anglis primum fuit inuenta* ». Quant aux contours, ils proviennent évidemment du prototype des planisphères de Weimar et de celui de Nuño Garcia de Toreno. D'ailleurs, Thorne, qui vivait à Séville, reconnaît s'être servi d'une carte dressée par un des cartographes officiels. Il engage même l'ambassadeur d'Angleterre a être discret, crainte de voir molester celui qui lui a fourni ce document: « *because it might bee a cause of paine to the maker*[2] ».

Robert Thorne, natif de Bristol, ancien marchand tailleur à Londres[3]; homme savant, riche et charitable[4], était établi depuis plusieurs années à Séville, lorsque, par patriotisme, il écrivit à

1. *Divers voyages touching the discouerie of America*, Lond., 1582, in-4, et dans la réimpression de la Société Hakluytienne, Lond., 1850, in-8.

2. Hakluyt, *Principall Navigations*, t. I, p. 129.

3. Stow, *Survey of London*, et Fuller, *History of the Worthies of England*, cités par Biddle, *Memoir*, p. 280.

4. « *Master Robert Thorne of Bristoll, a notable member and ornament of his Country, as wel for his learning as great charity to the poore.* » Hakluyt, t. III, p. 129.

Henry VIII pour l'engager à ne pas se laisser distancer par les Espagnols dans les découvertes transatlantiques. La carte en question accompagnait le mémoire qu'il remit au docteur Edward Lee, l'ambassadeur d'Angleterre à la cour de Charles-Quint dans l'année 1527.

Voir *supra*, pages 92 et 93.

13

CARTE DE VESCONTE DE MAGGIOLO.

1527.

CETTE carte, de 0m,75 × 0m,50, conservée à l'Ambrosienne de Milan, porte la signature suivante : « *Vesconte de Maiollo conposuy hanc cartam In Janua anno dny. 1527. die* XX *decenbris.* » Elle a été reproduite récemment par M. C. Desimoni[1], comme élément dans la controverse au sujet de l'authenticité des voyages de Verrazzano. On n'y lit pas, ainsi que dans le portulan de Vesconte de 1511, les mots « *Terra de los Ingres.* » Les contours, particulièrement aux abords du *c. de bertoni* et du *rio de S. Paulo* (estuaire méridional du golfe Saint-Laurent?), montrent ce que les cartographes italiens les plus habiles connaissaient de ces parages en 1527, même après les découvertes présumées de Verrazzano pour le compte de la France.

1. *Allo studio secondo intorno a Giovanni Verrazzano, Appendice III.* Sans lieu ni date (*sed* Genova, 1882), in-8°, p. 81-104. C'est le n° 63 de l'*Elenco* de M. Desimoni, dont la date avait été par erreur fixée à 1587.

14

CARTE DE DIEGO RIBEIRO.

1529. C'est la seconde des cartes dites de Weimar. Elle est sur parchemin, « haute de 2 pieds et 9 pouces et longue de 6 pieds 8 pouces et demi[1]. »

Matthieu Sprengel[2] a donné une description de cette carte de Diego Ribeiro d'après l'exemplaire qui se trouvait alors à Iéna dans la bibliothèque de Büttner. Nous croyons inutile d'ajouter que la reproduction faite sous la direction de M. Kohl[3] et les commentaires qui l'accompagnent, dépassent de beaucoup le travail de Sprengel.

Cette carte, de dimensions un peu inférieures à celle de 1527, porte le titre suivant : *Carta Universal en que se contiene todo lo que del mundo. Se ha descubierto fasta agora : Hizola Diego Ribero Cosmographo de Su Magestad : Año de 1529. La Qual Se devide en dos partes conforme à la capitulaçion que hizieron los catholicos Reyes de españa, y El Rey don Juan de portugal en la Villa de Tordesillas : Año de 1494.*

La bibliothèque de la congrégation de la Propagande à Rome possède un exemplaire de cette belle carte[4]. C'est la même, paraît-il, qui se trouvait en 1796, dans la bibliothèque du cardinal

1. Lelewel, *loc. cit.*, t. II, p. 112 note.

2. *Ueber J. Ribero's alteste Weltcharte, Weimar, im Verlag des Industrie Comptoirs, 1795, in-8.*

3. *Die Beiden Ältesten General-Karten von Amerika*, p. 22.

4. R. Thomassy, *Les Papes géographes et la cartographie du Vatican.* Paris, 1852, in-8°, p. 118, n° III.

Borgia, à Velletri. Celle-ci portait sur le titre, après la date de 1529, les mots : « *en Sevilla*[1]. »

Diego Ribero ou Ribeiro, était aussi un portugais[2] qui, comme les Reinel et tant d'autres, vint offrir ses services à l'Espagne, nous ne saurions dire en quelle année. Il apparaît pour la première fois dans les documents le 10 juin 1523, date de sa nomination aux fonctions de cosmographe de S. M. et de professeur de cartographie. Il mourut dans l'année 1533, laissant plusieurs enfants[3].

Sa carte, dont Oviedo a fait usage pour compléter la description des côtes septentrionales du Nouveau-Monde, diffère peu du planisphère anonyme de Weimar de 1527.

Les différences à noter consistent surtout dans une délinéation du fond du golfe St-Laurent et de l'entrée du détroit de Davis, lesquels, laissés ouverts sur les cartes de Garcia et de l'anonyme précité, forment ici un cul-de-sac. Des noms et plusieurs légendes ont été ajoutés. Sur la *Tiera del Labrador* on lit : « *Esta tierra descubrieron los Ingleses no ay en ella cosa de proucecho.* » C'est cette phrase et la répétition des profils septentrionaux, qui valent à la carte de Ribeiro de figurer dans notre cartographie. L'exemplaire du Vatican serait préférable, si, comme l'assure Thomassy[4], il « mentionne successivement la découverte du *Labrador* par les Anglais de *Bristol.* »

1. *Gazetta letteraria Universale,* Roma, 1796. N° 57, p. 468, citée par Thomassy. Selon cet écrivain, il y aurait un troisième exemplaire : « On ne connaît que deux autres exemplaires. Celui-ci est peut-être le plus beau des trois. » M. Kohl (*Discovery of Maine*, p. 300) parle d'une édition faite à Venise en 1534. Serait-ce la *Tauola universale del paese di tutte le Indie occidentali*, annoncée dans les *Libri della Historia de l'Indie,* Vinegia, 1534, in-4 (*B. A. V.* N° 190)? Mais celle-ci, que nous décrivons, *infra* sous le N° 10, est dite : « *fatta per il Piloto et maestro di carte da nauicar, Nino Garzia de Loreno* (sic pro *Toreno*) *in Sibilia.* »

2. « *La carta del cosmographo Diego Rivero de nasçion portugués.* » G. F. de Oviedo, *Historia General*, lib. XXI, cap. x, t. II, p. 149.

3. Navarrete, t. I, p. CXXIV, notes.

4. *Loc. cit.* p. 121.

15

CARTE DE HIERONYMO DA VERRAZZANO.

1529. C'EST un planisphère manuscrit sur parchemin, de $2^m,60 \times 1^m,30$, conservé dans la bibliothèque de la congrégation de la Propagande, au Vatican [1].

Elle porte ce titre : *Hieronemus de Verrazano faciebat*, et une légende, qui peut servir à fixer la date : « *Verrazana seu Gallia nova quale discopri 5 anni fa Giovanno di Verrazzano...* » Comme l'époque de cette découverte tant controversée est dans le temps qui s'est écoulé entre fin décembre 1523 et le commencement de juillet 1524, la carte serait de l'année 1529. En tous cas, l'auteur présumé de ce planisphère vivait en Normandie, à Rouen (?) au mois de mai 1526 [2].

Les contours du golfe Saint-Laurent, nommé *G. di S. Ioanni*, accusent dans l'intérieur même du golfe une île de grande étendue, portant le nom de *Isla de Sancto Ioanni*. Mais les positions sont très inexactes, puisque le cap *de Breton* y est placé par 51° 30' de latitude nord, c'est-à-dire cinq degrés et demi trop au septentrion.

La carte ne nous intéresse, d'ailleurs, que par une *Terra Laboratoris*, empruntée évidemment á l'hydrographie lusitano-espagnole, et portant la légende : « *questra terra fu discoperta da inghi-*

1. Thomassy, *Les Papes géographes et la cartographie du Vatican*, p. 112, et fac-similé de M. Brevoort, cité *infra*, p. 181.

2. « Noble homme Jehan de Varasenne, capitaine des navires... Estably son procureur general... Jerosme de Varasenne son frère et héritier. » Archives du Parlement de Rouen, *Reg. Tabellionage*, 11 mai 1526, *Revue Critique d'Hist. et de Lit.*, nº du 1er janvier 1876, p. 22.

lesi », surmontée des armes d'Angleterre. Elle a été reproduite en partie et décrite dans les intéressants ouvrages de MM. J. Carson Brevoort[1] et Henry C. Murphy[2].

6

GLOBE D'ORONCE FINE.

CETTE mappemonde du célèbre mathématicien et astronome dauphinois est très rare. Nous ne l'avons rencontrée que dans l'édition du *Novus Orbis* de Johannes Huttich, dit de Grynæus, donnée à Paris par Jehan Petit et Galliot du Pré en 1532[3]. 1531.

Notons, cependant, qu'elle a été gravée aux frais de Christian Wechel, également imprimeur parisien, dont on n'a pas encore trouvé le nom ou la marque sur aucun tirage du *Novus Orbis* de Paris. La carte est de 0m,41 × 0m,29, et elle porte le titre de : *Nova, et integra universi orbis descriptio*. Dans un cartouche, on remarque une inscription en quinze lignes commençant par ces mots : « *Orontivs F. Delph. ad Lectorem*, » et

1. J. C. Brevoort, *Verrazano the Navigator*, New-York, 1874, in-8; et du même auteur, *Notes on the Verrazano Map*, dans le *Journal of the Americ. Geogr. Society*, New-York, t. IV, p. 172, excellente description, reproduite dans le volume précité, note XXXVII.

2. *The Voyage of Verrazzano*, New-York, 1875, in-8; voir aussi la *Tavola parallella*, dans C. Desimoni, *Intorno al Fiorentino Giovanni Verrazzano*, Genova, 1881, in-8, p. 101.

3. *B. A. V.* Nos 172 et 173. Signalons aussi une mappemonde gravée et coloriée, très bizarre, non datée, que lui attribue d'Anville, et qui se trouve dans la collection de ce célèbre géographe, conservée au ministère des affaires étrangères, à Paris, portefeuille I, no 64.

se terminant par ceux-ci : « *habetoque gratias Christiano Wechelo, cuius fauore et impensis hæc tibi communicauimus. Vale 1531. Mense Iulio.* »

Après les petits globes terrestres en fuseaux, tels que celui de Louis Boulenger[1] gravé en 1514, et inséré dans un exemplaire de l'édition lyonnaise de la *Cosmographiæ Introductio*[2], la présente mappemonde est la carte française la plus ancienne que nous connaissions, manuscrite, gravée ou imprimée, qui contienne une délinéation quelconque du Nouveau-Monde. C'est à ce titre, seulement, que nous l'insérons ici, car elle ne porte dans les régions septentrionales qu'une seule légende : « *Baccalar,* » inscrite sur l'espèce de prolongement qui, dans presque toutes les cartes de l'époque, se remarque par 55° de latitude nord. Quant aux contours, la péninsule floridienne, la configuration du golfe du Mexique, le grand fleuve Mississipi, avec son nom espagnol d'alors : « *R. de S. Spir* » (R. del Spirito Sancto), la nomenclature des rivières : « *R. arbaledas* » (arboledas), « *R. de Palma* » (R: de palmas), » *R. panico* » (R : panuco), rappellent trop les planisphères de Weimar pour ne pas provenir d'une carte sévillane. De ces rapprochements, nous tirons la conséquence qu'en 1531, les cosmographes français dépendaient encore de l'hydro-

1. « *Vniversalis cosmographie descriptio tam in solido quem* (sic) *plano.* 390 mill. sur 180 mill. » Catalogue H. Tross, Paris, 1881, N°. 4924. C'est à tort que cette petite mappemonde est donnée comme étant la première qui porte le nom d'*America.* Une semblable appellation se lit sur la projection, également imprimée en fuseaux, d'un globe terrestre à la date de 1509 qui fait partie de la collection de M. le général de Hauslab, à Vienne. Nous ne savons si c'est une impression française. (D'Avezac, *Allocution à la Société de géographie de Paris*, 20 oct. 1871. Paris, 1872, in-8, p. 16.)

2. *B. A. V.* n° 63, où cet ouvrage est placé à tort sous l'année 1510. Comme le dit M. d'Avezac, cette édition ne peut être antérieure à 1517, à cause de la dédicace à Jacques Robertet, y qualifié d'évêque d'Alby, mais qui ne prit possession de ce siège que le 22 novembre 1517. D'Avezac, *Martin Hylacomylus*, Paris, 1867, in-8, p. 123.

graphie lusitano-espagnole pour leurs connaissances géographiques concernant le nouveau continent.

Cette carte d'Oronce Fine a été reproduite en photolithographie, pour la librairie Frédérik Muller d'Amsterdam.

17

CARTE DE GASPAR VIEGAS.

C'est apparemment un fragment de portulan, dessiné sur peau de vélin, de 1m × 0m,58. Cette carte, qui est aujourd'hui exposée, encadrée, dans la galerie de géographie de la Bibliothèque nationale de Paris[1], provient des Archives nationales, qui la cédèrent en 1865. 1534.

On y lit ces mots : « *Gaspar Viegas. Dat° 1534.* »

Ce nom et toutes les dénominations qu'on relève sur le littoral de l'Amérique septentrionale, sont portugais; mais nous n'avons rien pu apprendre, malgré des recherches faites en Portugal, concernant ce cartographe et ses sources d'informations.

Il y a dans la même galerie une autre carte, signée également « *Gaspar Viegas*, » mais non datée. On en trouve aussi dans les cartons de ce dépôt encore deux, ne portant ni nom ni date, mais que nous croyons provenir du même portulan. Ces trois dernières cartes[2] ne traitent que de l'Europe. Celle qui nous intéresse (n° 18,772) est une carte nautique contenant la partie occidentale de l'Europe et de l'Afrique; mais, à la gauche du lecteur, dans la direction du nord-ouest, on discerne, émergeant de la bordure, un profil de la Nouvelle-Écosse d'aujourd'hui, et

1. N°. 18,772.
2. Nos. 18,773, 18,775, 18.778.

de tout ce que Viegas connaissait, en 1534, du golfe Saint-Laurent et de l'île de Terre-Neuve.

La nomenclature de cette région est essentiellement portugaise, mais elle n'est pas toujours intelligible. Par exemple : *R. das poblas* n'est pas un mot portugais; peut-être faut-il lire *malvas* (mauves), nom donné par Gaspar Cortereal à une région située par le 56e degré de latitude nord [1], ou bien « *rollas* » (tourterelle) ou « *dos polvos* » (poulpes) ou encore « *R. de J° Vaas* »? « Rio pria » n'est pas non plus portugais. Les mots qui en approchent sont *frio* (froid) ou *praia* (plage). « C. do Mazcato » doit se lire *Mascoto* (maillet, pilon); « C. do Batal » *Batel* (canot); « XI virges, » XI (avec une abréviation pour onze mille); « d.ª Jan estenez » est ici probablement pour *Esteves* (fils de Estevão). Nous nous sommes attardés à ces rectifications, que nous devons à l'obligeante érudition de M. Ernesto Do Canto, parce que ces noms sont des points de repère précieux pour établir la filiation des cartes lusitaniennes.

Cette carte est particulièrement intéressante à cause de sa date, qui est celle du premier voyage de Jacques Cartier. Quant aux contours, ils sont aussi dignes d'attention, car on y remarque des réalités géographiques que nul cartographe n'avait encore relevées, et que des cartes subséquentes continuent à ignorer pendant de longues années. Nous ne saurions cependant voir dans le canal qui sépare sa grande île océanique du continent, le détroit de Canso, et, conséquemment, dans ce grand espace de terre entouré d'eau, l'île du Cap-Breton. Ce n'est ici, comme dans les cartes de Hieronymo Verrazzano, de Wolffenbüttel, de Guttierrez [2], et de toute l'hydrographie portugaise, qu'une île imaginaire. S'il en était autrement, on ne s'expliquerait pas qu'un cartographe assez bien informé pour dessiner ces profils, donne à son canal une direction du nord au sud, et qu'il omette l'île du Prince-Edward, dont l'étendue de 563,000 hectares ne pouvait

1. Ramusio, *Discorso*, dans la *Raccolta*, t. III, p. 417.
2. *Infra*, Nos 17, 28.

échapper aux navigateurs qui fournirent à Viegas les éléments de son travail. Naturellement, Terre-Neuve n'est pas séparée du continent, et on ne saurait dire si la profonde échancrure dénommée *R. das poblas* indique la baie des Chaleurs ou bien l'embouchure du Saint-Laurent, ni si le *Rio pria* est ce dernier fleuve ou le Saguenay.

M. Kohl a publié une réduction de la partie américaine de cette carte[1].

18

CARTE DE WOLFENBÜTTEL.

CETTE carte curieuse, qui nous a été obligeamment signalée par M. le Dr O. von Heinemann, bibliothécaire en chef de la bibliothèque ducale, est de 2m,21 + 0m,75, sur vélin. Le tracé que nous en possédons, porte sur la partie septentrionale du Nouveau-Monde, de l'embouchure du Mississipi (*R: del spũ sto*) jusqu'à la *Tiera del Labrador*. Les contours sont évidemment empruntés à une carte sévillane de la famille de celles dites de Weimar; quant à la nomenclature, elle est portugaise mais espagnolisée. Terre-Neuve est soudée au continent, et l'on remarque des bosquets et de grands oiseaux paissant sur le Labrador et la région canadienne. 1534.

On relève sur cette carte trois légendes. La première, insérée au-dessous de la *Tiera de Estevam Gomez*, porte : « *Lo que descubrio el anno de 1525 por mandado de su magestad dar pã* (sic) *y buone* (sic) *muches* (sic) *abundancia.* »

1. *History of the Discovery of Maine*, p. 348, nº XVIII A.

La seconde légende, placée à la *Tiera nveva de los bacallaos,* est comme suit : « *Esta tiera fue scubierta* (sic) *por los portogesos no ay en ello cosa de prouecho mas q̄ los bacallaos q̄ es pescado y muy bueno. A qui se perdierō los corte Reales.* »

L'importance de la troisième légende n'échappera pas au lecteur : « *Tiera del Labrador. La qual fue descubierta por los Yngleses de la uila de bristol e por q̄ el q̄ dio el lauiso della era labrador de las illas de los acares* (sic pro Açores) *le quido este nombre.* » C'est-à-dire : Ce pays fut découvert par les Anglais de la ville de Bristol, et, parce que celui qui en donna la nouvelle était un laboureur des îles Açores, on lui donna ce nom.

C'est la première fois que cette étymologie est donnée au Labrador. On attribuait généralement ce nom : *Laboratoris terra,* au fait que Gaspard Corteral, lorsqu'il visita cette région en l'an 1501, enleva un certain nombre d'Indiens, qui auraient été vendus à Lisbonne comme esclaves. Cette interprétation, cependant, ne paraît pas avoir été énoncée avant Biddle [1]. Elle a pour base le passage de la lettre de Pietro Pasqualigo, où cet ambassadeur rapporte que Corteral a ramené sept habitants de ce pays, que l'autre caravelle doit en débarquer cinquante autres, et que les naturels de ces régions « admirablement faits pour supporter la fatigue, sont les meilleurs esclaves qu'on ait jamais vus [2]. »

Ce qui nous intéresse surtout dans cette légende, c'est l'allusion au laboureur des Açores. On serait tenté, d'abord, d'y voir un point de repère se rapportant aux trois Açoréens, João et Francisco Fernandes, associés à João Gonzalès, qui, le 19 mars 1501 et le 9 décembre 1502, reçurent des lettres-patentes de Henry VII

1. *Memoir,* p. 246.

2. « *Hanno conducti qui VII. tra homini et femene et putti de quelli : et cum laltra Caravella che se aspecta d'hora in hora ne vien altri cinquanta... seranno per excellentia da fatiga, et gli meglior schiavi se habia hauti sin hora.* » *Paesi nouamente retrouati,* Vicentia, 1507, in-4 (*B. A. V.* nº 48), lib. VI, cap. CXXVI.

pour un voyage de découvertes dans ces régions[1]. Mais ceux-ci étaient des gentilhommes : « *armigeris in Insulis de Surrys,* » et on ne s'explique pas des laboureurs azoréens embarqués à Bristol, à moins, qu'à l'instar de Gaspar Corteral[2], ils aient fait escale dans ces îles pour compléter leur équipage. Dans ce cas, il faudrait interpréter le mot « *Ingleses,* » tel que nous le donnent Maggiolo, Verrazzano, Ribeiro et la carte de Wolfenbüttel, comme se rapportant, non aux découvertes des Cabot, en 1497, mais à des voyages accomplis par les concessionnaires des lettres-patentes précitées. Notre sentiment, cependant, est que le cartographe dont nous décrivons l'œuvre, n'a fait que commenter à sa manière la légende de Ribeiro, dont les traces sont visibles dans la sienne propre, à l'aide des renseignements que tout le monde alors possédait sur l'expédition de Gaspar Cortereal.

Une particularité très remarquable, qu'on ne voit encore sur aucune carte de provenance espagnole, c'est le golfe Saint-Laurent, avec des amorces de rivières comme dans la carte de Viegas, et, à l'instar de cette dernière, une grande île adjacente. Ce qui nous surprendrait, si nous ne l'avions déjà remarqué dans la carte de Verrazzano, c'est que cette île se trouve reportée dans l'intérieur du golfe, au lieu d'être, comme dans les cartes portugaises, sur l'Atlantique. Elle est dénommée «*I. de S. Juhan.*» C'est à notre avis une simple variante de la *Sam Johã* de Pedro Reinel, malgré ses dimensions et sa position, et non, comme on pourrait le croire, le résultat d'une exploration portugaise ou espagnole de l'île du cap Breton, accomplie avant l'arrivée de Jacques Cartier dans ces parages.

Jusqu'à plus ample informé, nous plaçons cette carte (qui est anonyme et ne porte pas de date) après celle de Gaspar Viegas. Elle est conservée dans la bibliothèque ducale de Wolfenbüttel[3].

1. *Supra,* p. 108.

2. Antonio Galvani, *Tractado dos descobrimentos antigos e modernos, feitos até a era de 1550;* Lisboa, 1731, in-fol.

3. Sous la rubrique *94 et 95. Aug.* On en ignore la provenance.

19

PORTULANS DE BAPTISTA AGNESE.

1536-64. NOUS ne pensons pas que ce Baptista Agnese soit le Baptista Januensis de la carte de la Bibliothèque de Wolfenbüttel [1], ni même que ce dernier soit le Juan Bautista qui accompagna Magellan en qualité de second lors du mémorable voyage de 1519 [2].

1. Carte de la Méditerranée, signée : « *Baptista. Ianvensis f. Venetiis.* I (sic) ccccc xiiii, *p. Ivlii.* »

2. Juan Bautista, second (*maestre*) de Magellan à bord de la *Trinidad,* était certainement génois, de « *Cestre* [Sestri] *en la ribera de Genova* (Navarrete, t. IX, p. 12) et le nom de famille ou d'origine qu'on lit sur le rôle d'équipage : « de Punzorol » (aussi *Poncero, Ponceron* et *Poncevera*) peut n'être, comme le conjecture M. P. Amat di San Filippo (*Bibliogr. dei Viag. Ital.*, Roma, 1874, in-8, p. 50), que *Polcevera,* autre nom, paraît-il, de Sestri Levante. Notons cependant que, selon Barros, un pilote génois du nom de « Bautista Genoes », qui paraît être celui de Magellan, accompagna Amrique de Menezes en 1542 (*Noticias para a Historia geografia das Naçoes ultramarinas,* Lisboa, 1812-1841, in-4, t. IV, nº 2), ce qui le supposerait bien âgé pour avoir pu confectionner un portulan en 1514. Nous ne savons non plus si c'est le « *Juan Bautista Ginovés, vécino de Triana* » dont il est question à propos de la relation du naufrage du navire de Pedro de Cifuentes, 1528-1536, mentionné par Navarrete, *Bibliot. Maritima,* t. II, p. 158.

Nous avons parcouru le recueil de routiers portugais du xvie siècle conservé à la Bibliothèque nationale de Paris (fonds portugais, nº 40), pensant trouver dans le *Viagem que fez Fern. de magualhães pera malluco o anno de 1519,* attribué au Baptista Januensis de Wolfenbüttel, quelques renseignements sur ce dernier. On y lit seulement (f. 64) que le MS. est transcrit du « *caderno de su piloto Genoes que hia na dita armada.* » Rappelons que Battista n'était pas le seul pilote génois qui accompagna Magellan. Le second (*maestre*)

Agnese était un cartographe génois très habile, comme calligraphe surtout, qui vécut à Venise, de 1536 à 1564. On possède de lui des portulans signés et datés de 1536[1], 1543[2], 1544[3], 1545[4], 1553[5], 1554[6], 1555[7], 1559[8] et 1564[9]. Il y en a aussi

du *Santiago* est nommé sur le rôle d'équipage : « *Baltasar Ginoves, de la Ribera de Génova.* » (Nav., *loc. cit.*, p. 21). Enfin, il paraît qu'un autre génois, Leone Pancaldo, de Savone, était aussi pilote dans l'expédition de Magellan (*Giornale Ligustico*, 1874, p. 333). Celui-ci, cependant, ne figure sur les rôles qu'en qualité de matelot (« *marinero* »).

1. « *Baptista. agnessivs. ianuensis. fecit. venetijs. 1536. die 13 octobr.* » British Museum, Addit. Mss. n° 19,927. Atlas de douze feuilles, *cf.* feuille 6. Celui de la bibliothèque Bodleyenne à Oxford est daté « *1536 die martii* », Kohl, *Discovery*, p. 298, fac-simile n° XV *c*.

2. « *Baptista Agnese fecit, Venetiis, 1543, die 18 febr.* » Collection de feu M. Henry Huth, à Londres, et archives du duc de Saxe Cobourg Gotha ; Kohl, *Discovery of Maine*, p. 316, fac-simile XVII 3. « *Baptista agnese Januensis fecit uenetijs anno Domini 1543 die 25 Junij.* » Bibliothèque nationale de Paris, B. 2624. Ce dernier est un atlas de douze cartes de 0m,30 × 0m,20, sans les marges. La partie orientale de la mappemonde manque.

3. Bibliothèque royale de Dresde ; Kohl, *loc. cit.*, p. 294, note.

4. « *Baptista Agnese fecit Venetijs 1545, die 8. Mai.* » Marciana, MS. Cl. IV. cod. 499 ; P. Matkovic. *Alte Handschriftliche. Schiffer-Karten in den Bibliotheken zu Venedig.* Wien, 1863, in-8, p. 10.

5. « *Battista Agnese in Venezia al 1° Settembre* 1553 ». Collection de M. le comte Donà, à Venise. G. Berchet. *Portolani esistenti nelle principale biblioteche di Venezia*, Venezia, 1866, in-4, p. 4.

6. « *Baptista Agnese facit* (sic) *Venetiis anno Domini 1554 die 15 julii.* » Zurla, *Di Marco Polo*, Venezia, 1818, in-4, t. II, p. 369. « *No* (sic) *Baptista palnese* (sic) *fecit uenetiis anno domini* 1554 *die 20 octobris rab* (sic). » Marciana, cod. LXII, reproduit par la photographie dans la collection Fischer, publiée par Ongania, Venise, pl. XVII, n° 8.

7. *Catalogue des cartes géographiques de la bibliothèque du prince Labanoff.* Paris, 1823, in-8, n° 2067.

8. « *Hecho en Venecia en 1559, por Baptista Agnose* » (sic) ; collect. de M. S. Perez Junquera, à Madrid. *Lista de los objetos de la Exposicion americanista*, B. 858.

9. « *Baptista agnese fecit uenetijs anno dñi 1564 die 25 mai.* » British Museum, add. MSS. n° 25,442 ; atlas de neuf feuilles. Selon M. Matkovic,

d'anonymes[1], mais dont la main d'œuvre, les dimensions, la calligraphie et les contours géographiques ressemblent tellement aux portulans signés, qu'on ne peut les attribuer qu'à ce cartographe. Un point de repère important, selon nous, pour établir l'origine agnésienne des petits atlas anonymes de

loc. cit., p. 10, il y en aurait un aussi de la même date à la Marciana : « *Ist den* 25 mai 1564. »

1. — Bibliothèque nationale de Paris, fonds latin, nº 18,249. Superbe atlas, de 0m,16 × 0m,25 à l'état fermé, de quatorze feuilles, dont plusieurs sont doubles. La première feuille contient une sphère armillaire ; la seconde porte, au recto, de gueules au bélier sautant d'argent surmonté d'un casque de profil à quatre grilles, et, dans une banderole : « *Dominicvs de Bossis* ».

— Portulan apparemment commandé par Charles-Quint pour son fils Philippe. Collection Spitzer à Paris. Consulter F. Spitzer et Ch. Weiner, *Portulan de Charles-Quint donné à Philippe II, accompagné d'une notice explicative*, Paris, 1875, in-fol., texte 40 p., quatorze photographies. L'original de ce beau recueil, carré à l'origine, a été remonté de nos jours dans le format oblong, en étendant les cartes doubles sur une seule feuille.

— Atlas de la bibliothèque de la faculté de médecine de Montpellier ; 22 feuilles, 0m,42 × 0m,29, portant, sur la première, les armoiries d'un seigneur de Clugny. L'atlas contient une petite boussole sous verre, placée dans l'épaisseur de la couverture. Voir l'article de M. le prof. Cons, *Société languedocienne de géographie*, Montpellier, 1878, t. I, p. 432. Nous sommes redevable à M. Benoist, doyen, pour deux fac-similés qui nous ont été très utiles.

— Portulan de la bibliothèque royale de Dresde, décrit par M. Kohl, *Discovery of Maine*, p. 293, pl. XIV et p. 316, pl. XVII, nº 3.

— Bibliothèque ducale de Wolfenbüttel. Quatorze cartes, 0m,30 × 0m,18. Acheté au prix de 200 ducats.

— Bibliothèque royale de Munich. Planches VI et VII de Kunstmann.

— Bibliothèque de M. le baron Edmond de Rothschild. Portulan de très petites dimensions (0m,18 × 0m,12). Neuf cartes, chacune sur deux pages affrontées. Calendrier, frontispice (vieillard, en costume oriental, mesurant une sphère), zodiaque, chacun une page. Le volume se termine par deux pages ; l'une, Atlas portant le monde ; l'autre, les armes de Charles-Quint. Les bordures et les miniatures, attribuées à Giulio Clovio, sont d'un travail exquis. Reliure italienne, à rinceaux, incrustée de turquoises et de petits cabochons.

acture italienne du milieu du XVIe siècle, c'est la particularité suivante :

Dans la mappemonde (de forme ovale), on distingue des routes ponctuées ou tracées en ruban, partant d'Europe pour aller atterrir en Asie ou en Amérique. Les portulans de 1554, 1564, et celui de Wolfenbüttel, n'ont que deux de ces routes. Commençant à un port d'Espagne, Cadix, ce semble, la première route traverse l'Atlantique, atteint le continent américain à la hauteur du Venezuela, suit la côte méridionale jusqu'au cap Horn, qu'elle franchit, et traverse l'Océan Pacifique dans toute sa largeur. Cette route est libellée : « *El viage de andar a la maluche,* » et elle se trouve marquée souvent en traits argentés, mais oxidés par le temps.

L'autre route, qui n'est que la voie de retour, part des îles de la Malaisie, passe le cap de Bonne-Espérance, et remontant le littoral africain, se termine au port d'Europe d'où elle est partie. Celle-ci, marquée en traits d'or, est intitulée : « *Ritorno de la maluche.* » C'est-à-dire que ces tracés indiquent le tour du monde par les caps de Vasco de Gama et de Magellan.

Le portulan de 1536 de la Bodleyenne, celui de 1543 de Paris, le portulan de 1545 de la Marciana, ainsi que les atlas de Philippe II et de Montpellier, marquent, en outre, une troisième route qui, partant également d'Espagne, franchit l'Atlantique, atterrit à l'isthme de Panama, s'y brise, mais reprend du côté du Pacifique, pour redescendre jusqu'au dessous de l'équateur. Cette route est intitulée : « *El viazo de peru* ».

Les portulans anonymes de Paris et de Dresde, et celui de la Bodleyenne ainsi que le portulan de la collection de M. le baron Edmond de Rothschild, exposent, en plus, une quatrième route, la plus curieuse de toutes. Celle-ci n'est pas au trait continu, mais ponctuée. Elle part d'un port de Normandie, traverse l'Atlantique, atterrit à la hauteur du Canada, au sud des Bacallaos (qui, dans Agnese, est toujours le Groenland), traverse un isthme imaginaire, et, franchissant le Pacifique, va aboutir au Cathay.

Dans ledit portulan de 1536, la route traverse un véritable détroit d'une longueur relativement considérable. Cette quatrième route est intitulée: « *el viazo de fransa* [1] ».

Nous n'avons remarqué ces tracés que sur les portulans signés par Agnese ou sur ceux qui, à cause du format, des ornements, de la calligraphie et des contours géographiques, rappellent le faire de cet habile cartographe.

Les portulans d'Agnese sont généralement composés de douze à quinze feuillets de vélin collés deux à deux sur carton, et, de telle sorte qu'ils forment des pages in-octavo. On y trouve, le plus souvent, douze cartes[2], toutes marines, précédées de trois pages ou de trois feuilles, la première pour frontispice aux armes du propriétaire, lesquelles sont fréquemment omises dans le cartouche resté vide, la seconde pour le zodiaque obligatoire, et la troisième pour un calendrier. Le format des cartes doubles, pris dans l'intérieur des bordures, et sans les marges, dépasse rarement $0^{m},25 \times 0^{m},17$; c'est-à-dire que ce sont des atlas de très petit format. Cette exiguïté dans les dimensions, le fini du travail et la richesse de l'enluminure en or et en couleurs, prouvent que ce ne sont pas des portulans dressés à l'usage des marins, mais des atlas destinés à orner les bibliothèques d'amateurs.

Quant à la valeur scientifique des portulans d'Agnese, elle n'est pas proportionnée à leur mérite artistique. On voit claire-

1. Le fait que cette route française est marquée sur un portulan de mars 1536, c'est-à-dire avant le retour de Jacques Cartier de son second voyage, nous porte à supposer que ce n'est même pas à la première expédition de ce navigateur qu'Agnese fait allusion, bien que les résultats de celle-ci fussent connus en France au mois de septembre 1534, car cette dernière semble avoir passé inaperçue hors de ce pays (*supra*, p. 146). Cette ligne serait donc plutôt une réminiscence du voyage de Verrazzano.

2. Le portulan de 1554 de la Marciana, par exception, contient trente-quatre planches. On en trouve vingt-deux dans l'exemplaire de la faculté de médecine de Montpellier, deux de ces dernières, cependant, ne contiennent qu'une table de la déclinaison du soleil, un tableau de mesures diverses ainsi que des distances astronomiques. Celui dit de Philippe II n'a que quatorze planches.

ment que dès les commencements, en 1536, ce cartographe a adopté un type, dont il s'est à peine départi au cours des trente années de sa carrière. A ne prendre que le nouveau continent, en 1554 comme en 1536, la côte du Pacifique descend à peine jusqu'à l'équateur, s'arrêtant à une « *prouincia de siera* », pour ne reprendre qu'au cap Horn, à l'« *alcipelego de cabo de desiadi* ». Même en 1564, l'île de Terre-Neuve est encore soudée au continent, bien que ses confrères Gastaldi et Diego Homem, dans des portulans dessinés à Venise même, marquassent déjà l'insularité de cette grande île depuis au moins quinze ans.

Les contours sont évidemment empruntés, comme la nomenclature entière, — laquelle est un amalgame singulier d'espagnol, de portugais et d'italien, — à une carte sévillane, qui n'est ni celle de Weimar de 1527, laquelle omet les explorations de Estevam Gomez, mentionnées dans Agnese, ni le planisphère de Ribeiro, où les deux estuaires du golfe Saint-Laurent sont clos [1], tandis que dans Agnese celui du sud reste ouvert. A notre avis, le prototype adopté par ce dernier est le même dont s'est servi Ramusio pour ses *Libri* de 1534, et que nous avons attribué à Garcia de Toreno. Quant aux routes précitées, elles ont été inspirées par les caravelles qui, dans la carte de ce dernier, sillonnent l'Atlantique avec l'inscription « *Alle Indie* », et le Pacifique avec les légendes « *Alle Moluche* » et « *Al Peru.* »

La conclusion à laquelle nous arrivons est, que si on peut découvrir le nom de l'auteur de ces portulans anonymes et le modèle qu'il a suivi, les omissions ou les admissions géographiques (points de repères si décisifs dans beaucoup de cartes), ne peuvent servir ici à déterminer l'époque de leur construction.

1. Selon certains écrivains cette ouverture, béante dans le planisphère de 1527 et dans la carte que nous attribuons à Garcia de Toreno, mais qui est complètement fermée dans la mappemonde de Ribeiro, aurait été close par ordre, afin de dérouter les navigateurs étrangers qui plaçaient en ce lieu l'entrée du fameux détroit pour aller au Cathay. (Köhl, *Discovery*, p. 302.)

Nous devons également rappeler que les contours de la côte septentrionale du Nouveau-Monde, identiques dans ces portulans de dates si diverses, démontrent que les Italiens ignoraient aussi, avant la rédaction des cartes lusitano-françaises, les profils qu'on relève dans le planisphère de Sébastien Cabot.

Avant de terminer, il importe de s'arrêter un instant au portulan Spitzer, pour en déduire une conséquence notable.

Le frontispice de ce bel atlas porte, à droite, les armes de Castille et d'Aragon, à gauche, l'effigie de Charles-Quint, et, sous une représentation de la Providence offrant le globe terrestre à un jeune homme, l'inscription : « *Philippo Caroli Aug. F. optimo princ. Providentia.* » On est donc fondé à croire que c'est un don de Charles-Quint à son fils. Pour les raisons exposées précédemment, nous ne pouvons préciser la date de ce portulan, mais il est évident qu'on n'aurait pas confié à un enfant des cartes de géographie, surtout d'une si grande valeur artistique. Philippe II est né le 21 mai 1527. S'il reçut ce cadeau royal à l'âge de quinze ans, quand son père l'associa au gouvernement, nous aurions ici le maximum des connaissances géographiques du régent de l'Espagne concernant le Nouveau-Monde en 1542. La déduction qu'on doit tirer de ces rapprochements, c'est qu'à cette date les contours de l'île du Cap-Breton, du golfe Saint-Laurent et de Terre-Neuve, n'étaient pas mieux connus des cosmographes espagnols, auxquels Agnese empruntait forcément ses renseignements, que du temps de Ribeiro et de Chaves.

Nous voici arrivés à l'époque des grands changements introduits dans la cartographie de l'Amérique septentrionale ; malheureusement, on ne connaît pas d'œuvres françaises contemporaines du premier voyage de Jacques Cartier. Selon Desmarquetz, Estancelin et Vitet, l'art de pointer les cartes nautiques ne daterait même en France que du milieu du XVIe siècle, puisque ces écrivains qualifient Pierre Desceliers de « créateur de l'hydro-

graphie française. » A notre avis, les cartes anciennes dieppoises — et nous en connaissons une qui porte la date de 1546, laquelle n'est pas la plus vieille qu'on possède, — sont trop savantes et d'un travail trop supérieur, pour ne pas avoir été précédées d'une longue série d'œuvres de ce genre, dues à plusieurs générations de cosmographes habiles et instruits. Comment supposer que le port de Dieppe, alors le premier du royaume, et où avaient été armées les flottes de Jean Ango, n'ait pas créé, dès le commencement du XVI[e] siècle, une école de pilotes et de cartographes ? Ce qu'on doit reconnaître, c'est que les Dieppois s'inspirèrent de l'hydrographie lusitanienne, soit par l'influence directe de cosmographes portugais établis dans les ports de Normandie ou de Bretagne, soit par des cartes importées du Portugal. Ainsi, seulement, peut-on s'expliquer cette transmission servile de contours dont les premiers exemples se voient sur des cartes dressées dans ce dernier pays, et la nomenclature absolument portugaise qui sert de base à toutes les mappemondes dieppoises de la première moitié du XVI[e] siècle.

Nous possédons encore quatre planisphères dieppois construits sous le règne de François I[er], lesquels étaient très probablement les monuments cartographiques les plus beaux et les plus complets qu'on eut vus jusqu'alors. Ce sont les mappemondes manuscrites dites de Harley, de Vallard, de Henri II et celle de Desceliers. Elles sont toutes sorties de France, trois depuis vingt ans seulement. Nous les décrivons ci-après.

Afin de classer ces cartes précieuses, nous avions d'abord espéré pouvoir prendre pour base les configurations anciennement attribuées à l'île du Cap-Breton et aux îles adjacentes. Mais, en cosmographie, on ne peut guère s'appuyer sur des données imaginaires, bien que souvent renforcées par des réalités, car alors le tracé dépend, en une certaine mesure, de l'imagination ou du caprice de chaque cartographe. Cette île de « *Sam Joham*, » ou de Saint Jehan, par exemple, placée dans l'Atlantique, à proximité de la Nouvelle-Ecosse, sur toutes les cartes lusitaniennes et

lusitano-françaises, est certainement chimérique en sa conception première.

Nous ne pouvons y voir, comme la plupart des historiens de la géographie, l'île du Cap-Breton, non plus que dans l'étroit passage qui la sépare du continent, nous ne reconnaissons le détroit de Canso. Si les Portugais, qui, les premiers, marquèrent cette île, avaient autrefois franchi ce canal, on verrait aussi sur leurs cartes l'île du Prince-Edward, qu'ils ne pouvaient manquer d'apercevoir en débouchant dans le golfe Saint-Laurent par cette voie. Le canal qui sépare l'île de la terre ferme ne se prolongerait pas du nord au sud, comme sur les cartes de Viegas, de Desceliers et de Gutierrez. Enfin, ce détroit ne se trouverait pas non plus dans l'Atlantique, parallèlement au continent même, ainsi qu'on le remarque sur la carte harleyenne. Situé de l'est à l'ouest, il partirait de l'Océan pour déboucher dans le golfe, comme l'auraient divulgué des observations aussi élémentaires qu'inévitables. D'ailleurs, dans l'Harleyenne, on voit tout à la fois cette grande île océanienne de Saint Jehan, et un canal séparant l'île du Cap-Breton de la péninsule. On n'a aussi qu'à examiner l'île imaginaire que nous discutons, sa forme, ses dimensions, sa position, et en suivre la filiation depuis les premières cartes lusitaniennes, pour s'assurer que les anciens cosmographes n'ont pas eu en vue la Nouvelle-Ecosse, mais une île supposée, transmise par des modèles d'abord servilement copiés, puis modifiés à la suite de renseignements incomplets ou erronés fournis par des pilotes portugais. Il suffit de rappeler les îles fantastiques des Sept-Cités, de Saint-Brandan, de Juan Estevanez, qui continuent à figurer sur les meilleures cartes jusqu'à la fin du XVIe siècle, pour se rendre compte de la persistance des erreurs de ce genre en cartographie.

On ne peut donc prendre cette partie de la carte comme base d'une classification, surtout, lorsque, en outre, le critique s'aperçoit que la fameuse île océanienne ne se trouve pas sur la carte de Rotz, datée de 1542, tandis qu'elle reparaît, dans sa forme et

ses dimensions lusitaniennes, sur la mappemonde dressée par Pierre Desceliers en 1546.

Nous pensons avoir trouvé un guide relativement plus sûr dans les configurations attribuées à l'île de Terre-Neuve. Il suffit, à notre avis, de partir du principe que la proximité des grands bancs de morues (seul attrait alors des expéditions septentrionales), a porté les pêcheurs à explorer le littoral de la grande île, de préférence aux côtes de la Nouvelle-Ecosse, où le poisson est beaucoup plus rare. Il s'ensuit qu'à la suite d'échanges d'observations et d'épures, selon l'usage, les pilotes ont graduellement éliminé les parties de cet archipel imaginaire dont l'existence n'était pas confirmée par l'expérience, et à reconnaître, mais tard, l'insularité absolue de l'île. En un mot, selon nous, plus Terre-Neuve est morcelée, plus sa délinéation est ancienne.

C'est pour cette raison que nous plaçons la mappemonde harleyenne avant les autres cartes d'origine dieppoise.

20

MAPPEMONDE HARLEYENNE.

Circa 1542.

C'est une mappemonde anonyme de $2^m,85 \times 1^m,20$, sur parchemin, richement enluminée, « construite sur le plan de la carte du globe de Mercator (?) entièrement écrite en français. Les noms de *Gracal* et *Formose* semblent être portugais, et on peut croire que la carte a été traduite de cette langue[1] ».

1. Malte-Brun, *Histoire de la Géographie*; Paris, 1831, in-8, t. I, p. 630. M. J. Carson Brevoort possède une mappemonde dressée par Mercator, signée de son nom, gravée et datée de *1538*, qu'il eut la bonne fortune de découvrir dans un *Ptolémée* ayant appartenu à ce grand géographe; mais nous ne pensons pas qu'elle expose déjà la projection qui porte son nom; laquelle se voit pour la première fois sur la mappemonde publiée à Duysbourg en 1569. Les cartes qu'il émit avant cette époque ne devaient pas différer des cartes plates alors répandues partout.

Elle porte les armes de France surmontées d'une couronne ouverte, et les armes du Dauphin. Le rédacteur [1] du catalogue du Bristish Museum, où cette carte est conservée[2], en infère qu'elle est antérieure à l'année 1536. Nous n'oserions l'affirmer.

La couronne fermée fut adoptée définitivement, non en 1536, mais lorsque Henri II succéda à son père, en mars 1547 [3].

L'insertion de l'écusson de l'héritier de la couronne de France sur une carte nautique n'en détermine pas non plus la date, surtout si l'on veut y voir un emblème se rapportant au titre d'amiral qu'aurait possédé Henri II en 1541 après la disgrâce de Philippe de Chabot, et qu'il aurait porté jusqu'à son avènement au trône [4]. Nous devons rappeler à cet égard que l'amiral de Brion fut rétabli le 12 mars 1542[5] dans tous ses emplois, et que, d'ailleurs, ce ne fut pas le dauphin qui obtint la survivance de Chabot dans l'amirauté, mais le maréchal d'Annebaut.

Nous hésitons aussi à trouver dans cet écusson une preuve que la carte fut faite pour François Ier ou pour son fils et possédée par ce dernier. Le planisphère, dit de Henri II, reproduit par Jomard, et que nous décrivons, porte les mêmes armes; on les voyait aussi sur l'atlas maritime de la vente La Vallière [6], et sur d'autres documents cartographiques de la première moitié du XVIe siècle que rien ne prouve avoir fait partie d'une bibliothèque royale. L'écusson de l'héritier de la couronne s'explique par le simple fait que Henri de Valois était alors duc de Bretagne.

1. *Catalogue of the manuscript maps, charts... in the British Museum*, London, 1844, in-8, p. 23, *Add. MS. 5,413.*

2. Add. MSS. 5,413.

3. Grandmaison, *Dictionnaire héraldique*. Paris, 1861, in-8, col. 193.

4. Murphy, *The Voyages of Verrazzano*, p. 42.

5. « Son innocence ayant été reconnue par arrêt du 29 mars 1541, le Roi le rétablit dans tous ses honneurs et dignitéz, par lettres-patentes du 12 mars 1542. » Anselme, *Histoire généalogique de la maison royale de France*, édit. de 1726-1733, in-fol, t. VII, p. 882. Chabot mourut le 1er juin 1543, et ce fut Claude d'Annebaut qui lui succéda. *Ibidem.*

6. Catalogue dressé par De Bure, N° 4,499.

Dans cette belle carte, la plus rapprochée, ce semble[1], des découvertes accomplies par Jacques Cartier, la partie supérieure du continent américain se termine ici par une péninsule très aiguë, ponctuée de nombreux récifs, aboutissant à une île nommée « *Isle dorbelande* ». Ladite péninsule porte le nom de « *Terre dv Labovrevr.* » Terre-Neuve est morcelée en neuf gros fragments, sans compter une demi-douzaine d'îlots. Le détroit de Belle-Isle est dénommé « *Baye des Chastieulx.* » Le golfe et le fleuve Saint-Laurent, la péninsule Gaspésienne, la baie des Chaleurs, présentent des contours très exacts pour l'époque.

Parallèlement à la Nouvelle-Ecosse, dans l'Atlantique, se trouve la grande île nommée « *Y^e de Saint-Jēh :* » laquelle ne peut être confondue avec l'île du Cap-Breton, car cette dernière est séparée du continent par un canal spécial, courant du nord au sud. Le golfe et le fleuve ne sont pas nommés, et, sur notre calque, nous ne voyons pas non plus le Saguenay, ce qui indiquerait des données cartographiques antérieures au mois d'octobre 1542. Cartier a connu, et, d'après les Indiens, nommé cette rivière, dès le 12 août 1535 [2], mais il ne l'explora qu'au cours de son troisième voyage.

La délinéation du littoral et la nomenclature diffèrent considérablement des cartes de Weimar, surtout dans la région du Penobscot. On n'y voit pas, comme sur toutes les cartes lusitano-sévillanes, ce large estuaire triangulaire semé d'écueils, et placé entre le cap *d'Muchas Yslas* et les *Arecifes,* mais une rivière plus étroite, se divisant en deux branches, dans la forme d'une double potence, et dénommée : « *R. grande.* » C'est le fleuve que

1. Dans un MS. anonyme du Bristish Museum (Sloane MSS., 117), intitulé : « *De principiis astronomiæ* », on trouve une mappemonde de petites dimensions, où la péninsule floridienne se continue au nord, sans solution de continuité, jusqu'au « *C. Rasu* », en face duquel se trouve un îlot dénommé « *viridis insula* ». Sur le littoral de l'Atlantique on lit : « *tēra francisca nup. lustr.* » Nous ne saurions dire si cette légende se rapporte aux découvertes de Verrazzano ou à celles de Cartier.

2. *Brief récit,* éd. de Tross, f. 8, versò.

Alfonce appellera bientôt « la riuière de Norembergue qui est nouuellement découuerte par les Portugalois et Espagnols. »

Les noms qu'on relève sur cette partie de la côte apparaissent ici pour la première fois. En longeant le littoral, depuis la partie supérieure de la Nouvelle-Ecosse jusqu'à l'embouchure de l'Hudson, là où dans Ribeiro on lit : « *tr̃ra do brotô., R : de la buelta, sarçales, R : de mõtanas, golfo, medanos, arecifes, C : d'muchas yllas, motañas, arciepielago de esteuã Gomez, S : Juã Baptista, R : de buena madre, motana v'de, b : de S. atonjo,* » la carte Harleyenne porte, dans le même ordre : « *R. de S. Jeh., coste de Rinny, capa de baranasie (?) b.* ou *S. peq. (baya pequeña ?), entree du destroit* (c'est-à-dire le passage entre la fameuse île « *de Saint-Jehan* » et la terre ferme) *c. ragras (?) R. de ilheo, p. aguada, panono, R. de paleia, R. grande, R. de buelta, R. de paleia (bis), costa de brada, R. de Volta, Ancon (?) das yllas, C. dangra, R. de môtes, R. de casrond, Sarras (?), acuneconda (?), fi dagus* (ces quatre derniers mots forment peut-être une phrase), *Los Rios, de fima (?), R. de ozo (oro ?), Costa da ta Gouñcaieres (?), Gouffre de la* + »

Ces noms donnés ici tels que nous les lisons, sans prétendre les expliquer, démontrent que la carte Harleyenne n'a pas emprunté ses configurations, ses noms et ses légendes à l'hydrographie lusitano-sévillane, mais bien à une carte portugaise, modifiée et complétée dans ses parties les plus septentrionales sur les épures rapportées par Jacques Cartier en 1536. Si le cartographe lusitano-dieppois, à qui nous devons cette belle mappemonde, avait connu les cartes lusitano-espagnoles, il aurait peut-être omis, comme ici, de mentionner Estevam Gomez, mais le vaste estuaire du Penobscot, en sa forme bizarre, parsemé de récifs, tel qu'il est tracé sur les cartes de Garcia de Toreno, de Ribeiro, d'Agnese, et de tous les cartographes qui ne se sont inspirés que des œuvres lusitano-espagnoles, n'eut pas échappé à son pinceau.

21

HYDROGRAPHIE DE JEAN ROTZ.

AU-DESSOUS d'un écusson aux armes de Henry VIII on lit la déclaration suivante, qui sert de titre : « *This boke of Idrography is made by me Johne Rotz, sarvant to the Kinges mooste excellent Majeste. God save his Majeste.* » 1542.

A la fin :

« *Heir endeth this booke of Idrography, made by me Johne Rotz, sarvant to the Kinges mooste excellent Majeste in the yer of our Lord Gode Jm. Vc.* XLIJ, *and of his regne the* XXXIIIJ *yere.* »

Le deuxième feuillet contient une longue dédicace au roi d'Angleterre, écrite en français, dont voici le commencement :

« A la tresexellente et tressacrée (Majes té du Roy)
mon souuerain signeur et maistre.

Nous voyons communement (tres puissant et tres noble prince) les hommes commencer leurs oeuures auec certaine intention de les adrecer vgne part Et dieu tout puissant par son ordonnance les adrecer vgne aultre part auec milleure fortune por louurier que souuente ffoys son propre espoyr ne luy promect quy est por confermer le commun prouerbe quy dict que (lhomme propose et dieu dispose) ce que moy mesme (Sire) ay presentement tresbien esprouue Parce que ja long temps a ayant le desir et affection de faire quelque œuure plaisante et agreable au Roy de France quy adonc estoyt mon souuerain et naturel signeur Et apprez auoyr considre le monde estre assez Remply de cartes marines selon la maniere vulgaire je maduisay por le mieux de luy faire et drecer ung liure contenant toutte lidrographie ou science marine Pource quil nen auoyt par auanture encore veu de semblable Et aussy pour ce quil seroyt plus utille et prouffitable et de plus grand esprit et plus ayse et facile a manyer et regarder que ne seroyt vgne longue carte marine de quatre ou cinq verges de long Parquoy (sire) apprez auoyr mis accord entre

loppinion et le désir Je commencay lœuvre auec lentention deuant proposee mays comme ja elle estoit ou peu sen failloyt (accomplie) notre signeur quy de touttes choses veult disposer selon son plaisir la voullu adrecer vgne aultre part auec milleure fortune que moy mesme nesperoys comme jestime veu que telle en a este lordonnance divine Laquelle nous congnoissons pour certain ne Rien faire ou disposer que por la milleure fin Or doncqz trescher (sire) puys que dieu et fortune mont tant faict de grace et faueur que daconduire et gouuerner la navire de ma simple et petite personne errant et nauigant par les wndes et flotz de ceste mer mondayne Jusqz a puenir et arriuer por dernier Refuge poser lancre au tres noble et tresexellent port de vtre tant gratieux et desire seruice Pour Illec ancrer en repos et sauluete auec mon petit esquipage et mathelotage de femme et enfantz) il vous plaira daussy bon cœur receuoyr lœuvre par diuin voulloyr preordonnee destre presentee vtre serenissim personne... »

Ce que nous devons retenir de cette épître, c'est la phrase où l'auteur reconnaît qu'il avait composé cet ouvrage parce que depuis longtemps il était animé du désir « de faire quelque œuvre plaisante et agréable au Roy de France quy adonc estoyt son souuerain et naturel seigneur. »

Jean Rotz était donc français de nationalité, et c'est en langue française qu'il rédigea d'abord son Hydrographie. C'est tout ce que nous savons de ce cosmographe, dont le nom est essentiellement flamand. Comme la vassalité des Flandres par rapport à la France fut abolie en 1526, ce n'est pas au nord de la Picardie qu'il faut chercher le lieu de résidence de Rotz, à moins qu'on ne veuille faire remonter la construction de son atlas à une date antérieure au traité de Madrid, ce que les renseignements géographiques qu'il nous donne ne permettent pas d'admettre. C'est donc en France même que vivait ce cosmographe lorsqu'il émigra en Angleterre, et il n'y a pas lieu, conséquemment, de s'enquérir s'il fut un des Flamands qui passèrent dans ce pays avec Anne de Clèves en 1540 [1].

Quant aux cartes qui nous intéressent, elles sont au nombre

1. Malte-Brun, *Hist. de la Géographie*, t. I, p. 631.

de trois. Grâce à l'obligeance de miss L. Toulmine Smith, qui a bien voulu en prendre un calque sur l'original conservé au British Museum[1], nous pouvons décrire la partie qui concerne les régions septentrionales du nouveau continent.

La moins importante de ces cartes (au feuillet 29), est une section du globe terrestre où la Nouvelle-Ecosse, du 45e degré de latitude jusqu'au 53e degré nord, est dénommée, « *the new fonde Illande.* » Terre-Neuve est fractionnée en cinq îles.

La seconde carte (au feuillet 22), donne une délinéation très étendue du littoral du Groenland, ici appelé « *cost of Labrador*, » un simple profil des deux estuaires du golfe Saint-Laurent, et sept fragments de l'île de Terre-Neuve, émergeant du cadre. Tous les noms sont portugais, et dans l'ordre des anciennes cartes lusitaniennes. Le détroit de Belle-Isle, très apparent, n'est pas nommé. La configuration générale de cette partie est identique à l'Harleyenne.

La troisième carte (au feuillet 24) est plus importante que les précédentes. L'entrée méridionale du golfe, le détroit de Belle-Isle, celui de Canso, la baie des Chaleurs, sont nettement tracés. Terre-Neuve est en dix fragments, séparés par un immense bras de mer de l'est à l'ouest. L'île d'Anticosti est omise, et la nomenclature est presque entièrement portugaise. Quelques noms rappellent le prototype lusitano-français : « *Cap de Ras, Ille de Joan estez, c. Bretons, ille verte.* » Rotz a superposé deux ou trois légendes anglaises. Ainsi, sur l'Atlantique, parallèlement à Terre Neuve et à la Nouvelle-Ecosse, on lit : « *The new fonde londe whar men goeth a fisching.* »

Si on ne voit pas l'île d'Anticosti sur la carte de Rotz, il faut

1. MSS. Royal 20. E IX. Nous renvoyons le lecteur à la description qui est donnée dans le *Catalogue of the manuscript charts maps... in the British Museum*; London, 1844, in-8, t. I, p. 22. C'est également à miss Smith, habile paléographe, que nous devons nos autres calques de cartes de cette admirable collection.

attribuer cette omission à un simple lapsus; mais la raison pour laquelle la fameuse île de St-Jean, dans l'Atlantique, n'y figure pas non plus, c'est que l'hydrographe franco-anglais s'est servi, pour toute la partie du littoral au sud du cap Breton, d'une carte lusitanienne plus moderne que le modèle de l'Harleyenne, comme on peut s'en assurer par sa délinéation de l'embouchure du Penobscot. Pour la partie septentrionale, c'est une carte lusitano-dieppoise dont il a fait usage, apparemment le prototype de l'Harleyenne. Quant à la côte méridionale à partir du cap Breton, on relève les noms suivants, lesquels ne nous paraissent pas plus intelligibles que ceux donnés dans notre description de la carte dite de Harley : « *Cabo de Rio*, *a portacam* (?), *C. do bertã*, *C. do barc'* (?), *oest zamo Rio da volta, capo da Rocha*, *Rio do taby* (?), *Rio das almadias, costa dagu lo* (?), *Gouffre dazcy* (*de la cruz?*), *Rio de Sanz* (*S. Juan?*) *cabo da* (?), *armpelagi*, (*arciepelago?*), *hermoses*, *B. de S. Jehã baptesti*, *C. de Bona madre.* »

Quant au texte qui accompagne les cartes, il ne contient aucune description géographique. Ce sont surtout des calculs. Si Rotz a évité soigneusement de reconnaître les explorations de Jacques Cartier, par des noms français, tels que Belle-Isle et la baie des Châteaux, qu'il a certainement connus, le lecteur remarquera que Rotz omet aussi de mentionner les découvertes des Anglais. Le fait est, qu'au milieu du XVIe siècle, les voyages des Cabot étaient oubliés. Il fallut le retour de Sébastien dans l'année 1547, pour en raviver le souvenir.

22

ÉPURES DE JEAN ALFONCE.

A l'époque des voyages de Jacques Cartier, la France ne manquait pas de cosmographes[1], et, cependant, les épures placées en tête des chapitres de la *Cosmographie* manuscrite de Jehan Alfonce[2] sont, après la mappemonde d'Oronce Fine et l'Atlas de Rotz, les premières délinéations géographiques d'origine française mentionnant le Nouveau-Monde, que nous ayons rencontrées[3]. 1544-1545.

1. Bibliothèque nationale de Paris, MSS., fonds français, nos 1,388, 2,132 (Germain Sorin, pilote), 742 et 1,748 (Jehan de Conflans), 24,269, 24,909, 2,794, 27,374; les œuvres géographiques de Jehan de Clamorgan et de Pierre Desceliers, ce dernier dans la force de l'âge en 1537, etc., etc.

2. MS. de la Bibliothèque nationale de Paris, fonds français, N° 676 (ex. Baluze, 7,125 a). C'est un in-folio de 194 feuillets, chiffrés au verso, auquel il manque les deux premiers; mais le dernier permet de reconstituer le titre, qui aurait été : *Cosmographie auec espere et regime du Soleil et du Nord en nostre langue françoyse composee par Jehan Allefonsce et Paullin Secalart cosmographe de Honnefleur.* Ce manuscrit est sur papier, d'une écriture régulière du milieu du XVIe siècle. Malgré la phrase : « pour faire servisce a Vostre Maigestay reaille, » et des lettres initiales très ornées, nous hésitons à y voir l'original de dédicace, car il est d'une calligraphie trop inférieure pour avoir été offert à un roi amateur d'art, comme l'était François Ier.

3. Le millésime de 1533 que donne Santarem à sa reproduction de la carte de « Jacques de Vaulx, pilote pour le roi » (*Atlas*, part. IV, planche 64), porterait à supposer que cet excellent cosmographe construisit des cartes déjà à cette époque. Mais c'est une erreur. Les « *premieres ovvres de Jacqves de Vavlx pilote pour le roy en la marine,* » dont la Bibliothèque nationale de Paris possède deux superbes exemplaires autographes (fonds français 150 et

Jehan Alfonce ou Allofonsce « natif du pays de Xainctonge près la ville de Cognac, » était « capitaine et Pilote du Roy Francoys Premier [1] » et, à ses heures, quelque peu pirate : « Depuis cet aage les barbares et chrestiens ont souffert beaucoup de maux de l'incursion des Coursaires qui ont souventes fois mouillé l'ancre, bruslé et saccagé les habitants de l'isle [de Porto Rico]. Jean Alfonce, Sainctongeois de nation, s'il estoit en vie, il scauroit bien qu'en dire, suivant le recit quil m'en a faict jadis, estant detenu prisonnier par expres commandement du roy dans les prisons de la ville de Poitiers [2]. »

C'était alors un vieillard :

Fortune lors, qui ses faits valeureux
Avoit conduit au temps de sa jeunesse
L'abandonna, et en lieu malheureux
Le rend captif en sa foible vieillesse [3].

9,175), et où Santarem a certainement puisé son modèle, sont datées, dans la dédicace au duc de Joyeuse, « en la ville françoise de grace (Le Havre) l'an M D LXXXIII, » et « M D LXXXIIII. » Les plus anciennes cartes de lui qu'on connaisse sont, si nous ne sommes pas trompés par l'homonymie, *Le vrai Pourctraict de Genuere* (Rio de Janeiro) et celui du *Cap de Frie* (Frio) « faicts en Dieppe lan 1579, » et signées : « Jqez de Vau de Claye. » Lesquelles cartes furent découvertes ou exhumées par M. Ferdinand Denis, il y a une vingtaine d'années. Elles sont aujourd'hui exposées dans la galerie de géographie de la Bibliothèque nationale de Paris.

1. *Les Voyages auantureux*, 1559, f. 68 verso. Thevet, qui le connaissait personnellement, et Hakluyt, le disent également de Saintonge. C'est à tort que les Portugais veulent en faire un de leurs compatriotes. Les textes mêmes qu'ils invoquent vont à l'encontre de cette assertion : « *Joannis Affonsi Francez, qui erat expertus in viagiis ad Brasiliarias insulas...* » D'Avezac, *Bulletin de la Soc. de Géographie;* août et sept. 1857, p. 322.

2. *Le grand Insulaire et Pilotage d'André Theuet, Angoumoisin, cosmographe du Roy.* MS. Bibliothèque nationale, fonds français, n° 15,452, t. I. Il dit aussi : « Comme ie luy dis, luy estant detenu prisonnier à Poictiers, pour la prinse de quelques navires d'Espaigne. » *Cosmographie*, Paris, 1875, in-fol., t. II, f. 1021.

3. Vers de Marnef, dans les *Voyages auantureux.*

Mais si le récit que donne Barcia [1] est véridique, Alfonce, incorrigible, à peine sorti de prison, aurait recommencé à écumer les mers.

Cet écrivain relate les hauts faits d'un Juan Alphonso, corsaire français, galicien ou portugais (il ne sait au juste lequel), qui, ayant capturé dans les parages du cap Saint-Vincent des navires basques chargés de ferraille, aurait été poursuivi, sur l'ordre de l'empereur Maximilien, par Pedro de Menendez, attaqué sur les côtes de Bretagne et blessé à mort. Les assertions de Barcia sont confirmées par ces autres vers de Marnef :

> La mort aussi n'a point craint son effroy,
> Ses gros canons, ses darts, son feu, sa fouldre.
> Mais l'assaillant l'a mis en tel desroy
> Que rien de luy ne reste plus que poudre.

Ce fut lui qui conduisit au Canada les deux navires de Roberval [2]. Parti de Honfleur le 22 août 1541, il explora le golfe Saint-Laurent, depuis le détroit de Belle-Isle jusqu'au cap Rouge, et il paraît être resté dans ces régions deux années. Alfonce revint en France, dit-on, avant Roberval. Ce dut être, alors, avec d'Auxilhon de Senneterre [3], lieutenant de ce dernier,

1. *Ensayo Cronologico para la historia general de la Florida*. Madrid, 1723, in-fol., f. 58.

2. « *Chiefe Pilote to Monsieur Roberval;* » titre de la traduction d'un fragment du routier d'Alfonce : *Course from Belle-Isle*, publié par Hakluyt, *Principall Navigations*, t. III, p. 237.

3. Hakluyt a eu connaissance des lettres de grâce que nous avons publiées d'après les MSS. originaux. Il dit même qu'elles furent octroyées en présence d'Alfonse; mais le compilateur anglais commet la singulière méprise de croire que l'objet de la clémence de Roberval était Senneterre lui-même : « *There is pardon to be seene for the pardonning of Monsieur de Senneterre... given in Canada in the presence of the sayde John Alphonse.* » *Principall Navigations*, t. III, p. 237.

peu après le 11 septembre 1543, date de la procuration donnée au Fort de Francoys-roy.

Il est néanmoins possible que la connaissance des côtes de l'Amérique septentrionale, dont ce pilote habile fait montre dans son *Routier*, provienne de voyages antérieurs, puisque, selon Jean de Marnef (et non selon Mellin de Saint-Gelais, comme nous l'avons dit[1]), il avait

« ... Suivi plus de vingt et vingt ans
Par mille et mille mers, l'un et l'autre Neptune. »

Les cartes d'Alfonce qui nous intéressent sont au nombre de quatre, et elles se trouvent en bordure à la partie supérieure des feuillets 178, 180, 184 et 186 de son *Routier*. Cet ouvrage, qu'il ne faut pas confondre avec les *Voyages avantureux* dudit Alfonce, imprimés en 1559, 1578, 1598, 1602 et 1605, fut commencé en 1544, et achevé à la Rochelle le 24 novembre 1545, non par Alfonce, mais par Secalart, cosmographe de Honfleur, soit en conséquence de l'emprisonnement à Poitiers du pilote saintongeois, par l'ordre du roi, pour pillage commis à Porto Rico, soit à cause de sa mort.

1. Dans nos *Notes pour servir à l'histoire de la Nouvelle-France*, p. 6. Les vers signés Sc. de S. M. sont de Scevole de Saincte Marthe. La pièce de vers (huit quartains en deux pages) est de Jan de Marnef. Le *Sonnet d'Alfonce* est signé *Rog. Maïs (?)* Il n'y a donc pas un seul vers de Saint-Gelais. Quant à la date du privilège que, suivant Brunet, nous avons rapporté au 7 mars 1547, nous n'osons plus être aussi affirmatif, car l'édition de 1559, que nous avons sous les yeux, ne contient aucun extrait du privilège. L'extrait qu'on y voit n'est afférent qu'au *Bisselin*. Nous ne pouvons donc en tirer la conclusion que Alfonce mourut avant 1547. Le récit de Barcia, au contraire, nous permet de donner une date approximative, puisqu'il y est dit que Menendez attaqua le corsaire français par l'ordre de Maximilien, neveu et gendre de Charles-Quint, lequel, en l'absence de ce dernier, gouverna l'Espagne de 1546 à 1551. C'est donc entre ces deux dates qu'il faut placer la mort de Jehan Alfonce.

Les cartes d'Alfonce ne sont que de succinctes épures, de $0^m,20 \times 0^m,7$, avec des noms et des légendes qu'on ne retrouve pas tous dans les cartes postérieures. Le golfe Saint-Laurent est nommé *l'Entrée des Bretons,* la Nouvelle-Ecosse, la *Couste du Laboureur*, le cap Ann, *le cap de la Franciscane.* En maintenant le nom du cap Breton, Alfonce donne aussi à entendre qu'on l'appelait antérieurement le *Cap Sainct Jehan.* Notons, enfin, que, selon lui, le Saguenay, qu'il croyait une mer, était le détroit tant cherché : « J'estime que ceste mer va à la mer Pacifique ou bien à la mer du Cattay. »

L'épure placée en tête du feuillet 184 (*ex* 187) doit surtout être examinée, malgré sa brièveté et la rareté de ses légendes, car elle donne la conception la plus ancienne que nous ayons, d'un témoin *de visu* [1], du littoral, depuis le cap de *Noroveregue* (cap Sable) jusqu'au nord de Belle-Isle. Ce qui nous frappe, c'est l'île du Cap-Breton, de grandes dimensions, à sa vraie place, et distinctement séparée du continent par un canal correspondant parfaitement au détroit de Canso, comme dans Rotz.

Nous pourrions terminer ici cette liste d'œuvres cartographiques, car, si on ne peut dire où et quand le planisphère de Sébastien Cabot a été gravé et publié, le millésime de M.D.XLIIII ne laisse aucun doute sur l'époque de sa construction. Nous avons pensé, cependant, qu'il serait intéressant de continuer notre travail, afin de signaler les contours et les légendes empruntés à des cartes antérieures, et qu'on retrouve néanmoins dans des planisphères et des portulans dressés subséquemment. Ces descriptions, comme celles qui précèdent, ne sont que des chaînons disjoints dont les attaches peuvent se retrouver. Les chercheurs qui auront la bonne fortune de les

1. Nous n'avons aucune preuve que Rotz et les auteurs des cartes dites de Harley et de Henri II aient navigué dans ces parages.

découvrir, pourront alors rétablir l'enchaînement logique et nécessaire de tous ces documents, qui sont la base même de l'histoire des découvertes transatlantiques.

23

MAPPEMONDE DITE DE HENRI II.

1546. L'ORIGINAL de cette belle carte appartenait à M. Jomard. Mis en vente avec sa bibliothèque, le 4 avril 1864 [1], sur la mise à prix de 2,000 francs, on le retira faute d'enchères. Il se trouve aujourd'hui dans la collection de M. le comte de Crawford et Balcarres.

M. D'Avezac dit [2] : « Un examen plus attentif a fait remarquer sur l'emplacement du Canada, une miniature caractéristique, d'après laquelle nulle autre date ne peut être admise que l'année 1542, sous le règne de François Ier. »

Nous pensons qu'il s'agit de la scène représentant, sur les bords du Saguenay, un peloton de soldats commandés par un officier, suivie de la légende : « *Mons. de Roberual.* » Ces mots

1. *Catalogue des Cartes, plans, etc., de M. Jomard.* Paris, 1864, in-8, 16 pp. N° 121. Une quantité considérable de cartes manuscrites, jetées en tas dans un coin, ne trouvèrent pas d'acquéreurs, et elles disparurent avec le magasin de Duprat. Peut-être que la carte de Descelliers de 1550, qui devait former les nes. XXIII et XXIV des *Monuments*, était du nombre!

2. *Inventaire*, dans le *Bulletin de l'Académie des Inscript. et Belles-Lettres*, pour avril 1867.

seraient interprétés comme indiquant le lieu de séjour de ce gentilhomme à l'époque où la carte fut dessinée.

Il importe donc de fixer la date de l'arrivée de Roberval au Canada et celle de son départ de ce pays.

Pour le troisième voyage de Jacques Cartier et l'expédition de Roberval — qui sont connexes, — on ne possède que trois documents, et encore ne les connaissons-nous que d'après des fragments publiés en anglais par Hakluyt [1]: Ce sont 1°, un récit attribué à Cartier, qui s'arrête au cours de l'exploration du fleuve Saint-Laurent, vers la mi-septembre 1541 ; 2°, un récit attribué à Roberval, continué jusqu'à la fin de juillet 1543 ; 3°, une description hydrographique faite par Jehan Alfonce d'une exploration de 230 lieues du littoral méridional depuis Belle-Isle.

Selon ces documents, Cartier, parti de Saint-Malo le 23 mai 1540, avec cinq navires, serait arrivé à Terre-Neuve après une navigation de trois mois. Le 2 septembre, il aurait renvoyé à Saint-Malo, deux navires conduits par Marc Jalobert, son beau-frère, et Etienne Noël son neveu.

Quant à Roberval, il aurait appareillé de la Rochelle le 16 avril 1542 [2], et commencé, le 5 juin 1543, son exploration du Saguenay.

Ces dates sont erronées. Le lecteur nous pardonnera de les rétablir en précisant la chronologie des actes se rapportant à l'expédition de Roberval et de Cartier.

Le 15 janvier 1540, François Ier, étant à Fontainebleau, accorde des lettres-patentes à Jehan François de la Roque, seigneur de Roberval, Picard, et le nomme « lieutenant général chef et ducteur [3] ».

Le 6 février suivant, Roberval prête serment entre les mains du cardinal de Tournon [4].

1. *Principall Navigations*. London, 1599-1600, t. III, p.
2. « *Set sayle from Rochelle the 16 of April 1542.* » *Idem*, p. 242.
3. *Notes sur la Nouvelle-France*, N° 374, p. 243-253.
4. *Ibidem*.

Le lendemain 7 [1], de nouvelles lettres-patentes amplifient et confirment celles du 15 janvier. Le 9 mars, elles sont entérinées au parlement de Rouen.

Le 27 février 1540 [2], Roberval nomme pour mandataire en France, son lieutenant, Paul d'Auxilhon, seigneur de Senneterre, en la sénéchaussée de Carcassonne.

Le 9 mars [3] suivant, le parlement de Rouen autorise Roberval à mettre à exécution la clause des lettres-patentes lui permettant de prendre dans les prisons une certaine classe de condamnés pour être embarqués sur les navires.

Le 17 octobre 1540 [4], François I[er] nomme Jacques Cartier « capitaine général et maistre pillotte, » de l'expédition.

Le 28 octobre [5], Henri de Valois, en sa qualité de duc de Bretagne, ordonne que les prisonniers choisis dans les geôles de son ressort seront remis à Cartier.

Le 3 novembre, le roi octroie de nouvelles lettres-patentes concernant l'embarquement de condamnés pour crime « hors d'hérésie et lèse majesté divine et humaine [6], » jusqu'au nombre de cinquante.

Le 12 décembre 1540, le roi se plaint du retard que souffre l'envoi de l'expédition.

Le 3 avril 1541, de nouveaux actes concernant l'emploi de condamnés sont passés à Bordeaux [7].

Le 7 mai 1541, Cartier, étant à Saint-Malo, consent, par acte

1. *Ibidem*, N° 376, p. 259-264.

2. *Ibidem*, N° 375, p. 254-258.

3. *Ibidem*, N° 378, p. 268-271.

4. Alf. Ramée, documents inédits, dans le *Voyage de Jacques Cartier en 1534*. Paris, Tross, 1865, in-8°, p. 12-17.

5. *Ibidem.*

6. E. Gosselin, *Nouvelles glanes historiques normandes*. Rouen, 1873, in-8, p. 4.

7. Actes de M[e] Belleval, notaire à Bordeaux. Faillon. *Hist. de la Colonie française au Canada*, Paris, 1866, in-8, t. I, p. 41.

notarié, à ce qu'une somme de 45,000 livres reste aux mains de Roberval [1].

Cartier part avec cinq navires (ou trois seulement ?) [2] de Saint-Malo, le 23 mai 1541, dit Hakluyt.

Le 10 juillet 1541, le chancelier Poyet mande au parlement de Rouen que « le roy trouuait bien extrange que ledit Roberva n'estoit encore parti [3]. »

Le 18 août, Roberval écrit de Honfleur qu'il partira sous quatre jours.

Effectivement, Roberval appareille enfin, non de la Rochelle le 16 avril 1542, comme ledit Hakluyt [4], mais de Honfleur,

1. M. Alfred Ramée, *loc. cit.* p. 25.

2. Le dispositif du jugement de 1544, donne à entendre que si les lettres-patentes portaient que l'expéditon serait composée de cinq navires, et s'il y eut effectivement un litige s'appliquant à cinq navires, Cartier n'en employa que trois pour le voyage de 1541. C'étaient l'*Esmerillon*, appartenant au roi; l'*Ermine*, et un « tier navire, » non nommé. Les deux autres navires furent employés, ce semble, avec le troisième, lors du voyage de rapatriement en 1543. Cette interprétation a pour base le fait que le juge n'accorde pour ces deux derniers navires, que « six mois à cent livres le mois. » Ramée, *loc. cit.*, p. 29. Cependant, l'espion envoyé par le Conseil des Indes afin de surveiller cet armement, en mars ou avril 1541, rapporte « *que en Sanmalo de Lila se armaban 13 Naves... tenia Jaques Cartier... a poblar una tierra que se llamaba Canada.. partiria mediado Abril...* » Il y avait en outre pour la même expédition : « *en Anaflor y Conaflor quatros Galeones.* » Buckingham Smith, *Colec. de doc. para la historia de la Florida*, p. 107.

3. Archives de la cour d'appel de Rouen ; Registre des patentes, 1540 *sequitur*, cité par Gosselin, *loc. cit.*, p. 6.

4. Gosselin, *Ibidem*. Navarrete (*Bibliotheca Maritima*, t. I, p. 396), cite des dépêches de l'ambassadeur d'Espagne en France, « *Da parte de los armamentos navales, que alli se hacen à costa del que dicen rey de Navarra, del almiralle de Francia, del cardinal Turnon* (sic) *y de Madama de Tampes* (sic), *para ir en pasando febrero à una navegacion, que se presume sea à robar à los vassalos de S. M. que vienen de Indias.* » L'Ambassadeur rapporte à son souverain « *que tiene entendido haber salido del puerto de Saint-Maló el corsario*

le 22 août 1541. Nous ne savons quelle fut la durée de sa traversée; mais à peine arrivé, dans le courant de l'automne de 1541, Roberval renvoie Senneterre en France, chercher des secours.

Le 26 janvier 1542 [1], François Ier nomme Senneterre au commandement de deux navires envoyés « pour secourir, subvenir et ayder audict seigneur de Roberval, de vivres et autres choses dont il a très grand besoing et necessité », et rappelle que Senneterre a déjà « faict ledict voyage. »

Le 9 septembre suivant, du fort de François-roi [2], Roberval, à la requête de Senneterre, fait grâce à certains mutins.

Cartier revient en France, et s'y trouve le 21 octobre 1542, après être parti du Canada probablement en septembre de cette année. C'est la conclusion que nous tirons du jugement de 1544 (mentionné ci-après), où il est dit qu'un des navires a été « pour dix-sept mois audict voiaige. » Parti de France en mai 1541 et revenu dix-sept mois après, Cartier était nécessairement de retour dans son pays au mois d'octobre 1542. On s'explique alors qu'il se soit rencontré avec Roberval au moment où celui-ci, parti de France le 22 août 1541, arrivait au havre Saint-Jean [3].

*Jaques Quartier, y està y a en tierras nuevas de Portugal (*au havre Saint-Jean?*) y ha parado en un puerto congelado hasta el buen tiempo; y que el capitan Robertual debia partir en breve con ocho ó nueve naves para ir contra los habitantes de las Indias de S. M.* » Malgré les espions que l'Espagne entretenait dans les ports de Normandie (*Supra* p. 146), ce n'est donc que quatre mois après le départ de Roberval que l'ambassadeur de Charles-Quint était informé de faits se passant à une distance si rapprochée de Fontainebleau; car les dépêches les mentionnant ne sont que du 17 décembre 1541.

1. *Notes sur la Nouv. France*, N° 379, p. 272.

2. *Ibidem*, N° 380, p. 273. « *Fort of France-Roy, built in August and September 1542* »; Routier d'Alfonce, Hakluyt, t. III, p. 242. En tout cas, Cartier, dans le fragment de son troisième voyage, parle déjà au 7 septembre 1540 (*sic pro* 1541), de Charles-Bourg-Royal, établissement qu'on pense avoir été situé au cap Rouge d'aujourd'hui, sur le Saint-Laurent.

3. La nouvelle en parvint à la Cour probablement par le navire que montaient Marc Jalobert et Étienne Noël.

Le 3 avril 1543 [1], le roi autorise Cartier à assigner en règlement de comptes, Roberval alors au Canada.

Le 11 septembre 1543, Roberval nomme Senneterre son mandataire à l'effet d'aller quérir deux navires qu'il avait laissés à la Rochelle.

Le 21 juin 1544, en présence de Robert Legoupil, lieutenant général en la juridiction de l'amirauté à la table de marbre au parlement de Rouen, Jacques Cartier reconnaît « avoir receu *par les mains* dudict de la Rocque, sieur de Robertval, six centz escus soleil vallans trese cents livres [2]. »

Mais quand Roberval revint-il en France ?

Dans le libellé du jugement de 1544, allusion est faite au troisième navire de l'expédition de Jacques Cartier « pour dix-sept mois qu'il a esté audict voiaige dudict Cartier, et pour huict mois qu'il a esté à retourner querir ledict Robertval audict Canada au péril de nauléaige [3]. »

Si le premier de ces chiffres nous permet de fixer l'époque du retour de Cartier, le second n'est pas aussi favorable pour nous donner celle du retour de Roberval; car nous ne savons de quand faire dater ces « huict mois. »

Notre théorie est que Senneterre parti du Canada dans la première quinzaine de septembre 1543, arriva en France à la fin d'octobre, et que le roi, à la première nouvelle de la détresse de Roberval, donna l'ordre de le rapatrier avec les navires qui partirent immédiatement après de la Rochelle. Cartier aurait alors ramené Roberval en France au mois de juin 1544.

Roberval, conséquemment, resta au Canada jusqu'en mai 1544. Partant de l'hypothèse de MM. Jomard et D'Avezac, tout ce qu'on peut donc affirmer, c'est que la carte dite de Henri II fut dressée entre août 1541 et juin 1544. Charlevoix dit bien que

1. Ramée, *loc. cit.*, p. 21-23.
2. *Ibidem*, p. 30.
3. *Ibidem*, p. 29.

« Roberval fit un nouvel embarquement en 1549 [1], » ce qui reculerait encore la date de la confection de la carte, mais cette assertion, empruntée à Le Clercq [2], nous paraît erronée. Ainsi, selon ce dernier, Roberval serait mort dans cette expédition de 1549; or Thevet, ami personnel du terrible capitaine, dit qu'il périt assassiné la nuit près le charnier des Innocents [3].

Ce qui précède était écrit, presque sous presse, lorsqu'une note obligeante de M. le comte de Crawford et de Balcarres [4], l'heureux possesseur de cette belle carte, est venu dissiper nos incertitudes. Il y est dit que M. Major, conservateur des cartes géographiques du British Museum, a eu l'habileté de déchiffrer la légende suivante, qui avait échappé à Jomard et à M. d'Avezac :

« *Faictes à Arques par Pierre Desceliers, presb^re^ 1546.* »

On lit dans l'Hydrographie du P. Fournier :

« La 3. especes est de certaines cartes qu'on appelle Reduites, dont vn nommé le Vasseur [5] natif de Diepe a enseigné la pratique à nos François. Cet homme quoyque tisseran en son bas aage,

1. *Histoire de la Nouvelle France*, 1744, in-4, t. I, p. 22.

2. *Premier Etablissement de la Foy dans la Nouvelle France.* Paris, 1691, in-8, t. I, p. 14.

3. « Mon familier, » l'appelle Thevet. Ailleurs, ce dernier ajoute : « Comme luy mesme me dit trois moys deuant qu'il fut tué de nuict près Sainct Innocent a Paris. » *Le Grand Insulaire et Pilotage d'André Theuet, Angoumoisin, Cosmographe du Roy.* MS. Bibliothèque nationale de Paris, fonds français, 15452-3 ; t. I, f. 146.

4. « *In the top left hand corner (near Japan) is that almost obliterated inscription which was made out by Mr. Major.* »

5. *1601. A dieppe Par Guillemme Levasseur le 12 de juillet.* Carte sans titre, de l'Atlantique, de 1m × 0m76, sur vélin ; conservée au Dépôt des cartes et plans de la Marine ; portefeuille de l'Atlantique, pièce marquée à la lettre I. Comme calligraphie cartographique, nous ne connaissons pas de cartes qui l'égalent. Celles des dieppois Jean Guérard et Jean Dupont (1625-1634), les cartes de l'Amérique septentrionale de J. B. L. Franquelin, le cartographe de Seignelay, sont, à cet égard, d'une finesse remarquable, mais nous ne leur trouvons pas l'élégance du travail de Levasseur. Nicolas Jarry, lui-même, ne l'eût peut-être pas surpassé.

ayant eu quelque instruction d'vn nommé Cossin [1], homme fort ingénieux et qui auoit une excellente main et veu les mémoires de certains Prestres d'Arqués, Bourg pres de Diepe, qui estoient excellents Geographes, dont l'un se nommoit des Celiers, et l'autre Breton, a si bien sceu menager ce peu de lumiere qu'il a receu d'eux, qu'a force d'esprit et de trauail continu, il est arrivé a un tel point qu'il a esté admiré de plusieurs. Il est mort à Roüen depuis peu d'années [2]. »

Ce passage du savant P. jésuite est la source de tout ce qui a été écrit depuis sur les cosmographes dieppois. On a trouvé dernièrement des actes se rapportant à une famille dieppoise du nom de Deschelliers. Il y est fait mention d'un Pierre Deschelliers, prêtre à Arques en 1537 [3], et qui est très probablement celui que Desmarquets appelle le créateur de l'hydrographie française.

Desceliers était donc le contemporain de Jacques Cartier. Adonné à l'étude de la cosmographie, cartographe habile et le premier hydrographe français de son temps, vivant en Normandie non loin du navigateur malouin, ce savant ecclésiastique a dû rechercher avec soin les renseignements géographiques et les épures que Cartier et ses compagnons rapportèrent de leurs voyages au Nouveau-Monde. Aussi avons-nous fait de grands efforts pour retrouver les œuvres de Desceliers.

Nous ne connaissons que trois de ses cartes. Ce sont de grandes mappemondes manuscrites.

1. *Carte vniverselle. Description du monde avec le vrai trait des vents, faicte par Jehan Cossin en Dieppe, marinnier en lan 1570.* Mappemonde manuscrite sur une projection demi-elliptique; $0^m,36 \times 0^m,18$, très finement dessinée, mais dressée, pour la partie septentrionale, selon des éléments portugais: « *balcarru, laborador, cortoreal*, etc. ». Bibliothèque nationale de Paris. Cette carte est plus arriérée que celle faite à Dieppe en 1566 par Nicolas Desliens (quelquefois confondu avec Desceliers), $0^m,40 \times 0^m,22$, *loc. cit.* Invent. général, 242.

2. *L'Hydrographie*, Paris, 1643, in-fol., p. 506.

3. De Beaurepaire, *Recherches sur l'instruction publique dans le diocèse de Rouen avant 1789*. Rouen, 1870-72, in-8, t. III, p. 197.

La plus ancienne, datée de 1545, fait partie de la collection de M. le comte de Crawford el Belcarres, à Dunecht House, en Ecosse. La plus récente est la « *Carte du monde ancien Faite a Arques par Pierre Descelliers prebstre 1553* », appartenant à M. l'abbé Sigismond, de Bubics, à Vienne en Autriche, et qui fut exposée au pavillon de Flore lors de l'exposition de géographie en 1875[1]. La seconde est celle du British Museum, que nous décrivons, *infra,* sous le numéro 27.

Bien que la main-d'œuvre et les grandes lignes de cette carte rappellent la mappemonde Harleyenne, et que, comme cette dernière, elle porte les armes de France et celles du Dauphiné, l'une n'a pas été copiée sur l'autre. Le planisphère de Desceliers inscrit des appellations qu'on trouve ici pour la première fois : *Canada, Ochelaga, le Sagnay, l'Assumption* (Anticosti), *Belle-Isle, Franceroy,* etc., noms destinés à figurer dorénavant dans toutes les cartes. La nomenclature, dans son ensemble, reste néanmoins portugaise. Quant au cadre et aux contours, du 48e degré de latitude nord jusqu'à l'équateur, on n'a qu'à en comparer certaines parties, la région du Penobscot, par exemple, avec le même pays dans les planisphères sévillans, pour s'assurer que le cartographe français s'est servi aussi d'un prototype portugais.

Cette belle mappemonde a été reproduite en fac-similé colorié dans les *Monuments* de M. Jomard (n° XIX), en six feuilles doubles, formant un tableau de 2m56 × 1m27. M. Kohl en a donné un fragment accompagné d'une excellente analyse à laquelle nous renvoyons le lecteur[2].

1. P. 157 du catalogue, et M. V. A. Malte-Brun, *Un géographe français du* XVIe *siècle retrouvé. Bullet. de la Soc. de géographie,* t. XII (1876), p. 295.
2. *Discovery of Maine,* p. 351, pl. XVIII.

24

ATLAS DIT DE VALLARD.

Antè 1547.

Ce bel atlas porte l'inscription suivante : « *Nicholas Vallard de Dieppe, dans l'année 1547* ». Barbié du Bocage qui, le premier, décrivit ce recueil cartographique [1], alors conservé dans la bibliothèque du prince de Talleyrand, le considérait comme l'œuvre d'un cartographe dieppois nommé Vallard, d'ailleurs complètement inconnu. D'autres géographes, qui eurent la bonne fortune de l'examiner, entre autres, M. le prof. Kohl [2], ne voient dans le nom de Vallard que celui du propriétaire.

La carte qui concerne l'Amérique septentrionale a été inspirée en partie par le planisphère dit de Henri II. On y remarque, sur la région du Canada, une belle miniature à nombreux personnages des deux sexes, costumés à l'européenne, et entourés de sauvages armés. C'est une variante de celle qui, dans la mappemonde de Desceliers, porte le nom de Roberval [3].

Les légendes et les contours font de ce document une carte lusitanienne au premier chef. Quelques noms français ont été ajoutés : *belle Ille*, *Ille des oiseaux*, *le lac*, *Sainte Croix*; mais ce qui trahit une main portugaise, ce sont les noms de *Rio do canada* et de *lago dogolesme*, qu'un Français eut certainement épelés autrement. La grande île parallèle à l'île du Cap-Breton, et qui avait disparu avec la carte de Harley, indique aussi un prototype lusi-

1. *Magasin Encyclopédique* (de Millin), t. IV de 1807, p. 107.
2. *Discovery of Maine*, p. 354.
3. *Supra*, N° 23, p. 210.

tanien, antérieur, selon nous, à l'Hydrographie de Rotz et au planisphère dit de Henri II. La position et la forme de l'île du Prince-Edward et le fait que Terre-Neuve est si peu fragmentée, dénotent, au contraire, des renseignements postérieurs. Nous avons donc ici une carte prise dans son ensemble sur une œuvre purement lusitanienne, complétée ou interpoliée par un cartographe portugais qui s'est aidé de renseignements ou de conseils essentiellement français.

L'original se conserve dans la collection de feu Sir Thomas Phillips à Cheltenham. M. Kohl en a donné une réduction[1] et une excellente analyse.

25

PORTULAN DE JOÃO FREIRE.

1546. Ce portulan, signalé par M. de Santarem[2] qui l'avait vu dans la bibliothèque du baron Taylor, d'où il semble être passé directement dans celle de Libri, fut vendu par ce dernier en 1859. Nous ne le connaissons que par la description et le fac-similé qu'en a donné ce savant[3].

C'est un atlas de sept cartes sur vélin de $0^m,34 \times 0^m,27$, portant une signature interprétée par Libri, de la manière suivante :

« *Joham Freire a fez crades 46.* »

1. *Discovery of Maine*, pl. XIX.

2. *Recherches sur la priorité de la découverte de la côte occidentale d'Afrique.* Paris, 1842, in-8, p. 127. *Essai sur l'histoire de la Cosmographie.* Paris, 1852, in-8, t. III, introd.

3. *Catal. of the extraordinary collection of splendid manuscripts.* London (1859), in-8, p. 184, no 827.

Pour la raison que le pavillon espagnol flotte sur Oran, ville qui fut prise par les Espagnols en 1509, tandis que l'on voit la bannière du Portugal à Ceuta, dont ces derniers s'emparèrent en 1530, le savant et éloquent historien des sciences mathématiques en Italie est disposé à en conclure que cet atlas a été dressé entre les années 1509 et 1530. Cependant, ainsi qu'il le remarque lui-même, le drapeau espagnol flotte également sur le port de la Goulette, qui ne fut enlevé à Barberousse par Charles-Quint qu'en 1535.

Comme au milieu de la première carte on voit, de grand format, les armes de l'Empire, et que les trois derniers mots de la légende précitée sont d'une autre écriture, on est fondé à se demander si, après sa confection, ce portulan n'a pas été destiné à un espagnol. Dans ce cas, ce n'est pas « *crades 46*, » mots dont nous ne saisissons pas le sens, qu'il faut lire, mais bien, comme le porte, d'ailleurs, la carte elle-même, et selon la forme espagnole d'apposer les dates : « *Joham Freire afez. — era de. 546.* » Les mots « *era de. 546* », ne seraient donc qu'une interpolation faite par le propriétaire du portulan qui aura cherché à remplir une lacune en rappelant que Freire vivait dans l'année 1546.

La septième carte, la seule intéressante pour nous, est un véritable portulan du nord de l'Atlantique, mais n'exposant que les profils orientaux de l'île de Terre-Neuve, apparemment encore soudée au continent, l'entrée du golfe Saint-Laurent et l'île du Cap-Breton. La nomenclature, absolument portugaise, est, pour Terre-Neuve, la plus complète que nous ayons encore rencontrée. L'île du Cap-Breton se termine en péninsule angulaire, mais le nom *C. do bretãos*, est placé plus au sud que dans les autres cartes. Dans l'Atlantique, se voit la fameuse île « *Sam Joham.* » La partie correspondante à notre Labrador est dénommée « *Tera Nova* » et elle porte l'écusson aux armes du Portugal.

26

ROUTIER RIMÉ DE JEHAN MALLART.

1546-47. Au nombre des manuscrits faits pour François Ier, et qu'on conserve à la Bibliothèque nationale de Paris [1], il s'en trouve un se rapportant au sujet qui nous occupe.

C'est un petit volume de $0^m,28 \times 0^m,19$, sur papier, de 51 feuillets écrits, précédés d'un frontispice portant les armes de France avec le cordon de Saint-Michel en sautoir. L'épître dédicatoire au roi, en vers, est signée : « *Jehan Mallart vostre escripuain,* » sans lieu ni date, mais elle se termine par le titre suivant :

Premier livre de la description de tous les portz de mer de lunivers. Avecques summaire mention des conditions différentes des peuples et adresse povr le rang des ventz propres a naviguer.

« Maistre Jehan Maillard (*sic*) poete royal et escrivain et souuerain conducteur des eaues, sources et fontaines » jouissait de tous ces titres et qualités dès l'année 1530 [2]. Peut-être était-il en

1. Fonds français, 1382. Un double, décrit dans le catalogue La Vallière, et provenant de cette bibliothèque, se trouve également aux MSS., fonds français, 13,371. Le texte est en tout semblable au premier, lequel est l'exemplaire de dédicace.

2. C'est la date que donne Brunet au *Premier recueil des œuvres de la muse cosmopolite,* imprimé à Paris par Jérome Gourmont (Bibl. Nationale, Y. 4481, B) et au titre duquel nous empruntons les qualifications que prend Mallard, Mallart ou Maillard, car son nom est épelé de ces trois manières.

même temps libraire [1], à Paris, mais d'abord à Rouen, car son nom est essentiellement normand. Vers l'année 1538 il reçut, en sa qualité d' « escripvain, » mot qui doit être pris dans le sens de scribe ou de calligraphe, quarante-cinq livres (tournois) « pour avoir escript unes heures en parchemin présentés au roi pour les faire enluminer [2] ».

C'était donc un contemporain de Jacques Cartier, et ce qu'il dit du Labrador, de Terre-Neuve et des pays adjacents ne saurait manquer d'intérêt.

Au recto du feuillet 39, commence la description suivante :

Passe le cap de terre ferme va
La coste au œst et œst norrœst en la
Bien six vingtz lieux la terre ce nom prend
De Labrador qui se dit laborent
Et de ce cap a lest suest en mer
Quatre isles a que ie nay ouy nommer
Dont delles sourt ung lac qui va nordest
Surroest et pays sen va au œst surroest
Bien huict centz lieux et quatre vingtz lieux passe
De terre neufue et mesme la terrasse
Qui des bretons se dit bien trente lieux
Voire ou quarante et va suyuant ses lieux
Le long la coste ainsy comme lon marque
Jusques à la riuiere Nouemberque
Laquelle fut descouuerte nagueres
Les portugays auec plusieurs carrieres
Et despaignols or entendez mes vers
Cest quant on vient a passer le trauers
De terre neufue a sur ce banc vingt braces
En approchant la terre et les places
De la riuiere il nen a plus que dix
Et est ce poinct veritable que dis
De Labrador, la coste au nort nortoest

1. D'après M. Edouard Frère (*de l'Imprimerie et de la Librairie à Rouen*, p. 42), il y eut un Jehan Mallard, libraire à Rouen, de 1538 à 1542, et en 1554. Lottin cite aussi un Jean Mallard qui aurait exercé à Paris de 1540 à 1552.

2. De Laborde, *Renaissance des Arts à la cour de France*, additions au t. I, Paris, 1850, in-8, p. 924.

Se vire aussy mesmement au noroest
Plus de deux cens cinquante lieux et dis
Jusque aux degrez quon dit soixante et dix
Et pays el vire au œst plus de cent lieux
Les gens icy habitans en ces lieux
De Labrador [1] sont couerz et vestuz
De peaulx et sont sus terre leurs maisons
La terre est froide et pleine de glacons
De pins couuerte et d'aultre boys en place
Ny en a point la coste pour la glace
Est dangereuse et disles mesmement
Et de la va la coste justement
Au susserœst et au suest trop plus
De deux centz lieux et faict pour le surplus
De terre neufue une isle en ceste rotte
Force isles a tout au long de la coste
En terre neufue a de bons portz et hables
Meilleurs deurope et fort belles riuieres
Grant pefcherie et choses admyrables [2]
Pleine est de pins et boys sus les lisieres
La coste gist jusques au cap de ratz
Au nort et su les gens de corps et bracz
Ilz sont fort grandz et tirent sur le noir
Gens bestiaulx qui nont foy ny espoir
En riens qui soit mais sont mauvais ruraulx
En ceste coste a disles et isleaux
Un nombre grand et Tabyos se disent
Ces gens icy ont des fruictz qui produisent
Tant seulement leur vie et de poissons
De chair aussy sans en faire cuyssons
Ainsy quung chien ilz viuent en la sorte
Passe le cap de ratz tourne la coste
Au œst et va jusques au goulfe St-Jehan
Il fault parler en craignant cest ahan
En approchant de cestuy goulfe icy
Car il y a ung aultre goulfe aussy

1. 30. La rime avertit qu'il manque ici un vers. On peut supposer que la lacune se trouve entre *de peaulx* et les mots qui suivent.

2. 41-42. On voit par les rimes qu'il faut intervertir l'ordre de ces deux vers.

Duquel se faict de terre neufue vne isle
Pays vont ensemble ainsy q̃ leau distille
Tout ce terroy ie vous diray sans faultes
Que partout a des montaignes fort haultes
A ce goulfe de Sainct iehan quay predict
Vne isle ya qui de St iehan se dict
Laquelle a bien quarante lieux de coste
Et de large^r quinze ou vingt lieux de rotte
Et cest isle est au meilleu du destroict
Peuplee assez les gens a cest endroit
Sont comme ceulx de terre neufue et ont
Tres bon terroy et riuieres qui sont
Auec les boys ou croissent les chastaignes
Tout en la sorte et mode des espaignes
Les portugays lont quelque foys peuplee
Mais ceulx de lisle ont ceste gent tuee
  Dessus cest isle a deux cens lieux en mer
Vne isle ya qui se faict denommer
Les sept citez laquelle est peuplee
De gent sauluaige et daultres habitee
Et au surroest dicy bien trois cens lieux
Vne isle haulte y a que nōment ceulx
Qui vont illec la vermeu de aultre cas
Au susseroest ya du cap de Ratz
Troys isles ou quatre ycy sont trouuees
Qui ne sont point encor de gens peuplees
Au susseroest sont mes espritz recentz
Quay ouy compter ce nombre de troys cens
Voire troys cens et bien cinquante encores
Les isles sont que lon dict les essoires
Et dis cecy que point ne Reprendrez
En haulteur vont de quarante degrez
Jusques a trente et sept degrez sont isles
En bled bestail en terre haulte vtilles
  Or retournons parler de celle coste
De ce destroict de St iehan ou la rotte
Court au norroest et au nort troys cens lieux
Et puys retourne et se court au surrœst
Est susseroest deux cens lieux mais ie veulx
Dire en ce poinct que tres bon terroy cest
Riuieres portz et terres bien fertilles

A en ce lieu et mesmes bonnes villes
Et Roy aussy comme aux Indes credence
Ont au Soleil auquel font reuerence
Et a la lune en voyant sa spendeur
Ilz sont tous noirs et de nostre grande[r]
Au pays ont force pelleterie
Duquel na pas jusque a la tartarie
Quatre cens lieux et la coste reuire
Au sussuest et au suest puys tire
A lest nordest et tant quelle va hors
Lisle St iehan or mont dit mes consors
Que illec la mer semble estre toute verte
Ce quel nest pas mais de couleur couuerte
Et les pillotz lafferment par tout lieu
Quelque isle ya droictement au meilleu
Et des isleaux et cecy entendons
Comme isle el faict de la terre aux bretons
Passe cest isle icy que dessus marque
Tourne la coste au oest et est suest
Jusques a la riuiere Nouemberque
Tout de nouueau descouuerte et celle est
Assize par trente degrez et disent
Aucuns pillotz qui toutefoys mesdisent
Que icy on trouve ung assez bon passage
Car nul nen a encor trouvé lusaige
A son entree a des isles et bancz
Force rochiers sy trouvent aussy leans
Bien quinze lieux ou vingt lieux a vne isle
Tres belle et grande ou la gent est habille
A accoustrer pelleterie exquise
De maint marchant bien cherement requise
Et dont ceulx cy eulx mesmes sont vestus
Telz gens sont noirs mais bien plains de vertus
Or est il vray quen la riuiere ycelle
Viennent mourir ces bancz cy quon appelle
De terre neufue et passe cest eau va
La coste au oest et oest norroest en la
Plus de deux centz cinquante lieux la rotte
Force isles a illecques en la coste
Laquelle est saine et comme on faict rappors
Lon trouve icy de tres excellentz portz

Ils ont chasteaux et villes quilz decorent
Et le Soleil et la lune ilz adorent
En ce pays leur terre est labouree
Non terroy hault mais assez temperee
Dicy la coste ainsy comme jai sceu
Au susserœst elle tourne aussy au su
Plus de cent lieux et jusque au cap va lerre
Qui se congnoist en une haulte terre
Qui a vne isle en terre basse grande
Et troys ou quatre isleaux a sa demande
Et de ce cap a lisle qui se dit
De Cambano on trouue sans desdit
Vingt et cinq lieux a force bancz et roches
Puys que a parler de ce lieu jen approches
Entendre fault que icy grant quantite
Disles sy trouve et sont en verité
De gens quon dit Caniballes peuplées
Ces isles........

L'ouvrage ne contient aucun nom propre qui permette de fixer la date de sa composition. Il est même assez singulier que dans des rimes adressées à François Ier, « son escripvain », ne lui parle, au sujet de Terre-Neuve, que des « portugays » et « despaignols » sans faire allusion aux découvertes que venaient d'accomplir les Français par l'ordre de ce prince[1].

Mallart peut, cependant, avoir fait son routier sur les relations

1. S'il cite Jacques Cartier, ce n'est que dans la dédicace, et pour rappeler son mérite comme pilote :

« Par bons pillotz qui scauent les haulteurs
Comme ceulx-cy tres bons nauigateurs
Iacques Cartier Crignon ou par soin
Ou aultres gens expers au faict marin
Qui ont compris dessus le corps sphericque
Dont Castellan a pleine theoricque
En toute langue et en tout art
Car france feust maintenant a ses isles
Ou portugays ont place primeraine.

Il est curieux de voir jusqu'à quel point les écrivains français de la première moitié du xvie siècle, qui parlent du Nouveau-Monde, sont préoccu-

manuscrites de Jacques Cartier dont une, au moins[1], se trouvait à la bibliothèque de Fontainebleau ; mais un nom de pays que nous ne trouvons pas dans les écrits du navigateur malouin — bien que connu en France, dès l'année 1539, — nous porte à supposer que Mallart a consulté d'autres autorités. Nous voulons parler de « la rivière Novemberque. »

La première fois qu'on trouve ce nom de *Novembeque*, *Novemberque*, *Norembergue* et *Norumbega*, mot indien, et, dit-on, encore usité par les quelques aborigènes établis sur les rives du Penobscot, et qui s'appliquait alors à l'Acadie, c'est dans le *Discorso d'vn gran capitano di mare Francese del luoco di Dieppa*, publié par Ramusio[2], qui assigne à ce discours la date de 1539. Mais ledit capitaine dieppois, qui n'est nullement Jean Parmentier, comme on le croit généralement, ne parle que de la « *terra di Norumbega*. » La rivière de ce nom, au contraire, est non seulement tracée et nommée sur l'épure placée en tête du feuillet 186 de la *Cosmographie* manuscrite de Jehan Allefonsce décrite ci-dessus[3] : « Riviere de Norvebergue, » mais elle se trouve mentionnée à la page 53 des *Voyages auantureux du Capitaine Ian Alfonce*, dans les termes mêmes dont Mallart s'est servi. Là où le capitaine saintongeois dit : « une partie a oest-suroest, plus de huit cens lieues, et passe bien quatre vingts lieues de la terre neufue, et de la terre des Bretons trente ou quarante lieues. Et d'icy va tout au long de la coste jusques a la riviere du Norembergue, qui est

pés des Portugais. Jehan Mallart, dans la seconde et dernière partie de son routier rimé (MS. français, nº 13,371) y revient, et en des termes qui méritent d'être rapportés :

« O quel meschef et quelle ingratitude
Ont commis ceulx qui scavent longitude
Qui nont voulu descrire onques leurs stille
Car France feust maintenant à ses ysles
Ou portugays ont place primeraine. »

1. *Supra*, page 790.
2. *Raccolta*, 1565, t. III, p. 423, F.
3. Nº 22, p. 205.

nouuellement descouverte par les Portugalois, » Mallart repète :

« Bien huit centz lieux et quatre vingtz lieux passe
De terre neufve et mesme la terrasse
Qui des bretons se dit bien trente lieux
Voire ou quarante et va suyvant ses lieux
Le long la coste ainsy comme lon marque
Jusques à la riviere Novemberque
Laquelle fut descouverte nagueres
Les portugays auec plusieurs carrieres
Et despaignols... »

C'est donc Alfonce, et non Cartier, que Mallart a copié.

Les *Voyages auantureux* furent publiés de bonne heure, à Poitiers [1], mais ce n'est pas sur l'imprimé que Mallart a travaillé, puisqu'on ne connaît pas d'édition des *Voyages auantureux* antérieure à l'année 1559, et *La description de tous les portz de mer* est adressée à François I[er], qui mourut le 31 mars 1547. Autant que nous pouvons nous le rappeler, un passage identique se lit dans la *Cosmographie* manuscrite, laquelle, commencée en 1544, et achevée en 1546, se trouvait aussi du temps de François I[er] dans la bibliothèque de Fontainebleau [2].

L'œuvre de Mallart est donc de l'année 1546-1547.

27

MAPPEMONDES DE PIERRE DESCELIERS.

SIGNALÉE par M. de Challayes [3] qui l'avait vue dans la collection de M. le prof. Cristoforo Negri à Padoue en 1852, cette carte précieuse est aujourd'hui conservée au British Museum [4]. 1550.

1. *Notes sur la Nouvelle-France*, p. 6, nº 2.
2. Delisle, *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Impériale*. Paris, 1868, t. I, p. 164.
3. *Bulletin de la Société de géographie*, Paris, sept. 1852, p. 235.
4. *Add. MSS.* Nº 22065. Jomard devait aussi publier une carte de Desceliers

C'est un planisphère de $2^m,15 \times 1^m,35$, qui porte, en lettres rondes, l'inscription suivante :

« *Faicte a Arqves Par Pierres Desceliers PBR̄E : Lan : 1550.* »

On y lit également cette légende :

« Cest la demonstracion daulcuns pays descouuertz puisnez pour et aux despens du tres xpiēn Roy de france Francoys pm̄ier de ce nom Luns nōme Canada Ochelaga et Sagne assis vers les parties occidentalles enuiron par les 50 degrez de latitude a iceulx pays a este enuoye (par ledict Roy) hon̄este et ingenieux gentil hom̄e monsr de Roberual auec grande cōpaignye de gentz desprit tant gentilz hom̄es cōme aultres et auec iceulx grande compaignye de gentz criminels desgradés por habiter le pays Lequel auoit este pm̄ierem̄ descouuert par le pilote Jaques Cartier demeurant a sainct malo. Et pour ce que Ilz na este possible (auec les gentz dudict pays) faire trafique a raison de leur austerite in temperance dudict pays et petit proffit sont retournes en france esperant y retourner quand il plaira au Roy. »

Dans un cartouche placé au nord de l'Islande, on lit :

« Aulcuns cosmographes ont conioinct Lasie auec La floride, neufue espaigne, Terre ferme et amerique, et disent icelle estre partie de Lasie mais lopinion diceulx nest a ensuyuir autant quelle nappert par certaine experience ne par raison. »

A notre grande surprise, ici, encore, la base de la nomenclature — la plus nombreuse que nous ayons encore rencontrée — est essentiellement portugaise. Les noms, comme la forme de l'île de Terre-Neuve, sont empruntés à la carte dite de Vallard, laquelle procède certainement du prototype lusitanien suivi par Pierre Desceliers, mais cette dernière est une carte bien plus francisée. Une grande île, qui paraît être Anticosti, est appelée *Il. de Larcepel*. Sur le prolongement septentrional du Canada, on distingue la *Pl. basse* et les *montagnes de Cartier*, que la belle carte portugaise du dépôt de la Marine[1], dénommera *mōts de Jacques*, et qui rappellent l'établissement de Cartier au cap Rouge. Entre cette localité et *Blanc Sablon*, se trouve le *Gouffre*.

datée de l'année 1550. (*Introd. à l'Atlas*, p. 54, note 2.) Nous ne saurions dire si c'est la même que celle-ci.

1. *Infra*, p. 238, no 30.

Sur la *Terre du Laborador*, au milieu d'une riche nomenclature entièrement portugaise, on lit : *Terre de Jhan vaaz*, et *G. de manuel pinho*. Le fleuve Saint-Laurent n'est pas nommé, mais la baie des Chaleurs porte déjà ce nom. Le détroit de Davis est appelé *R. doulce*, nom qu'on retrouve sur une petite rivière placée en aval du Saguenay. L'île du Prince-Edward, en sa forme de haricot, est nommée *Ie des arenes*, et un îlot du voisinage, au nord, s'appelle *Ie de brion*, comme dans tant de cartes, sans qu'on puisse savoir s'il s'agit de l'archipel de la Madeleine.

La configuration générale des côtes de l'Amérique septentrionale n'est pas plus avancée que dans Rotz, mais les détails présentent un plus grand caractère de précision. Ainsi, l'île de Terre-Neuve n'est plus morcelée qu'en trois sections, erreur qu'expliquent les profondes échancrures produites par les baies de la Trinité et de Fortune, et la grande baie Blanche, parfaitement tracée, restitue ici, pour la première fois, la longue péninsule supérieure au corps même de Terre-Neuve. L'île du Prince-Edward est dessinée dans sa véritable forme de haricot, et la grande île imaginaire, qui dans l'Harleyenne flanque encore le littoral de la Nouvelle-Ecosse, a disparu. Par contre, le détroit de Canso, si nettement marqué dans Rotz et dans Harley, est absolument omis.

28

CARTE DE DIEGO GUTIERREZ.

C'EST une carte marine manuscrite sur parchemin, de $1^m,30 \times 0^m,85$, représentant l'Océan occidental avec les côtes d'Europe, d'Afrique et d'Amérique. Elle porte la légende suivante, en très grosses lettres gothiques : 1550.

« *Diego gutierrez Cosmographo de Su magd. me fizo en seuilla Año de 1550.* »

Selon Navarrete [1], il s'agirait ici de Diego Gutierrez le jeune, et non de son père, également nommé Diego Gutierrez, et aussi cosmographe de Sa Majesté à Séville. La raison donnée par le savant Espagnol est que Sébastien Cabot, en sa qualité de pilote major, défendit à Gutierrez le père, le 5 novembre 1544, de dresser des cartes nautiques et de fabriquer des instruments [2]. Cette défense fut confirmée par une ordonnance royale du 22 février 1545 [3]. Notons, cependant, que nous voyons, au 28 novembre suivant [4], un Diego Gutierrez chargé avec Mexia et Chaves d'examiner l'*Arte de Navegar* de Pedro de Medina, lequel Gutierrez doit être le père, puisque ce dernier, au 22 septembre 1549, suppléait Cabot dans ses fonctions de pilote-major [5]. Ajoutons que s'il est vrai que la *Casa de Contratacion* déclara Gutierrez incapable d'occuper cet emploi, tout porte à croire qu'il continua néanmoins à l'exercer jusqu'à sa mort [6], car nous le voyons émarger encore en 1554, date à laquelle Philippe II transfère les émoluments mêmes de Gutierrez le père à son dit fils Diego [7].

1. *Biblioteca Maritima*, t. I, p. 343.

2. *Ibidem*, p. 583.

3. *Ibidem*. A ce sujet, il serait intéressant de consulter la *Representacion sobre el desorden que habia en las cartas é instrumentos de la navegacion, y en los exámenes de pilotos y maestres*, manuscrit des Archives des Indes, *Leg. 6 de Buen gobierno de Indias*, cité par Navarrete, *loc. cit.*

4. *Supra*, p. 125.

5. Aux termes d'une procuration que lui avait laissée Cabot au moment de son départ pour l'Angleterre : « *En 22 de setiembre de 1549 informaba la dicha Casa del concepto que le merecian los pilotos y cosmografos, y decia que Diego Gutierrez servia de piloto mayor con poder que le dejó Sebastiano Gaboto, y era conveniente proveer el oficio, por que este Diego Gutierrez no tenia partes para ello.* » MS. cité par M. Duro, *Arca de Noé*, p. 521.

6. *Supra*, page 130.

7. « *Por real cédula, dada en Valladolid á 22 de octubre 1554, se le concedió en atencion á la habilidad, que tenia en hacer cartas de navegar y otros instrumentos, el salario de 6,000 mrs. al año, que gozaba su padre; segun dice el Señor Cean Bermudez en su cuaderno ms. de Noticia de los primeros argonáutas, etc., pag. 44.* » Navarrete, *loc. cit.*, p. 343.

Que ce soit le père ou le fils qui ait dressé la carte manuscrite du dépôt de la Marine, toujours est-il qu'elle ne décèle pas la main d'un cosmographe au courant des découvertes accomplies dans les quinze années qui en précédèrent la construction. Ainsi, l'île de Terre-Neuve, quoique morcelée en cinq fragments, est encore soudée au continent dans sa partie principale. On n'y voit donc pas de détroit de Belle-Isle, car les passages qui se trouvent à la hauteur du cap des Gamas et de l'îlot de Frey Luys, n'isolent que des îles chimériques. L'entrée méridionale du golfe St-Laurent est très étroite, d'une forme absolument inexacte, et flanquée de la grande île imaginaire des cartes portugaises, dénommée *Isla de San Juan*.

Il est à noter que cette île ne figure pas sur les planisphères de Weimar. D'autre part, Oviedo, dans sa description de la fameuse carte de Chaves, aujourd'hui perdue, nomme et décrit cette île de Saint-Jean, qu'il place par 46° 66' nord: « *hasta la canal que haçe la isla de Sanct Johan entre ella é la Tierra-Firme*[1] ». Ce point de repère, et d'autres qu'on relève facilement en suivant la description d'Oviedo sur la présente carte de Gutierrez, nous portent à croire que cette dernière, en ses parties essentielles, n'est qu'une copie de la mappemonde dessinée par Alonso Chaves, en 1536[2]. A ce titre, elle présente un intérêt tout particulier.

Dans cette île Saint-Jean nous hésitons à voir l'île du Cap-Breton, et, dans ce « *canal,* » le détroit de Canso. Si les Portugais avaient autrefois franchi ce passage, on verrait aussi sur leurs cartes l'île du Prince-Edward, qu'ils n'auraient pas manqué d'apercevoir

1. *Historia General*, lib. XXI, cap. x, t. II, p. 148.

2. « *La carta moderna, fecha por el cosmógrafo Alonso de Chaves, el año de mill é quinientos y treynta y seys años, despues que por el Emperador, nuestro señor, fueron mandados ver y examinar é corregir los padrones y cartas de navegar por personas dotas y experimentadas que para ello fueron elegidas.* » Oviedo, *loc. cit.*, p. 151. D'après ceci, Chaves n'en aurait été que le dessinateur, ce que porte aussi à croire la phrase (*Ibidem*, p. 116) « *del qual patron tengo una de la mano de Alonso de Chaves.* »

en débouchant dans le golfe par le détroit de Canso. Le canal qui sépare l'île de la terre ferme, ne se prolongerait pas non plus du sud au nord, comme dans Viegas et dans Gutierrez, mais de l'est à l'ouest selon une réalité que leur auraient divulguée des observations aussi simples qu'inévitables. D'ailleurs, on n'a qu'à examiner cette île de San Juan, sa forme, ses dimensions, sa position, et en suivre la filiation depuis les premières cartes lusitaniennes reproduites par Kunstmann, pour s'assurer que les cartographes portugais n'ont pas eu en vue la Nouvelle-Écosse, mais une île supposée, transmise par des modèles servilement copiés, et provenant peut-être d'une exploration primaire et incomplète de la péninsule formée par la baie de Fundy. Il suffit de rappeler les îles fantastiques des Sept-Cités, de Saint-Brandan, de Juan Estevanez, qui continuèrent à figurer sur les meilleures cartes jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, pour se rendre compte de la persistance de l'erreur en cartographie. La tradition s'est interrompue en Espagne, il est vrai, avec le prototype de Garcia de Toreno et de Ribeiro, mais elle fut renouée, lorsque la junte de cosmographes espagnols chargés par Charles-Quint de compléter les cartes, vers 1536, se reporta aux œuvres de l'hydrographie portugaise pour faire son travail de revision. Cette supposition devient presque une certitude lorsqu'on compare le portulan de Gaspar Viegas de 1534, tout succinct qu'il soit, avec la carte de Chaves, telle que la décrit Oviedo, et avec celle de Gutierrez précitée.

On ne voit dans cette dernière aucune trace des découvertes de Jacques Cartier, et il est évident que les données dont le cosmographe espagnol s'est servi proviennent, directement ou indirectement, de navigateurs qui n'ont pas fait le périple du golfe Saint-Laurent. Par contre, au nord de Terre-Neuve, on remarque un grand estuaire correspondant à l'entrée du détroit de Davis, et dénommé « *la gran baia.* »

Ainsi, voici une carte de dimensions importantes, et très détaillée, faite à Séville par un cosmographe de Sa Majesté, noté pour

son habileté exceptionnelle en cartographie[1], et qui, en 1550, ne connaît encore ni le détroit de Belle-Isle, ni le fleuve Saint-Laurent, ni les grandes îles du golfe de ce nom. Notre surprise augmente lorsque nous rapprochons les profils géographiques tracés par Gutierrez des contours qu'on relève sur la carte faite également à Séville par son collègue Sébastien Cabot, six années auparavant. Dans cette dernière, toutes les configurations dues aux explorations françaises sont nettement indiquées et en partie nommées, bien qu'involontairement. Comment se fait-il que Gutierrez n'en ait pas eu connaissance ? On ne peut non plus dire que Cabot les dérobait aux yeux de ses collègues, car sa carte, au moins en sa forme originale, a dû être mise à la portée de tous les ayants droit, et, parmi ceux-ci figuraient en première ligne les cosmographes de Sa Majesté.

Ces lacunes dans la carte de Gutierrez, lesquelles se retrouvent dans le portulan fait par Baptista Agnese pour Charles-Quint, portent à croire que les découvertes de Jacques Cartier ne furent connues géographiquement par les cosmographes espagnols que longtemps après leur accomplissement. La date de 1544, qu'on lit sur le planisphère cabotien, devient, conséquemment, aussi l'objet d'un doute[2], lequel augmente si nous

1. « *La habilidad que tenia en hacer cartas de navegar.* » Cédule du 22 octobre 1541. Nous citons cette phrase dans l'hypothèse de Navarrete, que la carte en question est l'œuvre de Gutierrez le jeune. Notre argument conserve néanmoins toute sa force, que ce soit le père ou le fils qui ait fait la carte.

2. La « *Demostracion del mapa-mundi de Sebastiano Caboto, 1544.* » MS. de la bibliothèque particulière du roi à Madrid (2-H. 5, in-4), mentionnée par M. Jmenez de la Espada (*Relac. geogr.*, p. 131) n'est qu'une copie servile de la légende 8, en sa partie espagnole, telle qu'on la lit sur les bandes imprimées de la carte gravée de Sebastien Cabot (*Supra*, p. 151). Elle se trouve dans le MS. signalé par Navarrete (*Bibliot. Maritima*, t. I, p. 376, art. *Doct. Grajales*), lequel, en toutes ses parties, est d'une écriture du XVIIe siècle, selon la description qu'a bien voulu nous en envoyer notre ami M. M. R. Zarco del Valle. Il est donc à peu près certain que cette copie est prise d'un exemplaire gravé de la carte, laquelle circulait extensivement en Europe à la fin du XVIe siècle. (*Supra*, p. 153.)

prenons en considération que ce n'est pas l'original de la carte de Cabot que nous possédons, ni même une copie prise en Espagne, mais seulement une version faite et gravée dans le nord de l'Europe [1], par un éditeur peu scrupuleux.

La carte que nous venons de décrire se conserve au dépôt des cartes et plans de la Marine à Paris [2]. On possède, en outre, d'un Diego Gutierrez, une carte de l'Amérique gravée à Anvers en 1562 [3]. Comme le père paraît être mort en 1554, celle-ci doit être l'œuvre du fils.

29

CARTES DE JACOPO GASTALDI.

Circa 1550. La plus intéressante des cartes de ce savant [4] cosmographe piémontais [5], est celle qu'il exécuta pour Ramusio [6] vers 1550, d'après des documents obtenus, dit-il, de France et d'Espagne par Frascator.

La phrase de Ramusio : « *Il simile fanno alcuni Eccellenti huomini Francesi, che da Parigi gli hāno mandato le relationi della Nuoua Francia, cō quattro disegni insieme, che sarano posti in questo*

1. *Supra*, p. 85.
2. Archives du premier étage, carton de l'*Atlantique*.
3. *Americæ, sive quartæ orbis partis, nova et exactissima descriptio. Auct. Diego Gvtiero Philippi regis Hisp... cosmographo. Hiero. Cock excudæ* [*Antverpiæ*], 1562, en six feuilles, formant un ensemble de $0^m,93 \times 0^m,92$. British Museum, N° 69810/18. Elle est mentionnée par Ortelius, et par Antonio d'après la *Bibliotheca* de Gesner.
4. Voir *De Castaldi Mappa descriptione,* dans Sévert, *De orbis catoptrici*, Paris, 1598, in-fol., p. 104.
5. Né à Villafranca ; Andrea Rossoto, *Syllabus script. Pedemonti,* Mondovi, 1667, in-4, p. 301.
6. *Raccolta*, 1565, t. III, p. 424.

volume à suoi luoghi [1], » et le fait qu'on la lit dans une épître datée du 20 juin 1553, ajoutent de l'importance à la carte précitée. Malheureusement, ce ne sont pas les *disegni* mêmes que donne le compilateur vénitien, mais un arrangement fait par Gastaldi, et où l'imagination de ce dernier a pu suggérer des contours qu'il est impossible aujourd'hui de distraire de la carte.

Celle-ci n'est pas la plus ancienne que nous ayons de Gastaldi. Dans le *Ptolémée* donné par Pietro Mattiolo à Venise en 1548 [2], on trouve au feuillet 56 une carte intitulée : *Della Terra Nova del Bacalos*, mais qui est de trop petit format pour nous être utile. La suivante, au contraire, présente des profils, qu'il serait intéressant de comparer avec les délinéations principales de la carte Gastaldo-Ramusienne.

Universalis exactissima atque non recens modo verum et recentioribvs nominibus totius orbis insignatia descriptio : quo nomine studiosis omnibus non tam utilis quam maximè necessaria, per Jacobum Castaldum Pedemont. Apud Venetos ; Prostant Antuerpiæ apud Gerardum de Jode in Borsa nova [3].

M. Kohl, qui a minutieusement et, avec son habileté ordinaire, analysé [4] la carte donnée par Ramusio, est porté à croire qu'elle a été faite d'après des documents français antérieurs aux

1. *Loc. cit*, *Discorso*, recto du cinquième feuillet.

2. *B. A. V.* N° 285. Le colophon est daté « *1547. del mese di ottobre.* »

3. Mappemonde gravée de 0m,80 × 0m,47, en deux feuilles (Bibl. nat., N° 20168, deux exemplaires.) Elle est extrêmement rare. La *Vniversale descrittione di tvtte la terra conoscivta*, gravée par Paulo Forlani, Véronais, dédiée à Bartolomeo Zacco, de Padoue, et en vente chez Ferando Berteli à Venise en 1565, n'est qu'une copie de Gastaldi. Il en est de même de celle donnée par Matteo Pagano en 1562 (A. Manno et V. Promis, *Notizie di Jacopo Gastaldi,* Torino, 1881, in-8, p. 19), mais au moins cette dernière reconnaît comme auteur le cosmographe piémontais. M. C. Castellani cite (*Catalogo ragionato delle piu rare opere geografiche a stampa*, Roma, 1876, in-8), un *Planisfero universale*, de 0,380 × 0,530, Venise 1546, et un autre de 0,300 × 0,500, de 1562, du même.

4. *Discovery of Maine*, p. 226.

voyages de Cartier, et provenant peut-être de Jehan Denys ou de Giovanni Verrazzano [1].

Cette carte ne ressemble, il est vrai, à aucune autre, mais cette raison ne saurait suffire pour lui attribuer une origine aussi reculée, car on y discerne les détroits de Belle-Isle et de Canso, dont la découverte ne date que des explorations de Jacques Cartier. Quant aux autres délinéations, elles sont absolument imaginaires. Ainsi, la Nouvelle-Écosse, ici qualifiée de *Nuova Francia*, avec *Terra de Nvrvmbega*, en sous-titre, forme une île immense, au nord de laquelle se trouve une autre île de grandes dimensions. Il n'y a pas de golfe Saint-Laurent, car l'espèce d'estuaire portant le nom d'*Angoulesme*, est tout au plus la baie de Fundy. Quant à la nomenclature, si brève, elle décèle aussi des emprunts faits aux cartes lusitaniennes, comme, par exemple, le *C. desperãza*, le *Mõte de trigo* et la *Bonne-uiste*, qu'on reconnaît sous leurs formes italiano-françaises. A notre avis, la carte de Gastaldi n'est qu'une mauvaise version du prototype de l'Harleyenne.

30

CARTE PORTUGAISE DU DÉPÔT.

Circa 1553. C'EST un superbe planisphère sur parchemin, de 1m,80 × 1m,10, richement enluminé, d'un très beau travail portugais.

On distingue sur le Groenland, ici (comme dans toutes les anciennes cartes portugaises) appelé *Terra do laurador*, le pavillon anglais aux croix de Saint-Georges et Saint-André, sur la Nouvelle-Écosse, l'étendard du Portugal, et sur la Floride celui de l'Espagne. La nomenclature est presque absolument lusitanienne,

1. *Loc. cit.* p. 228.

mais les noms de *R. de Saquenai*, *blanc sablon*, *breste*, *monts de Jacques*, et, dans le voisinage de l'île du Prince-Edward, *Alezay*, *brion*, etc., indiquent des emprunts faits aux cartes françaises. L'île imaginaire de Saint-Jean, sur l'Atlantique, a disparu, et Terre-Neuve est peu fragmentée, ce qui impose à la carte une date plus récente que les précédentes. La côte occidentale du continent est complète, du cap Horn jusqu'au golfe de Californie, lequel est nettement tracé avec sa péninsule, comme dans la carte faite à Mexico en 1541 par Domingo del Castillo [1]. Par contre, un large détroit, à la hauteur de celui de Davis, traverse le continent dans toute sa largeur, pour venir aboutir à l'Océan Pacifique.

Cette belle carte, qui n'est malheureusement ni signée ni datée, est conservée aux archives du dépôt des cartes et plans de la Marine, à Paris [2].

31

CARTE DE NICOLAS DE NICOLAY.

L'*Arte de Navegar* de Pedro de Medina devint bientôt après la publication de cet ouvrage à Valladolid en 1545 [3], un livre classique partout en Europe. La première traduction en langue étrangère fut celle que donna Nicolas de Nicolay, à Lyon en 1553 [4]. 1553.

1. Elle est reproduite dans Lorenzana, *Historia de Nueva España*. Mexico, 1770, in-fol.

2. Archives du premier étage, portefeuille I, pièce 4.

3. *B. A. V.* No 266.

4. *L'Art de naviguer de Pierre de Médine... traduit du castillan en francoys*. In-folio. La planche a été copiée, mais imparfaitement, pour l'édition de Rouen, 1573, in-4°.

Dans l'édition espagnole il y a une mappemonde que Pedro de Medina reproduisit dans son *Libro de grandezas y cosas memorables de España*, mais ce ne fut pas celle que Nicolay adopta pour sa traduction. Le savant Dauphinois en dressa une expressément, qui est supérieure, pour l'exécution et l'exactitude, à la carte du fameux cosmographe espagnol. C'est une carte de 0m,30 × 0m,20, gravée, et portant la signature : « *N. Nicolay du daulphine Geogr. du Roy.* » On y lit les noms de *Terra de laborador*, *C. Hermoso*, *Tierra de Bacalaos*, *Tierra de los Bretones*. L'île de Terre-Neuve est détachée du continent, mais morcelée. Le fragment le plus septentrional de ladite île porte le nom de *S. Juan*, et, dans la partie la plus méridionale, également sur un îlot, on lit : *c. Ras*. L'entrée du golfe Saint-Laurent est bien définie.

Les dimensions de cette carte sont trop exiguës pour nous être d'un grand secours, mais il nous reste si peu des œuvres des premiers cartographes français, que nous avons cru utile de mentionner la mappemonde de Nicolay. C'est aussi un exemple de la persistance de l'influence de l'hydrographie lusitanienne en France au XVIe siècle. Le lecteur remarquera que la carte du géographe dauphinois n'a pas été copiée entièrement sur celle de Medina, bien qu'insérée dans une traduction de l'ouvrage le plus célèbre de ce fameux cosmographe, et quoique contenant des noms espagnols. Ainsi, sur la mappemonde de ce dernier, Terre-Neuve est encore soudée au continent, et on n'y lit pas tous les noms qui se trouvent sur la carte française. Nicolay a donc fait usage de documents que son modèle n'a pas connus [1].

Nicolas de Nicolay, sieur d'Arfeville, était dessinateur excellent et cosmographe instruit. Aussi devons-nous regretter que sa *Nova*

1. M. Kohl (*Discovery*, pl. XVII, 4, p. 317) donne un extrait d'une carte de « Nicollo del Dolfinato, » ajoutée à des « *Navigationi del mondo nuovo,* » qui auraient été imprimées à Venise en 1560. Peut-être ne s'agit-il que de l'édition italienne des *Navigations et pérégrinations orientales* de Nicolay, donnée à Venise par Ziletti (imprimée par Alde) en 1580, et qui aurait contenu la carte que nous venons de décrire.

et exqvisita descriptio navigationvm ac praecipvas mvndi partes recens delineata per Nicolavm Nicolai delphinat pictorem et Geographvm [1], ne se continue pas au delà de la longitude des Açores.

33

ATLAS DE GUILLAUME LE TESTU.

C'EST un magnifique recueil de $0^m,53 \times 0^m,37$, composé de 59 feuillets, et dont les cartes, sur papier, sont somptueusement enluminées. Il porte ce titre : 1555.

Cosmographie universelle selon les Navigateurs, Tant anciens Que modernes : Par Guillaume Le Testu pilotte en La Mer du ponent : De La ville Francoyse de grace [Le Havre [2]].

Au feuillet VIII, on lit :

« *Ce liure fvt acheve Par Guillaume Le Testu. Le cinqiesme Jour dapuril 1555 Auant pasques* ».

On conserve ce beau manuscrit à la bibliothèque du ministère de la Guerre à Paris, sous la rubrique *D. 2 /2.14*.

Consulter les cartes V, LIII, LVII et LVIII, lesquelles traitent des régions septentrionales du nouveau continent.

On y remarque, pour le golfe Saint-Laurent et l'île du Cap-

1. En deux feuilles jésus. Biblioth. Nationale de Paris. Départ. des cartes, Port. 221, N° 5427.

2. Barbié du Bocage dans sa description de cette carte qui, au commencement de ce siècle, attira beaucoup l'attention à cause des délinéations de « Jave la grande, » croyait que Le Testu était de Grasse dans le Var ; mais il s'agit bien du Hâvre, nommé d'abord *Françoise de Grâce* par Frânçois Ier, au lieu de *Fransciscopolis* que proposaient les savants. *Mémoires de la fondation et origine de la ville françoise de Grace composez par Guillaume de Marceilles*, publiés par M. Morlent. Le Hâvre, 1847, brochure in-4°.

Breton, des contours qui sont beaucoup plus exacts que ceux des cartes postérieures. Ce n'est cependant pas l'œuvre originale d'un cartographe de France, mais l'adaptation d'un planisphère portugais auquel quelques noms français ont été ajoutés. Presque toutes les appellations sont purement lusitaniennes.

L'intérêt de cette carte, pour le sujet qui nous occupe, consiste surtout dans la preuve qu'elle nous offre de la persistance de l'hydrographie portugaise, et de son influence sur la cartographie française ; car il s'agit ici d'un portulan dédié à l'amiral Coligny, et, cependant, le cartographe ne s'est même pas donné la peine de franciser les noms qu'on relève sur les possessions françaises dans le Nouveau-Monde.

C'est une des rares cartes de cette époque où se lit le nom de « *Francica* » ; écho lointain des découvertes attribuées à Verrazzano. L'île du Prince-Edward y est appelée *Ile Gazeas ;* corruption de *Isle Alezay*, nom donné par Cartier.

Nous ne savons plus où nous avons lu que Le Testu avait été le compagnon d'André Thevet dans le voyage de ce dernier en Amérique. Thevet s'embarqua avec Durand de Villegagnon, lequel mit à la voile le 12 juillet 1555, et, comme le portulan précité est daté du 5 avril 1555, on ne saurait y chercher des renseignements de *visu*, ni s'en servir pour élucider les descriptions de l'Amérique septentrionale qu'on lit dans les *Singularitez de la France Antarctique* et dans la *Cosmographie* de Thevet. Ce serait plutôt la mappemonde manuscrite suivante, que le lecteur devrait consulter.

Cette carte Fut pourctraite En toute perfection Tant de Latitude que Longitude Par moi Guillaume Le Testu Pilotte Royal Natif de la ville Francoyse de grace... Fut achevée le 23 jour. de May 1566.

Celle-ci est de $1^{m},18 \times 0^{m},79$ sur vélin, non coloriée. On la conserve au bureau des cartes du ministère des Affaires Étrangères, à Paris.

34

ATLAS DE DIEGO HOMEM.

Circa 1558.

Les cartes de ce cosmographe lusitano-vénitien jouissent d'une trop grande réputation pour que nous négligions de signaler un très curieux atlas anonyme qui est certainement son œuvre.

Ce recueil est sur parchemin, composé de huit feuilles, de $1^m,25 \times 1^m,10$. Il ne porte aucune date, n'étant pas terminé (comme on le voit par les banderoles et la bordure dans certaines parties), mais la configuration générale des côtes, les dimensions, les positions et les légendes, notamment celles-ci : « Desertũbusoz » (*Desertum busorum*), « Terraagricule » (*Labrador*), « Mare leparamatiũ » (?), « C. de bertoens » (*C. des bretons*), « Beu sablom » (*Blanc sablon*), etc., etc., rappellent trop le bel Atlas du British Museum [1], pour ne pas provenir de la même main. Or, ce dernier porte l'inscription suivante : « *Diegus Homen, cosmographus fecit hoc opus anno salutis 1558.* » On peut aussi comparer l'atlas qui est devant nous avec celui de 1560 de la Marciana [2].

Tout ce que nous savons de ce cartographe, c'est qu'il était Portugais et établi à Venise. Nicolas Antonio cite de lui une carte nautique de l'Europe [3]. On mentionne aussi de Homem des

1. Add, 5415 A.

2. « *Diegus Homem cosmographus me fecit anno domini 1560.* » Classe IV, Codex 64.

3. « Didacus Homem, Lusitanus, auctor laudatur : *Europæ navigationis cujusdam Descriptionis Latinæ.* Anno MDLXIX, Cardosus. » *Bibliotheca Hispana Nova,* t. I, p. 289.

atlas de 1558 [1], 1559 [2], 1561 [3], 1569 [4] et 1574 [5]. Celui que nous citons est conservé à la Bibliothèque nationale de Paris [6]. Ce qui lui donne de l'intérêt pour nous, c'est la configuration de l'île du Cap-Breton, ici anonyme, et l'île du Prince-Edward, nommée « *ille de sablões,* » toutes deux assez exactement tracées, et Terre-Neuve, enfin d'un seul morceau, mais avec le détroit de Belle-Isle placé de l'est à l'ouest.

35

MAPPEMONDE DE ANDREAS HOMO.

1559. Cette carte superbe a été fractionnée en dix feuilles de 0m,77 × 0m,62, reliées dans un atlas factice. Elle est sur vélin, richement et artistiquement enluminée. On y relève ce titre :

Universa ac Navigabilis totivs Terrarvm Orbis Descriptio cvm omnibus portvbvs ynsvlis flvviis.

Un cartouche porte la signature suivante :

Andreas Homo, Cosmographvs Lvsitanvs, me faciebat. Antverpiae anno Millessimo Qvingentesimo. Qvinqvegesimo, Nono.

Cette carte a été faite avec des éléments semblables à ceux qu'a employés Diego Homem, c'est-à-dire que les cosmographes

1. Conservé à l'Arsenal de Venise; *Att. Soc. Ligur* : IV, CLXVII.

2. « *Diegus Home Cosmographus me fecit año salutis. 1559.* » Bibl. nat. de Paris, Dép. des Cartes, C. 4, 877.

3. Bibliothèque nationale de Parme. Invent. N° 40. Matkovic, cité par M. Uzielli.

4. Carte de la partie orientale de la Méditerranée. Bibliot. du Collège Romain; Uzielli. *Elenco,* n° 229.

5. « *Diegus homē cosmographus lusitanus fecit venetiis año a partu virginis 1574.* » Bibl. nat. de Paris, B. 2446.

6. Département des cartes, n° 1,021 A. Acheté de M. de Hennin en 1841 au prix de 80 francs.

portugais, qu'ils fussent établis à Venise ou à Anvers, cherchaient encore en Portugal, dans la seconde moitié du XVIe siècle, le prototype de toutes leurs cartes.

La nomenclature est absolument portugaise, ou, pour les noms français, lusitanisée : *Scquenoa* (Saguenay), *golesme* (Angoulême), *horleans* (Orléans), etc. Des emprunts directs à une carte française se décèlent dans les désignations de « *Sep. isles, le beau pais, mines de cuivre, pais de ternate, cap de ternate* », etc. C'est surtout dans la région que nous appelons aujourd'hui Labrador, qu'on relève ces noms. Comme on les lit aussi dans Homem, et que sa carte n'est que d'une année antérieure à celle de Homo, ces deux cosmographes ont très probablement suivi un même modèle, lequel nous ne connaissons pas encore.

Ce planisphère est conservé au département des cartes du ministère des Affaires Etrangères à Paris.

36

FRAGMENT DE CARTE ESPAGNOLE.

C'EST un lambeau de parchemin, de 0^m,50 × 0^m,35, récemment découvert à Madrid dans la couverture d'un recueil de pièces concernant les Jésuites [1]. Cette carte, dont on ignore les dimensions originelles, ne couvre plus que l'espace compris sur nos mappemondes entre les 47e et 52e degrés de latitude nord et les 59e et 73e degrés de longitude. La déchirure commence à l'extrémité de l'île du Cap-Breton.

La configuration générale est celle des cartes lusitano-françaises

1. Elle a été reproduite en fac-similé par M. C. F. Duro, *Arca de Noé*, Madrid, 1881, in-8, d'après l'original conservé à la bibliothèque de l'Académie d'Histoire à Madrid.

de la seconde moitié du XVIe siècle, mais tracée avec une sûreté de main qui indique une date très postérieure aux planisphères de Cabot et de Gutierrez. Malheureusement, ce qu'on peut appeler la pierre de touche pour l'ancienne cartographie de l'Amérique septentrionale, c'est-à-dire, les îles de Terre-Neuve et du Cap-Breton, avec ou sans les détroits de Belle-Isle et de Canso, manque dans cette carte. Les noms et les légendes y sont aussi très rares, puisque nous n'en relevons que dix-sept. Ce sont, en suivant le golfe Saint-Laurent, *golesme, Canada, y^a^ de orljens, bretan, asterdã, aqui murierõ muchos franceses de hãbre, damjã, R. de saquinay, S. juan (?) ers (?) siete yslas, baya de sâ lorenço, las muchas yslas, c. de trenot, tierra de toda Remẽbrãça*. L'entrée du grand golfe, entre Terre-Neuve et les îles de la Madeleine, est dénommée *golfo de bretones*, et on lit, à la partie supérieure d'un promontoire, qui paraît être l'extrémité de l'île du Cap-Breton, les mots : *y^a^ de Sãtiago*.

Cette carte est incontestablement de facture espagnole, mais ses éléments sont empruntés à un cartographe portugais, qui, lui-même, n'a fait que suivre une carte française : les noms d'*Angoulême*, d'*île d'Orléans*, de *Saguenay*, là, surtout où ils sont placés, le prouvent, tandis que les formes « *golesme* » et « *saquenai* »[1] (avec un *q*) établissent leur filiation lusitanienne. La légende : « Ici beaucoup de français moururent de faim, » nous permet, ce semble, de fixer la date avant laquelle cette carte ne peut avoir été dressée.

Il y a plusieurs malheurs de ce genre rapportés par les historiens. Le premier arriva au cours du second voyage de Jacques Cartier, en décembre 1535. Il coûta la vie à vingt-cinq de ses hommes ; mais ce fut par suite d'une maladie contagieuse, communiquée par les sauvages, comme il appert d'un des chapitres du *Brief Recit* [2], commençant ainsi : « D'une grosse maladie qui

1. Cartes de Vallard, de Homem et du dépôt de la Marine.
2. Édition de Tross. Paris, 1863, in-8, f. 34, verso.

a esté au peuple de Stadacone, de laquelle pour les auoir frequentez en auons esté imbouez, tellement qu'il es mort de noz gens iusques au nombre de uingt-cinq. »

Le désastre essuyé par les gens de Roberval, au premier abord, semble mieux répondre à la légende cartographique précitée.

Aussitôt arrivé au Saint-Laurent, dans l'automne de 1541, Roberval avait fait construire sur les bords du fleuve, en amont de l'île d'Orléans, une petite fortification, qu'il nomma le Fort de Franceroy ou de François-roy [1], et où on établit un premier campement, en attendant le retour de Senneterre parti pour chercher des secours. Ce fut alors que, selon le récit attribué à Roberval par Hakluyt, une maladie éclata parmi ses hommes, et cinquante en moururent [2]. Cette catastrophe a dû arriver entre le premier départ de Senneterre et son retour au Canada, pendant l'hiver de 1541-42.

Nous ne croyons pas que la légende vise le malheur de Roberval, car le lieu où la carte espagnole fixe cet événement, est en aval de l'île d'Orléans, tandis que le fort de France-Roy était quatre lieues en amont [3]. Ils ne moururent pas non plus de faim, mais du scorbut, comme le démontre la description qu'on lit dans Hakluyt [4].

Lorsque le marquis de la Roche revint du Canada, en 1598, il abandonna environ cinquante de ses hommes, dont onze seulement survécurent à la faim et aux privations ; mais ce fut à l'île

1. « *The Fort of France-roy Stands in 47 degree and one first part of a degree.* » Routier de Iehan Alfonce, dans Hakluyt, t. III, p. 239. Voir aussi la localité de *Franciroy* sur la carte dite de Henri II, et l'enclos palissadé de celle de Vallard.

2. « Of the Fort of France-Roy. *In the end many of our people fell sicke of a certain disease in their legges, reynes, and Stomache, so that they seemed to be deprived of all their lymmes, and there dyed thereof about fiftie.* » Hakluyt, *Princip. Navig.*, t. III, p. 241.

3. « *Foure leagues Westward of the Isle of Orleans.* » Hakluyt, *Princip. Navig.*, t. III, p. 241.

4. *Ibidem.*

de Sable [1], au sud du cap Breton, et non sur les bords du Saint-Laurent, que périrent ces malheureux.

A la fin du XVI[e] siècle, Henri IV ayant accordé des lettres-patentes à un capitaine de Honfleur nommé Chauvin, pour coloniser le Canada [2], ce dernier équipa une expédition et partit pour le Nouveau-Monde avec Dupont-Gravé et Pierre du Gua, sieur de Monts. Après avoir remonté le Saint-Laurent, il s'arrêta à un endroit appelé Tadoussac, « quatre vingt dix lieües à mont la riuière [3], » y débarqua seize de ses hommes, et, après avoir recueilli une certaine quantité de pelleteries, retourna en France sans plus se soucier de ces infortunés. Onze de ceux-ci moururent de faim et de misère [4].

Le lieu où se trouvait leur misérable baraque est sur les bords du Saint-Laurent, en aval de l'île d'Orléans, mais, il faut le reconnaître, plus éloigné que ne le porte la carte espagnole, et à l'est du Saguenay. Aussi n'osons-nous pas affirmer qu'elle vise même cet événement, qui est de l'année 1599.

Ce qui porte aussi à penser que cette carte est plus récente que les expéditions de Roberval et de la Roche, c'est le grand nombre de localités où des maisons et des tourelles ont été

1. « Ainsi réduits en toute extrémité pour la stérilité dudit pays avoient été contraincts de se nourrir et sustenter de la chair des bestes sauvages ...nestant neantmoins dudit nombre de quarante ou cinquante hommes restez que les unze qui sont présents. » *Arrêt rendu contre Chefdhostel qui ramena en France les hommes restant des 45 ou 50 laissés par le marquis de la Roche dans l'île de Sable.* 27 novembre 1603. MS. archives du Parlement de Rouen. Registre d'audience, n° 1. Voir aussi E. Gosselin, *Nouvelles Glanes historiques Normandes,* p. 16.

2. Pour ce Chauvin, voyez nos *Notes sur la Nouvelle-France,* p. 18.

3. Champlain, éd. de Québec, p. 697.

4. « Nos hyuernans consomment en bref ce peu qu'ils auoient... c'estoit la cour du Roy Petault; chacun vouloit commander ; la paresse et faineantise, auec les maladies qui les surprirent, ils se trouuerent reduits en de grandes necessitez... ; les vnze moururent miserablement ». Champlain, *Les Voyages de la Nouvelle France,* Paris, 1632, in-4, chap. VI.

dessinées pour figurer des villages. Il n'y en a pas moins de dix-sept, dont six en Gaspésie et deux au sud de la baie des Chaleurs. Or, non seulement ni Cartier, ni Roberval, ni de la Roche ne construisirent d'habitations, excepté à l'île de Sable et à Charlebourg ou à France-roy, mais ils ne firent aucune excursion dans l'intérieur des terres à l'est du Saint-Laurent, et tous les Français qu'ils avaient amenés périrent ou revinrent en France. C'est-à-dire que si même ces dessins avaient eu pour but d'indiquer des villages d'Indiens, — ce qui nous paraît peu probable, étant donnée la forme des bâtisses, — les Français ne devaient en rien savoir. Il faut arriver aux expéditions de Poutrincourt et de Champlain, dans les premières vingt-cinq années du XVIIe siècle, pour trouver des habitations d'Européens dans ces pays.

Cette carte est donc, à notre avis, postérieure à l'an 1603; d'ailleurs, la précision relative des contours, l'ampleur du lavis, la main-d'œuvre en général, rappellent plutôt la cartographie du XVIIe siècle que celle du temps de Henri II, plus fine, mais sèche et d'une calligraphie différente.

37

CARTE ATTRIBUÉE A JEHAN DENYS.

On lit dans la collection de voyages de Ramusio : « *Sono circa 33 anni che vn nauilio d'Onfleur, del quale era Capitano Giouanni Dionisio, e il Pilotto Gamarto di Roano primamente v'andò*[1]. »

Ce court paragraphe du compilateur vénitien, traduisant un

1. Édition de 1565, t. III, f. 423. F.

récit rédigé en 1539 par un capitaine dieppois non nommé, est à peu près tout ce qu'on sait de Jehan Denis de Honfleur qui, en 1506[1], aurait exploré le littoral du Canada et, avant l'année 1519, une certaine partie du Brésil, qu'il aurait même découverte[2]. Quant aux « bons Mémoires » où Charlevoix a pris l'assertion que le capitaine normand « avoit tracé une carte du golfe qui porte aujourd'hui le nom de *S. Laurent*[3], » nous n'avons pu les retrouver. Quoi qu'il en soit, cette carte a été vainement cherchée par tous les écrivains qui, depuis le savant jésuite, se sont occupés de la Nouvelle-France. Aussi, grande fut notre surprise lorsque nous lûmes dans le catalogue de la bibliothèque du Parlement canadien[4], un titre ainsi conçu :

« *Carte de l'embouchure du St-Laurent faite et copiée sur une écorce de bois de bouleau, envoyée du Canada, par Jehan Denys ; une feuille, 1508.* »

Sur notre demande, M. L.-P. Sylvain, conservateur des archives canadiennes, a eu l'obligeance de nous en envoyer un tracé, fait d'après le calque pris en 1854 par M. P.-L. Morin sur l'original, alors conservé au dépôt des cartes et plans du ministère de la Guerre à Paris, « enveloppé dans un morceau de satin et déposé bien précieusement dans une boîte. » Nous croyons à peine utile d'ajouter que notre premier soin fut de rechercher cette boîte et son curieux contenu. On ne sait ce que l'un et l'autre sont devenus.

Selon notre tracé, cette carte est de 25 centimètres dans les

1. « *Discorso fatto del 1539.* » Ramusio, *loc. cit.*, f. 417, F. On arrive à cette date de 1506, en déduisant les trente-trois années écoulées, antérieurement à l'époque où, selon Ramusio, l'auteur écrivait le récit publié dans la *Raccolta*.

2. « *L'altra parte (de la terra del Bresil) fu scoperta per vno de Honfleur chiamato Dionisio di Honfleur da venti anni in quà* », dit en 1539 le grand capitaine dieppois dont le compilateur vénitien publie le *Discorso*.

3. *Hist. de la Nouvelle-France*, 1744, in-4°, p. 4.

4. 1858, in-8, p. 1191.

deux sens, et elle porte la légende suivante : « *Embouchure du fleuue de St Laurent sur vne Ecorce de Bois ennoiee de Canada* ». Au dessous, on lit : *Jehan Denys 1506.*

C'est une excellente carte de la Gaspésie, avec échelles de distances et de latitude, telle qu'un habile cartographe du commencement du XVIIIe siècle eût pu la tracer. On y voit jusqu'au « Banc aux Orphelins. » Les légendes sont celles qui se lisent sur les cartes du siècle dernier : *Partie de Isle Anticosty ditte de l'Assvmption, Partie dv Flevve de Canada dict de S. Lavrent, Monts N. Dame, R. Douce, cap des Roziers, Gaspay, I. platte, Baye des Molues, Cap despoir, port Dameline, Paboc, port Daniel, cap à l'Anglois, R. de St Sauueur, Miscou.* La seule désignation insolite est celle de la baie des Chaleurs, ici nommée *Baye de la Chavdiere.* Sur le littoral septentrional de la Gaspésie, on lit : *Ance Dvefe* (Anciennes Défences ?).

Cette carte est absolument apocryphe.

38

CARTE D'ANDRÉ THEVET.

C'EST une mappemonde gravée, ainsi décrite par M. d'Avezac[1]. « Projection en deux hémisphères de 36 centimètres de rayon, *cum privilegio Pontificis et Senatus Veneti* Michaelis TRAMESINI *formis, M. D. LIIII* (*Julius de Musis Venet. in œs incidit, M. D. LIIII*). » 1553.

Nous ne citons cette carte que parce que Thevet a lui-même visité les régions septentrionales du Nouveau-Monde. Notons

1. *Coup d'œil historique sur la projection des cartes de géographie.* Paris, 1863, n-8, p. 73, nº 8.

cependant que ce ne fut qu'en 1555-56. Le crédule cordelier a publié d'autres cartes, notamment la mappemonde qui accompagne sa *Cosmographie universelle*[1], et celle intitulée: *Le Nouveau-Monde descovvert et illvstré de nostre temps*, publiée à Paris par Guillaume Chaudière en 1581, mais ces cartes, qui peuvent être curieuses au point de vue de la projection [2], sont sans intérêt pour nous.

1. Paris, 1575, 2 tomes in-folio.

2. Il paraît même que la mappemonde en deux hémisphères qui accompagne la *Cosmographie*, est donnée par Jacques Sévert comme type spécial. (*De orbis catoptrici*, Paris, 1598, in-fol., cité par M. D'Avezac, *loc. cit.*)

CHRONOLOGIE

NOTES

POUR SERVIR A UNE CHRONOLOGIE DES VOYAGES AU NORD DE L'ILE DU CAP-BRETON DE 1497 A 1550.

1497.

JEAN et SÉBASTIEN CABOT. Quatre ou cinq petits navires qui partirent de Bristol au commencement de mai 1497, atterrirent au continent du Nouveau-Monde le 24 juin, et revinrent à Bristol à la fin de juillet de la même année.

Supra, chapitres VI-VII.

1498.

JEAN et SÉBASTIEN CABOT. Second voyage. Cinq navires. Ils mirent à la voile après le 1er avril 1498, et étaient attendus en Angleterre au mois de septembre suivant. C'est tout ce qu'on sait de ce voyage.

Supra, chapitre X.

1498.

Lanslot Thirkill. Henry VII lui prêta, le 22 mars 1498, environ 70 livres sterling pour équiper, ce semble, un navire qui devait se rendre à la nouvelle île.

« *March 22. To Lanslot Thirkill of London, upon a prest for his shipp going towards the new Ilande L. 20*[1]. » Il ne s'agit probablement que d'un des navires de l'expédition des Cabot précitée. On s'explique difficilement que Henry VII eût encouragé, à cette date, un voyage rival de celui qu'allaient entreprendre ces navigateurs après une découverte aussi notable.

On retrouve ce Launcelot Thirkill à Londres en 1501[2].

1. *Excerpta Historica, or Illustrations of English History* (par N. H. Nicolas). London, 1831, in-8, p. 116.
2. C. Desimoni, *Intorno a Giovanni Caboto*, p. 61.
Supra, page 102.

Anté 1500.

Gaspar Cortereal. Premier voyage ou tentative dans la direction du nord-ouest, confirmée par une phrase des lettres-patentes datées de Cintra le 12 mai 1500. Dans ce document, le roi Manoel, en concédant à Gaspard Cortereal les îles et terres fermes que ce dernier pourrait découvrir au cours du voyage qu'il se propose d'entreprendre, rappelle qu'il en a déjà cherché de son chef et à ses dépens : « *A quamtos esta nosa carta de doaçaaom virem fazemos saber que por quamto gaspar corterreall fidalguo da nosa casa os dias pasados se trabalhou per sy e a sua custa com nauyos e homes de buscar e descubrir e achar com muyto seu trabalho e despesa de sua fazemda e peryguo de sua pesoa algumas ilhas e terra firme...*[1] »

Cette première expédition, infructueuse, ce semble, ne doit pas être confondue avec celle qui, selon Damiano de Goes[2],

appareilla de Lisbonne au commencement du printemps de l'an 1500, laquelle est aussi différente de l'expédition dont Pasqualigo nous a conservé une relation [3], puisque cette dernière, selon Cantino, ne partit du Portugal qu'en janvier 1501.

1. Fracanzio da Montalboddo, *Paesi Nouamente Retrouati,* Vicentia, 1507, in-4, lib. VI, cap. cxxxvi.
2. Damiano de Goes, *Chronica do felic. Rei dom Emanvel.* Lisboa, 1566, in-fol., t. I, f. 65.
3. E. A. de Bettencourt, *Descobrimentos, guerras e conquestas dos Portuguezes em terras do ultramar ;* Lisboa, 1881, in-4, lithographié, t. I, p. 137.

1500*.

Gaspar Cortereal. Deuxième voyage. Pietro Pasqualigo, ambassadeur de la république de Venise auprès de Manoel, dans une lettre datée de Lisbonne le 19 octobre 1501, rendant compte de l'arrivée d'une des caravelles de Cortereal, dit que ce dernier vient de découvrir une terre ferme, laquelle est le prolongement d'une contrée qu'il avait trouvée au septentrion l'année précédente : « *sia terra ferma la qual continue in una altra terra* che lano passato, *fo discoperta sotto la tramontana*[1]. »

Gaspar Cortereal fit donc une expédition, couronnée de succès, avant celle dont Pasqualigo signale le retour à Lisbonne en octobre 1501.

Le hardi navigateur était revenu en Portugal de sa première tentative avant le 12 mai 1500, comme il appert des lettres-patentes octroyées sous cette date. Il partit de nouveau pour le nord-ouest dans le mois de janvier 1501, aux termes de la dépêche

*. Juan Dornelos ou Dorvelos. Navarrete (*Coleccion de viages,* t. III, p. 41 et 77), suppose que la lettre des Rois Catholiques du 6 mai 1500, invitant Dornelos à venir à la cour pour s'expliquer au sujet d'un projet de voyage « *à descubrir con ciertos navios por nuestra mares* », a trait à une expédition aux pays découverts par Jean et Sébastien Cabot. Ce n'est qu'une hypothèse, et on ne sait de ce projet que ce qu'en dit la lettre précitée.

de l'ambassadeur du duc de Ferrare [2]. C'est donc entre mai 1500 et janvier 1501, que Gaspar Cortereal entreprit sa seconde expédition. Damiano de Goes dit que ce fut au commencement du printemps de l'an 1500 : « *armou hũa nao com ha qual bem esquipada de gente, e de todo ho mais necessario, partio do porto de Lisboa no começo do verão do anno de mil, e quinhẽtos* [3]. » Le chroniqueur portugais fait erreur quant à l'époque, car cette expédition ne fut autorisée, évidemment, que par la *Carta de Doação* précitée, laquelle ne fut signée que le 12 mai 1500, à Cintra.

On doit donc admettre que Gaspar Cortereal fit trois voyages :

Le premier, simple tentative sans résultats, avant mai 1500.

Le second, entre mai et décembre de cette année. C'est celui-ci qui est l'objet du présent chapitre.

Le troisième, entrepris au mois de janvier 1501, où le hardi navigateur perdit la vie, et que nous décrivons dans le chapitre suivant.

On a attribué le second voyage à des Vénitiens, mais Biddle a démontré [4] que la phrase « *conjuncta cuidam plagæ alias a Nostris peragratæ* », prêtée à Pasqualigo, n'est qu'une interpolation d'Archangelo Madrignano, auteur de la traduction latine si inexacte des *Paesi* [5].

Le peu qu'on sait de ce second voyage est dérivé de Galvam et de Goes. Galvam dit :

« *Partio da Ilha Terceira com dous navios armados a sua custa, foy à quelle clima que està debaixo do Notte em cincoenta graos daltura. He terra que se agora chama de seu nome, tornou a salvamento a Cidade de Lisboa* [6]. »

De Goes ne fait pas partir Gaspar Cortereal de Terceire, mais de Lisbonne ; et il ajoute : « *no começo do veram do anno de mil e quinentos. Nesta viagem descobrio pera quella banda do Norte, huma terra que por ser muito fresca e de grandes arnoredos, como o sao todas as que jazem pera aquella banda lhe pos nome terra verde... e costeou huma boa parte della se tornou ao regno.* »

Dans la plus ancienne carte portugaise connue [7], la « *Terra de*

cortte Reall » est, en effet, entre le 50° et le 53° nord, position qu'on retrouve dans les cartes de même origine de la première moitié du XVIe siècle. Comme à l'époque où elles furent dressées l'île de Terre-Neuve se soudait toujours au continent, c'est probablement au littoral de cette île, à la hauteur du cap Saint-Jean, que Gaspar Cortereal atterrit vers juin 1500.

2. ALBERTO CANTINO, Dépêche du 17 octobre 1501 ; *infra*, p. 262.
1. FRAC. DA MONTALBODDO, *loc. cit.*
5. ARCHANG. MADRIGNANO, *Itinerarium Portugallensium e Lusitania in Indiam...* Mediolani, 1508, in-fol., cap. CXXV, f. LXXX.
6. ANT. GALVAM, *Tratado dos Descobrimentos antigos, e modernos*. Lisboa, 1731, in-fol., p. 36.
3. DAMIANO DE GOES, *loc. cit.*, f. 65.
4. BIDDLE, *A Memoir of Cabot*, p. 252.
7. *Supra*, page 161, N° 5.

1501.

GASPAR CORTEREAL. Troisième voyage.

L'expédition comprenait trois navires : « *partira desta cidade com tres navyos a descobrir terra nova* [1] »

L'escadrille mit à la voile, de Lisbonne, au mois de janvier 1501 : « *Già* [au 17 octobre 1501] *son nove mesi passati che questo Serenissimo Ré mandò....*[2]. »

1. Pasqualigo et Cantino ne parlent que de deux navires : « *una de le doe Caravelle*, » et « *mando dui legni*; » mais dans la *carta* du 15 janvier 1502, citée par Kunstmann (*Die Entdeckung*, p. 93, note 120) et où nous prenons notre texte, le roi Manoel dit que deux seulement *sur trois* des navires qu'il avait expédiés étaient retournés au port : « *avia dias que partira desta cidade com tres navyos a descobrir terra nova da qual ja tinha achada parte della e como depois de pasado tempo vieram dous ditos navios aa dita cidade averia cinquo meses.* »

2. Dépêche d'Alberto Cantino. Pasqualigo dit : « *lanno passato.* » En Portugal, à dater de 1420, ainsi qu'à Rome et dans presque toutes les villes d'Italie, depuis le XIIIe siècle, l'année commençait le jour de Noël, mais

Le vent les poussa dans la même direction pendant quatre mois : « *quatro mesi continui, sempre per quello vento et a quel polo caminarno* [1], » sans amener aucune découverte.

Au commencement du cinquième mois, ils rencontrèrent de fortes banquises : « *et intracti nel quinto mese volendo pure inanti seguire, dicono che ritrovarno masse grandissime de concreta neve andare mosse da londe sopra il mare a galla.* »

Le second jour de cette rencontre, les glaces ayant empêché de passer outre, ils virèrent le cap au nord-ouest : « *nel secondo giorno del quale ritrovarno el mar gelato et constrecti ha abandonare la impresa, cominciarno a circondare verso maestro et ponente.* »

Ils naviguèrent dans cette direction par un beau temps pendant trois mois : « *ove tre mesi sempre con bon tempo a quella volta continuarno.* »

Le premier jour du quatrième mois, ils aperçurent, entre le nord-ouest et l'ouest, une grande contrée : « *et nel primo giorno del quarto mes heberno vista, fra questi dui venti, d'un grandissimo paese,* » abordèrent : « *se acostarno,* » voguèrent sur plusieurs grands fleuves d'eau douce (*sic*), et, par l'un d'eux, à environ une lieue de la mer, ils entrèrent dans le pays : « *et correndo molti et*

comme Pasqualigo était Vénitien, il doit l'avoir fait dater du 1er janvier et, alors, son millésime se rapproche sensiblement de celui de Cantino, car il peut se reporter à la dernière semaine de décembre 1500. Quant à la date que donne Damiano de Goes ; « *no anno MDI.. partio de Lisboa ahos* XV *dias do mes de Maio* » (*Chronica do J. Rei d. Manoel,* cap. LXVI, f. 65 verso), elle est inadmissible au regard surtout des assertions des deux témoins oculaires précités. Il y a aussi dans la *Carta* par laquelle le roi Manoel fait une donation à un ancien compagnon de Cortereal, Joam Martins, une phrase, au futur, qui semble indiquer que le 27 janvier 1501, Gaspar Cortereal était en mer : « *esguardando nos ao muito serviço que de Gaspar Corte Reall temos recebido no descobrimento da terra annunciada* e ao deante esperamos receber *pelo qual he merecedor de por ello lhe fazermos toda mercee e acrecentamento e asy aquelles que no dito descobrimento ho ajudaram e despenderam...* ». Sr. J. I. de Brito Rebello, dans l'*Archivo dos Açores,* Ponta Delgada, 1881, t. III, nº XV, p. 196.

1. Toutes les citations suivantes, données sans référence, se rapportent à la dépêche de Cantino, que nous publions *in extenso* ci-après.

grandi fiumi dolci per quella regione al mare, per uno de epsi, forsi una legha fra terra intrarno. »

Là, ils s'emparèrent par force d'environ cinquante habitants des deux sexes : « *Degli homini et de le donne de queste locho ne pigliarno circha da cinquanta per forza.* »

Cortereal renvoya alors en Portugal deux des navires, comptant, avec le troisième, explorer lui-même la côte afin de s'assurer si ce pays était une île ou bien la terre ferme : « *ha deliberato andar tanto per quella costa, che vole intendere se quella è insula, o pur terra ferma.* »

On ne le revit jamais; mais un des deux navires, ayant à bord sept des naturels, hommes, femmes et enfants, arriva à Lisbonne le 8 octobre 1501. «*Adjr. VIII. del presente arivo qui una de le doe Caravelle... Hanno conducti qui VII. tra homini et femene et putti de quelli* [1], » annonçant l'arrivée, d'heure en heure, du second navire avec cinquante autres sauvages : « *et cum laltra Caravella che se aspecta d'hora in hora ne vien altri cinquanta* [1]. »

Trois jours après, le 11 octobre, cette seconde caravelle, avec sa cargaison humaine, fit aussi son entrée dans le port de Lisbonne. La traversée, au retour, avait été de un mois, et le parcours, de 2,800 milles[2]. « *Questo naviglio è venuto di la a qua in un mese, et dicono esservi 2800 milia de distantia.* »

Pietro Pasqualigo, ayant été témoin de l'arrivée de la première de ces caravelles, en rendit compte onze jours après à ses frères. C'est ce récit, publié d'abord à Vicence en 1507, dans les *Paesi Nouamente Retrouati*, et, l'année suivante, traduit en latin par Archangelo Madrignano, en allemand par Jost Ruchamer, en bas-allemand à Nuremberg, et vers 1515, en français par Martin

1. Lettre de Pasqualigo à ses frères.

2. Pasqualigo dit que le pays alors découvert était situé au nord-ouest, à une distance de 2000 milles du Portugal, et que l'escadrille de Gaspar Cortereal avait longé de six à sept cents milles de côte : « II M. *miglia lonzi da qui tra maestro et ponente... per la costa de la qual scorseno forsi miglia* DC in DCCC. *ne mai trovoreno fin.* »

du Redouer à Paris [1], qui a servi de base jusqu'ici aux descriptions du voyage de Gaspar Cortereal.

Aussitôt que le commandant de la caravelle arrivée le 11 octobre eut débarqué, il alla rendre compte au roi Manoel du résultat de l'expédition. Alberto Cantino, ambassadeur d'Hercule d'Este, duc de Ferrare, se trouvait présent à l'entrevue et entendit le récit que fit le capitaine. Après avoir été voir, toucher et contempler : « *li quali iò visto, tochi et contemplati* » les malheureux dont on allait faire « les meilleurs esclaves qu'on eut vu jusqu'alors — *li homini ch' seranno per excellentia da fatiga, et gli meglior schiavi se habia hauti sin hora,* » Cantino envoya, le 19 octobre, à son souverain, une dépêche relatant ce qu'il lui avait été donné de voir et d'entendre.

Grâce aux efforts infatigables de savants dévoués [2], nous avons la bonne fortune de présenter à nos lecteurs le récit inédit et authentique d'Alberto Cantino, obligeamment relevé à notre requête sur le texte original, conservé aux archives d'État de Modène, par M. César Foucard, directeur de ce célèbre dépôt.

« *Ill.me et Ex.me Princeps et Domine mi singularissime :*

Già son nove mesi passati che questo Serenissimo Rè mandò alle parte de tramontana dui legni ben armati, solum per cerchare se possibil fusse, che a quella parte vi si possesse ritrovare terre ov. Insule alcune, cusi hora alli undece del presente salvo, et con preda uno de epsi è ritornato, et ha portato gente et nove, le quale non me ha parso che sencia sentita de V. Ex. debbiano passare, et cusi precisamente tutto quello qual fù per il capitan al Re, me presente, racontato qui di sotto distintamente scrivo. In prima racontano che partiti che furon del porto de Lisbona, quatro mesi conti-

1. *B. A. V.* Nos 57, 58, 83, et *Additions*, Nos 29, 48 et 71.

2. MM. Dalla Vedova, Uzielli et Malvano, de Rome, Vincenzo Promis, de Turin, et G. W. Wurtz, secrétaire de la légation des États-Unis à Rome, à qui nous adressons nos remerciements les plus sincères.

nui, sempre per quello vento et a quel polo caminarno, ne mai in tutto questo spacio heberno vista de cosa alcuna; et intracti nel quinto mese volendo pure inanti seguire, dicono, che ritrovarno masse grandissime de concreta neve andare mosse da londe sopra il mare a galla; da la summità de le quale per la potentia del sole una dolce et chiara aqua se dissolvea, et disciolta per canaleti da epsa facti ruinando al basso qui cadea, onde, che havendo gia le nave bisogno de acqua, con li battelli a quelle se acostarno, et per quanto fu a lor necessario ne prenderno, et temendo de stare in quel locho per il loro presente periculo volseno tornare indrieto, ma pur aiutati da speranza, deliberarno, come meglio potesseno, andare anchora alcun giorno inanti, et posseronsi al viaggio, nel secondo giorno del quale ritrovarno el mar gelato et constrecti ha abandonare la impresa, cominciarno a circondare verso maestro et ponente, ove tre mesi sempre con bon tempo, a quella volta continuarno. Et nel primo giorno del quarto mese heberno vista, fra questi dui venti, dun grandissimo paese, al quale con grandissima allegreza se acostarno, et correndo molti et grandi fiumi dolci per quella regione al mare, per uno de epsi, forsi una legha fra terra intrarno; et in quella dismontati trovarno copia de suavissimi et diversi fructi, et albori, et pini de si smisurata alteza et grosseza, che serebbeno troppo per arboro de la piu gran nave che vadi in mare. Ivi non nasce biada dalcuna sorte, ma gli homini di quel paese, dicono non vivere se non di piscasone et caza de animali, deli quali el paese abonda, cioè cervi grandissimi vestiti di longissimo pelo, le pelle de li quali usano per veste, ne fanno case et barche; et cusi lupi volpe, tigri et zebellini. Affermano esservi, che mi pare miraculo, tanti falcuni peregrini, quante passare sono nel nostro paese, et io ne ho veduti, et sono belletissimi. Degli homini et de le donne de questo locho ne pigliarno circha da cinquanta per forza, et hannoli portati al Re, li quali io ho visti, tochi et contemplati, et cominciando alla loro grandeza, dico che sono alquanto più grandi del nostro naturale, com membre correspondevole et ben formate, li

capilli de maschij sono longi, quanto noi altri usiamo, et pendeno con certe inhanelate volveture, et hanno il volto con gran signi segnato, et li segni sono como quelli de li Indiani, gli occhi suoi tranno al verde, dali quali quando guardano, dona un gran fireza a tutto il viso : la voce non se intende, ma per ciò in se non ha alcuna aspreza anci piu presto è humana, la condictione et gesti loro son mansuetissimi, rideno assai e dimostrano summo piacere, et questo è quanto alli homini La dona ha piccole poppe et belissimo corpo, et tien un viso assai gentilesco, il colore de le quale più presto se può dire biancho cha altro, ma il maschio e assai più negro. In summa, salvo che la teribile guardadura de lhomo, in ogni altra cosa mi pareno equali alla imagine et similitudine nostra. Da ogni parte sono nudi, salvo che le membra vergognose, che con una pelle di sopradicti cervi se tengon coperti. Non hanno arme, ne ferro niuno, ma ciò che lavorano, et ciò che fanno, fanno con durissime pietre aguze, con le quale non è cosa si dura che non taglino. Questo naviglio è venuto di la a qua in un mese, et dicono esservi 2800. milia de distantia; laltro compagno ha deliberato andar tanto per quella costa, che vole intendere se quella è insula, o pur terra ferma. Et cusi il Re con molto desiderio et quello et altri aspecta, li quali venuti che siano, et portando cosa degna di V. Ex.^{tia} subito ne darò notitia a quella...

Lisbonæ, die XVIJ octobris 1501.
Ill. et Ex. Duc. D. V.
Servitor ALBERTUS CANTINVS.

Au verso :

« *Illmo Principi et Exmo Domino Domino Herculi Estensi Duci Ferrarie dignissimo ac domino meo singularissimo.*
Ferrarie[1]. »

1. Manuscrit des Archives d'Etat à Modène. — *Cancelleria Ducale. Dispacci dalla Spagna.*

Quoique d'une importance qui ne saurait échapper au lecteur, ce document ne permet pas encore de préciser l'atterrissage de Gaspar Cortereal en 1501.

Pour des raisons que nous exposerons dans un travail d'ensemble sur les expéditions de ce navigateur, deux hypothèses seulement nous paraissent admissibles. La première est qu'au cours de son troisième voyage, vers le printemps de l'année 1501, Gaspar Cortereal, longeant la côte supérieure du Labrador, est remonté jusqu'à l'entrée du détroit d'Hudson, et que les rivières mentionnées dans le récit rapporté par Cantino, sont celles qui viennent se jeter dans la baie Ungava. L'autre supposition est qu'après avoir atterri à la partie la plus septentrionale de l'île de Terre-Neuve, il entra dans le golfe Saint-Laurent par le détroit de Belle-Isle, et que les « *molti et grandi fiumi* » en question sont les nombreuses rivières qu'on compte de ce détroit jusqu'au fleuve Saint-Laurent.

En attendant qu'il nous ait été donné d'examiner la carte envoyée par Alberto Cantino à son souverain, c'est vers cette dernière hypothèse que nous penchons.

Après Cantino et Pasqualigo, Lopez de Gomara, qui écrivait vers 1551, est, à notre connaissance, l'écrivain le plus ancien qui parle des Cortereal. Il place sous l'année 1500 les événements de 1501, puisque son récit mentionne que « *tomó por esclavos hasta sesenta hombres de aquella tierra* [1]. » Nous croyons que sa seule autorité est la traduction latine de la lettre de Pasqualigo. L'assertion : « *Dejô su nombre á las islas que están á la boca del golfo Cuadrado y en mas de cinquenta grados*, » est une inférence tirée de quelque carte lusitano-espagnole encore inconnue.

Le récit de Ramusio [2] a également pour base la lettre de Pasqualigo, commentée au moyen de cartes portugaises ou espa-

1. *Primera y segunda parte de la Historia General de las Indias*, Çaragoça, 1552, in-fol. ; p. 177 de l'édition de Vedia.
2. *Raccolta*, t. III, f. 417 A.

gnoles, sinon lusitano-françaises, comme la phrase « *vn gran fiume detto di San Lorenzo,* » porte à le croire.

Les écrivains portugais ne sont pas mieux informés.

Galvam ne dit, concernant cette expédition, que : « *se perdeo o navio em que elle hia e o outro tornou a Portugal* [1]. » Damiano de Goes est aussi bref : « *partio de Lisboa aos* XV *dias do mes de maio, mas o que nesta viagem passou se nam sabe, porque nunca mais appareceo, nem se soube delle noua* [2]. » Osorio en sait encore moins que Goes : « *rursos anno* MDI *se in eandem regionem contulit ut latius litora illius omnia pervagaretur et gentis mores et instituta perdisceret. Sed quid illi acciderit, aut quo fato absumptus fuerit nunquam scire potuit* [3]. »

C'est donc seulement dans les dépêches de Pasqualigo et de Cantino, commentées à l'aide de la carte envoyée par ce dernier au duc de Ferrare, que le critique devra, dorénavant, chercher les éléments d'une histoire analytique de ce mémorable voyage.

1. Ant. Galvam. *Tratado*, Lisboa, 1731, p. 36.
2. Dam. de Goes. *Chronica do Rei dom Manoel*, t. I, f. 65 *v.*
3. Osorio. *De rebus Emmanuel.*, Olyssip., 1571, in-fol., lib. II.

1501 *.

Expédition anglo-portugaise. Nous ne la connaissons que d'après les lettres-patentes octroyées le 19 mars 1501 par Henry VII à Richard Warde, Thomas Ashehurst et John Thomas, marchands de Bristol, associés à João Fernandez, Francisco Fernandez et João Gonzalès, gentilshommes des Açores : « *Armigeris*

*. Alonso de Hojeda. Expédition projetée le 28 juillet 1501, et autorisée le 8 juin suivant : « *hácia la parte donde se ha sabido que descubrian los Ingleses* ». Navarrete. *Coleccion de los viages*, t. III, p. 86. Ce voyage ne semble être resté qu'à l'état de projet.

in Insulis de Surrys (sic) *sub obediencia Regis Portugaliæ oriundis*[1]. » On doute même que ces lettres-patentes aient été suivies d'effet, au moins en 1501. La conclusion paraît autre lorsqu'on rapproche de ces lettres-patentes, l'émargement suivant, copié sur les registres de l'intendance royale : « *1502. Jan. 7. To men of Bristoll that founde Thisle... L. 5*[2]. »

1. Biddle, *Memoir of Cabot*, p. 312-320.
2. *Excerpta Historica. Privy purse expenses of Henry VII*, p. 126.

1502.

Seconde expédition anglo-portugaise, en vertu des lettres-patentes octroyées par Henry VII, le 9 décembre 1502[1], à Thomas Ashehurst, João Gonzalēs, Francisco Fernandez et Hugh Elliott.

C'est probablement à cette expédition que se rapporte l'émargement suivant : « *1503. Sept. 30. To the merchants of Bristoll that have bene in the Newefounde Launde. L. 20*[2]. » C'est aussi celle, ce semble, dont fit partie Nicholas Thorne, père de Robert, puisqu'il eut pour compagnon de voyage un « *merchant of Bristowe named Hugh Eliot*[3]. »

1. Rymer, *Fœdera*, Hagæ comitis, 1741, in-fol., t. V, Pars iv, p. 186.
2. Hakluyt, *Principall Navig.*, t. I, p. 219.
3. *Excerpta Historica*, p. 129.
Supra, page 176.

1502.

Miguel Cortereal, chef des huissiers du roi : « *Porteiro m'or do Senhor Rei D. Manoel.* » Comme il appert de sa lettre à Christovam Lopez, Miguel Cortereal, avant le mois d'août

1501, avait armé une expédition, pour laquelle le roi Manoel accorda d'abord un équipage de cinquante hommes, qui plus tard, fut porté à quatre-vingts[1]. Ce voyage resta à l'état de projet, et ce ne fut qu'en vertu de lettres-patentes octroyées le 15 janvier 1502, que Miguel, à son tour, prit la mer. Ces lettres lui concédaient la moitié des terres-fermes et des îles trouvées par son frère Gaspar, et celles qu'il pourrait lui-même découvrir.

Il partit donc (non dans le seul but de retrouver son frère, dont on était sans nouvelles), le 10 mai 1502, avec deux navires, dit Goes : « *Partio de Lisboa ahos dez dias de Maio de* M. D. IIº *com duas naos sem nunca delle se mais hauer noua*[2]. »

Galvam relate que l'expédition était composée de trois caravelles, et que, s'il est vrai que celle montée par Miguel Cortereal ne revint jamais, les deux autres retournèrent à Lisbonne. Il ajoute même cette circonstance que lorsque la flottille arriva au Nouveau-Monde, les trois navires décidèrent d'explorer chacun séparément les fleuves de cette contrée, et de se retrouver au point de départ le 20 août (1502); ce que firent deux des caravelles, lesquelles, après avoir vainement attendu celle de Gaspar Cortereal, virèrent de bord pour revenir en Portugal :

« *Foy em busca cum tres navios armados a sua custa. Chega dos à quelle Costa, como viraõ muitas bocas de rios, e abras, entrou cada hum pela sua, com Regimento que se ajuntassem todos até vinte dias do mez Dagosto : os dous navios assi o fizerao. E vendo que não vinha Miguel Cortereal ao prazo, nem despois algum tempo, se tomaraõ a este Reyno, sem nunca mais delle se saber nova, nem ficar outra memoria, se não charmase esta terra dos Corte Reaes ainda agora*[3]. »

Le lecteur remarquera que, selon Galvam, l'expédition était composée, non de deux navires, comme le dit Goes, mais de

1. « *Quando armey em lixboa eu tomei mantimentos pera tres meses S. pera cimquanta homens e depois mandou el Rey noso Senhor que tomase mais trinta homens.... Feito aos seis dias dagosto de quinhentos e hum.* (signé) *Miguel Corte Reall* ». MS. cité par Kunstmann, p. 93, note 119.

trois, sur lesquels deux revinrent à Lisbonne. Il importe aussi de noter qu'ici, encore, on mentionne un grand nombre de rivières : « *muitas bocas de rios,* » — ce qui n'est pas un des traits distinctifs de la côte septentrionale du Labrador.

2. Ant. Galvam. *Tratado,* page 36.
3. Dam. de Goes, *loc. cit.,* f. 65 verso.

1503.

Expédition portugaise envoyée par le roi Manoel à la recherche des Cortereal. Composée de deux navires, elle revint à Lisbonne sans avoir trouvé aucune trace des malheureux navigateurs. Ce serait alors que la province de *Terra Verde* aurait pris le nom de *Terra de los Cortereales* :

« *No seguinte de M. D. III. mandou duas naos armadas a sua costa buscalos, mas nem de hum nem do outro se pode nunca saber onde nem como de perderam pelo que se pos áquella prouincia da terra verde onde se cré que estes dous irmaos perderão, a terra dos corte Reaes*[1]. »

« Ce fut Vasco Eannès Cortereal, leur frère, alcade de Tavira et gouverneur des îles Saint-George et Tercère, qui hérita des privilèges que la couronne avait concédés à ses deux frères, et il devint capitaine donataire de la *Terre-Neuve des Cortereal.* Ce titre passa ensuite à Dona Marguerite Cortereal, héritière de la maison, qui le transmit à D. Christovam de Moura, marquis de Castel-Rodrigo, qui prit aussi le titre de seigneur de Terre-Neuve[2]. »

1. Damiano de Goes, *loc. cit.*, f. 65, verso.
2. Ferdinand Denis, *Biographie Générale* (de Hoefer).

1503.

Sébastien Cabot. Troisième voyage qu'on ne connaît que par une déduction tirée d'une phrase de la Chronique de Fabyan, citée par Stow et par Hakluyt, où il est dit qu'on présenta à

Henry VII, en la dix-huitième année de son règne, trois sauvages pris dans les îles nouvellement découvertes par Sébastien Cabot.

Supra, chapitre XI, pages 106-108.

1503.

EXPÉDITION ANGLAISE qu'implique la récompense donnée par Henry VII, le 17 novembre 1503, à un individu qui lui avait rapporté des éperviers de l'île nouvellement découverte : « 1503. *Nov. 17. To one that brought hawkes from the Newfounded Island*[1]. 1. L. »

Peut-être ne s'agit-il ici que de l'expédition entreprise en vertu des lettres-patentes du 9 décembre 1502 précitées.

1. *Excerpta Historica*, p.

Circa 1503.

EXPÉDITION ANGLAISE, citée par Thevet. Parlant des Bacallaos, ce chroniqueur, peu digne de foi, rapporte que Cabot « Sébastian Babate », comme il l'appelle, persuada Henry VII « de peupler le pais de nouveaux habitans et dresser là une Nouvelle-Angleterre, ce qu'il n'exécuta pas; vray est qu'il mist bien trois cents hommes en terre, du costé d'Irlande au Nort, ou le froid fist mourir presque toute sa compagnie, encore que ce fust au moys de juillet. »

1. THEVET. *Singularitez de la France Antarctique.* Paris, 1558, in-4, cap. LXXIV, p. 148.

1504.

EXPÉDITION ANGLAISE, démontrée par la mention d'une gratification de 2 livres sterling à un prêtre qui se rendait à l'île nouvelle : « *1504. April 8. To a preste that goeth to the new Ilande*[1], *L. 2.* »

1. *Excerpta Historica*, p. 131.

1504.

Voyages des Bretons. Lorsque le critique relève sur la carte de Juan de la Cosa les légendes : « *Cavo de Inglaterra* » et « *Mar descubierta por Ingleses,* » ou sur celle de Johannes Ruysch : « *C. de Portogesi,* » la première pensée qui lui vient à l'esprit, c'est que les Anglais ont abordé dans ces régions avant l'an 1500, et que les Portugais visitèrent ces côtes antérieurement à l'année 1508. En effet, nous l'avons vu, des documents authentiques démontrent la présence des Cabot et des Cortereal dans ces parages aux époques indiquées. C'est par un raisonnement identique que nous arrivons à être persuadé que les Bretons atterrirent au littoral de l'Amérique septentrionale dans les premières années du xvi[e] siècle. Les anciennes cartes portugaises et lusitano-espagnoles portent, sur la péninsule qui forme le côté méridional de l'entrée du golfe Saint-Laurent, les appellations : *c. do bretãos,* » et « *tierra de los bretones.* » La première fois, cependant, que nous relevons une légende de ce genre, c'est sur le n° IV de Kunstmann[1], carte dressée avant l'année 1520. On lit, sur la côte de la Nouvelle-Ecosse : « *terra q̄ foy descubierta por bertoñes.* »

Cette inscription est la meilleure preuve de la présence des Bretons dans ces régions. Quant à des dates, des noms, des détails ou des cartes bretonnes concernant leurs voyages à cette époque reculée, on n'en n'a pas encore trouvé. Il se pourrait, cependant, que les archives des ports et de l'amirauté de Bretagne, imparfaitement explorées jusqu'ici, recélassent des documents de nature à nous éclairer sur les premières expéditions des pêcheurs bretons au cap qui porte encore le nom de leur pays. Selon le récit du « *Gran capitano Francese,* » rapporté par Ramusio, ces voyages remonteraient à l'année 1504 : « *Detta terra è stata scoperta da 35 anni in quà cioè quella parte che corre*

1. *Supra*, N° 9, page 167.

leuante et ponente per li Brettoni et Normandi, per la qual causa è chiamata questa tierra il capo delli Brettoni [1]. » Rappelons, à ce sujet, que les Espagnols, dès leurs premiers projets d'expéditions dans ces régions, devaient employer des pilotes bretons. Ainsi, dans la cédule de la reine Jeanne précitée, on impose à Juan de Agramonte d'embarquer des pilotes de Bretagne, qu'il dut même aller chercher dans leur pays : « *ecebto que dos pilotos que llevaredes sean bretones... Que por cuanto vos habeis de ir por los pilotos que con vos han de ir al dicho viaje à Bretaña* [2]... »

1. Ramusio, *Raccolta*, tome III, f. 432 F. La phrase de Wytfleit : « *Britones et Normani anno a Christo nato M,CCCCC,IIII has terras invenere.* » (*Descript. Ptolem. Augment.*, Lovan., 1598, in-fol., p. 185) est empruntée à Ramusio.
2. Navarrete, *Coleccion de viages*, t. III, p. 123.

1505.

Expédition anglo-portugaise, ou qui avait des Portugais à bord, comme il résulte de la gratification accordée par Henry VII, le 25 août 1505, à des gens de cette nation qui, des îles nouvellement découvertes, lui avaient rapporté des pivers et des chats sauvages : « *1505. Sept. (?) 25. To Portyngales that brought popyngais and catts of the mountaigne with other Stuf to the Kinges grace, L. 5.* » Cet article suit la mention de 13 shillings 4 deniers remboursés à un nommé Clays, pour avoir porté à Richemond « *wylde catts and popyngays of the Newfound Island* ».

Excepta Historica, p. 133.

1506.

Pêcheurs portugais. Ordonnance de Manoel, roi de Portugal, datée de Leiria, le 14 octobre 1506, concernant la perce-

tion d'un droit fiscal sur le poisson apporté de Terre-Neuve : « *o dizimo do Pescado da Terra-Nova.* »

— *Alvarà dirigido a Diogo Brandão. MS.* cité par Constantino Botelho de Lacerda Lobo, *Decadencia das Pescarias de Portugal* dans les *Memorias Economicas da Academia Real das Sciencias de Lisboa*, t. VIII, p. 338.

Circa 1506.

JEAN DENYS et GAMART, de Rouen. Cette date n'est qu'approximative; le texte suivant, le seul connu où il soit question de ce voyage, permettant seulement de la déduire du fait que le « *Gran capitan francese,* », qui dit, en l'année 1539, que l'expédition eut lieu « il y a environ trente-trois ans — *Sono circa 33 anni che vn nauilio d'Onfleur, del quale era Capitano Giouanni Dionisio, et il Pilotto Gamarto di Roano primamente v'andô.* »

Selon la même autorité, un certain Denys, de Honfleur, aurait découvert une partie du Brésil avant 1519 : « *L'altra parte* [*de la terra del Bresil*], *fu scoperta per vno de Honfleur chiamato Dionisio di Honfleur da venti anni in quà.* »

— RAMUSIO, *Raccolta*, 1565, t. III, f. 423, D, 426, D.
— *Supra*, page 249, n° 3.

1506.

LE CAPITAINE VELASCO. Voyage au fleuve Saint-Laurent. « Vers les terres de Labrador et Canada, il y eut vn capitaine Velasco Espagnol qui passant cette coste entra en la riuiere de Canada ou de Saint-Laurens », rapporte Vincent le Blanc, ou celui qui tint la plume pour lui.

Nous ne savons sur quelle autorité Charlevoix s'appuie pour fixer ce voyage à l'année 1506. Le Blanc, ou, plutôt, Bergeron ou même Louis Coulon, ne donne aucune date.

— Vincent le Blanc, *Les Voyages famevx dv sievr Vincent Le Blanc Marseillois*. Paris, 1649, in-4, Part. III, p. 63.
— Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle France*, Paris, 1744, in-4, t. I, p. 4.

1508.

Thomas Aubert. C'est encore à Ramusio qu'il faut emprunter tout ce qu'on sait sur ce navigateur dieppois :

« *N'ell'anno 1508 vn nauilio di Dieppa detto la Pensee, il quale era gia di Giouan Ango padre del Monsignor lo Capitano et Visconte di Dieppa v'andò, sendo maestro ouer patron di detta nave maestro Thomaso Aubert, et fu il primo che condusse qui le genti del detto paese.* »

— Ramusio, *Loc. cit.*

1509 *.

Expédition normande qui débarqua à Rouen ; « *septem homines syluestres ex ea insula* (*quæ terra noua decit*). »

— Eusèbe de Césarée, *Chronicon*, Paris, 1512, in-4, f. 172.
— B. A. V., *Additions*, n° 43, p. 57.

* Juan de Agramonte, de Lerida. Le contrat fait avec ce Catalan par Ferdinand d'Aragon, confirmé par la reine Jeanne en octobre 1511, pour « *ir con dos navios de naturales de estos reinos... para ir á saber el secreto de la tierra nueva* », ne paraît pas avoir été suivi d'effet. — Navarrete. *Coleccion de viages*, t. III, p. 122-127.

1516.

Sébastien Cabot. Ce voyage, pour le compte de l'Espagne, était en préparation au mois de mars 1516 « *Expectatque indies ut nauigia sibi parentur, quibus arcanum hoc naturæ latens Iam tandem detegatur. Martio mense anni futuri MDXVI puto ad explorandum discessurum.* » Il ne paraît pas avoir été accompli.

— Pedro Martyr d'Anghiera. *Decad.* III, lib. vi, f. 56 a, de l'édit. de Basle, 1533, et p. 233 de celle de Paris, 1587.
— *Supra,* p. 113.

1517-1518*.

Thomas Pert et Sebastien Cabot. Expédition pour le compte de l'Angleterre, mais qui aurait avorté à cause de la pusillanimité de l'amiral Pert ; » *whose faynt heart was the cause that that voiage took none effect.* « On ne sait s'il faut conclure de ce passage que le voyage avorta au Nouveau-Monde même, ou bien si ce fut dans le port où s'équipait l'expédition.

— Richard Eden. *Treaties of the Newe India with other Newfoundlandes and Ilandes,* Lond., 1553, in-4, dédicace.
— *Supra*, p. 113-115.

Antè 1521.

João Alvares Fagundes. Les expéditions de ce gentilhomme portugais résultent d'une *Carta de Doação*, du roi Manoel,

* Expédition des Anglais « *que fueron a reconocer à los Bacallaos,* » placée par Herrera (Decad. II, lib. v, cap. iii, p. 114), sous la date de 1519. Ce chroniqueur, à notre avis, fait confusion avec le voyage de 1527, cité ci-après.

datée de Lisbonne, le 13 mars 1521, dans laquelle il est dit que le roi ayant promis à Fagundes, par une cédule antérieure, la seigneurie des îles et terres qu'il découvrirait, cette condition se trouvant réalisée, le roi lui octroyait : « la terre dite ferme, à partir de la ligne de démarcation qui sépare les possessions de la couronne de Castille, du côté du Sud, jusqu'à la terre découverte par les Cortereal ; en plus, la baie d'Auguoada, sur la côte nord-est et sud-est, les îles auquelles Fagundes a donné son propre nom : *« a que elle pos nome ffagumdas »*, c'est-à-dire : *Sam Ioam*, *Sam Pedro*, *Santa Ana et Santo Antonio ;* l'archipel de *Sam Panteliom* avec l'île de *Pitiguoem,* et les îles des Onze-Mille-Vierges et l'île de *Santa Cruz*, qui est tout près du banc, et une autre île qui s'appelle *Santa-Ana*, aperçue mais non encore revendiquée : « *que foy vistra e non apadroada*[1] ».

M. Do Canto a l'obligeance d'appeler notre attention sur un ancien manuscrit généalogique, où il est dit que « João Alevarez Fagundes a découvert la « *Terra-Nova*, » contrée aujourd'hui appelée « Cabo Bretão, » que le roi la lui concéda, et qu'il y établit des pêcheries de *Bacalhaos,* qui devinrent très lucratives pour le Portugal. » Ces assertions concordent avec ce que nous rapportons, d'après Francisco de Souza (*infra*, *sub anno* 1525), car Fagundes était de Viana. Rappelons, cependant, que selon l'ordonnance de Leiria, précitée, des pêcheries portugaises existaient déjà à la « *Terra-Nova* » en 1506.

A l'appui des prétentions de Fagundes, M. de Bettencourt publie une carte extraite de l'Atlas manuscrit de Lazaro Luiz, lequel fut construit en 1563.

Dans cette carte, l'île de Terre-Neuve n'est pas fragmentée,

1. « *Ssegundo vimos per o dito aluara por uem do quall aluara elle foy a descobrir terras e ilhas baa dita parte nelle conteudo e ora nos ffez certo per testemunhas dinas de ffee que elle achara as terras e ilhas sseguintes, a saber, a terra que sse diz ser ffirme... Dada... lixboa aos* XIII *dias de Março. Manuell da fonsseca a ffez anno de mill* v[c] XXI. » Lettre royale publiée par M. de Bettencourt.

et le détroit qui la sépare du continent porte le nom de *bella Ilha*. Le Saint-Laurent, la péninsule gaspésienne, Anticosti et l'île du Prince-Edward sont à leur place. Il n'y a pas d'île Saint-Jean dans l'Atlantique, mais le détroit de Canso est omis. Comme dans la carte de Desceliers de 1550, une grande île imaginaire, conception erronée de la péninsule étranglée entre les baies de Fortune et de Plaisance, bloque en partie l'entrée méridionale du golfe Saint-Laurent. Nous avons ici, évidemment, une carte non lusitano-française, mais franco-lusitanienne ; ce qui n'est pas précisément la même chose.

La partie véritablement curieuse est la Nouvelle-Ecosse, émaillée de pavillons espagnols, et portant cette légende : « *A terra Doo laurador q̄ descobrio Joaom Aluerẽz* [Fagundes] », mais, ce qui implique une contradiction, c'est, sur le littoral de ce pays même, l'inscription : « *costa que descobrio esteuão guomes.* »

M. de Bettencourt dit que sur la carte qui accompagne le *Breve tratado de Marinharia* (MS. sur vélin de la bibliothèque de M. le duc de Palmella, mais dont nous ne connaissons pas la date) « *veem-se a Santa Cruz a San Pedro e a Fagunda.* » Nous n'avons relevé ce nom de « *fagũda* » que sur la carte de Ferdinando Vaz Dourado, dressée en 1571 [1], où il est donné à un îlot imaginaire, situé dans l'Atlantique entre deux îles de *Santa Cruz*, non moins problématiques, par 43° 30' de latitude nord.

— E. A. de Bettencourt. *Descobrimentos, guerras e conquistas dos Portugueses em terras do Ultramar nos seculos* XV *e* XVI. Lisboa (*sine anno sed 1881*) lithographié, in-4, t. I. p. 132-135.

— *Boletim da Sociedade de Geographia de Lisboa.* Porto, nº de décembre 1877, p. 72.

Antè 1523.

Lucas Vasquez de Ayllon, est surtout noté pour son expédition de 1526 à Chicora, région située au sud de 40° nord. Anté-

1. Kunstmann, planche X.

rieurement, il fit un voyage au nouveau continent, et, comme une phrase de la convention conclue entre Charles-Quint et lui le 12 juin 1523, nous est donnée comme portant concession de « *dos pesquerias* de baccalaos *las quél señale,* » on doit s'enquérir si véritablement Ayllon visita le pays des morues.

Tout ce que nous savons de cette première expédition est relaté dans la convention précitée. Il appert de ce document que deux caravelles appartenant à Lucas Vasquez de Ayllon, au licencié Matienzo, tous deux conseillers à la cour d'Hispaniola, et à Diego Caballero, greffier d'icelle, découvrirent une « *tierra de que hasta entónces no se tenia noticia á la parte del norte, la cual dicha tierra diz que está en treinta y cinco, y treinta y seis, y treinta y siete grados norte-sur con la isla Española.* » La région qui se trouve entre les 35° et 37° nord, ne nous reporte qu'à la Virginie. C'est, d'ailleurs, la latitude que lui donnent les cartes de Garcia de Toreno et de Ribeiro. L'anonyme de Weimar place le nom de Ayllon un peu plus au sud. Quant aux pêcheries en question, la cédule concède le monopole de la pêche dans les deux localités qu'Ayllon désignera, et le nom de *baccalaos* n'est pas mentionné : « *dos pesquerias distintas é apartadas en la dicha tierra cuales vos senàlaredes* [1]. »

La deuxième expédition, partie de Puerto de Plata au milieu de juillet 1526, n'atteignit que la rivière « *Gualdape,* » située de 40 à 45 lieues du « *Jordan* », fleuve que Oviedo place « *en treynta é tres grados é dos terçios desta parte de la linea equinoçial.* »

— PEDRO MARTYR, Decad. VIII, cap. II.
— OVIEDO, *Historia General*, lib. XXXVII, cap. I, t. III, p. 625-628.

1523.

GIOVANNI DA VERRAZZANO. Selon l'opinion commune, ce navigateur aurait été envoyé par François I[er] à la recherche d'un

1. NAVARRETE, *Coleccion*, t. III, p. 153, 158.

passage au Cathay par l'ouest. L'expédition, composée de quatre navires, serait partie de Dieppe à la fin de l'année 1523, aurait perdu deux vaisseaux sur les côtes de Bretagne, un troisième par une attaque des Espagnols, et Verrazzano, mettant à la voile des environs de Madère, avec le dernier, appelé la *Dauphine*, le 17 janvier 1524, aurait traversé l'Atlantique, atterri le 7 mars suivant près de Wilminton, rangé la côte jusqu'à Terre-Neuve, d'où il serait revenu à Dieppe au commencement de juillet 1524. Sans nous prononcer pour ou contre l'authenticité de ce récit, nous donnerons seulement aujourd'hui la liste des documents du XVIe siècle se rapportant à Verrazzano, quitte à y revenir un jour avec des renseignements nouveaux :

— Mappemonde de Hieronymo da Verrazzano, *supra*, N° 15, p. 180.

— Carte de Maggiolo, *supra*, N° 13, p. 177.

— Globe en cuivre gravé : *Evphrosynvs Vlpivs describebat anno salvtis M. D. XLII* (à Venise?) Conservé à la bibliothèque de la Société Historique de New-York ; reproduit par Buckingham Smith.

— Dans les MSS. de Hakluyt, qui se trouvent à la bibliothèque de sir Thomas Phillips, il est question de « *a mightie large olde mappe in parchmente made as it shoulde seme, by Verrazanus, nowe in the custodie of Mr. Michael Locke.* » Kohl, *Discovery*, p. 291, note.

— 1523, 25 avril. *Letter of João da Silveira, the Portuguese Ambassador in France, to King Dom João III. MS. Torre do Tombo, Corp. Chron. Part. I. Ma. 29. Doc. 54.*

Publié en anglais seulement, par M. H. C. Murphy, *The Voyage of Verrazano*, New-York, 1875, p. 162-163.

— 1523, 16 juin. *Letter of Alonso Davila to the Emperor Charles V, relating to the capture of the Treasure sent from Mexico by Cortes.* Murphy, *loc. cit.*, p. 164.

— 1524, 8 juillet. *Relatione di Giouanni da Verrazano Fiorentino della terra per lui scoperta in nome di sua Maestà, scritta in Dieppa. Al. Christ. Re di Francia Francesco primo*, Ramusio, *Raccolta*, t. III, f. 420-422 ; et *Archivio Storico Italiano*, de Vieusseux, 1853, t. IX, n° 28 de l'appendice, d'après un texte manuscrit de la Magliabechiana, N° 89, classe XIII, signalé par Tiraboschi (*Hist. Let. Ital.*, t. VII, p. 261).

— 1524, 4 août. *Lettera di Fernando Carli a suo padre*, dans l'*Archivio Storico Italiano*. Florence, 1853, t. IX, p. 53-5.

— 1525, pénultième jour de septembre. Acte par lequel Zanob. de Rous-

selay cautionne Messire Jehan de Verrassane. (M. B. F. de Costa, *Verrazzano the Explorer*, New-York, 1881, in-4.)

— *Circa* 1526. Contrat entre Philippe de Chabot (nommé amiral le 23 mars 1525, deux jours avant le commencement de l'année légale de 1526) « baron d'Apremont, chevalier de l'ordre du Roi, son gouuerneur et lieutenant-général de Bourgoingne, admiral de France et de Bretaigne » et « Jehan Ango, Jehan de Varesam, principalle pilote » etc. MS. Bibl. nationale, Fontette, t. XXI, 770, fol. 60; texte revu sur l'original et publié par M. Murphy ; *loc. cit.*, p. 158-159.

— 1526, 11 et 12 mai. Procurations données par « Messire Jehan de Varasenne, capitaine des navires esquippez pour aller au voyage des Indes » à « Jerosme de Varasenne son frère et heritier, » à Zanobis de Rousselay et à Adam Godeffroy, bourgeois de Rouen. *Revue critique d'Histoire et de Littérature*. Paris, 1876, N° 1, p. 22-23.

— 1526-1527. *Statement Concerning the French Vessels of War which Cruise the Sea of Spain*. Murphy, *loc. cit.*, p. 165.

— 1527, oct. *Letter of the Judge of Cadix, in Answer to a Royal Missive Stating by whom Juan Florin was Captured, and his Execution*. Murphy, *loc. cit.*, p. 168-69.

— 1527, octobre. *Letter from the Judge of Cadix to Charles V, giving the Names of the Principal Persons Captured with Juan Florin and of his Death*. MS. des Archives des Indes à Séville. *Estado. Legajo 13*, fol. 346. Murphy, *loc. cit.*, p. 167.

— 1537, 13 octobre. *De le lettere familiari del commendatore Annibal Caro*, Venetia, 1581, t. I, p. 6-7, lettre datée du 13 octobre 1537, signalée par Tiraboschi, *Storia della Litterat. Ital.*, Modena, 1791, t. VII, Part. I, cap. VI, p. 263.

Pedro Martyr d'Anghiera. *Opus Epist.*, Amstelod. 1670, in-fol., Epist. DCCLXXI, DCCLXXIX, DCCC.

Le *Gran Capitano di mare*, dans Ramusio, *Raccolta*, t. III, f. 423 F.

Lopez de Gomara. *Primera y segunda parte de la historia general de las Indias*, Caragoça, 1553, in-fol., f. LXXXVII.

Bernal Diaz, *Verdadera Historia de los sucesos de la conquista de la Nueva Espana*. Madrid, ed. de Vedia, cap. CLIX, p. 206.

Herrera. Decad., III, lib. IV, cap. XX, lib. VI, cap. IX. Pourquoi le nomme-t-il « *Florin de la Rochela ?* »

A. Gonzales de Barcia, *Ensayo Cronologico para la Historia general de la Florida : por Don Gabriel de Cardenas y Cano* (pseudonyme). Madrid, 1723, in-fol., f. 8.

G. P. (Giuseppi Pelli). *Elogio di Giovanni da Verrazano Florentino Sco-*

pritore della Nuova Francia nel Secolo XVI. Firenze, 1769, in-8. Pour renseignements concernant sa famille.

J. de Viera y Clavijo. *Noticias de la Historia General de las Islas de Canaria ;* Madrid, 1772, in-8, t. II, cap. xii, p. 294. D'après l'histoire manuscrite de Pedro Augustin del Castillo.

G. W. Greene. *Historical Studies.* New-York, 1850, in-12.

Arcangeli, *Lettera di Giovanni Verrazzano... precedute da un discorso*, dans l'*Archivio Storico*, 1853, t. IX, appendice, nº 28. Texte et renseignements biographiques.

Buckingham Smith. *An Inquiry into the authenticity of documents concerning a discovery in North America claimed to have been made by Verrazzano.* New-York, 1864, in-4.

Cornelio Desimoni. *Il viaggio di Giovanni Verrazzano.* Firenze, 1877. in-8.

— Du même, *Intorno al Florentino Giovanni Verrazzano. Studio Secondo.* Genova, 1881, in 8.

— Du même, *Allo Studio Secondo. Intorno a Giovanni Verrazzano. Appendice III* (Genova, 1882), in-8.

1524.

Navire rouennais capturé au retour avec sa cargaison de morues de Terre-Neuve, par Christopher Coo, capitaine anglais.

— J. S. Brewer, *loc. cit.*, t. IV, Part. I, p. 33, Nº 83. *List of prizes taken by Captain Coo since leaving the Tames on Jan. 22, 1524.*

Anté 1525.

Deux navires portugais perdus au Labrador sous le règne du roi de Portugal João III.

Ce monarque régna du 19 décembre 1521 au 11 juin 1557. C'est en 1541 que João relata ce fait qui se serait passé alors qu'il était sur le trône, et qu'il a soin de ne pas confondre

avec les voyages de Gaspar et de Miguel Cortereal : « *No quiere enviar allá bajeles, porque se le perdieron dos*, sin otro *que tuvo la misma suerte en tiempo del rey D. Manuel.* » On peut placer ce naufrage entre la donation faite à Fagundes et la colonisation par les gens de Viana.

— *Carta dirigida por el Embajador en Portugal al Comendador mayor de Castilla. 1541.* MS. de la collection Muñoz, t. LXXXII, fol. 209, cité par M. Duro, *Arca de Noé*, p. 316.

1525.

Colonisation de l'ile du Cap-Breton par des Portugais du port de Viana.

1. Francisco de Souza, *Tratado das Ilhas Novas*, Ponta Delgada, 1877, in-8, p. 5.

1525.

Estevam Gomez. Selon Barros [1], ce navigateur aurait émigré du Portugal en même temps que Magellan et avec ce dernier. Son langage porte même à croire que des liens de famille unissaient les deux transfuges. A deux reprises, Galvam dit que Gomez était de Porto : *Gomez do Porto Portugues* [2], » et le lecteur n'ignore pas que Magellan s'intitulait : « *vecino de Porto* [3]. »

Ce serait donc avant le 20 octobre 1517, date de la lettre par

1. « *Em que entrauão algũs Portugueses delles parentes delle Fernão de Magalhães, asi como Duarte Barbosa su cunhado, e Aluaro de Mesquita, e Estaũo Gomez, e Ioão Rodriguez Carualho, ambos pilotos.* » Decad. III, lib. v, cap. viii, t. II, f. 141 de l'édit. de Lisbonne, 1628, in-fol.

2. *Tratado*, 1731, p. 56 et 67.

3. Dans son testament du 24 août 1519, Argensola et Navarrete le disent natif de Porto. Le fait est qu'on ne sait pas exactement où il est né.

laquelle Magellan, de Séville, offre ses servires à Charles-Quint, que Gomez serait venu en Espagne. La première fois, cependant, que ce dernier apparaît dans les documents, c'est le 10 février 1518. A cette date, une cédule royale, entérinée à Valladolid le nomme, lui, onzième [1], pilote de S. M. : « *Nombrase a Estevan Gomez Portuguez, Piloto con 30,000 m.* [2]. »

Nous ne croyons guère à cette haine invétérée que, d'après Antonio Pigafetta [3], Gomez aurait portée à Magellan pour avoir été supplanté dans la fameuse entreprise qu'il serait venu offrir à l'Espagne avant lui. Magellan ne l'eût pas accepté comme pilote de la *Trinidad*, navire que montait le grand navigateur [4]. D'ailleurs, nous avons vu que Gomez vint en Espagne non avant Magellan, mais en même temps que lui.

Parti de San Lucar, le 27 septembre 1519, Gomez revint à Séville le 6 mai 1521 [5]. Selon Herrera [6], il fut emprisonné en débarquant, mais immédiatement relâché, puisque nous le voyons figurer comme pilote à bord de l'escadre [7] commandée par Pedro Manrique qui attaqua les corsaires français à la hauteur du cap Saint-Vincent le 24 juin 1521.

Gomez avec au moins sept autres pilotes, cosmographes et cartographes, fut chargé de représenter l'Espagne à la confé-

1. Juan Serrano, Juan Vespuche, Vasco Gallego, Francisco de Soto, Francisco de Torres, Andres Garcia Niño, Andres de San Martin, Andres de Morales et Juan Rodriguez de Mafra, émargent comme pilotes de S. M. le 6 mai 1519, après avoir émargé le 30 août 1515 et le 23 juillet 1516. Colec. Muñoz, A. 102 et A. 103.

2. *Libro de Titulos i Mercedes,* Colec. Muñoz, A. 103, f. 84.

3. « *Egli chiamavasi* Stefano Gomes, *che molto diava il Capitano Generale il cui progetto fatto alla Corte di Spagna era stato cagione che l'Imperatore non assidasse a lui alcune caravelle per iscoprire nuove terre.* » Pigafetta, *Primo viaggio intorno al globo;* Milano, 1800, in-4, p. 38.

4. Navarrete, t. IV, p. 12.

5. *Ibidem*, p. 201.

6. Herrera, Decad. III, lib. i, cap. iv, p. 7.

7. *Ibidem*, cap. xv, p. 23.

rence de Badajoz. Mais c'est à tort qu'on lui fait jouer un rôle important dans cette junte. Il y siégea à peine, car, le 21 mars 1524, Charles-Quint lui substitua le religieux dominicain Tomás Durán, alléguant que les services de Gomez lui étaient nécessaires ailleurs [1].

Il s'agissait évidemment de ce fameux voyage dans la direction du nord-ouest, à la recherche d'un passage au Cathay, dont le projet remontait à l'année 1523 [2].

Nous ne possédons que très peu de renseignements sur ce voyage. La relation que dut en faire Gomez n'a pas été retrouvée, bien que Buckingham Smith assure [3] qu'elle se trouve dans l'*Islario general* inédit de Cespedes.

M. Caetano Rosell, directeur de la bibliothèque nationale de Madrid, qui a eu l'extrême obligeance d'examiner ce manuscrit

1. Le nom de Estevan Gomez figure dans la lettre adressée à Charles-Quint par les juges espagnols de Badajoz le 25 avril 1524, après les noms de Hernando Colon, du docteur Salaya, de Sébastien Cabot, du bachelier Tarragona, de Tomàs Duran, de Pedro Ruiz de Villegas, de Juan Vespuche, du maestro Salazar, de Juan Sebastian del Cano, de Martin Mendez, de Pedro (*sic*) Ribeyro, et de Nuño Garcia. (Andres Garcia de Cespedes, *Regimiento de Nauegacion mando hazer el rei*, Madrid, 1606, in-fol., f. 152.) Cependant les extraits de Muñoz citent bien : « *la revocacion de Esteban Gomez, que no entienda en ello porque se ha de ocupar en cosas de nuestro servicio, y nombramiento en su lugar de Fr. Tomàs Duran, con fecha de Burgos 20 Marzo 1524.* » Navarrete, t. IV, p. 355.

2. Herrera, Decad. III, lib. IV, cap. XX, p. 143.

3. *Hernando Magellanes and Estevam Gomez,* mémoire lu le 5 juin 1866, devant la Société Historique de New-York, cité par M. Brevoort, *Verrazzano*, p. 81. Quant à l'*Islario general de todas las islas del mundo, dirigido á la S. C. R. M. del rey D. Philipe Ntro. Sr. por Andres Garcia Céspedes, su cosmógrafo mayor. Año 1598*, il n'est pas perdu. C'est un MS. in-fol., de 351 ff. contenant 109 cartes coloriées. La carte 3 expose les « *Costas del Canada y Labrador, Señalando las tierras descubiertas por el licenciado Ayllon y por el piloto Estéban Gomez.* » Cespedes, dans son *Regimiento* (f. 148 *recto*), parle de la « *Carta que vi de Estevan Gomez Portugues*, » mais il ne s'agit que d'une carte concernant les Moluques. L'*Islario* de Cespedes est conservé à la bibliothèque nationale de Madrid, I, 92.

à notre requête, n'y a pas trouvé la relation que Gomez aurait faite de son voyage. Cependant, au feuillet 297, il est question de ce navigateur, et en des termes qui indiquent une connaissance *de visu* d'un de ses écrits. A la fin de la description que donne Cespedes de « *la Isla de S. Juan* », ce cosmographe ajoute : « *En la baya que diximos llamarse de los bretones y en muchas cartas de navegar á los principios, quando esta tierra se comenzo á descubrir se ponia assi, hasta que estevan gomez piloto truxo esta relacion algo discrepante de la que se tenia, que es estar esta ysla nó en la baya do dezian que estaua, sino junto a esta tierra do agora está, de la qual ysla no ay cosa que de contar sea, salua ql. dicho esteuan gomez piloto* DIZE *que à la passada por ella vido muchos humos en ella y señales de ser habitada hazesse una canal entre ella y tierra firme llamada canal de San Julian de cinco ó seys leguas de ancho...* »

Au feuillet 298, on lit : « *en el qual* [*viaje*] *estuvo diez meses, dentro de los quales descubrió por esta costa gran número de Yslas juntas al continente y principalmente un rio muy ancho y caudaloso que el puso nõbre de los gamos...* »

Il est à regretter que Cespedes ait consulté pour sa description « *muchas cartas de navegar*, » et qu'il ne s'en soit pas tenu exclusivement au récit de Gomez, car l'extrait ci-dessus dénote une tentative de concordance qui augmente la confusion dans un sujet déjà si obscur.

Quelle est cette « *baya de los bretones ?* » On connaissait une *tierra de los bretones* et un *Cabo de los bretones* voire une *Entrée des Bretons* et une *Isola de Bretoni,* mais c'est la seule fois que mention est faite d'une baie de ce nom. Comme dans toutes les cartes du XVIe siècle, ce qu'on attribue aux Bretons est la région septentrionale de la Nouvelle-Écosse, cette « *baya de los bretones* » ne peut être que l'entrée méridionale du golfe Saint-Laurent. Or, il paraît, d'après Cespedes, que, avant l'exploration de Gomez, on plaçait la fameuse île de Saint-Jean dans l'intérieur de ladite baie : « *en la baya do dezian que estaua* » ; mais ce navigateur aurait rapporté que cette île est adjacente à la terre et

non dans la baie : « *es esta ysla nó en la baya do dezian que estaua, sino junto á esta tierra.* » Il est aussi digne de remarque, que Gomez relève entre cette île et la terre, un canal de cinq à six lieues de large, qu'il nomme « *canal de San Julian.* » Encore un nom nouveau !

Si Cespedes ne donnait pas un travail rectificatif, à l'effet de sortir l'île de Saint-Jean de l'intérieur du golfe Saint-Laurent pour la rejeter dans l'Atlantique, nous serions disposé à croire que son canal est le détroit de Northumberland, sa terre, la côte nord-ouest de la Nouvelle-Écosse, et son île Saint-Jean, l'île du Prince-Edward. Dans ce cas, Gomez, avant tout autre navigateur, aurait navigué dans l'intérieur du golfe Saint-Laurent. Mais, étant donné la position qu'il attribue à l'île Saint-Jean, on est fondé à se demander si, dans cette dernière, il ne faut pas voir autre chose que l'île imaginaire empruntée par tant de cartographes à l'hydrographie portugaise de l'époque. Cette question est trop grave, cependant, pour que nous nous contentions d'une pure hypothèse. Notre esprit est rebelle à l'idée de ne pas chercher une autre explication.

Gomez parle d'un canal de cinq à six lieues de large. Est-ce une conséquence simplement dérivée des cartes lusitaniennes, ou bien n'est-ce pas le résultat d'une exploration du détroit de Canso ? Cette interprétation peut être la vraie ; mais, pour des raisons déjà données, nous hésitons à l'admettre ; car, dans ce cas, l'île Saint-Jean de Gomez serait l'immense étendue qui porte le nom d'île du Cap-Breton, et, alors, les cartes sévillanes n'auraient pas manqué de tracer non seulement le détroit de Canso, mais aussi l'île du Prince-Edward, que Gomez ne pouvait éviter de remarquer en débouchant du canal.

En résumé, nous ne croyons pas que la description que Cespedes attribue à Gomez provienne d'une exploration positive. Ce n'est, à notre avis, qu'une déduction, plus ou moins arbitraire, des premières cartes lusitaniennes. Notons, enfin, que, selon l'habile cosmographe, c'est à Gomez que revient le mérite

d'avoir découvert la fameuse rivière de *los Gamos*, c'est-à-dire l'estuaire du Penobscot. Nous n'y contredirons pas, tout en remarquant que cet estuaire, en la forme que lui donne Ribeiro et tous ses imitateurs, se voit déjà dans la carte de Weimar de 1527, laquelle omet le nom de Gomez, quoique rappelant ceux de Garay, de Narvaez et de Ayllon.

On ne peut plus guère juger de cette expédition que par de brèves allusions, semées dans les écrits de Pedro Martyr, d'Oviedo, de Galvam [1], et par une légende inscrite pour la première fois sur les cartes de Garcia de Toreno et de Diego Ribeiro.

Pour arriver à se rendre compte de cette expédition, il importe, d'abord, de préciser sinon le projet que Gomez avait conçu, au moins les intentions qu'il aurait manifestées. Selon Pedro Martyr, Gomez se proposait de découvrir un détroit pour aller au Cathay, lequel il plaçait entre les Bacallaos et la Floride : « *Decretum quoque est, vt Stephanus quidam Gomez artis et ipse maritimæ peritus alia via tendat qua se inquit reperturum inter Baccalaos et floridas iam diu nostras terras iter ad Cataiam* [2].

L'expédition ne consistait qu'en une seule caravelle : « *cum vna missum carauella dixi ad fretum aliud inter floridam tellurem et Bachalaos satis tritos quærendum* [3]. »

Elle appareilla de la Corogne. En quelle année ?

Navarrete mentionne [4] une cédule royale datée de Valladolid du 10 février 1525, par laquelle Gomez est nommé pilote de S. M., aux appointements de 30,000 maravédis, d'où l'on infère qu'immédiatement après il prit la mer.

Nous ne croyons pas que cette cédule comporte les conséquences qu'on en tire. Il faudrait d'abord s'assurer si Navarrete

1. Le chapitre que Gomara consacre à Gomez (*Historia de las Indias*, éd. de Védia, p. 178) n'est qu'un amalgame de Martyr et d'Oviedo.

2. P. Martyr. *De Orbe Nouo*, Compluti, 1530, in-fol., decad. VI, cap. x, f. xc *v*.

3. *Idem*, dec. VIII, cap. x, f. cxvii.

4. Navarrete, t. III, p. 179.

ne fait pas confusion avec la cédule du 10 février 1518 précitée. Si, au contraire, il ne s'est pas trompé, on doit examiner s'il ne s'agit pas seulement d'un ordonnancement annuel des appointements de Gomez comme pilote, du genre des émargements qu'on relève sur les livres de compte du Dr Sancho de Matienzo pour l'année 1519 [1]. Ce doute est d'autant permis que Navarrete ne donne pas le texte de la cédule. Dans le texte original du rapport fait à Charles-Quint, lors du retour de Gomez, tel que le rapporte Oviedo, Gomez ne serait pas parti après février 1525, mais bien en 1524.

Ce rapport commence ainsi :

« Depuis que V. M. se trouve en cette ville de Tolède, est arrivé ici, au mois de novembre, le pilote Estevan Gomez, lequel, par l'ordre de V. M., fut dans la région septentrionale en l'année passée de 1524 : — *el qual en el Año pasado* de 1524. *por mandado de V. Mag. fue à la parte del Norte* [2]. » Rappelons que cet extrait se trouve consigné dans le *Sumario* d'Oviedo, lequel porte au titre que l'impression de cet ouvrage fut terminée le 15 février 1526 [3]. Étant donné le temps nécessaire pour publier à cette époque un volume in-folio, et le fait que le passage en question se trouve au commencement du livre, on peut admettre qu'il fut écrit en 1525, et que la phrase « *el año passado* » se rapporte bien à 1524. Pour être complet, nous devons cependant rappeler aussi qu'Oviedo, dans son *Historia General*, écrite quatorze ans après le *Sumario*, relate que Gomez fit sa découverte en 1525 : « *descubrió el piloto Esteban Gomez, el año de mille é quinientos y veinte y çinco años* [4]. » Enfin, Diego Ribeiro, dans sa carte de 1529, dit aussi : « *laqual descubrio por mandado de su mag. el año de* 1525. »

1. MSS. Colcc. Muñoz, A. 102, fol. 49 *v*.

2. Oviedo, *Sumario*, éd. de Barcia, cap. x, p. 16.

3. « *Se acabo en la cibdad de Toledo a.* xv, *dias del mes de Hebrero. de A. D.* xxvj *años.* » *B. A. V.*, N° 139.

4. Oviedo, *Historia General*, lib. xxi, cap. x, t. II, p. 147.

Ces dates peuvent se concilier en admettant que Gomez appareilla de la Corogne à la fin de l'année 1524, qu'il atterrit en 1525, et qu'il revint à son port de départ au mois de novembre 1525. Ce qu'on peut opposer à notre concordance, c'est que Pedro Martyr dit que le voyage dura dix mois : « *Is nec reto ne que a se promisso Cataio repertis regressus est intra mensem decimum a discessu* [1]. » Or, comme Gomez retourna en novembre 1525, pour être d'accord avec Pedro Martyr, il faudrait placer son départ au mois de janvier de cette même année.

Quelle fut l'étendue de sa découverte ?

Les renseignements les plus anciens sont consignés dans ce même *Sumario* d'Oviedo :

« Gomez se rendit à la partie du nord, y trouva une grande terre qui faisait suite à celle qu'on nomme des Bacallaos, continua à l'ouest, par 40° et 41° — *fue à la parte del Norte, i hallò mucha Tierra, continuada con la que se llama de los Bacallaos, discurriendo al Occidente, i puesta en quarenta Grados, i quarenta i vno* [2]. »

Dans son *Historia General*, alors qu'il avait les cartes de Diego Ribeiro et d'Alonso de Chaves sous les yeux, Oviedo recule cette limite jusqu'à 42° 30' : « *desde quarenta é un grados hasta quarenta é dos y medio* [3]. » Cette modification est la preuve, à nos yeux, que les latitudes données par ce chroniqueur ne reposent pas sur des preuves documentaires, et, qu'en fin de compte, c'est au planisphère de Ribeiro que le critique doit emprunter ses renseignements sur la position des régions découvertes par Estevan Gomez. Cet habile cartographe les localise entre 45° et 55° de latitude nord. Garcia de Toreno inscrit le nom de Gomez un peu au nord du grand estuaire, lequel est censé représenter la baie du Penobscot, par 45°. Ce serait donc la Nouvelle-Écosse

1. Pedro Martyr, *loc. cit.*, decad. VIII, cap. x, f. cxvii.
2. Oviedo, *Sumario*, p. 16.
3. *Historia General, loc. cit.*

qu'il faudrait attribuer à notre navigateur, car l'absence de la grande baie de Fundy sur toutes les cartes sévillanes ne permet pas de reporter sa découverte plus à l'ouest.

Antonio Galvam donne un récit différent [1]. Selon cet historien, le comte Fernando d'Andrade, le Dr Beltram, et un commerçant qu'il appelle Christoval de Sarro (mais qui doit être Christoval de Haro, riche armateur d'Anvers, lequel après avoir eu un comptoir à Lisbonne vint s'établir à Séville en 1519 [2]), à leurs frais, fournirent à Gomez une galéace pour cette expédition.

D'un port de Galice, Gomez se serait rendu à Cuba, d'où il aurait été à la péninsule floridienne, et, alors, ne naviguant que de jour pour éviter les écueils d'un pays inconnu, il aurait remonté jusqu'au cap Race, par 44° de latitude nord, et, de ce point, il serait revenu à la Corogne après une absence de dix mois, avec une cargaison d'esclaves.

On retrouve dans certaines parties du récit de Galvam les traces d'emprunts faits à Pedro Martyr, par exemple l'anecdote fondée sur le calembourg : « *esclauos enim Hispanum idioma seruos appellat, et gariophyllos nuncupat clauos,* » mais nous n'avons pu découvrir ses autres sources d'information.

— P. Martyr d'Anghiera. *De Orbe Nouo.* Compluti, 1530, in-fol., Decad. VI, cap. x, Decad. VIII, cap. x, f. xc, cxviii.

— Oviedo, *Natural hystoria de las Indias* (ou *Sumario*). Toledo, 1526, in-fol., cap. x, f. xiv. *Historia General,* lib. xxi, cap. ix, x, t. II, p. 147.

1. « *No mismo anno da Era de 1525, e partio o Piloto Esteuão Gomez do Porto contra a parte do Norte.... nam lhe faltou o Conde D. Fernando Dandrade, e o Doutor Beltrão, e o mercador Christouão de Sarro* [sic], *que lhe armarão hum galeaõ pera este descobrimento tam desejado.... Partio de Galiza, foy tomar ha ilha da Cuba e a ponta da Florida, nauegando de dia por naõ saber a terra, e ver em toda baia, angra, rio, enscada se passava a outra banda, diz que chegarão ao Cabo Raso, que est aa da parte do Norte, em quorenta e quatro graos dâltura, donde tomaraõ a Cidade de Crunha, carregar descrauos. . Esteuaõ Gomez por dez mezes no caminho.* » Antonio Galvam, *Tratado,* p. 67-68.

2. Navarrete, t. IV, p. lxxiv.

Ce chroniqueur paraît avoir consacré un chapitre plus étendu au voyage de Gomez : « *Lo qual se dira adelante, en otra parte mas oportuna* » (*loc. cit.*) ; mais il n'a pu être retrouvé.

— ANT. GALVAM, *Tratado*, Lisboa, 1731, in-fol., p. 67-68.

— HERRERA, Decad. II, lib. III, cap. VII; Decad. III, lib. I, cap. XIV; lib. cap. IV, XX; lib. VI, cap. I; lib. VIII, cap. VIII.

1526.

NICOLAS DON, Breton, avec trente matelots, aux pêcheries des Bacallaos : « *Escrivio Al Emperador, Nicolas Don, natural de Bretaña, que iendo con treinta Marineros à la Pesqueria de Baccallaos.* »

Selon M. Brevcort, au lieu de Don, il faudrait lire *d'Aunis*.

— HERRERA, Decad. III, lib. X, cap. IX, t. II, p. 289.

1527.

ONZE NAVIRES NORMANDS, un breton et deux portugais, rencontrés par John Rut dans la baie de Saint-Jean, le 3 août 1527, occupés à pêcher le poisson : « *The third day of August we entered into a good Haven, called Saint-John, and there we found eleven saile of Normans, one Brittaine, and two Portugall Barkes, and all a fishing.* »

Ce qui semble faire supposer que le capitaine anglais accosté par Ginès Navarro était Rut, c'est que ce dernier rapporte également avoir rencontré des navires de nations diverses occupés à la pêche au pays des morues; seulement, au lieu de quinze navires, cette fois, il y en a cinquante : « *Cuyo capitan declarò que habia ido a reconecer los bacallaos y hallo alli unas cincuenta naos castellanas, é francesas, é portuguesas, que estaban pescando.* »

— JOHN RUT, lettre précitée.
— GINÈS NAVARRO, MS. de la collect. Muñoz, t. LXXVII, f. 19, cité par M. Duro, *Arca de Noé*, p. 316.

1527.

JOHN RUT. Expédition sous pavillon anglais. Ce navigateur était de Ratcliff : « *John Rut of Ratclif, Yeoman of the crown* [1], » et, ce semble, très illettré [2]. De décembre 1512 à juillet 1513, il servit en qualité de second (« *master* ») à bord de la *Gabriell Royal*, et passa ensuite sur la *Maria de Loreta* [3]. Le 27 mai 1527 [4], Rut reçut de Henry VIII une pension de 10 livres sterling, et, le 10 juin suivant [5], de Portsmouth, il appareilla avec deux navires, le *Samson* et la *Mary of Guilford*. Nous ne savons si lord Edmond Howard, qui avait supplié Wolsey [6] de l'employer dans l'expédition qui se préparait alors pour Terre-Neuve, afin de pouvoir donner à boire et à manger à ses enfants : « *and so find his wife and children meat and drink,* » était à bord.

Par le 53° de latitude nord, les deux navires rencontrèrent de nombreuses banquises : « *many great Ilands of Ice.* » Virant de bord, ils se dirigèrent du côté du sud, atterrirent au conti-

1. J. S. Brewer, *Calendar, Domestic and Foreign,* N° 3213.
2. « *John Rut writ this Letter to King Henrie in bad English and worse writing.* » Purchas, *Pilgrimage*, t. III, p. 809.
3. J. S. Brewer, *loc. cit.*, N°s 3591, 3977, 3980, 4377.
4. Cette date, empruntée aux *Calendars*, nous fait douter de l'exactitude de celle que Halle attribue au départ de Rut, de la Tamise : « *Furth they set out of the Thames the twentie day of May* ; » à moins que le brevet ne lui ait été expédié à Portsmouth.
5. « *Exivimus a Plemut quæ fuit x Junii.* » Lettre de Albertus de Prato, citée par Purchas.
6. J. S. Brewer, *loc. cit.*, N° 3731.

nent par 52° [1], et descendirent jusqu'au cap de Bas ou de Raz. Ils continuaient leur route de conserve, lorsque dans la nuit du 1er juillet une violente tempête les sépara, et plus jamais on n'entendit parler du *Samson*. Aussi ne savons-nous sur quelles autorités Frobisher se fondait lorsqu'il dit à Hakluyt que ce navire sombra : « *in a dangerous Gulph, about the great opening, betweene the North parts of Newfoundland and the Country lately called by her Majestie, Meta Incognita* [2]. »

Le 3 août, Rut vint jeter l'ancre au port Saint-Jean, d'où il comptait aller au cap Speer (le *Cavo da Espera* des cartes portugaises), afin d'y rencontrer l'autre navire, qui, selon un arrangement préalable, devait y chercher refuge en cas de tempête et attendre son compagnon pendant six semaines.

Hakluyt dit avoir appris que John Rut et la *Mary of Guilford* revinrent en Angleterre au commencement d'octobre 1527.

Ce bref récit, qui renferme à peu près tout ce qu'on sait du voyage de ce navigateur, est emprunté à la lettre qu'il écrivit à Henry VIII, le 3 août, jour de son arrivée au port de Saint-Jean de Terre-Neuve, laquelle est confirmée par une autre lettre, adressée aussi de ce port, le 10 du même mois, au cardinal Wolsey par Albertus de Prato [3], chanoine de l'église Saint-Paul, de Londres, riche et savant mathématicien [4], qui accompagnait Rut sur la *Mary of Guilford*, lettre dont nous n'avons, malheu-

1. Au Labrador, si sa latitude est exacte.

2. Selon la carte de Michael Lok, cette *Meta incognita*, se trouve par 68° de latitude nord, et le « *dangerous Gulph* » ne peut guère être que la baie de Baffin. Or, la lettre de Rut donne à entendre que la tempête qui sépara la *Mary of Guilford* de son compagnon, éclata lorsque, ayant quitté le cap Race, ils naviguaient au sud, c'est-à-dire à plus de vingt degrés du lieu où Frobisher localise le naufrage en question.

3. « *Apud a Baya Saint Johan in Terris Novis diè x Augusti 1527 Revr. Patr. vest. humilis servus, Albertus de Prato;* » Purchas, t. III, p. 809.

4. « *A Canon of St. Paul in London, which was a great Mathematician, and a Man indued with wealth* »; Hakluyt, *Princip. Navig.*, t. III, p. 129.

reusement, que l'adresse, la date et les deux premières phrases.

— Edward Halle, *Chronicle*, London, 1550, t. II, f. 158, et, d'après lui, servilement, Grafton, *Chronicle*, London, 1569, p. 1149 (et p. 724 et t. II, p. 393, des réimpressions de sir Henry Ellis) consacrent à ce voyage, (sans nommer Rut) cinq lignes, copiées par Hakluyt, *Principall Navigations*, t. III, p. 129. A la brève mention empruntée à ces deux historiens (dont certains critiques font des navigateurs), Hakluyt ajoute quelques détails qu'il déclare tenir de sir Martin Frobisher et de Richard Allen.

— Purchas, *His Pilgrimage*, London, 1625, in-fol., t. III, p. 809, et t. V, p. 822.

1527.

Maître Grube. Deux navires, partis de Portsmouth le 10 juin 1527, lesquels atterrirent au cap de Bas (*sic*) le 21 juillet. La mention de ce voyage est empruntée à Purchas, qui dit l'avoir relevée au dos de la lettre de Rut précitée : « *A memorandum was endorsed on the original that Master Grube's two ships left Portsmouth 10 th June and arrived at Cap de Bas 21 July, which was the first land after leaving Selle.* »

Il est possible que cette expédition ne soit que celle de John Rut. En douter, c'est supposer que quatre navires, au lieu de deux seulement, commandés par paires, appareillèrent ensemble de Plymouth et atterrirent le même jour au cap de Bas ou de Raz. Notons, cependant, que les termes du mémorandum relevé par Purchas : « *Master Grube's two ships*, » impliquent que deux des navires étaient commandés non par John Rut, mais par un marin du nom de Grube[1] ; et que, selon sir Martin Frobisher qui, né en 1594, était contemporain de l'expédition de Rut, un des navires se nommait le *Dominus Vobiscum*[2].

— Purchas, *loc. cit.*

1. Nous n'avons pu retrouver ce nom dans aucun des *Calendars*.

2. « *And it hath been tolde me by sir Martine Frobisher, and M. Richard Allen... that one of the ships was called the* Dominus Vobiscum ». Hakluyt, *loc. cit.*

1527.

Navire du roi d'Angleterre, que Ginès Navarro rencontra à l'île de la Mona, et dont le capitaine relata avoir été avec un autre navire à la découverte du pays du Grand Khan, « *por la mar del Norte.* »

Une missive adressée à Charles-Quint par l'Audience de Hispaniola le 19 novembre 1527 [1], rapporte la capture d'un navire anglais, dont le capitaine aurait déclaré avoir été « *à reconocer los bacallaos.* » C'est probablement celui dont nous parlons et le même que cite Oviedo [2] (bien que selon cet historien le navire venait du Brésil). Ce ne saurait être cependant John Rut, si l'assertion de Hakluyt que le *Mary of Guilford* revint en Angleterre au mois d'octobre 1527 est exacte, puisque la présence dudit « *corsario ingles* » est signalée aux Antilles en novembre, et que l'enquête faite à ce sujet est datée du 8 décembre 1527 [3]. Notons, cependant, qu'il n'est plus question de John Rut après sa lettre du 3 août 1527, et que les *Calendars, domestic and foreign*, ne font mention ni de largesse ni d'émargement dont il aurait bénéficié. Cette omission dans des documents si complets, et le fait que Hakluyt [4] ne parle du retour de Rut que comme un on-dit, permettent de supposer qu'il ne revint pas en Angleterre à cette époque, et même qu'il décéda au cours de ce voyage.

Comme Herrera, en donnant des détails sur l'expédition dudit capitaine anglais, cite Ginès Navarro, et que les documents originaux sont tous datés de 1527, c'est à tort que ce choniqueur lui assigne la date de 1519. Selon Herrera, le pilote de la cara-

1. MS. de la collect. Muñoz, t. LXXVII. f. 19, cité par M. Duro. *Arca de Noé*, p. 316.
2. *Historia General,* lib. XIX, cap. XIII, t I, p. 611.
3. *Lista de la Exposicion Americanista,* B. 125.
4. *Principall Navigations,* t. III, p. 129.

velle anglaise était Piémontais et il aurait été tué par les naturels du nouveau continent.

— GINÈS NAVARRO. *Relacion que dio el año de 1528, del suceso de un navio del Rey de Inglaterra, que habiendo salido de alli con otro al descubrimiento de la tierra del Gran Can por la mar del Norte, y no pudiendo seguir su navegacion por los hielos, arribo a la isla de la Mona, yendo en demanda de la Española.* MS. cité par Navarrete, *Bibliot. Maritima,* t. I, p. 585.

— HERRERA, décad. II, lib. v, cap. III, p. 115.

Circa 1528.

LE BARON DE LERY débarque des bestiaux à l'île de Sable. Parlant de l'expédition du marquis de la Roche, Lescarbot dit : « et demeurerent là [en l'île de Sable, qui est à vingt lieuës de terre ferme vn peu plus au Sud que le Cap-Breton, c'est à sçavoir par les quarante-quatre degrez] ses hommes l'espace de cinq ans, vivans de poissons et du laictage de quelques vaches qui y furent portées il y a environ quatre-vings ans au temps du Roy François I. par le Sieur Baron de Leri et de Sainct-Iust, Vicomte de Gueu. »

Comme le privilège du livre où est consignée cette mention est du 21 novembre 1608, en reculant cette date de quatre-vingts ans, on atteint l'année 1528. Cette dernière date ne doit pas être très éloignée de la composition de son Histoire, qu'il écrivit sans doute à son retour en France. Or, Lescarbot, parti de la Rochelle sur le *Jonas*, avec Pontraincourt, le 13 mai 1606, était de retour à Saint-Malo en octobre 1607 [1]. Il est le seul écrivain qui fasse mention de ce voyage, et rien n'est venu corroborer son récit. Nous avons fait d'actives recherches, en dirigeant nos fouilles du côté des Lery issus des Cauchon de Champagne et de ceux qui

1. *Notes sur la Nouvelle-France*, p. 19.

dérivent leur origine des Rouville (ex-Gougeul) de Normandie, mais sans succès.

— LESCARBOT, *Histoire de la Nouvelle France*, Paris, 1612, in-8, p. 22.

1534.

JACQUES CARTIER. Premier voyage, du 20 avril 1534 au 5 septembre suivant.

— *Supra*, pages 78-79.

1535-1536.

JACQUES CARTIER. Second voyage, du 19 mai 1535 au 16 juillet 1536.

— *Supra*, page 78.

1536.

MAÎTRE HORE. Voyage pour le compte de l'Angleterre au cap Breton et à Terre-Neuve, d'avril à octobre 1536. L'expédition était composée de deux navires, la *Trinitie* et le *Minion*, et de cent vingt personnes. A l'île des Pingouins (?) sur la côte de Terre-Neuve, leur détresse fut telle que l'un d'eux tua et mangea son compagnon. Ils allaient s'entre-dévorer tous, lorsqu'un navire français, dont ils s'emparèrent, arriva à temps pour mettre fin à ces scènes de cannibales.

Il est question, sous la date du 17 avril 1557 [1], d'un capitaine Hores, mais nous ne saurions dire si c'est le même.

— HAKLUYT, *Principall Navigations*, t. III, p. 129-131.

1. W. B. Turnbull, *Calendar*, 1533-1558, p. 298.

1536.

Navire Français spolié dans les parages de Terre-Neuve par le maître Hore ci-dessus mentionné, et « *many gentlemen of the Inns of Court, and of the Chancerie* », c'est-à-dire, des avocats et des avoués. Le capitaine français fut indemnisé par Henri VIII.

— Hakluyt, *loc. cit.*

1534.

Navire Rochellois rencontré à la rivière St-Jacques par Cartier le 12 juin 1534 : « Il y a vne aultre bonne ripuiere plus grande, où il y a pluseurs saulmons ; nous la nonmasmes la ripuiere Sainct Jacques. Estans à icelle, nous aperseumes vng grant nauire qui estoit de la Rochelle, qui auoit passé la nuyt [cherchant] le hable de Brest, où il pensoit aller faire sa pescherie ; et ne sçauoient où ils estoient [1]. »

Comme il est de tradition [2] que les archives des Charentes renferment des documents établissant que des pêcheurs rochellois seraient allés à Terre-Neuve même avant Colomb, nous avons cherché à instituer des recherches à la Rochelle. Il n'y a rien de fondé dans cette croyance. La bibliothèque et les

1. *Relation originale du voyage de Jacques Cartier,* Paris, Tross, 1867, in-8, p. 11.

2. Cette tradition n'a probablement pas d'autre origine que la phrase de Thevet : « Quelques huict lieues de là tirant tousjours de la part de septentrion nous apparoist une grand'terre nommée de Courtreal descouverte l'an mil cinq cens un par un capitaine nommé Courtreal, Portugais de nation, toutesfois que quatorze ans auparavant elle eust esté visitée par quelques capitaines Rochelois de la part du goulfe de Merosre (?) » ; *Cosmographie universelle,* 1575, in-fol., liv. xxiii, f. 1022. « *Falsa pro veris summa fiducia semper scriberet* », dit de Thou en parlant de Thevet ; *Historia,* Aurelian., 1626, in-fol., lib. xvi, t. I, p. 502 a.

archives de cette ville furent confisquées par le cardinal de Richelieu en 1628; et les dépôts reconstitués ne contiennent que des documents postérieurs à cette date, ou les copies qui servirent à l'*Histoire de la Rochelle* du P. Arcère.

1539.

Expédition rochelloise. Prêt à la grosse de 200 livres fait le 23 avril 1539, devant B. Pelloquin et Fr. Berault, notaires à La Rochelle, par Guillaume du Jau, marchand et bourgeois de La Rochelle, à Robin de Gerauby, maître de la *Catherine de Saint-Jean de Luc*, du port de 80 tonneaux environ, sur le point d'aller pêcher les « mollues à la terre nefve [1] ».

1539.

Expédition rochelloise. Prêt à la grosse de 32 livres 10 sols, fait le 28 mai 1539 devant Me Pelloquin, à Pierre Denebault, bourgeois et marchand de La Rochelle, par le même du Jau, sur un navire qui était alors à la « terre nefve », nommé le *Nicolas de La Rochelle*, maître Jannert, Janvert ou Jauvert de Sanche[1].

Anté 1539*.

Le Gran capitano del mare Francese, dont Ramusio nous a conservé le récit, mais traduit en italien. Parti de Dieppe avec deux navires, ce capitaine anonyme se rendit d'abord à la Nou-

1. Renseignements obligeamment communiqués par M. Musset, bibliothécaire de la ville de La Rochelle.

* Nous omettons l'expédition de Hernando de Soto (1538-1543), car il n'atteignit que 38° de latitude nord.

velle-France, « *da gradi 40 fino a gradi 47 sotto il polo artico* », d'où il alla au Brésil, à la Guinée, à Madagascar et à Sumatra. Ce voyage fut accompli après la première expédition de Jacques Cartier, puisque dans ce récit il est fait mention du « *golfo delli Castelli* », c'est-à-dire du détroit de Belle-Isle, découvert et nommé par Cartier le 27 mai 1534 : « l'entrée de la baye des Chasteaulx[1]. »

Quel est ce « grand capitaine de mer français du port de Dieppe ? »

Selon Estancelin[2] et d'autres écrivains, ce serait Jean Parmentier. C'est impossible.

Le récit du « *Gran Capitano* » fut rédigé par lui-même en l'année 1539 « *una scrittura, ó vogliamo dir discorso fatto del 1539 d'un gran Capitano Francese... doue descriue il viaggio, che si fa alla terra del Brasil...* ». Cette date est confirmée par les propres paroles de ce navigateur, quand il dit que le voyage de Jean Denys fut effectué il y a environ trente-trois ans : « *e sono circa 33 anni* », et qu'à l'époque de son récit, quinze années s'étaient écoulées depuis que Verrazzano avait découvert la côte qui s'étend du cap Breton à la Floride : « *laqual costa fu scoperta 15 anni fa per messer Giovanni da Verazzano.* » Enfin, il ajoute que, son voyage terminé, il revint avec une cargaison dans ses foyers : « *carico di specie ritorno a casa*[3]. »

Or, à la *Description Novvelle des Merveilles*, poème de Jean Parmentier, publié à Paris en 1531[4], Pierre Crignon ajoute une *Deploration sur la mort de Jan et de Raoul Parmentier*[5] dont il fut « le compaignon en ladicte navigation » ; et, dans cette sorte d'élégie, le poète dieppois dit que les deux Parmentier moururent

1. *Relation originale du voyage de Jacques Cartier*, p. 5.
2. *Recherches*, p. 191.
3. *Raccolta*, t. III, f. 417, F.
4. *B. A. V. Additions*, N° 96.
5. Voir aussi l'*Epitaphium Ioannis Parmentierii qvi in Samothracia perijt*, omposée par Morrhy des Champs, l'imprimeur du livre.

aux Indes « en l'an mil. D. XXIX. » Cette assertion est confirmée par le texte même du journal de bord de la *Pensée*, où il est dit que « Jean Parmentier commença la danse et trépassa de ce siecle la vigile Sainte Barbe troisième jour de decembre [1529] ». Le grand capitaine de mer qui écrivit le *Discorso* en 1539 n'est donc pas Jean Parmentier, mort dix ans auparavant.

Et puisque il est ici question de ce dernier navigateur, qu'on nous permette une courte digression.

M. Tarbé, libraire à Sens, avait hérité de son frère, négociant à Rouen, d'un manuscrit intitulé *Voyage des Dieppois*. Il le communiqua à M. Estancelin, qui le publia en 1832. Selon ce dernier : « l'écriture, l'espèce et la qualité du papier, sont bien constamment du temps même de l'expédition ; on peut aller plus loin et conjecturer avec quelque raison qu'il est autographe ».

Nous avons vu passer en vente publique, le 3 mars 1882 [1], à Paris, un manuscrit sur papier du format in-4°, de 31 feuillets non chiffrés, d'une écriture du XVIe siècle, portant ce titre : « *Vciage aux Indes orientalles, diepe*, 529. » Quant au texte, sauf dans l'orthographe de certains mots, modernisés par Estancelin, de la phrase : « Mémoire que nous Issismes du Haure de Dieppe ce jour de pasques 28me jour de mars 1529 » à « fismes Voille au ouest-sur-ouest pour retourner a nostre pais », il est en tout semblable à l'imprimé de 1832. Nous ne saurions dire, cependant, si le manuscrit de la vente Chenest, et celui publié par Estancelin, ne font qu'un.

M. Charles Schefer, le savant orientaliste, possède un manuscrit de ce voyage de Parmentier, bien autrement complet que celui que nous venons de citer.

Ce précieux écrit est de 0m,18 × 0m,11 carré, sur papier oriental de différentes couleurs, d'une écriture très nette du XVIIIe

1. *Catalogue des livres... composant la bibliothèque d'un amateur* [M. Chenest]. Paris, Labitte, 1882, N° 24.

siècle. Il contient 71 feuillets non chiffrés, divisés, sous la même couverture, en deux volumes intitulés : *Navigation de Jean Parmentier.*

Le premier volume commence par une épître de quatre pages, adressée à un homme de qualité dont on ne donne ni le nom ni le titre, et se terminant ainsi :

« Monseigneur, qu'il vous donne en la sienne bonne, longue et heureuse vie. écript à Dieppe le 18. jour de décembre 1575. de par le.

« Votre très humble et tres obeïssant

« Serviteur à jamais.

« Guillaume le féure. »

Dans cette épitre, Lefèvre rappelant la « découuerte faite par Jean et Raoul dits Parmentiers aux nauires de la Pensée et du Sacre de Dieppe, y a quarante-cinq ans ou environ », s'excuse d'avoir été si longtemps à l'envoyer, en donnant pour raison de ce retard qu'il lui « a fallu changer plusieurs fois le liure, pour ce que la Nauigation depuis leur partement de Dieppe jusqu'à l'île St-Laurens et l'île St-Mathias n'étoient en leur degré » et qu'il lui a « conuenu les y mettre et par ordre ». Il ajoute : « et pour ce que je ne trouue rien du retour dudit voyage par écrit, je me suis informé et ay trouué un nommé Jean Pastriel [1] ancien marinier âgé de quatre-vingts ans, lequel étoit pannetier au dit voyage dans le Sacre, auquel j'ay fait lecture par plusieurs fois de ladite nauigation pour voir s'il se trouueroit conforme à ce qu'il en auoit veu, lequel pour estre de bon entendement m'a fait réponse que tout ce qui étoit au liure étoit vray, et m'a dit que le secret de la nauigation étoit gardé par les Parmentiers, et que nul desdits deux vaisseaux ne le pouuoit entendre sinon après leur decez, a été regardé à leurs papiers. »

Après cette épître, commence le *Discours de la nauigation de Jean et Raoul Parmentier,* par ce paragraphe : « Premierement,

1. Ailleurs, il le nomme « Plastrier. »

Nous Issasmes du haure de Dieppe le jour de Pasques 28. jour de Mars 1529. enuiron deux heures après midy que notre nef la Pensée fut mise en rade honnestement, sans toucher, mais le Sacre toucha et ne put issir de cette marée et issit et fut mis en rade la marée ensuiuant après midy. »

Le discours se termine par la phrase suivante :

« Pour ces raisons et plusieurs autres, le samedi 22[e] jour de Janvier, nous déradâmes, et fimes voile au ouest Sur ouest, pour retourner en n[re] pays. »

Au cours du récit même, on relève des noms et des passages entiers qui ne se trouvent pas dans le texte d'Estancelin, preuve que ce dernier non seulement n'est pas l'original, mais qu'il a été copié sur un manuscrit incomplet, d'une facture postérieure à l'année 1575.

Le deuxième volume, également intitulé : « *Navigation de Jean Parmentier*, et que n'a pas connu Estancelin, contient un *Memoire de ce qui est contenu en l'île de Sainct Domingo*, où il est question d'un « engin de sucre appartenant à un qui se dit Jouan Caualier ». L'ouvrage se termine par un chapitre : « *De ce qui s'ensuit depuis la Rivière grande, jusques à Veragua;* » dans lequel on rapporte que « auprès du nombre de Dios du côté de l'est, il y a une riuière, qu'on appelle Riuière Françoise, là où il y a une petite playa, les grands nauires y mouillent l'ancre quelquefois. »

Cet intéressant manuscrit sera prochainement publié dans la série de voyages dont le présent volume fait partie.

— RAMUSIO, *Terzo volume delle Navigationi*. Venet, 1565, in-fol., f. 417 et 423-434, avec quatre cartes.

— ESTANCELIN, *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands;* Paris, 1832, in-8, p. 195-240, pour texte et traduction.

1541.

Jacques Cartier. Troisième voyage, du 23 mai 1541 à une époque antérieure au mois d'octobre 1542.

— *Supra*, pages 213-214.

1541.

Ares de Sea. Expédition du 25 juillet 1541 au 17 novembre, envoyée par Charles-Quint : « *A Saber lo que havia hecho por alla* [*una tierra que se llamaba Canadà*] *un capitan Frances que se dice Jaques Cartier* ».

— *Supra*, page 146.

1541-1544.

Roberval. Expédition du 22 août 1541 à juin 1544.

— *Supra*, pages 211-215.

1540-1541.

Diego Maldonado et Gomez Arias. « *No dejaron correr la costa, por la vanda del Oriente hasta la tierra de Baccallaos.* »

— Garcilasso de la Vega, *La Florida del Inca*. Lisbona, 1605, in-4, lib. vi, cap. xx.

1541.

Portugais avec qui les gens de Roberval se prirent de querelle en arrivant au détroit de Belle-Isle : « *A quarrell betweene some of his countrymen and certain Portugals.* »

— Hakluyt, *Principall Navigations*, t. III, p. 241.

1543.

Jacques Cartier. Quatrième voyage, pour rapatrier Roberval.
— *Supra*, page 215.

1545.

Matias de Echevete, charpentier espagnol à bord d'un navire français : « *Habiendo descubierto los franceses à Tierranueva, tan prósperos de ballenas et baccalaos cerca del año 1510, ningun español habia navegado allí hasta el año de 1545, en que el piloto Matías de Echevete mi padre, siendo de edad de quince años, por carpintero de una nao de Zubiburu* [?], *de Francia, del capitan Martin One* [?] *habian llegado por ballenas et bacallaos.* »

— *Memorial del hijo de Matias de Echevete,* MS. de la collection Vargas Ponce, *Leg. III*, Bibliot. de l'Académie d'Histoire à Madrid, cité par M. Duro, *Arca de Noé*, p. 313 et 405. Une citation du *Diccionario geografico* de Madoz (t. XVI, art. *Zarauz*), relevée par M. Duro (*Arca de Noé*, p. 295), semble indiquer que Echevete, le navigateur, se nommait non Matias mais Martin.

1549.

Jacobo de Ibaceta, patron de navire équipé pour la pêche de Terre-Neuve, demande, le 23 mars 1549, des ornements à l'usage d'un prêtre qui se trouvait à bord, afin que ce dernier pût dire la messe dans ce pays.

— MS. de la collection Vargas Ponce, cité par M. Duro, *Arca de Noé*, p. 295 et 405.

1550.

Juan de Urdaire : « *Una nota puesta por Vargas Ponce en su coleccion de documentos indica que en los archivos municipal ó parroquial de la villa de Orio hay apuntes de frecuentes viajes hechos à Terranova desde el año de 1530, nombrándose los navios y carabelas y sus capitanes, entre ellos un Juan de Urdaire, que en 1550 empezó por capitan ballenero, et fué mas tarde celebre almirante.* »

— MS. de la Bibliothèque de l'Académie d'histoire à Madrid. — *Leg. 5, num. 101* ; cité par M. Duro, *Arca de Noé*, p. 295.



APPENDICES

APPENDICES

I

LETTRES DE NATURALISATION ACCORDÉES A JEAN CABOT.

« Quod fiat privilegium civilitatis de intus et extra Ioani Caboto per habitationem annorum XV, iuxta consuetum. 1476. 28 mars.

De parte 149. De non o. *Non sinceri* o. »

(Archives d'État, Venise; *Senato Terra*, 1473-77, t. VII, p. 109[1]).

II

LETTRES DE NATURALISATION ACCORDÉES A FONTANA ET AUTRES.

« Nicolaus Tronus Dei gratia Dux Venetiarum etc. Universis et singulis tam amicis quam fidelibus, et tam praesentibus quam futuris, presens privilegium inspecturis, salutem et sincere dilectionis affectum. 1472-1501.

Notum vobis fieri volumus per praesentem paginam, quod cum inter cetera, que in mente nostra revolvimus, attendamus

1. Publié pour la première fois par Romanin, *Storia documentata di Venezia*, t. IV, p. 453.

precipue nostrorum subditorum et fidelium devotorum tractare propensius comoda et utilia salubriter procurare. Cum hoc Excellentie nostre decus aspiciat et fidelium devotio utilius per tractata in nostrae fidelitatis et devotionis constantia ferventius solidetur. Duximus volentes beneficia recompensare pro meritis statuendum :

Quod quicumque annis XV vel inde supra, Venetiis continue habitasset; factiones et onera nostri dominij ipso tempore subeundo, a modo civis et Venetus noster esset; et Citadinatus Venetiarum privilegio et alijs beneficiis, libertatibus et immunitatibus, quibus alij Veneti et cives nostri utuntur et gaudent perpetuo et ubilibet congauderet. Unde cum providus vir, Aluisius Fontana, olim de Pergamo, nunc habitator Venetiarum in contrata Sancti Juliani, sicut legitimis et manifestis probationibus per provisores nostri Comunis diligenter examinatis, nobis innotuit annis XV Venetiis continuam habitationem habuerit, erga nos et ducatum nostrum, fideliter et laudabiliter sub devotionis integritate se gerens et subiens continue factiones et onera nostri dominij, digna remuneratione prosequentes, eundem ipsum Aluisium Fontana consiliorum et ordinamentorum nostrorum, necessaria solemnitate servata, in venetum et civem nostrum de intus et extra recepimus atque et recipimus, et Venetum et civem nostrum, de intus et extra, fecimus et facimus, et pro Veneto et cive nostro in Venetiis et extra, habere et tractare, ac haberi volumus, et ubique tractari Ita quod singulis libertatibus, beneficis et immunitatibus, quibus alii veneti et cives nostri de intus et extra utuntur et gaudent, idem Aluisius in Venetijs et extra, libere gaudeat de cetero et utatur. Intelligendo, quod per mare, et in fontico theotonicorum, seu cum theotonicis, mercari; seu mercari facere non possit, nisi de tanto quanto fecerit imprestita nostro dominio in anno. In cuius rei fidem et evidentiam pleniorem, presens privilegium fieri jussimus et bulla nostra plumbea pendente muniri.

Datum in nostro ducale Palatio, Anno domini incarnationis,

millesimo quadringentesimo septuagesimo secundo, mensis Augûsti die undecimo indictione Quinta.

Simile privilegium factum fuit provido viro Johanni Jacobi qui fuit de pensauro nunc habitatori Venetiarum tempore Serenissimi principis domini Nicolai Marcelli Incliti ducis Venetiarum etc, sub bulla plumblea MCCCCLXXIII mensis Octubris die XXIII Indictione VII.

Simile privilegium factum fuit provido viro Martino Figini qui fuit de Mediolano habitatori Venetiarum tempore Serenissimi Principis domini Nicolai Marcello MCCCCLXXIIII die quarto Julii IndictioneVII.

Simile privilegium factum fuit provido viro Antonio Gulielmi Calderario de Columbis qui fuit de Balabio districtus Mediolani habitatori Venetiarum tempore Serenissimi Principis domini Petri Mocenigo sub bulla plumbea MCCCCLXXV mensi Maii die quinto Indictione Octava.

Simile privilegium factum fuit provido viro Joanni Bartholomei de Brixia habitatori Venetiarum tempore Serenissimi Principis domini Nicolai Marcello MCCCC LXXIIII die XVII Maii, Indictione VII.

Simile privilegium factum fuit probo et prudenti viro Joanni petro de Turco qui fuit de Navaria habitatori Venetiarum tempore Serenissimi Principis Domini Joannis Mocenigo die XXIIdo Augusti 1480.

Simile privilegium factum fuit Bartholomeo Antonii Casarolo die XVIII augusti 1481.

Simile privilegium factum fuit Bernardo Bartholomei de Pergamo die 28 septembris 1484.

Simile privilegium factum fuit Zacharie de panti de lodi die 28 septembris 1484.

Simile privilegium factum fuit Benedicto Lancelloti fontana die 28 septembris 1484.

Simile privilegium factum fuit Joanni Sebastiano et Stefano fratribus die 28 sept. 1484.

Simile privilegium factum fuit Raphaeli quondam Antoni de ardiconibus die 12 februarii 1484.

Simile privilegium factum fuit M. Stefano Nicolai Aurifici. bulla aurea die 26 februarii 1484.

Simile privilegium factum fuit Joanni Caboto sub duce suprascripto 1476.

Simile privilegium factum fuit Dominico Joanni de la Cisio sub die XVIII jannuari 1498.

Simile privilegium factum fuit Jacobo Deblandratis sub die XXVII judii 1500.

Simile privilegium factum fuit Joami Jacobo grismasco papiensi die 17 augusti 1501. »

(Arch. d'État, Venise, *Libro Privilegi*, t. II, p. 53[1]).

III

Pétition de Jean Cabot et de ses fils.

1496. 5 mars.

« *Memorandum quod quinto die marcii anno regni regis Henrici septimi undecimo ista billa deliberata fuit domino Cancellario Angliæ apud Westmonasterium exequenda.*

« To the kyng our souvereigne lord

Please it your highnes of your moste noble and haboundant grace to graunt unto John Cabotto citezen of Venes, Lewes, Sebestyan and Sancto his sonneys your gracious lettres patentes under your grete seale in due forme to be made according to

1. Nous empruntons le libellé des considérants à M. C. Bullo, *La Vera Patria di Nicolò de' Conti e di Giovanni Caboto,* Chioggia, 1880, p. 59, 60. La seconde partie nous a été obligeamment fournie par M. le surintendant Cechetti, qui, à notre demande, a bien voulu la relever sur le texte original

the tenour hereafter ensuyng. And they shall during their lyves pray to god for the prosperous continuance of your moste noble and royale astate long to enduer.

R (ex) omnibus ad quos etc. salutem. Notum sit et manifestum quod dedimus etc. »

(Public Record Office, Londres, *Chancery signed Bill. sub anno* II-*Henry VII*, n° 51[1]).

IV

Lettres-Patentes accordées a Jean Cabot et a ses fils.

« *Pro Johanne Cabot et filiis suis.*
Super Terra Incognita Investiganda. 1496. 5 mars.

« Rex omnibus ad quos, etc. Salutem.

NOTUM SIT ET MANIFESTUM quod dedimus et concessimus, ac per præsentes damus et concedimus, pro nobis et hæredibus nostris, dilectis nobis *Johanni Cabotto* civi Venetiarum, ac *Lodovico Sebastiano* et *Sancto*, filiis dicti *Johannis*, et eorum ac cujuslibet eorum hæredibus et deputatis, plenam ac liberam auctoritatem, facultatem et potestatem navigandi ad omnes partes, regiones et sinus maris orientalis, occidentalis, et septentrionalis, sub banneris, vexillis et insigniis nostris, cum quinque navibus sive navigiis, cujuscumque portituræ et qualitatis existant, et cum tot et tantis nautis et hominibus, quot et quantis in dictis navibus secum ducere voluerint, suis et eorum propriis sumptibus et expensis.

Ad inveniendum, discooperiendum et investigandum quascumque insulas, patrias, regiones sive provincias gentilium et infidelium in

1. Publié pour la première fois par M. C. Desimoni, *Intorno a Giovanni Caboto*, Genova, 1881, p, 47.

quacumque parte mundi positas, quæ christianis omnibus ante hæc tempora fuerunt incognitæ.

Concessimus etiam eisdem et eorum cuilibet, eorumque et cujuslibet eorum heredibus et deputatis, ac licentiam dedimus affigendi prædictas banneras nostras et insignia in quacumque villa, oppido, castro, insula seu terra firma a se noviter inventis.

Et quod prænominati *Johannes* et filii ejusdem, seu hæredes et eorum deputati quascumque hujusmodi villas, castra, oppida et insulas a se inventas, quæ subjugari occupari et possideri possint, subjugare, occupare et possidere valeant, tamquam vasalli nostri et gubernatores, locatenentes et deputati eorundem, dominium, titulum et jurisdictionem eorumdem villarum, castrorum, oppidorum, insularum, ac terræ firmæ sic inventorum, Nobis acquirendo; Ita tamen ut ex omnibus fructubus, proficuis, emolumentis, commodis, lucris et obventionibus, ex hujusmodi navigatione provenientibus, præfati Johannes et filii, ac heredes et eorum deputati teneantur et sint obligati nobis, pro omni viagio suo, totiens quotiens ad portum nostrum Bristolliæ applicuerint, ad quem omnino applicare teneantur et sint astricti, deductis omnibus sumptibus et impensis necessariis per eosdem factis, *quintam partem totius capitalis lucri sui facti* sive in mercibus sive in pecuniis persolvere.

Dantes nos et concedentes eisdem suisque hæredibus et deputatis ut ab omni solutione custumarum omnium et singularum bonorum ac mercium, quas secum reportarint ab illis locis sic noviter inventis, liberi sint et immunes.

Et insuper dedimus et concessimus eisdem ac suis heredibus et deputatis, quod terræ omnes firmæ, insulæ, villæ, oppida, castra, et loca quæcumque, a se inventa, quotquot ab eis inveniri contigerit, non possint ab aliis quibusvis nostris subditis frequentari seu visitari, absque licentia *prædictorum Johannis* et ejus filiorum, suorumque deputatorum, sub pæna amissionis tam navium sive navigiorum quam bonorum omnium quorumcumque ad ea loca sic inventa navigare præsumentium.

Volentes et strictissime mandantes omnibus et singulis nostris subditis, tam in terra quam in mare constitutis, ut *præfato Johanni* et ejus filiis ac deputatis bonam assistentiam faciant, et tam in armandis navibus seu navigiis, quam in provisione commeatus et victualium pro sua pecunia emendorum, atque aliarum rerum sibi providendarum, suos omnes favores et auxilia impartiantur.

In cujus etc.

Teste Rege apud *Westmonasterium* quinto die Martii.

Per ipsum Regem. »

(Public Record Office, Londres. *French. Roll. sub anno* 11 — Henry VII. *membran.* 23, et *Patent Roll, sub anno* 4 — Edward VI, P. 6, *membr.* 10[1].)

V

Dépêche des Rois-Catholiques a Ruy Gonzales de Puebla, leur ambassadeur a Londres.

« Quanto a lo que desis que alla es yda uno como colon para poner al Rey de ynglaterra en otro negocio como el de las yndias syn perjuysio de españa ni de portogal sy asy le acude a el como a nosotros lo de las yndias bien librado estara crehemos que esto sera echadiso del Rey de françia por poner en esto al Rey de ynglaterra para le apartar de otros negocios mirad que procureis que en esto ny enlo semejante no Resciba engaño el Rey de ynglaterra que por quantas partes pudieren trabajaran los franceses de gelo hazer. y estas cosas semejantes son cosas muy ynçiertas y tales que para agora no conviene entender en ellas. y tanbien mirad que aquellas [2].. ... no se puede entender en esto syn perjuisio nuestro o del Rey de portogal. » 1496 28 mars.

1. Publié pour la première fois par Rymer, *Fœdera*, 1741, t. V, P. IV, p. 89.
2. Lacune dans l'original.

Tortosa, à 28 de Marzo de 1496. »

(Simancas, *Estado ; Capitulaciones con Inglaterra*, Leg. 2° fol. 16[1].)

VI

Récit contemporain.

« *In anno 13 Henr. VII.*—This yere the Kyng at the besy request and supplicacion of a Straunger venisian, which by a Cœart made hym self expert in knowyng of the world caused the Kyng to manne a ship w^t vytaill and other necessairies for to seche an Iland wheryn the said Straunger surmysed to be grete commodities : w^t which ship by the Kynges grace so Rygged went 3 or
1497. 4 moo owte of Bristowe, the said Straunger beyng Conditor of the saide Flete, wheryn dyuers merchauntes as well of London as Bristow aventured goodes and sleight merchaundises, which departed from the West Cuntrey in the begynnyng of Somer, but to this present moneth came nevir Knowlege of their exployt. »

(*MS. Cott. Vitellius*, A XIV, f. 173. British Museum[2].)

M. Gairdner, dont la compétence en ces matières est universellement reconnue, dit que l'extrait ci-dessus provient d'une

1. Nous devons ce texte à l'obligeance de notre ami, M. le général Fairchild, ministre plénipotentiaire des États-Unis à Madrid, qui l'a obtenu du Señor Don Francisco Dias, directeur des archives de Simancas, et à celle de M. Alfred Kingston, du Public Record Office, qui a bien voulu le copier sur le texte recueilli par Bergenroth. Il a été publié en anglais dans les *Calendars* de ce dernier, t. I, p. 89.

2. Ce texte a été obligeamment copié pour nous sur l'original par Miss L. Toulmine Smith.

chronique qui est évidemment contemporaine de l'événement, et, dans une lettre, ce savant paléographe ajoute : « *The early part of this chronicle is derived from a common source with several other London Chronicles, such as Gregory's, printed* [par M. Gairdner] *in the* « Collections of a London Citizen. » *The latter part has something in common with Fabyan, but there is a good deal in it for the reign of Henry VII not to be found in any printed source.* »

Ce MS. porte sur une feuille volante (d'une autre écriture) le titre suivant : « *Cronicon regum Angliæ et series maiorum et vice comitum Civitatis London ab anno primo Henrici tertiū ad annum primum Hen. 8vi.* »

VI B

Extrait de la Chronique de Robert Fabyan, selon Stow.

In anno 14 Henr. VII[1]. This yeare one Sebastian Gabato a genoas sonne borne in *Bristow* professing himselfe to be experte in knowledge of the circute of the worlde and Ilandes of the same, as by his Charts and other reasonable demonstrations he shewed, caused the King to man and victual a shippe at *Bristow* to search for an Ilande whiche he Knewe to be replenished with rich commodities : in the ship diverse merchauntes of *London* adventured smal stockes, and in the company of this shippe, sayled also out of *Bristow* three or 1497.

1. La 14e année du règne de Henry VII comprend du 21 août 1498 au 21 août 1499. Ce serait donc, si l'on prenait le texte de Stow à la lettre, après la première de ces deux dates que l'expédition aurait mis à la voile. Nous pensons que Stow a eu en vue l'année julienne, malgré la rubrique portée en manchette ; car Hakluyt, qui donne cet extrait aussi d'après Fabyan, assigne à cet événement la date de la « 13 yere of King Henrie the VII », la seule exacte.

foure smal shippes fraught with slight and grosse wares as course cloth, Caps, Laces, points and such other ... »

(JOHN STOW, *The Chronicles of England*, London, 1580, in-4°, p. 862.)

La fin du paragraphe, empruntée à une autre autorité que Fabyan, est comme suit :

« Sir Humfrey Gilbert Kinght in his booke intituled a discoverie for a newe passage to *Cataia* writeth thus, Sebastian Gabato, by hys personall experience and travaile hath set forth and discribed this passage in his Chartes, whiche are yet to be Seene in ye queenes Majesties privie Gallerie, at *White Hall*, who was sent to make this discoverie by king Henrie the seventh, and entred the same fret, affirming, yt he sayled very for Westward wyth a quarter of the North on the Northside of *Terra de Labrador*, the eleventh of June, until he came to the septentrial latitude of 67 1/2 degrees, and finding the seas stil open, sayd, yt he might and would have gone to *Cataia* if the iminitie of the Maister and Mariners had not bene. »

VI c

Extrait de la Chronique de Fabyan, selon Hakluyt.

Anté 1497.

« A note of Sebastian Gabotes Voyage of Discoverie, taken out of an Old Chronicle, written by Robert Fabyan, sometime Alderman of London, which is in the custodie of John Stowe, citizen, a diligent searcher and preserver of antiquities.

In the 13 yere of King Henrie the VII, 1498[1].

This yeere the King (by meanes of a Venetian, which made himselfe very expert and cunning in Knowledge of the circuit of the worlde, and ilandes of the same as by a carde, and other demonstrations reasonable hee shewed) caused to man and

1. La 13e année du règne de Henry VII se termine au 21 août 1498.

victuall a shippe at Bristow to search for an ilande, whiche hee saide hee Knewe well was riche, and replenished with riche commodities. Which Ship thus manned and victualled at the Kinges cost, divers marchants of London ventured, in her small stockes, being in her, as chiefe Patrone, the saide Venetian. And

Bristow.

in the companie of the said shippe sayled also out of Bristowe, three or foure small ships, fraught with sleight and grosse merchandizes as course cloth, Caps, laces, points, and

William Purchas[1] Maior of London.

other trifles, and so departed from Bristowe in the beginning of May: of whom in this Maior's time returned no tidings. »

(Hakluyt, *Divers voyages touching the discouerie of America*, London, 1582, in-4°.)

VII

Légendes de la carte de Sébastien Cabot de 1544.

N° 8. Esta tierra fue descubierta por Ioan Caboto Veneciano, y Sebastian Caboto su hijo, anno del nascimiento de nuestro Saluador Iesu || Christo de M.CCCC.XCIIII. a ueinte y quatro de Iunio [2], porla mannana, ala qual pusieron nõbre prima tierra

1494 *sic pro* 1497.

1. William Purchas fut lord-maire de Londres, du 28 octobre 1497 au 28 octobre 1498.

2. Le 24 juin 1497 est tombé un samedi.

uista, y a una isla grãde que || esta par de la dha tierra [1], le pusieron nombre sant Ioan, por auer sido descubierta el mismo dia la gente della andan uestidos depieles de animales, usan en sus guerras arcos, y flechas, lancas, y dardos, y unas porras de palo, y hondas. Es tierra muy steril, ay en ella muchos orsos plancos, y cieruos muy grãdes como cauallos y otras muchas animales y semeiantemẽte ay pescado infinito, sollos, salmões, lenguados, muy grandes de uara enlargo y otras muchas diuersidades de pescados, y la mayor multitud dellos se dizen baccalaos, y asi mismo ay enla dha tierra Halcones prietos como cueruos Aguillas, Perdices, Pardillas, y otras muchas aues de diuersas maneras. ||

N° 8. Terram hanc olim nobis clausam, aperuit Ioannes Cabotus Venetus, necnõ Sebastianus Cabotus eius filius, anno ab orbe redem = | pto 1494. die uero 24. Iulij (*sic*), hora 5. sub diluculo, quã terrã primũ uisam appellarũt, & Insula quandã magnã ei oppositã, Insulã diui Io | annis nominarũt, quippe quæ solenni die festo diui Ioannis aperta fuit. Huius terrę incolę pellibus animaliũ induũtur, arcũ in bello, sa = || gittis, hastis spiculis, clauis ligneis, & fundis utũtur : sterilis incultãq; tellus fuit, leonibus, ursis albis, proceris'q; ceruis, piscibus innume | ris lupis

1. « *Esta par de la dicha tierra* », paraît vouloir dire que cette grande île se trouvait sur une ligne parallèle à ladite terre, tandis que les mots de la légende latine « *ei opposita* » ou « *Et adverso sita* », selon l'édition de 1547, disent qu'elle se trouvait en face.

scilicet, salmonibus, & ingẽtibus soleis unius ulnę lõgitudine, alijs'q; diuersis pisciũ generibus abũdat, horũ aũt maxima copia est, q; uulgus Bacallios appellat, ad hęc insunt accipitres nigri coruorũ similes, aquilæ, perdices'q; fusco colore aliæ'q; diuersæ uolucres.

Il est utile de rapprocher de cette version latine, celle que donne Hakluyt, d'après l'exemplaire de la carte de Cabot vu par lui en 1599 (et même en 1582), dans la galerie particulière du roi d'Angleterre à Westminster.

« Anno Domini 1497, Cabotus Venetus, et illius filius eam terram fecerunt perviam, quam nullus priùs adire ausus fuit, die 24 Junii, circiter horam quintam bene manè.

Hanc autem appellavit Terram primùm visam, credo quod ex mari in eam partem primùm oculos injecerat.

Namque ex adverso sita est insula, eam appellavit insulam Divi Joannis, hac opinor ratione, quod aperta fuit eo die qui est sacer Diuo Joanni Baptistæ : Hujus incolæ pelles animalium exuviasque ferarum pro indumentis habent, easque tanti faciunt, quanti nos vestes preciosissimas. Cùm bellum gerunt, utuntur arcu, sagittis, hastis, speculis, clavis ligneis et fundis. Tellus sterilis est, neque ullos fructus affert, ex quo fit, ut ursis albo colore, et cervis inusitatæ apud nos magnitudinis referta sit : piscibus abundat iisque sane magnis, quales sunt lupi marini et quos salmones vulgus appellat; soleœ autem reperiuntur tam longæ, ut ulnæ mensuram excedant. Imprimis autem magna est copia eorum piscium, quos vulgari sermone vocant Bacallaos. Gignuntur in ea insula accipitres ita nigri, ut corvorum similitudinem mirum in modum exprimant, perdices autem et aquilæ sunt nigri coloris. »

VIII

Lettre de Lorenzo Pasqualigo, adressée a ses frères.

1497. 23 août.

« L'è venuto sto nostro Venetiano che ando con uno naviglio de Bristo a trovar Ixole nove, e dice haver trovato lige 700 lontam de qui Terraferma el paexe del Gram Cam. andato per la costa lige 300, e che e desmontato e non a visto persona alguna, ma a portato qui al re certi lazi ch'era tesi per prender salvadexine, e uno ago da far rede e a trovato certi albori tagiati, si che per questo iudicha che ze persone. Vene in nave per dubito et e stato mexi tre sul viazo e questo e certo, e al tornar aldreto a visto do ixole ma non ha voluto desender per non perder tempo che la vituaria li mancava. Sto re ne ha buto grande piacer e dise che le aque e stanche e non hano corso come qui. El re le ha promesso a tempo novo navil X e armati come lui vorà ed ali dato tutti i presonieri da traditori in fuora che vadano con lui come lui a rechiesto e ali dato danari fazi bona ziera fino a quel tempo e con so moier venitiana e con so fioli a Bristo. El qual se chiama Zuam Talbot e chiamasi el gran armirante e vienli fato grande honor e va vestito de seda e sti Inglexi li vano driedo a mo pazi e pur ne volese tanti quanti navrebe con lui e etiam molti de nostri furfanti. Sto inventor de queste cose a impiantato suli terreni a trovato una gran † con una bandiera de Ingeltera e una de San Marco per essere lui Venetiano, si che el nostro confalone se steso molto in quà. *Londra, 23 Agosto 1497.* »

(Marin Sanuto, *Diarii*, sous la date du 11 octobre 1497, t. I, fol 374, v°. MS. de la Marciana[1].)

1. Imprimé pour la première fois par M. Rawdon Brown, *Ragguagli* P. I. p. 99; et, en anglais, dans ses *Calendars*, t. I, p. 262, n° 752.

IX

Dépêche de Raimondo di Soncino au duc de Milan.

«... Oltre a ciò alcuni mesi dopo S. Maestà mandò un Veneziano che è un distinto marinajo, e che aveva molta capacità nelle scoperte di nuove isole, ed è ritornato salvo, ed ha scoperto due isole fertili molto grandi, avendo del pari scoperto le sette città quattrocento leghe dall' Inghilterra dalla parte verso occidente. Questi tosto esternò a S. M. l'intenzione di mandarlo con quindici o venti bastimenti... *Londra*, 24 *Agosto 1497*. »

1497. 24 août.

(Archives des Sforza, Milan[1].)

L'original, paraît-il, n'a pu être retrouvé dans les archives milanaises. Nous croyons donc utile de reproduire la copie que M. Kingston a eu l'obligeance de prendre sur le texte envoyé par M. Rawdon Brown au Public Record Office :

« Item la Magesta de Re sono mesi passate havia mandato uno Veneciano el quel e molto bono marinare et a bona scientia de trovare insule nove, e ritornato a salvamento et a ritrovato due insule nove grandissime et fructiffere et etiam trovato le septe citade lontane da l'insula de Ingliterra lege 400 per lo camino de ponente : la Maesta de Re questo primo bono tempo gli vole mandare XV in XX navili. »

1. Publié en anglais par M. Rawdon Brown, *Calendar*, t. III, p. 260, n° 750, et en italien par M. Bullo, *loc. cit.*

X

Deuxième dépêche de Raimondo di Soncino au duc de Milan.

« *Illustrissimo et excellentissimo signor mio.*

1497. 18 décembre.

« Forsi che tra tante occupatione de V. Ex. non li sarà molesto intendere come questa Maestà ha guadagnato una parte de Asia senza colpo de spada. In questo regno è uno populare Venetiano chiamato messer Zoanne Caboto de gentile ingenio, peritissimo dela navigatione, el quale visto che li serenissimi Re prima de Portugallo poi de Spagna hanno occupato isole incognite, deliberò fare uno simile acquisto per dicta Maestà. Ed impetrato privilegj regij, che lutile dominio de quanto el trovasse fossi suo, purchè lo diretto se reserva alla Corona, cum uno piccolo naviglio e XVIII persone se pose ala fortuna, et partitosi da Bristo porto occidentale de questo regno et passato Ibernia più occidentale, e poi alzatosi verso el septentrione, comenciò ad navigare ale parte orientale, lassandosi (fra qualche giorni) la tramontana ad mano drita, et havendo assai errato, infine capitoe in terra ferma, dove posto la bandera regia, et tolto la possessione per questa Alteza, et preso certi segnali, se ne retornato. Al ditto messer Zoanne, como alienigena et povero, non saria creduto, se li compagni chi sono quasi tutti inglesi, et da Bristo non testificassero ciò che lui dice essere vero. Esso messer Zoanne ha la descriptione del mondo in una carta, et anche in una sphera solida che lui ha fatto et demostra dove è capitato, et andando verso el levante ha passato assai el paese del Tanais. Et dicono che la è terra optima et temperata, et estimanno che vi nasca el brasilio et le sete, et affermanno che quello mare è coperto de pessi li quali se prendenno non solo cum la rete, ma cum le ciste, essendoli alligato uno saxo ad ciò che la cista se impozi in laqua, et questo io lho oldito narrare al dicto messer Zoanne.

« Et ditti Inglesi suoi compagni dicono che portaranno tanti pessi che questo regno non havera più bisogno de Islanda, del quale paese vene una grandissima mercantia de pessi che si chiamanno stochfissi. Ma messer Zoanne ha posto l'animo ad magior cosa perche pensa, da quello loco occupato andarsene sempre a Riva Riva più verso el Levante, tanto chel sia al opposito de una Isola da lui chiamata Cipango, posta in la regione equinoctiale, dove crede che nascano tutte le speciarie del mundo et anche le gioie, et dice che altre volte esso è stato alla Meccha, dove per caravane de luntani paesi sono portate le speciarie, et domandati quelli che le portanno, dove nascono ditte speciarie; respondenno che non sanno, ma che venghono cum questa mercantia da luntani paesi ad casa sua altre caravane, le quale ancora dicono che ad loro sono portate da altre remote regioni. Et fa questo argumento che se li orientali affermanno ali meridionali che queste cose venghono lontano da loro, et cosi da mano in mano, presupposta la rotundità della terra, è necessario che li ultimi le tolliano al septentrione verso l'occidente. Et dicello per modo che non me costando più como costa, ancora io lo credo. Et che è maggior cosa, questa maestà che è savia et non prodiga, ancora lei li presta qualche fede, perchè do poi chel è tornato, li dà asai bona provisione come esso Messer Zoanne me dice. Et a tempo novo se dice che la Maestà prefata armarà alcuni navilij, et ultra li darà tutti li malfatori et andarano in quello paese ad fare una colonia, mediante la quale sperano de fare in Londres magior fondaco de speciarie che sia in Alexandria. Et li principali dell'impresa sono de Bristo, grandi marinari li quali hora che sanno dove andare, dicono che là non è navigatione de più che XV giorni, ne hanno mai fortuna come abbandonano Ibernia. Ho ancora parlato cum uno Borgognone compagno di mess. Zoanne chi afferma tutto, et vole tornarci perche lo armirante (che già messer Zoanne cosi se intitula) li ha donato una Isola; et ne ha donato una altra ad un suo barbero da castione Genovese, et intrambi se reputanno Conti, ne monsignor

Larmirante se estima manco de principe. Credo ancora andarano cum questo passaggio alcun poveri frati Italiani li quali tutti hanno promissione de Vescovati. Et per essere io fatto amico de Larmirante, quando volessi andarvi, haverei uno Archivescovato, ma ho pensato chel sia più secura cosa li beneficij quali V. Ex. me ha reservati, et perhò supplico che quando vacassero in mia absentia la me faccia dare la possessione, ordenando fra questo megio dove bisogna, che non me siano tolti da altri, li quali per essere presenti possono essere piú diligenti di me, el quale sono redutto in questo paese ad mangiare ogni pasto de X o XII vivande, et stare tre hore ad tavola per volta ogni giorno due volte per amore de' Vostra Excellentia. A la quale humilmente me recomando. Londoniæ XVIII Decem. 1497.

Eccelentiæ Vestræ

Humilissimus Servus.

RAIMUNDUS. »

(Arch. d'Etat, Milan. *Potenze Estere, Inghilterra 1497, decemb.*[1])

1. Publié dans l'*Annuario scientifico*, Milan, 1866, p. 700. Nous empruntons notre texte à l'*Intorno* de M. Desimoni, qui a publié le sien d'après une copie collationnée sur l'original par M. le surintendant des archives d'État à Milan.

XI

SECONDES LETTRES-PATENTES ACCORDÉES A JEAN CABOT.

« *Memorandum quod tertio die februarii anno regni regis Henrici septimi xiij ista billa deliberata fuit domino Cancellario Angliæ apud Westmonasterium exequenda.* 1498. 3 février.

To the kynge

Pleas it your Highnesse, of your moste noble and habundaunt grace, to graunte to John Kabotto, Veneciane, your gracious lettres patents in due forme to be made, accordyng to the tenor hereafter ensuyng, and he shal continually praye to god for the preseruacion of your moste noble and roiale astate longe to endure.

H (*en*) R (*icus*) Rex.

To all men to whom thies presentis shall come send greting; knowe ye that we of our grace especiall and for dyvers causis us moving we have given and graunten and by thies presentis yeve and graunte to our well beloved John Kabotto Venician sufficiente auctorite and power that he by hym his deputie or deputies sufficient may take at his pleasure vj Englisshe shippes in any poorte or portes or other place within this our realme of Ingland or obeisaunce to that and if the said shippes be of the bourdeyn of CC tonnes or under with their apparaill requisite and necessarie for the safe conduct of the seid shippes, and theym convey and lede to the Londe and Iles of late founde by the seid John in oure name and by oure commaundemente, payng for theym and every of theym as and if we should in or for our owen cause paye and noon otherwise.

And that the seid John by hym his deputie or deputies sufficiente maye take and receyve into the seid shippes and every of theym all suche maisters maryners pages and our subjects, as of theyr owen free wille woll goo and passe with hym in the same shippes to the seid Londe or Iles withoute any impedymente lett or perturbance of any of our officeis or ministres or subjectes whatsoevir they be by theym to the seid subjectes or any of theym passing with the seid John in the seid shippes to the seid Londe or Iles to be doon or suffer to be doon or attempted. Yeving in commaundement to all and every our officers ministres and subjectes seying or herying thies our lettres patents, withoute anye ferther commaundement by us to theym or any of theym to be geven, to perfourme and socour the seid John, his deputie and all our seid subjectes to passynge with him according to the tenor of thies our lettres patentis. Any statute, acte or ordenaunce to the contrarye made or to be made in any wise notwithstanding. »

(Public Record Office. *Chancery signed bill, sub anno 13-Henri VII*, n° 6[1].)

XII

Dépêche de Ruy Gonzalès de Puebla aux Rois-Catholiques.

« El Rey de Inglaterra embio cinco naos armadas con otro genoves como Colon a buscar la Isla de Brasil y las vicinidades, fueron provey dos por un año. Dicen que seran venidos para al
1498. el Septiembre. Vista la derrota que llevan allo que lo que buscan
25 juillet? es lo que Vuestras Altezas poseen. El Rey me ha fablado algu-

1. Découvert et publié par Biddle (*Memoir of Sébast. Cabot*, 1831, p. 76-77). Nous adoptons le texte revu sur l'original par Miss L. Toulmine Smith, et inséré dans l'*Intorno* de M. Desimoni, p. 56.

nas veces sobrello espera haver muy gran interesse. Creo que no hay de aqui alla CCCC leguas. »

(Public Record Office, à Londres[1].)

XIII

Dépêche de Pedro de Ayala aux Rois-Catholiques.

« Bien creo, Vuestras Altezas an oido, como el rey de Ynglaterra ha fecho armada para descubrir ciertas islas y tierra firme que le han certificado hallaron ciertos que de Bristol armaron año passado para lo mismo. Yo he visto la carta que ha fecho el inventador que es otro genoves como Colon que ha estado en Sevilla y en Lisbona procurando haver quien le ayudasse a esta invencion. Los de Bristol, ha siete años que cada año an armado dos, tres, cuatro caravelas para ir a buscar la isla del Brasil y las siete ciudades con la fantasia deste Ginoves. El rey determino de enbiar porque el año passado le truxo certenidad que havian hallado tierra. Del armada que hizo que fueron cinco naos fueron avitallados por un año. Ha venido nueva, la una en que iva un otro Fai (*sic pro* Fray ?) Buil aporto en Irlanda con gran tormento rotto el navio.

1498. 25 juillet.

« El ginoves tiro su camino. Yo, vista la derrota que llevan y la cantitad del camino hallo que es lo que han hallado o buscan lo que Vuestras Altezas poseen, porque es al cabo que a Vuestras Altezas capo por la convencion con Portugal. Sperase seran venidos para el Setiembre. Hago lo saber a Vuestras Altezas. El Rey de Ynglaterra me ha fablado algunas vezes sobre ello. Spero aver muy gran interesse. Creo no ay quatro cientos leguas. Lo le dixe,

1. Cet extrait, pris sur les copies rapportées de Simancas par Bergenroth, nous a été obligeamment envoyé du Public Record Office par M. Kingston. Nous ne connaissons pas la date de cette dépêche, mais elle a dû être adressée en même temps que la suivante.

creya eran las halladas por Vuestras Altezas, y aun le dia la una razon, no lo querria. Porque creo, Vuestras Altezas ya tendran aviso de todo lo y asymismo al carta o mapa mundi que este ha fecho, yo no la enbio agora, que aqui la ay, y a mi ver bien falsa por dar a entender, no son de las islas dichas. »

(Simancas, *Estado, Tratado con Inglaterra*. *Legajo* 2[1].)

XIV

Extrait de la Chronique de Fabyan concernant le troisième voyage (présumé) de Sébastien Cabot, selon Stow.

1502. | 18. Henr. VII A. D. 1502 [1]. | « Thys yeare, were brought vnto the kyng three men taken in the new founde Ilands, by *Sebastian Gabato*, before named in Anno 1468 (*sic*), these men were clothed in Beastes skinnes, and eate raw Flesh, but spake such a language as no man could vnderstand them, of the which three men, two of them were seene in the Kings Court at *Westminster* two yeares after, clothed, like *Englishmen*, and could not bee discerned from *Englishmen*. »

(Stow, *Chronicle*, Lond., 1580, p. 875[2].)

1. Notre texte provient des copies déposées au Public Record Office par feu Bergenroth, qui a publié cette dépêche en anglais dans ses *Calendars*, t. I, p. 176-177, nº 210.

2. Dans l'édition de 1605, la dernière publiée du vivant de Stow, il y a en marge : « *Rob. Fabian An. reg. 18.* » citation qu'on retrouve dans les éditions préparées par Edmond Howes (*Annales*) en 1605 et 1631. Nous n'avons pas trouvé celle de 1600 mentionnée par Lowndes.

XV

Emargement de Cabot pour une carte marine.

« Paid Sebastian Cabot. Making of a carde of Gascoigne and Guyon, 20 s. » 1512. mai.

(J. S. Brewer, *Calendar domestic and foreign. Henry VIII.* London, 1864, in-8, t. II, Part II, p. 1456.)

XV B

Lettre de Ferdinand d'Aragon concernant Cabot.

« *R. à Milor de Uliby Capitan R. de Yngl*[a]. 1512. 13 septembre.

He sabido que viene en vtrã compañia Sebastian Caboto Ingles, e porque yo quiero saber del cosas de ntro servicio, le enbiareis a do estoi.

Logroño, 13 Set[e] 512.

Conch [illo].

Obpo. [de Palencia]. »

(MS. de la bibliot. de l'Académie d'Histoire à Madrid, collection Muñoz, t. XC, fol. 109 verso.)

XVI

Lettre de Ferdinand d'Aragon a Cabot.

« *R. à Sebastian Caboto.* 1512. 13 septembre.

Sabeis que en Burgos os hablarón de mi parte Conchillos i el Obp. de Palencia sobre la navegacion á los Bacallos, e ofrecis-

teis serviruos escribiendo yo á Milor de Uliby, ñtro capitan : hele escrito y con su licencia veniel, á do estoi.

Logroño, 13 Sept^b. 512. »

(*Ibidem*, fol. 115.)

XVII

Lettre de Ferdinand d'Aragon concernant Cabot.

1512. 2 octobre.

« *R. a off. de Sevilla.*

A Sebastian Caboto Ingles he hecho merced de ñtro Capitan de mar con 50,000 mrs. de Salario los que les pagareis annualm^te en la forma acostumbrada.

Logroño, 20 Oct^e 512.

Conch.

Obpo. »

(*Ibidem.*)

XVIII

Lettre de Ferdinand d'Aragon concernant Cabot.

1512. 20 octobre.

« *El Rei D. Luis Caro ñtro Embajador, etc.*

Sebastian Caboto, ñtro Capitan va a poner recaudo en su hacienda; a traer su mujer i casa : favoreced su bueno y breve despacho.

Logroño, 20 oct^e 512. »

(*Ibidem*[1].)

1. Nous devons une copie des quatre documents qui précèdent, à l'obligeance de Mlle Isolina de Cesaris, de Madrid.

XVIII A

Émargement de Sébastien Cabot.

« En 6. Marzo 514. se dan a Sebast. Cabot 50 ducados en cuenta del salario que se le ha de dar, con que fuese a la Corte a consultar con S. A. las cosas del viaje que ha de llevar a descubrir . . . . 18750 1514. 26 mars.

Cedula de 26 Marzo 514. Supone recibido Capitan para las cosas de mar a Sebast. Caboto Ingles con 50,000 i se manda que por quanto estava aderezando cosas de su casa i hacienda para venirze, le paguen enteramente el salario desde que fue recibido hasta que vino i se presentò. »

« En 7. Abril se le libraron 13,637 1/2 mrs. a complimiento de 76,637 1/2 de su quitacion de Capitan de S. A. desde 20 Octubre 512. hasta fin de Abril 514. a razon de 50,000 por año. En Londres havia recibido de D. Luis Carros Embajador 44,250. En 11 Mayo se le libro un tercio adelantado de su salario por estar gastado de su venida de Londres, i haver enbiado a traer su muger[1]. »

(Extrait des MSS. de Muñoz, fol. 519.)

XVIII B

Emargements de Sébastien Cabot.

« En 30. Agosto a Seb. Caboto Capitan de mar 40,267 1/2 mrs. por Cedula Real para que se le pagase el salario de 9. meses 1515. 30 août.

1. Nous pensons que c'est sous l'année 1514 qu'il faut insérer cet extrait qui, dans l'original, est matriculé sous l'année 1512.

i 20. dias que se le dejaron de pagar el año que fue recibido a dicho oficio con salario de 50,000. Ademas sin 1/3 desto año : 16,666.

— Nombranse este año Pilotos de S. A. con sueldo, Solis mayor — Seb. Cabot — Andres de S. Martin — Juan Vespuche — Juan Serrano — Andres Garcia Niño — Francisco Coto — Francisco de Torres — Vasco Gallego. »

(Extrait des MSS. de Muñoz[1].)

XVIII c

Emargements de Sébastien Cabot.

1519. 6 mai.

« *Pilotos del Rei.* Mayo 6.

— A Andres de San Martin, Francisco de Soto, Juan Serrano, a cada 10,000 por el 1/3 de sus salarios.

— A Sebastian Gabot, Capitan e Piloto mayor, 25,000 por 1/3 de su salario.

— A Andres Niño, Vasco Gallego, Juan Rodriguez de Mafra, Estevan Gomez, Juan Vespuche, Francisco de Torres, Pilotos de S. A. los 1/3 de sus salarios. »

(*Cuenta del Dr. Sancho de Matienzo, Tesorero de la Casa de Sevilla. 515-19.* Extrait des MSS. de Muñoz[2].)

1. Les pilotes de S. A. semblent n'avoir été nommés que pour une année, car nous voyons les pilotes mentionnés ci-dessus renommés par des cédules royales de 1516 et 1518. C'est dans cette dernière que se voit ajouté le nom de Estevan Gomez.

2. A rapprocher cette date de 1519, de ce que Cabot raconte de son entrevue à Londres avec le cardinal Wolsey; *Supra* page 116, et appendice.

XIX

Extrait des Décades de Pedro Martyr d'Anghiera.

« Scrutatus est eas Sebastianusq uidam Cabotus genere Venetus, sed à parentibus in Britanniam insulam, tendentibus (uti moris est Venetorum, qui commercii causa terrarū omnium runt hospites) transportatus penè infans. Duo is sibi navigia propria pecunia in Britannia ipsa instruxit, et primo tendens cum hominibus tercentūm ad septentrionem, donec etiam Julio mense, vastas repererit glaciales moles pelago natantes et lucem ferè perpetuam, tellure tamen libera gelu liquefacto. Quare coactus fuit, uti ait, vela vertere et occidentem sequi tetenditque tamen ad meridiem, littore sese incurvante, ut Herculei freti latitudinis ferè gradus æquarit ad occidentemque profectus tantum est, ut Cubam insulam à læua longitudine graduum penè parem habuerit. Is ea littora percurrens quæ Bacallaos appellauit, eosdem se reperisse aquarum, sed lenes delapsus ad occidentem ait, quos Castellani meridionales suas regiones adnavigantes inueniunt. Ergo non modo verisimilius, sed necessario concludendum est, vastos inter utranque ignotam hactenus tellurem jacere hiatus, qui uiam præbeant aquis ab oriente cadentibus in occidentem. Quas arbitror impulsu cœlorum circulariter agi in gyrum circa terræ globum : non autem Demogorgone anhalente vomi, absorberique ut nonnulli senserunt : quod influxu et refluxu forsan assentire daretur. Baccallaos Cabottus ipse terras illas appellavit, eo quod in earum pelago tantam repererit magnorum quorundam piscium tynnos æmulantium, sic vocatorum ab indigenis, multitudinem ut etiam illi navigia interdum detardarent. Earum regionum homines pellibus tantum coopertos reperiebat, rationis haudquaquam expertes. Ursorum inesse regionibus copiam ingentem refert, qui et ipsi piscibus vescantur. Inter densa

nanque piscium illorum agmina sese immergunt ursi et singulos singuli complexos unguibusque inter squamas immissis in terram raptant et comedunt. Propterea minime noxios hominibus ursos esse ait. Orichalcum in plerisque locis se vidisse apud incolas prædicant. Familiarem habeo domi Cabottum ipsum, et contubernalem interdum. Vocatus nanque ex Britannia à rege nostro catholico post Henrici majoris Britanniæ regis mortem, concurialis noster est expectatque in dies ut navigia sibi parentur, quibus arcanum hoc naturæ latens jam tandem detegatur. Martio mense anni futuri MDXVI puto ad explorandum discessurum. Quæ succedent, tua Sanctitas per me intelliget, modo vivere detur. Ex Castellanis non desunt, qui Cabottum primum fuisse Baccalaorum, repertorem negent tantumque ad occidentem tetendisse minime assentiuntur. De faucibus et Cabotto iam fatis. »

(Pedro Martyr d'Anghiera, *De Orbe Nouo Decades,* Paris, 1587, in-8. Decad. III, lib. VI, p. 232-233.)

XX

Récit de l'Anonyme de Ramusio.

« Et fatto alquanto di pausa, voltatosi verso di noi disse, Non sapete à questo proposito d'andare à trouar l'Indie pel vento di maestro, quel che fece gia un vostro cittadino Venetiano, ch'è cosi valente et patrico delle cose pertinenti alla navigatione et alla cosmographia, ch'in Spagna al presente non v'è un suo pari, la sua virtú l'ha fatto preporre à tutti li pilotti che navigano all'Indie occidentali, che senza sua licenza non possono far quell' essercitio et per questo lo chiamano Pilotto maggiore. Et rispondendo noi, che non lo sapevamo, continuò, dicendo, che ritrovandosi già alunic anni nella citta di Siviglia et desiderando di saper di quelle navigationi de Castigliani, gli fù detto, che v'era un gran valent'

huomo Venetiano che havea l carico di quelle, nominato'l signor Sebastiano Caboto, ilqual sapeva far carte marine di sua mano, et intendeva l'arte del navigare piu ch'alcun'altro, subito volsi essere col detto, et lo trouai una gentilissima persona et cortese, che mi fece gran carezze, et mostrommi molte cose, et fra l'altre un Mapamondo grande colle navigationi particolari, si di Portoghesi, come di Castigliani et mi disse che sendosi partito suo padre da Venetia gia molti anni, et andato à stare in Inghilterra à far mercantie lo menò seco nella città di Londra, che egli era assai giovane non gia però che non havesse imparato et littere d'humanità, et la sphera. mori il padre in quel tempo che venne noua che 'l signor don Christophoro Colombo Genovese havea scoperta la costa dell' Indie, et se ne parlava grandemente per tutta la corte del Re Henrico vij, che allhora regnava, dicendosi che era stata cosa piu tosto divina che humana l'haver trovata quella via mai piu saputa, d'andare in Oriente, dove nascono le spetie. per ilche mi nacque un desiderio grande, anzi un ardor nel core di voler far anchora io qualche cosa segnalata, et sapendo per ragion della sphera, che s'io navigassi per via del vento di maestro, haveria minor cammino à trovar l'Indie, subito feci intender questo mio pensiero alla Maestà del Re, ilqual fu molto contento, et mi armò due caravelle di tutto ciò che era dibisogno, et fu del mille quatrocento novantasei nel principio della state et cominciai a navigar verso maestro pensando di non trovar terra se non quella dove è il Cataio, et di li poi voltar verso le Indie: ma in capo d'alquanti giorni la discopersi, che correva verso tramontana, che mi fu d'infinito dispiacere. et pur andando dietro la costa per vedere s'io poteva trovar qualche golfo, che voltasse, non vi fu mai ordine, che andato sin a gradi cinquantasei sotto il nostro polo vedendo che quivi la costa voltaua verso levante, disperato di trovarlo, me ne tornai à dietro a riconoscere anchora la detta costa dalla parte verso l'equinottiale, sempre con intentione di trovar passaggio alle Indie, et venni sino à quella parte che chiamano al presente la Florida, et mancandomi già la vetto-

vaglia, presi partito di ritornarmene in Inghilterra : dove giunto trovai grandissimi tumulti di popoli sollevati, et della guerra in Scotia : ne piu era in consideratione alcuna in navigare à queste parti, per ilche me ne venni in Spagna al Re Catholico, et alla Regina Isabella i quali havendo inteso cio che io haveua fatto, mi raccolsero, et mi diedero buona provisione faccendomi navigar dietro la costa del Bresil, per volerla scoprire, sopra la qual trovato un grossissimo, et larghissimo fiume, detto al presente della Plata, lo volsi navigare, et andai all'insu per quello piu disecento leghe trovandolo sempre bellissimo, et habitato da infiniti popoli, che per maraviglia correvano à vedermi, et in quello sboccavano tanti fiumi, che non si potria credere. feci poi molte altre navigattioni, le quali pretermetto, et trovandomi alla fine vecchio volsi riposare essendosi allevati tanti pratichi, et valenti marinari giovani, et hora me ne sto con carico che voi sapete, godendo il frutto delle mie fatiche. Questo è quanto io intesi dal signor Sebastiano Caboto. »

(*Primo Volume delle Navigationi et Viaggi,* Venetia, 1550-53, f. 414, v°[1].)

Richard Eden dit, sans hésiter, que l'interlocuteur de Cabot, dans ce récit, était Galeas Butrigari, le légat du pape, qui aurait même rapporté la conversation. Ce prélat bolonais devait être mort depuis longtemps, puisqu'il était déjà légat en 1509 : « *1509, Micer Galeazo; citada en las cartas de Cisneros como Nuncio.* [2] » Marco Foscarini assure, paraît-il [3], que ce gentilhomme était de Mantoue et se nommait Giangiacomo Bardolo. L'opinion du

1. Le lecteur trouvera une excellente traduction en français de ce récit dans l'édition française qu'a donné Urbain Chauveton de la *Historia* de Benzoni : *Histoire Novvelle dv Novveav Monde. S. l.* (Genève) 1579, in-8.

2. Liste des légats apostoliques en Espagne, dans l'*Historia ecclesiastica de España,* tome VI.

3. MS. N° 6142 de la Bibliothèque impériale de Vienne, cité par M. Carlo Bullo, *La vera Patria di N. de'Conti e di Giovanni Caboto.* Chioggia, 1880, in-4, p. XXVIII.

savant doge n'est qu'une inférence, tirée de ce que Giunti[1] le qualifie de Mantouan, et du fait que l'un des interlocuteurs imaginaires du dialogue *Naugerius sive de Poetica*, dédié par Frascator à Ramusio[2], est désigné sur le nom de « *Ioannes Jacobus Bardulo, Mantuanus civis..* »

Ramusio était en correspondance avec Sébastien Cabot depuis de longues années puisque dans son *Discorso*, daté du 20 juin 1553, il dit : « *come mi fu scritto, gia molti anni sono, dal signor Sebastian Caboto* ». Il est assez curieux de voir que ce fut aussi à Ramusio, alors secrétaire du Conseil des Dix, que l'ambassadeur d'Angleterre à Venise remit, le 12 septembre 1551, les pièces que Cabot avait envoyées pour faire valoir sa réclamation au sujet de la dot de sa mère[3]. Certains écrivains ont pris cette réclamation au sérieux, sans se douter que c'était un simple prétexte pour masquer une nouvelle trahison de Cabot, qui voulait venir à Venise, afin de dévoiler aux Dix un prétendu passage au Cathay, dont il aurait trouvé le secret pendant qu'il était au service de Charles-Quint.

XXI

Extrait de l'ouvrage de Ziegler.

« Petrus Martyr Mediolonensis in hispanicis navigationibus scribit, Antoninum quendam cabotum soluentem a Britannia, navigasse continue versus septentrionem quoad incideret in crustas glatiales mense Julio, inde ergo conversum remigasse continue secundum littus sese incurvans austrum versus, donec veniret ad situm contra Hispaniam supra cubam insulam canibalum. Quæ narratio non nihil causæ dedit mihi ut Gronlandiam

1. *Raccolta* de Ramusio, édit. de 1613.
2. *Hieron. Fracastor. Opera omnia*, Venet., Junta, 1584, in-4, p. 112.
3. *Calendar, Foreign Series*, t. I, p. 171.

ultra Huitsarch promontorium extenderem ad continentem Laponiæ, supra Vuardhus castrum, et id feci eò libentius quod et senior Archiepiscopus Nidrosiensis constanter affirmabat, mare illic in anconem curvari. Accessit id quoque quod Lapones consentiunt ijsdem studiis magicis, et religionem christianam neque sectantur necque refugiunt, per quæ ego existimavi istam similitudinem utrique genti accidere, quia sese contingeret per continentem. Distantiæ quoque videntur non refragari, schœni enim intersunt unter utranque gentem non integri ducenti Fecit. et hoc ad coniecturam quod cabotus fertur in glatiem incidisse. Et quamvis de mense Julio contendam non bene relatum esse, adeo si sub polo quoque ipso navigatum foret, ob ea quæ in eam rem antea disservimus : tamen quia aliquo tempore per glatiem navigavit, id testatur quod non per mare vastum, sed propinquis littoribus in sinus formam comprehensum navigarit, quando ob eandem causam sinus Gothanus concrescat, quoniam strictus est, et fluviorum plurium et magnorum ostia falsam naturam in parva copia superant. Inter autem Nordvegiam et Islandiam non concrescit ex diversa causa, quoniam vis dulcium aquarum illic superatur à vastitate naturæ falsæ, Fama est : sed incerto hactenus auctore : quod Hispani aducerigent hoc tempore Gronlandiam et quam dicant terram viridem : argumentum eius esse aiunt, Merces quasdam exportatas ab his, et recognitas que forent rerum quales apud Gronlandiam reperiuntur. A septentrione pertingit ad terram incognitam sub polo unde etiam veniunt in hanc Pigméi predatores. Quod etiam argumentum fuerit terras subpolares habitari igint Chersonnesi. »

(Jacob. Ziegler, *Opera Varia*, Argentorati, 1532, in-fol., dans le chapitre *de Schondia,* f. xcii, verso.)

XXII

Extrait de l'Histoire de Gomara.

« Qui en mas noticia traxo desta tierra fue Sebastian Gaboto Veneciano. El qual armo dos navios en Inglaterra do tratava desde pequeño, a costa del Rey Enrique Septimo, que desseava contratar en la especiera como hazia el rey d'Portugal. Otros disen que a su costa, y' que prometio al rey Enrique de ir por el norte al Catayo y traer de alla especieras en menos tiempo que Portugueses por el Sur. Y va tambien por saber que tierra eran las Indias para poblar. Llevo trezientos hombres y camino la buelta de Islandia sobre cabo del Labrador, hasta se poner en cinquenta y ocho grados. Aunque el dize mucho mas contando como avia por el mes de Julio tanto frio y pedaços de yelo que no oso passar mas adelante, y que los dias eran grandissimos y quasi sin noche y las noches muy claras. Es cierte que a sesenta grados son los dias de diez y ocho horas, Diendo pues Gabota la frialdad y estraneza de la tierra, dio la buelta hazta poniente y rehaziendose en los Baccalaos corrio la costa hasta treynta y ochos grados y tornose de alli a Inglaterra. »

(*Lopez de Gomara*, *Primera y Segunda parte de la Historia general de las Indias*. Çaragoça, 1552, in-fol. Part. I, cap. *de los Bacallaos*.)

XXIII

Extrait du Traité d'Antonio Galvão.

« No anno de 1496 achandose hum Venezeano por nome Sebastiano Gaboto em Inglaterra, et ouuindo noua de tam nouo descobrimento como este era : et vendo em huma poma como estas jlhas acima ditas estano quasi em hum paralelo et altura, et muyto mais perto de sua terra huma a outra, que de Portugal nem Castella, o amostron a el Rey dom Annrique o septimo de que elle ficou tam satisfeito que mandou logo armar dous nauios, partio na primavera com trezentos companheiros, fez seu caminho a Loeste a vista da terra, et quarenta et cinco graos d'altura da parte donorte, forano por ella ate sessenta onde os diam sam de dezoyto horas, et as noytes muy claras et serenas. Auia aqui muyta frialdade et ilhas de neue que nao achauam grandes regelos, do que tambem se arreceauam. E como daqui por dianta tornasse a costa ao levante, fizeramose na outra volta ao longo della descobrindo toda a baya, rio, enseada, p'ra ver se passaua da outra banda, et foram assi diminuindo n'altura ate trinta et oyto graos, donde se tornaram a Inglaterra. Outros querem dizer que chegasse a ponta da Florida que esta em vinte cinco graos. »

(*Tratado que compõs o nobre e notauel capitano Antonio Galvão*... Lisboa, Joham de Barriera, 1563, 12°.)

XXIV

EXTRAIT DU « *DISCOURSE* » DE SIR HUMPHREY GILBERT.

« Furthermore, Sebastian Cabota by his personall experience, and trauell, hath set foorth, and described this passage, in his Charts, whiche are yet to be seene, in the Queenes Maiesties priuie Gallerie, at Whitheall, who was sent to make this discoverie by king Henrie the seauenth, and entred the same fret: affirming, that he sailed very far westward, with a quarter of the North, on the north side of Terra de Labrador the eleuenth of June, vntil he came to the septentrional latitude of 67 1/2 degrees and finding the Seas still open, said, that he might, and would have gone to Cataia, if the mutinie of the Maister and Mariners had not ben. »

(*A Discovrse of a Discouerie for a new Passage to Cataia*, London, 1576, in-4, sign. Diii.)

XXV

EXTRAIT DE THEVET

« Depuis [1] vn venitien entreprint ce voiage sur l'authorité d'Henry septiesme de ce nom Roy d'Angleterre, lequel passa iusque a soixante sept degres. »

(*Le grand Insulaire et Pilotage d'André Theuet Angoumoisin,*

1. Thevet fait allusion au voyage de Gaspar Cortereal qui, selon cet écrivain, aurait précédé celui de Cabot.

Cosmographe du Roy[1], MS. Bibliothèque nationale de Paris, fonds français, nº 15,452, t. I, f. 143.)

« Elle fut decouverte premierement par Sebastian Babate Anglois lequel persuada au Roy d'Angleterre Henry Septiesme qu'il iroit aisement par la au pais de Catay vers le Nort et par ce moyen trouveroit espiceries et autres choses aussi bien que le Roy de Portugal aux Indes, joint qu'il se proposoit aller au Peru et Amerique pour peupler le pais de nouveaus habitans et dresser la une Nouvelle Angleterre, ce que n'executa; vray est qu'il mist bien trois cens hommes en terre du costé d'Irlande au Nort ou le froid fist mourir presque toute sa compagnie encore que ce fust au moys de Juillet. Depuis Jaques Quartier (ainsi que luy mesme m'a recité) fist deux fois le voyage en ce pays la, c'est à scavoir l'an mil cinq cens trente quatre et mil cinq cens trente cinq ». (*Singularitez de la France Antarctique*, Paris, 1558, in-4, cap. LXXIV, f. 148.)

XXVI

Dépêche du Conseil des Dix a Gasparo Contarini[2].

1522. « *Oratori nostro apud Caesaream et Cattolicam Maiestatem.*

27 septembre. Zonse l'altro giorno de qui uno Don hierolamo di Marin de Bucignolo Rhaguseo, quale venuto alla presentia delli Capi del

1. Cet ouvrage est postérieur à la Cosmographie imprimée en 1545, qu'il cite (f. 145 verso).

2. Gasparo Contarini fut nommé ambassadeur auprès de Charles-Quint en Allemagne au commencement de 1521, et, l'année suivante, en Espagne. Il y devint le compagnon de Pedro Martyr d'Anghiera. (*Relazioni degli Ambasciatori Veneti*, Firenze, 1840, in-8; t. IV, Série I, t. II, p. 6 et 54.)

Consiglio nostro di Dieci Disse esser sta mandato per uno Sebastian Cabotto, che dice esser di questa città nostra, et al presente habita in Sybilia, dove par habbi provvision da quella Cesarea et Cattolica Maestà per suo pedota major in le navigation del discoprir terre nove. Et per nome di quello referì quanto per la inserta deposition sua vederete, dalla quale ancorchè ne appari non poter prestare molta fede, pure per esser de la importantia le non havremmo dovuto refiutare la oblation ne fa epso Sebastian de poter venir de qui alla presentia nostra, per dichiarirne quanto li va per mente in la materia propostane. Unde siamo sta contenti che el ditto Hierolamo li rescrivi nel modo che per le sue incluse vederete ; volemo adunque et noi detti capi del Consiglio nostro dei Dieci ne commettemo, che cun ogni diligente ma cauta forma, provriasi di intender se il predetto Sabastian fusse in quella corte aut per venirli de breve, nel qual caso faciano venirlo ad voi, et consignarli dette lettere a lui dirrective, le quali per ogni bon rispecto, haveriamo fatto allegar ad altre indriciate al fidelissimo servitor vostro, che pur staranno in le presenti. Ne in lui dimonstrarete saper alcuna cosa di tal materia, nisi in caso che el se scoprisse cun voi, nel qual, siamo ben contenti li dichiariate el tuto, cun veder de sottrazer quel più potersi del sentimento suo, et quando vedesse el si movesse cun bon fondamento, et sensibile, lo conforterete ad venir di qui, perchè non solum siamo volenti ch'el venga sicuramente, ma lo vederemo molto volentieri. Quando autem el non fusse di li in corte, et nunc per venirle, ma si ritrovasse in Sybilia, darete ogni opera di mandarli tutte lettere per via che siate sicuro le gel capitino in mano propria. Demostrando a quello per cui le mandaste, che vi siano sta inviate da alcun vostro particolar de qui, et di ogni sucesso ne darete adviso a detti Capi del Consiglio nostro di Dieci. Demùm havendo nui ricevuto novamente lettere dal capitano general de 5 dell' instante di Candia cun advisi de le cose da Rhodi, vi mandiamo juxta il solito li summarij, accio li comunichiate de more a quella Cesarea

et Cattolica Maestà, Magnifico Gran Cancellier, Reverendo Episcopo de Valenza, et altri che vi apparerano.

(Lecta universo Collegio).

Iulianus Gradonico C. C. †
Andreus Mudesco C. C. †
Dominicus Capelo C. C. † »

(Archives d'État, Venise, *Capi del Consiglio dei X. Lettere Sottoscritte, Filza N. 5*, *1522.*[1])

XXVII

Récompense accordée au Ragusien.

1522. 27 septembre.

1522. Die 27 Septembris in Collegio Intervenientibus et ballotantibus, Dominis Capitibus Illustrissimis Concilii X.

Chel sia imposto al Camerlengo del Consiglio nostro dei X, che dei denari della cassa sua, dar debbi in dono ducati vinti a Domino Hieronimo de Marin Raguseo pro bona causa.

Facto mandato.

+ 16
— 4
— 0. »

(Archives d'État, Venise, *Capi Consiglio dei Dieci. Lettere Sottoscritte, Filza N. 5. 1522.)*

1. Nous empruntons le texte italien de cette dépêche et des huit suivantes à M. C. Bullo, *loc. cit.*, pp. 61-70. M. Rawdon Brown, le premier, les avait transcrites pour le Public Record Office, et traduites en anglais, *Calendar*, t. III, Nos 557, 558, 607, 632, 666, 670, 750, 1115, t. v. No 711.

XXVIII

Dépêche de Contarini au Sénat de Venise.

« *Serenissime Princeps et Excellentissimi Domini,*

La terza vigilia di natale cum la debita riverentia mia recevì le lettere di Vostra Serenità date fino adi 27 septembrio per le quali quella mi significa la expositione fatali da Hieronimo Raguseo per nome di Sebastian Caboto et commettemi che essendo qui a la Corte io li debba apresentar quella lettera et facendomi lui moto alcuno, che io li debba aprir il tuto et parendo le cose proposte da lui factibile che io lo exhorti a venir ali piedi di Vostra Serenità. Hor per dar executione a prefate lettere, feci dextramente intender se costui era a la Corte et inteso chel era qui, et la stantia sua, li mandai a dir che el secretario mio li haveva da dar una lettera inviatale da un suo amico et che volendo el se transferisse allo allogiamento mio.

1522. 31 décembre.

Costui inteso questo rispose a quel servitor mio che el veniria, et cussì la vigilia di Natale venne al hora del disner. Io ritiratomi con lui, li detti la lettera, lui la lesse et legiendola si mosse tutto di colore. Da poij letta, stete cussì un pocheto senza dirmi altro quasi sbigotito et dubio. Alhora io li dissi quando che el volesse risponder a dicte lettere over farme intender qualche cosa che el volesse che io scrivesse a chi me l'havea inviata che io era prompto a farli aver bon recapito. Lui assecurato alhora me disse. Io già parlai a lo ambassator della Illustrissima Signoria in Ingelterra per la affectione che io ho a la patria cum queste terre novamente trovate de le quale io ho modo di dar gran utile a quella terra, et hora di questo mi vien scripto, come dovete saper anchor vuj, ma vi prego quanto posso che la cosa sij secreta perche a me anderebbe la vita. Io alhora li dissi che io sapeva il tutto molto bene et disseli come il Raguseo era stato al Tribunal de li Exellentis-

simi Signori Capi et che da quel Magistrato secretissimo io havea habuto adviso del tutto et che per lui mi era sta inviata quella lettera, ma perchè havea meco a pranso alcuni gentilhuomini che non era comodo che in quel hora parlassemo insieme, ma la sera al tardo ritornando piu comodamente ad longum ragionassemo insieme, et cussi partito, la sera ritornò circa ad un hora di nocte et rechiusi soli in la mia camera me disse : Signor Ambassator per dirve il tuto io naqui a Venetia ma sum nutrito in Ingelterra et poij veni al servitio di questi Re Catholici de Hispania, et dal Re Ferdinando fui facto Capitano cum provisione di 50 m. maravedis, poij fui faito da questo Re presente piloto major cum provisione di altri 50 m. maravedis, et per adiuto di cose mi da poij 25 m. maravedis che sono in tutto 125 m. maravedis, possono valer circa ducati 300. Hor ritrovandomi ja tre anni, salvo il vero, in Ingelterra, quel Reverendissimo Cardinal mi volea far grandi partiti che io navigasse cum una sua armada per discoprir paesi no vi la quale era quasi in ordine, et haveano preparati per spender in essa ducati 30 m. Io li risposi che essendo al servitio di questá Maestà, senza sua licentia non lo poteva servire, ma che havendo bona licentia di quì io el serviria. In quelli giorni ragionando cum uno frate Stragliano Collona veneto cum il quale havea amicitia grande, mi fu dicto dal prefato frate : Messer Sebastiano vui vi affaticati cussì grandemente per far beneficio a genti externe non vi aricordate della vostra terra, non seria possibile che etiam lei havesse qualche utilità da vuj. Alhora io mi risentì tutto nel core et li risposi che penseria sopra ciò. Et cussì ritornato a lui il giorno seguente li dissi che io haveva modo di far quella Città partecipe di questa navigatione, et dimostrarli via per la quale era per haver grande utilità, come è il vero che io l'ho ritrovata, et cussì perchè servendo el Re d'Angelterra non poteva più beneficiar la patria mia, io scrissi alla Maestà Cesarea che non me desse per niente licentia che servisse il Re de Engelterra perchè li saria de danno grande, immo che subito me rivocasse, et cussi rivocato et ritornato essendo in Sibilla contraxi grande amicitia

cum questo Raguseo, il quale hora mi scrive, dicendomi lui che el devea transferirse a Venetia, mi slargai cum lui et li commissi che questa cosa non la dovesse manifestare ad altri che ali Capi di X. et cussì mi jurò Sacramento. Io li respusi prima laudando grandemente l'affecto suo verso la patria, poij li dissi chel Raguseo era stato a li Excellentissimi Signori Capi, et che io da quel Magistrato havea habuto lettere supra questa materia et commissione che dovese essere cum lui et intender il modo che lui se havea immaginato et significarlo a Sue Excellentissime Signorie et che poij lui potria andarli in persona. Ma rispose che lui non era per manifestar il pensier suo ad altri che a li Excellentissimi Signori Capi, et chel era per transferirsse a Venetia, richiesta prima licentia da Cesare cum questa excusatione di la ricuperatione di la dote di sua madre, di la qual cosa se faria che lo episcopo di Burgos et il magnifico Cancellier me parleriano et me instariano che io scrivesse in favor suo a la Serenità Vostra. Io li dissi che volendo venir lui a Venetia io laudava questo modo che il mi diceva di chieder licentia etc. Quanto poij chel non mi volesse manifestar il pensier suo, che io non poteva voler più di quel che lui volea, ma che ben mi pareva di dirli queste parole et cussì dissi che in ogni deliberatione bisognava considerar due cose, l'una era se quella impressa a la quale l'homo se metteria cum utilita, poij sel era possibile, et che questa impresa de la qual ragionavano io era certo che riuscendo l'havea esser utile. Ma che quanto alla possibilità io era molto dubbio, perchè mi havea pur dilectato un pocho de geographia, et considerando il sito di Venetia, io non ritrovava via alcuna a questa navigazione perchè el bisognava over navigar cum navilij facti a Venetia over farli far for dil stretto, in altro loco; facendoli à Venetia era necessario uscir for del stretto de Zibilterra per venire nel Oceano, al che havendo contrarij il Re di Portogallo et il Re di Spagna era impossibile che la cosa riuscisse. Facendo li navilij for de Venetia non se potevano far se non a la volta del mar oceano de mezogiorno, ne altro loco era se non il mar rosso, al che ne

erano infiniti contrarij perchè prima bisognava haver intelligentia cum el sig. Turcho, poij li per la penuria de li legnami era impossibile far navilij. Poij quando ben si facesseno essendo le fortezze et armate di Portogallo, non era possibile continuar quella navigatione. Poij chi volea fabricar navilij qui supra l'oceano septentrionale discorendo da la Spagna a la Datia et poij piú in la anchora, io non li vedeva modo, maxime essendo la Germania a la obedientia del Imperatore. La via poij di condure merce da Venetia a quelli navilij, et da li navilij le specie et altre cose a Venitia io non li vedeva via alcuna, tuta volta perchè essendo lui valenthuomo in questa materia, io mi riportava a lui. Me rispose vuj avete ben discorso, et in verità ne cum navilij facti a Venetia ne etiam per la via del Mar rosso io non vedo modo alcuno. Ma ce altra via non sollum possibile ma facile et di far navilij et de condur merce da Venetia al porto, et dal porto a Venetia spetie, oro et altre cose che io so perche io ho navigato tutti quelli paesi et so ben il tuto, immo vi dico che non vulsi tor il partido de il Re de Engelterra per beneficiar la patria, perchè se tolleva quel partido non restava poi via alcuna per Venetia. Io strinsi le spalle et benche a me la cosa pari impossibile, pur non volsi dissuaderlo chel venisse a li piedi di Vostra Celsitudine, ne anche el suasi perchè la possibilità è molto più ampla de quel che l'homo spesse fiate crede. Costui poij qui ha grande fama, et cussì alhorà se parti. Il giorno poij di San Zuane la sera vene a trovarme per far riconzar alcune parole in le lettere del Raguseo, delle qual dubitava che costoro non prendesseno suspecto, et cussì da uno nostro veronese mio intrinseco fu rescripta et riformata la lettera. Lui ragionando cum me de molte cose di geographia fra le altre me disse uno modo che l' havea observato per la via del bossolo di cognosser la distantia fra due lochi da levante al ponente, molto bello ne mai più observato da altri, come da lui venendo Vostra Serenità potrà intender. Poij ragionando pur cum lui circa la materia principal nostra et dextramente ripetendoli io le difficultà, me disse et io vi dico che la via et il modo è facile. Anderò a

Venetia a mie spese, me udirano ne piacendoli el modo per me excogìtato, in mi ritornerò pur a mie spese, et fecemi instantia che io tenesse la cosa secreta. Questa è stata la executione che io ho facto. Vostra Serenità la udirà, et cum la sapientia sua farà quel iuditio che li parerà.

Vallijoleti, Die ultimo Decembris, 1522.»

(*Bibliot. Marciana. It. Cl. VII, Cod. MIX, cart. 281-283.*)

XXIX

Dépêche de Contarini au Sénat de Venise.

« *Serenissime Princeps et Excellentissimi Domini.*

1523. 7 mars.

Quel Sebastian Cabot del quale vostre Excellentie me impose a parlarli circa le cose de le spiziarie et da me cussi exeguito come per mie di x. zener li significai, è stato più volte da poij ad me sempre facendomi intender la disposition sua esser di venir exeguir quanto l'havria in animo di operar per Vostra Celsitudine in tal materia de specie. Tandem hozi venuto ad trovarmi, se ha risolto non poter per hora dimandare licentia dubitando che non lo tolesseno per suspecto che el volesse andare in Engelterra, et che però li era necessario anchor per tre mesi scorer, qual passati al tuto era per venir a li piedi di vostra Illustrissima Signoria, pregandola che interim la vogli scriver una lettera in la forma de l'altra li fu mandata et solicitarlo a venir de li a Venetia per expedir le cose sue arzio monstrandola, de qui li fusse più liberamente concesso licentia. Scrivo a vostra Celsitudine quanto che lui Sebastiano mi ha dichiarito et ricercato, quella disponerà quanto li piacerà.

Vallijoleti Die 7 Martij 1523.»

(*Loc. cit., cart. 289.*)

XXX

Dépêche du Conseil des Dix a Contarini.

« *Ser Casparo Contareno Oratori nostro apud Cesaream Maiestatem.*

1523. 28 avril.

Ricevessimo in questi giorni passati le vostre direttive a li Capi del Consiglio nostro dei Dieci, de ultimo Dicembre prossimo preterito, per le quali intendessemo tutto il colloquio havuto cum Sebastiano Cabotto ne la materia de le specie, nel che in vece cum summa prudentia, et bon modo vi sete governato, et non potemo, se non grandemente commendare il studio et diligenza vostra. Dapoi habiamo riceputo altre vostre de 7 Marzo preterito, per le qual vedemo la risolutione in ch' era rimasto esso Sebastiano, de non poter venir qui fino a tre mesi; et che poi al tuto l'era per vinir, rechiedendo chel se li faci de qui scriver una lettera in la forma delle precedenti per le cose sue, aciò che cum quella al tempo predicto possi licitamente partirsi de li. Unde per satisfactione sua habiamo fatto far una altra lettera in nome di quello Hieronymo de Marino da Rhagusi, che qui vene ad farne la relatione di tal cose, et mandovela qui inserta nel mazzo del Circunspecto Secretario vostro, si come fu facto delle precedenti, la qual consignarete al dite Caboto semotis arbitris, suadendolo che el se ne vengi qui, si come el vi ha promesso de far, perchè sempre el sarà ben veduto da noi : et cusi eseguirete dandone adviso a li capi antedicti, et se al zonzer de queste il prefacto Cabotto non se retrovasse de li in Corte, mandereteli la lettera sua dove el se ritroverà. Tutta via per mezo fido et securo siche la ge capiti in mano ; denotandovi che li dito Hieronimo Marino al presente non se retrova qui in Venezia, ne sapemo dove el sii,

ancor che le lettere de esso Hieronimo apparino date qui in Venezia. Il che dicemo per vostra instructione.

Andreas Foscarenus C. C. Xm.
Jacobus Michael C. C. Xm subscrip.
Andreas Fosculus C. C. Xm subscrip.

Lecta Dominis Sapientibus utriusque manus semotis ceteris et etiam Dominis Consiliariis.

Lecta Dominis Capitibus. »

(*Ibidem*)

XXXI

Lettre du Ragusien a Cabot.

« *Litteræ scriptæ nomine Hieronymi di Marino Rhagusei ad Sebastianum Caboto in Hispaniam existentem.*

Spectabile Messer Sebastiano. — Za alcuni mesi zonto che io fui qui in Venetia vi scrissi quanto haveva operato per inquirir dove si trovano de li beni vostri, nel che io hebbi bone parolle in cadauno loco, et mi fù dato bona speranza de recuperar la dote di vostra madre, et ameda, unde non dubito che si vui fosti venuto qui haveresti za conseguito quanto è il vostro desiderio ; et per tanto per lo amor vi porto, et per il beneficio, et utile ve sio exhortar ad non vi manchar a vui medesimo, ma transferive qui a Venetia, dove non dubito impetrarete il tutto, et non tardarete ad venir qui, perchè la ameda vostra è molto vecchia, et mancando lei, haveresti poi grandissima fatica a inquirir et recuperar il vostro ; però ve conforto ad mettervi in camino più presto potete. Altro non vi dico per hora a vui mi offro per sempre.

1523. 28 avril.

Venetiis, Die 28 Aprilis 1523.

Vostro hieronimo de Marino. »

(*Capi del Consiglio de' Dieci. Lettere sottoscritte. Filza N. 6*).

XXXII

Dépêche de Contarini.

Serenissime Princeps et excellentissimi Domini.

1523. 26 juillet.

« Cum la posta venuta de Italia per quì, come in le comune facio mentione per via da Roma, ricevi cum la solita riverentia mia lettere sue de 23 April per le qual Vostra Serenità dandome adviso dil ricever de le mie scripteli circa la executione facta cum Sebastiano Caboto etc., me subgionge che iterum la invia altre lettere a lui Sebastiano a nome di quel Hieronimo de Ragusi iuxta la richiesta sua et cussì ho ritrovato in le publiche esse lettere. La bona sorte volse, che essendo lui Sebastiano in Sibilia due giorni da poij il ricevir de le lettere, ritornò de quì al qual consignato le sue lo exortai a venirsene li. Disseme che in altro non era il pensier suo et a questo fine era venuto de qui. Da poij mi ha parlato dicendo chel procura cum questi del Consiglio Cesareo di haver licentia di conferirse de li, et che etiam parlino a me in commendatione sua. Questo è quanto ho da lui, de quanto seguirà Vostra Serenità ne sarà advisata.

Vallijoleti, Die 26 Julij 1523. »

(*Ibidem, cart. 302.*)

XXXII a

Payement concernant Cabot.

1524. 18 février.

« Item paide the XVIIIth day of feb. to John Goderyk of Tory in the countie of Cornewall drap in full satysfacon and recompenses of his charge costis and labour conductyng of Sebastian

Cabott master of the Pylotes in Spayne to London at the request of the testator by Indenture of covenauntes — 43 s. 4 d. »

(Expenses of the funeral of sir Thos. Lovell, Knt. of the garter, who died at his manor of Elsynges, in Endfield, Middlesex, 25 May 1524, paid by his executors. J. S. Brewer, *Calendar Domestic and Foreign, Henry VIII.* t. IV, Part I. p. 154, N° 366 [1].)

XXXII B

Transfert a la femme de Cabot des appointements de son mari.

« Cedula de Toledo 25 Octobre 25. Por quanto Caboto ha renunciado en Catalina Medrano su muger los 25.000. de su ayuda de costa, suplicando que como él los tenia por su vida, los goce ella por la suya della : « por que si Dios fuese servido que el muriese eu el viaje e armada que agora hace por nuestro mandado i en nuestro servicio al descubrimiento de las islas de Tarsis e Ofir e al Catayo oriental, tenga su muger eso para mantenerse. Asi se manda. » 1525. 25 octobre.

(Extrait des MSS. de Muñoz : *Indias*, 1524-1526, 77. Est. 23. gr. fol. 165, verso [2].)

1. Il ne s'ensuit pas, comme nous l'avons dit (*supra*, p. 122) que Sébastien Cabot soit venu assister aux obsèques de sir Thomas Lovell. Il ne s'agit ici que d'une somme payée au nommé John Goderyk pour avoir amené Cabot à Londres, par l'ordre et du vivant du décédé. Miss L. Toulmine Smith, qui a eu la bonté d'examiner à notre requête le testament de sir Thomas, n'y a relevé aucune mention de Cabot.

2. Obtenu pour nous de M. le secrétaire de l'Académie royale d'Histoire à Madrid, par les bons soins de M. Dwight T. Reed, chargé d'affaires des Etats-Unis en Espagne. » Nous ne savons si cet extrait fait double emploi avec celui-ci, inséré dans la collection Muñoz sous l'année 1523 (*sic*). « *Cedula Toledo. 25 octobre. A Catalina de Medrano muger de S. Caboto se paguen anualmente 250 ques la ayuda de costa de Caveto* (sic) *de la que hizo renunciaron en ella.* »

XXXIII

Légende de la Carte de 1544 concernant l'expédition de Cabot a la Plata.

« Llaman los Indios a este gran Rio el Roy hurnai, en Castellano el Rio de la Plata tomâ este nombre del Rio hurnai el qual es in Rio muy candaloso que entra en el gran Rio de Parama descubriolo Joan Diaz de Solis piloto mayor de los catholicos reyes de gloriosa memoria y descubrio hasta una isla que el dicho Joan Diaz puso nombre la isla de Martin Garcia, porque enella entierro un marinero, q̄ se decia Martin Garzia, la qual dicha isla esta obra treynta leguas arriba de la boca deste Rio y coste le bien caro el dicho, descubrimentio, porque los syndios de la dha tierra lo mataron y lo comieron, y despues passados muchos Annos lo boluio a hallar Sebastian Caboto Capitan y Piloto mayor de S. c.c. m. del Imperador don Carlos quinto deste nombre, y Rey nuestro sennor, el qual yua por Capitan general de una armada que su maiestad mando hazer para el descubrimēto de Tarsis, y Osir, y Catayo Oriental, el qua dho capitan Sebastiã Caboto uino a es te Rio por caso fortuito, porque la nao capitana en q̄ yua sele perdio, y uisto que no podia seguir el dho su uiaie, accordo de descubrir con lagēte que lluaua el dicho Rio, uista la grandissima relacion, que los Indios de la tierra le dieron de la grãdissima riqueza de oro, y plata, que enla dha tierra auia, y no sin gradissima trabaio y hambre, y peligros asi de su persona como de los q̄ conel yuan, y procuro el dho capitan de hazer cerca del dicho rio algunas poblatiōes de la gete q̄ lleuo de espana. Este Rio es mayor q̄ nynguno de quãtos acase conoscen tiene de ēncho enla entrada, q̄ entra enla mar, ueinte y cinco leguas, y treziētas leguas arri ba de la dha entrada, tiene dos leguas, en ancho la causa de ser tan grãde y podero'so.

es q̄ entran enel otros muchos rios grādes y canda los Es rio de insinitissimo pescado, y el meior q̄ ay enel mūdo, la gēte en llegādo aq̄ lla terra qui so connoscer si era fertil, y apareiada pa ra labrary lleuar pan y senbraron en el mesde setiembre LII. granos de tigro q̄ no se hallo mas enlas naos y cogierō luego enel mes de deziembre cinqueta, y do mill granos de tigro, q̄ esta misma fertilitad se hallo entodas las otras semillas. Los q en aquella tierra biuē dizen que no lexos de ay en la tierra a dentro q̄ ay unas grādes sierras de donde sacan insinitissimo oro, y q̄ mas adelante enlas misma sierras, sacam insinita plata. Ay en esta tierra unas aueias grandes como asno comunes, de figura de camelbos, saluo q̄ tienen lalana tan sina comoseda, y otras muy diuersas animales. Lagente de la dha tierra es muy diserete entre si, porque los q̄ biuen enlas aldas de las sier ras son blancos como nos otros, y los q̄ estan hazia la Ribera del rio, son mor nos. Algunos dellos dizen q̄ enlas dhas sierras ay hombres que tienen el Rostro como de perro y otros de la rodilla abaxo como de Abestruz y que estos son grandes trabaiadores, y q̄ cogen mucho mays de que hazen pan y uino del, otras muchas cosas dizen de aquella tierra que no se pone aquy porno ser prolixas. »

Documents à consulter concernant cette expédition :

— ANDREA NAVAGERO, Dépêche du 21 sept. 1525. — Rawdon Brown, *Calendar,* t. III, N° 115.
— *Relazioni di Ambasciatori Veneti,* t. IV, 2e série, t. II, p. 9.
— HERNANDO CORTES, *Carta á los individuos de la Armada de Sebastian Caboto, que habian salido para el Maluco, para que le informaten de sus sucesos, y ofreciéndoles auxilios.* 28 mai 1527. — Navarrete, *Coleccion,* t. V, page 456.
— HERNANDO CORTES. *Carta á Sebastian Caboto communicándole las órdenes del Emperador para socorrer la Armada que llevó al Maluco y la de Loaisa.* 28 mai 1527. — Navarrete, *loc. cit.,* p. 457.
— DIEGO GARCIA. *Relacion y derrotero de Diego Garcia, que salió de la Coruña en 15 de Enero de 1526, en el mar Océano, y llegó en 27 al rio Paraná, donde navegó muchas leguas tierra adentro, y encontró la armada de Sebastian Gaboto. — Añade que 15 años antes habia estado alli, y habia descubierto aquellas tierras,*

de donde trajo gran porcion de plata — 1527. » — MS. des Archives des Indes, cité dans la *Lista*, B. 761.

— Luis Ramirez. Lettre datée de San Salvador, 10 juillet 1528. — MS. de l'Escurial, publié par M. de Varnhagen, dans la *Revista Trimensal*. Rio de Janeiro, 1852, t. XV, p. 14-41.

— Simão Alfonso. Lettre datée de [Séville — août 1530. — A. de Varnhagen, *Historia Geral do Brazil*, Madrid, 1854, in-4, t. I, p. 439.

— *Requerimiento que hizo en el puerto de San Vicente del Brazil, á su vuelta del Roi de la Plata para España en marzo de 1530, á Francisco de Rojas, capitan de la nao Trinidad de su armada, á quien habiéndole dejado en el puerto de Patos como esclavo de un indio, le halló libre en el dicho de San Vicente, y quiso Gaboto que se embarcase en la nao Santa Maria del Espinar, que él montaba.* — MS. des Archives des Indes, cité par Navarrete, *Bibliot. Maritima*, t. II, p. 699.

— Francesco de Rojas. *Interrogatorio que presentó en Ocaña à 2 de noviembre de 1530. Sobre el desgraciado suceso de la armada de Sebastian Caboto, que salió de San Lúcar para el Maluco el año de 1525, y de las vejaciones que hizo al mismo Roxas.* — MS. cité par Navarrete, *loc. cit.*

— *Dos relaciones de probanzas en el pleito entre Sebastian Caboto y Catatina Vasquez, madre de Martin Mendez, teniente que fué en la Expedicion al Maluco con el dicho Caboto.* — MS. cité dans la *Lista*, B. 55.

— Sebastian Caboto. *Carta al Secretario de S. M. Juan de Samano.* Séville, 24 juin 1533. — MS. des Archives des Indes, cité dans la *Lista*, B. 53.

XXXIV

Extrait des minutes du Conseil Privé d'Edouard VI.

1547. 9 octobre.

« *October 9th. 1547.*

Mr. Peckham had Warrant for 100 *li* for the transporting of one Shabot (*sic*) a Pilot to come out of Hispain to serve and inhabit in England [1]. »

1. Obligeamment copié sur l'original par M. Henry Reeve, greffier du Conseil privé à Londres.

XXXIV A

Dépêche des Ambassadeurs anglais concernant Cabot.

« And farther where as one Sebastian Gabote generall p[ilot] of the emperours Indias is presently in England forasmuch as he cannot stand the king your Mr. in any greate [stead] seing he hath smale practise in these sees and is a v[erie] necessary man for the emperour whose servaunt he is [and ?] hath a pencion of hym his ma^tie^ desyreth sume ordre [to] be taken for his sending over in suche sorte as his [ma^tes^] Ambassadour shall at better length declare vnto the king your Mr's counsell ».

1549. 25 novembre.

(Cotton M. Galba B. XII, fo. 124. Despatch from sir Thos. Cheyne and sir Phil. Hoby, English ambassadors to Charles V., to the Privy Council. Brussels, 25 nov. 1549.)

XXXIV B

Réponse de Cabot.

«And as for Sebastian Cabot answere was first made to the said Amb^dor^, that he was not deteined heere by vs, but that he of himself refused to go either into Spayne or to the emp^or^, and that he being of that mind and the kinges subiecte, no reason nor equitie wolde that he shulde be forced or compelled to go against his will. Vpon the wch aunswere, the said Am^dor^ said, that if this were Cabottes aunswere then he required that the said Cabot in the presence of some one whom we could appointe might spek with the said Amb^dor^ and declare vnto him this to be

1550. 21 avril.

his mind and aunswere wherunto we condescended, and at the last, sent the said Cabot w^t^. Richard Shelley to thembassador. Who as the said Shelley hathe made report to vs, affirmed to the said Amb^dor^ that he was not minded to go neither into Spayne nor to themp^or^ Nevertheles hauing knowlege of certain thinges verie necessarie for the Emp^ors^ knowlege, he was well contented for the good well he bere themp^or^ to write his mind vnto him, or declare the same here to enie such as shulde be appointed to heare him. Wher vnto the said Amb^dor^ asked the said Cabot, in case the Kinges ma^tie^ or we shuld command him to go to themp^or^ whether then he wold not do it? Wherunto Cabot made aunswere as Shelley reportethe that if the kinges highnes or we did command him so to do, then ke knew wel inoughe what he had to do. But it semeth that the amb^dor^ tooke this aunswere of Cabot to sound as though Cabot had aunswered, that being commanded by the kinges highnes or vs that then he wolde be contented to go to the emp^or^ wherin we reken the said Amb^dor^ to be deceived, for that the said Cabot had diuers times before declared vnto vs that he was fullie determined not to go hens at all.
Grenewich, 21 april 1550. The counsail to Sir Ph. H. »

(British Museum, Harleyan Mss. 523. f. 9.)

XXXIV c

Émargement de Cabot.

1550. « An acquittaunce to the Treasurer and Barons of Thexcheker for the payment of diuerse somes of monie by the counsailes warrant as followeth, from the feast of Easter an^o^ 4 Ed. VI untill michalmas following » f° 66, etc. « To Sebastian Cabote icjli by way of the K. M. rewarde. »

(*Roy. 18* C. xxiv, f. 66 et 68.)

XXXV

Dépêche du Conseil des Dix a Giacomo Soranzo, ambassadeur en Angleterre.

« Per le lettere vostre de'17 del mese passato indriciate alli Capi del Consiglio nostro di Dieci, havemo inteso quell oche vi è occorso di avvisarne in materia del fedelissimo nostro Sebastiano Gaboto, il che mi è stato molto grato, e vi laudamo della diligentia che avete usato in darne particolar informatione delle qualitâ e conditioni soe; in risposta delle quali vi dicemo che li dobbiate far intendere che questa sua offerta ne è stata gratissima, usandole quelle bone parole che vi parerano per la prudentia vostra; et quanto alla richiesta che vi è stata fata da quei Signori circa li crediti che pretende, e ricuperatione de beni, li risponderete che noi desideramo in tutto quello che potemo far cosa grata a quella Maestà, e a loro Signorie *ma che non essendo il detto Caboto conosciuto da alcuno de qui*, saria neccessario che esso medesimo venisse per giustificare la sua persona et le ragion sue, essendo quelle cose di che si parla molto vecchie, e questo istesso havemo risposto al Magnifico Ambasciator di quella Maestà, il quale di ciò ne ha fatto instantia in conformità delle lettere vostre, però anchora ad esso Gaboto farete intender il tutto. Con questa occasione possa dimandare et ottenere la licentia di venire, la quale vederete, che il procuri di avere, transferendosi di qui quanto più presto potrà, ne restarete però in questo mezo di sforzarvi di intendere da lui più avanti quei maggior particolari che potrete dir, e il disegno suo di questa navigatione, dando del tutto particolare notitia alli Capi.

1551.
12 septembre.

†25 — 2 — 0 »

(Archives d'État, Venise, *Consiglio dei Dieci*, *Parti Secrete*, *Filza*, *N. 8*, *1551-54*.)

XXXVI

Dépêche du Rév^d Peter Vannes, ambassadeur d'Angleterre a Venise.

1551.
12 septembre.

« To the Council:

...Touching Sebastian Cabot's matter, concerning which the Venetian Ambassador has also written, he has recommanded the same to the Seigniòry, and in their presence delivered to one of their secretaries Baptista Ramusio, whom Cabot put in trust, such evidences as came to his hands. The Seigniory were wel pleased that one of their subjects by service and virtue should deserve the Council's good will and favour; and although this matter is about 50 yars old, and by the death of men, decaying of houses and perishing of writings, as well as his own absence it were hard to come to any assured knowledge thereof, they havel commanded Ramusio to ensearch with diligence any way and knowledge possible that may stand to the said Sebastian's profit and obtaining of right. »

(*Foreign Calendar*, publié par M. Wm B. Turnbull, Lond., 1861, p. 171, No 444.)

XXXVII

Lettre de Charles-Quint a Marie Tudor.

1553.
9 septembre.

« Tres haulte tres excellente et tres puissante princesse nostre tres chiere et tres amee bonne seur et cousine Pour ce que desirerions communiquer aucuns affaires concernans la sheurete de la nauigation de noz Royaulmes et pays auec le capitaine cabote cideuant pilote de noz Royaulmes despaigne, et lequel de nostre

gre et consentement sestpuis aucunes annees passe en Angleterre nous vous requerons bien affectueusement donner conge audit cabote et luy permecter venir deuers nous, pour auec luy communiquer sur ce que dessus Et vous nous ferez en ce tres agreable plesir selon qu'auons en charge a noz ambassadeurs deuers vous le vous declarer plus particulierement. Atant tres haulte tres excellente et tres puissante princesse nr̃e tres chiere et tres amee bonne seur et cousine nous prions le createur vous auoir en sa tres saincte et digne garde. A Mons en Haynnau le ixe de septembre 1553.

vr̃e bon frere et cousin Charles. BAUÉ.

A tres haulte tres excellente et tres puissante princesse nr̃e tres chiere et tres amee bonne seur et cousine la Royne dangleterre. »

(Publié en extrait et en anglais par M. W. B. Turnbull, dans les *Calendars Foreign*, 1553-58. t. I, No 31, p. 10 [1].)

XXXVII A

EXTRAIT DE LA CHRONIQUE DITE DE LANQUET.

« In this meane whyle there were three noble shyppes furnyshed for the great aduenture of the unknowen viage into the easte by the north seas. The great encourager of this viage was *Sub anno* 1553.

1. La phrase « de nostre gre et consentement », n'est ici qu'un euphémisme pour masquer l'amour-propre blessé de Charles-Quint, car, lorsqu'en novembre 1549, ce monarque réclama à sir Thomas Cheyney le renvoi de Cabot en Espagne, il le fit du ton d'un maître qui exige le retour d'un homme à ses gages : « *He is my servant, he has a pension of me.* » D'ailleurs, l'ordonnance rendue par le conseil privé le 9 octobre 1547, dit que Cabot quitta alors l'Espagne « *to serve and inhabit in England.* »

Supra, pages 127-128.

Supra, appendice XXXIV.

Sebastian Gaboto, an englisheman, borne at Bristow, but a Genoways sonne. These shyps dyd shortly after passe gallantly by Grenewiche in the kynges presence, one of the maryners standyng vpon the mayne topmaste of one of them. »

(LANQUET, COOPER et CROWLEY. *An Epitome of cronicles*, London, Thomas Marshe, 1559, *sub anno 1552*.)

XXXVII B

EXTRAIT DE LA CHRONIQUE DE GRAFTON.

Sub anno 1553.

« About this time there were three noble ships set forth and furnished for the great aduenture of the vnknowne voyage into the East, by the North seas. The great doer and encourager of which voyage was Sebastian Gaboto an Englishe man, borne at Bristow, but was the sonne of a Genoway. These shipes at the last arrived in the country of Muscouia, not without great losse and danger, and namely of their captain, who was a worthy and aduenterous gentlemā called sir Hugh Willoughby, Knight, who beyng tossed and driuen by tempest, hee was at the last found in his ship frosen to death and all his people. But now the said voyage and trade is greatly aduanced... »

(GRAFTON, *A Chronicle at large*, London, 1569, in-folio.)

XXXVII C

EXTRAIT DE LA CHRONIQUE DE HOLINSHED.

Sub anno 1553.

Edward VI, An. Reg. 6.

« About this time there were three notable ships set forth and furnished for the great aduenture of the unknowne voyage into the east by y north seas. The great doer

and encourager of which voiage was Sebastian Caboto an Englishmā born at Bristow, but was the son of a Genowaies. These ships at the last arriued in the coūtrie of Moscouia not without great losse and danger, and namely of their captaine, who was a worthie and aduenturous gentleman called sir Hugh Willoughby knight who being tossed and driuen by tempest, he was at the last founde in his ship frosen to death and all his people. But now the sayde voyage and trade his greatly aduanced... »

(Holinshed, *The Chronicles of Englande, Scotlande, and Irelande*, London, 1577, in-fol. t. II, p. 1714.)

XXXVII d

Extrait de la Chronique de Stow.

7 Edw. VI, A. D. 1553. « The twentith of May, by the encouragement of one *Sebastian Cabotte* three great ships wel furnished were sette forthe for the aduenture of the vnknowen voyage to *Muscovia*, and other easte partes by the North Seas, diuers merchants and other being free of that voyage, yeelded towards the charges of the same fiue and twentie pounds apeece. Sir *George Barnes* and sir *William Garrard* being ye principall doers therein. » *Sub anno* 1553.

(Stow, *Chronicle*, Lond., 1580, p. 1057.)

XXXVIII

Lettres-patentes nommant Cabot gouverneur de la Compagnie des *Merchant Aduenturers*.

1555. 26 février.

« *Febr*. 26 1555. Wesminster.

Letters patent constituting William marquis of Westminster and others a body corporate, by name of Merchant Aduenturers of England for discovery of lands, territories etc, unknown and not before frequented, etc S[ebastian] C[abot] to be the first Governor. »

(R. Lemon, *Calendar of Domestic State Papers*. 1547-80. Tome I, p. 65.)

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

(Nous n'avons inséré dans cette bibliographie que les ouvrages : 1° concernant les Cabot écrits par leurs contemporains ; 2° consacrés exclusivement à ces navigateurs ; 3° contenant des assertions ou des indications qui ne se trouvent pas ailleurs.)

[1] ANGHIERA (PEDRO MARTYR D'). 1457-1526. *De Orbe Novo Decades*. Alcala, 1516, in-fol.

Cf., dans l'édition de Bâle, 1533, in-fol., decad. II, lib. VI, f. 55, verso ; et, édition de Paris, 1587, decad. VII, cap. VI, p 495-498.

[2] ZIEGLER (Jean). 1480-1549. *Opera varia*. Argent., 1532, in-fol.

Cf. le chapitre *Schondia*, f. XCII, et la carte ; bien que le passage concernant Cabot ne soit qu'une interprétation arbitraire du récit donné par Pedro Martyr.

[3] RAMUSIO (J.-B.). 1485-1557. *Primo volume delle Navigationi et Viaggi*. Venetia, 1550, in-fol.

Cf. du verso du f. 414, au recto du f. 415, pour le récit de l'anonyme dit de Mantoue ; et dans le t. III, de l'édition de 1565, sixième p. de la préface, et f. 417.

[4] GOMARA (F. Lopez de). 1510-1560. *Primera y segunda parte de la historia general de las Indias*. Çaragoça, 1552, in-fol.

Cf Part I, cap. *Los Bacallos*, t. I, p. 177, de l'édition de Vedia, Madrid, 1858.

[5] EDEN (Richard). *A treatyse of the newe India, wiht other new founde landes and Ilandes, as well eastwarde as westwarde, as they are knowen and found in these oure dayes, after the descripcion of Sebastian Munster in his boke of universall Cosmographie...* London, 1553, in-16.

Réimprimé en 1574, dit Lowndes (art. *Munster*). *Cf.* la dédicace au duc de Northumberland.

[6] ANGHIERA (PEDRO MARTYR D'). *The Decades of the New Worlde..... trans-*

lated into Englysshe by Rycharde Eden. London, 1555, in-4.

Cf. f. 118, 119, 255.

[7] THEVET (André). 1505-1590. *Singularitez de la France Antarctique.* Paris, 1558, in-8.

Cf. f. 148. Ce court extrait a évidemment pour base le passage de Gomara précité. Voyez aussi sa *Cosmographie universelle*, Paris, 1575, livre XXIII, f. 1022, et le *Grand Insulaire*, MS. précité.

[8] LANQUET (Thomas). 1521-1545. *An Epitome of cronicles. Conteyninge the whole discourse of the histories as well of this realme of England as all other countreys, gathered out of most probable auctours. Firste by* Thomas Lanquet, *from the beginning of the worlde to the incarnacion of Christe, Secondely to the reigne of our soueraigne lord king Edward the sixt by* Thomas Cooper, *and thirdly to the reigne of our soueraigne Ladye Quene Elizabeth, by* Robert Crowley. Anno 1559. Londini, In ædibus Thomæ Marshe.

Imprinted at London by William Seres at the weste ende of Poules toward Ludgate at the signe of the Hedgehogge and are there to be solde. 1559 The. v. daye of Apryll. in-4.

Cf. le passage *sub anno* 1552. Comme Lanquet mourut en 1545, il ne peut être question, naturellement, de Cabot au sujet de ce voyage, dans l'édition princeps de 1549. Les seules éditions que nous ayons pu examiner sont celles de 1559 précitée, 1560 et 1565. Dans ces deux dernières, on lit seulement « *Sebastian Cabot born in Bristoll* », et les mots « *Genoways sonne* » sont omis.

[9] GALVÃO (Antonio). † 1557. *Tratado Que compõs... dos diuersos e desuayrados caminhos, por onde nos tempos passados a pimenta e especearia veyo da India...* Lisboa, 1563, in-8. Cf. f. 29 *v.*

Idem opus. Lisboa, 1731, in-folio.

[10] GRAFTON (Richard). *A Chronicle at large and meere History of the Affayres of England and Kynges of the Same.* London, 1569, in-folio.

Dans cette édition le passage se trouve au t. II, p. 1323. Dans l'éd. d'Ellis, Lond , 1809, in-4, le passage est à la p. 532 du tome II. Il se trouve aussi, avec des variantes, dans les *Abridgments* que Grafton publia de 1563 à 1572. Voir f. 174 recto et verso de l'*Abridgment*, Londini, 1571. Il omet de parler de Cabot dans sa continuation de la chronique de Hardyng.

[11] GILBERT (*Sir* Humphrey). *A Discovrse of a Discouerie for a new Passage to Cataia.* London, 1576, in-4.

[12] STOW (John). *The Chronicle of England, from Brute vnto this present yeare of Christ 1580.* London, 1580, in-4.

Cf. p. 872, sous la rubrique marginale *anno reg.* 14, et p. 875. Edit. de 1605, à la page 804. Dans celle de 1631, à la p. 477, où, par une erreur d'impression, la date de 1489 est mise pour 1498. Le passage concernant Cabot ne se trouve dans aucun des *Summaries*, publiés par le même auteur à dater de 1561. Il apparaît pour la première fois dans la première édition précitée de la *Chronicle*.

[13] TAISNIER (Jean). *A very necessarie and profitable Booke concerning navigation, compiled in Latin by Joannes Taisnierus... Translated into Englishe by Richard Eden.* London, *s. a.* in-4.

Cf. l'épitre dédicatoire à W. Winter, pour un bref récit des derniers moments de Sébastien Cabot. Cet ouvrage est postérieur à l'année 1573, puisqu'il y est fait mention de la mort de Besson, arrivée en cette année.

[14] Hakluyt (Richard). *Divers voyages touching the discouerie of America.* London, 1582, in-4, 2 cartes.

[15] Sanuto (M. Livio). *Geografia distinta in XII libri.* Vinegia, 1588, in-fol.

Cf. le livre I, f. 2 recto, où, à l'occasion de l'inclinaison de l'aiguille aimantée, Sanuto relate ce que Guido Gianneti da Fano aurait entendu Cabot révéler au roi d'Angleterre touchant les variations de la boussole. Voir aussi les renseignements supplémentaires obtenus de Bartolomeo Compagni, par l'entremise dudit Guido. Il est aussi souvent question d'une carte, qui peut être celle de 1544.

[16] Hakluyt (Richard). *The Third and Last Volume of the Voyages, Navigations, Traffiques, and Discoueries of the English Nation.* London, 1600, in-fol.

Cf. p. 5 *sequitur.* Réimprimé, London, 1809-12, in-4.

[17] Galvão (Ant.). *The Discoveries of the World from their first originall vnto the yeere of our Lord 1555.... published in English by Richard Hakluyt.* London, 1601, in-4.

Republié par la *Hakluyt Society* avec le texte portugais. London, 1862, in-8.

[18] *De Trotsmoedige Scheeps-Togt van Sebastian Gaboto, Met 3 Scheepen en veel Adelijke Manschap ondernoomen na de Moluccos, door veel tegenspoeden en onkunde aañ Rio de la Plata mistukt...* Leyden, 1707, in-8.

Dans la collection de P. van der Aa : *Naaukeurige versameling der Gedenk-waardigste Reysen na Oost en West-Indien* .. Vol. 42.-Rèimp. dans la collection in-folio, 1727, du même libraire.

[19] Strype (John). *Ecclesiastical Memorials.* London, 1721-33, in-fol.

Cf. dans l'édition d'Oxford, 1822, in-8, t. II, part I, p. 296; t. II, part II, p. 76, 77, 217 ; t. III, part I, p. 520. Strype jouit en Angleterre d'une très grande réputation d'exactitude, bien qu'il n'indique pas ses sources. On lui a néanmoins contesté son principal mérite ; voyez les autorités citées par Allibone.

[20] Rymer (Thomas). *Fœdera, Conventiones, litteræ... inter reges Angliæ.* Hagæ Comitis, 1741, in-fol.

Cf. t. V, pars IV, p. 89 ; t. VI, pars IV, p. 40 et 55.

[21] *Storia degli Stabilimenti Europei in America.*

Article anonyme inséré dans la *Minerva,* journal publié à Venise en février 1763, No. 24. *Cf.* le passage. p. 218 : « *e costante fama e indubitata che'gli* (Sebast. Cabot) *fosse Veneziano e di più asserir possiamo che esso naque a Castello.* » Cité par M. Pasini.

[22] Willelmus de Worcestre (ou Botoner) 1415 — *circa* 1491. *Itinerarium sive liber rerum memorabilium* ; dans les *Itineraria* publiés par Nasmith ; Cantabr., 1778, in-8.

Cf. p. 267, pour les premières expéditions des gens de Bristol à l'ouest par mer (sous Thomas Lloyd ou Llyde en 1480 ; *supra,* p. 44). Les *Annales rerum Anglicarum* de ce même William de Worcestre (publiées par Hearne, Oxon. 1728, in-8, t. II, p. 423 *seq.*) ne contiennent rien sur Cabot ou d'autres navigateurs, bien que ce chroniqueur ne mourut pas en 1480, comme on le croit généralement, puisqu'il rapporte la mort de Richard Aillington arrivée en 1491. (*Annales,* t. II, p. 519). Le MS. de Cambridge (*Corpus Christi,* No. 210, p. 195) est de la main de Robert Talbot, qui mourut en 1558.

[23] Campbell (John). *Lives of the British Admirals.* London, 1781, in-8.

Cf. Historical memoirs of Sir John Cabot, t. I, p. 259. *seq.,* et notes p. 310.

[24] MORONI (Gaetano). *Annuale Veneto istruttivo e dilettevole.* Venezia, presso Torre, 1786.

Cf. p. 138. — Base du travail de M. C. Bullo.

[25] BARRETT (Wm). *The History and Antiquities of the City of Bristol, compiled from original Records and authentic Manuscripts in public offices or private hands.* Bristol, 1789, in-4.

Cf. p. 172. pour l'assertion que « *In the year 1497, the 24th of June, on St John's days, was New foundland found by Bristol men, in a ship called the Matthew.* »

[26] SEYER (Samuel). *Memoirs, historical and topographical of Bristol.* Bristol, 1821-23, in-4.

Cf. t. II, p. 208, pour un bref extrait d'un *Calendar* manuscrit de Bristol, relatant, sous l'année 1499, une expédition de Sébastien Cabot.

[27] *Excerpta Historica, or Illustrations of English History* [par N. H. Nicolas] London, 1831, in-8.

Cf. p 113, 116, 117. L'édition de 1833 n'est que celle-ci avec un nouveau titre.

[28]. *A Memoir of Sebastian Cabot; with a review of the history of maritime discovery. Illustrated by documents from the rolls now first published* [par RICHARD BIDDLE]. Philadelphia. *Published by Carey and Lea,* 1831, in-8, VIII et 327 p. et portrait de Sébastien Cabot en une grande estampe pliée. — *Idem opus*, London : *Hurst, Chance and Co.*, 1831, in-8, pp. VIII et 333, avec une liste d'errata sur une petite feuille volante.

Les deux éditions de Biddle se trouvent au British Museum ; le texte est le même, mais les imprimeurs et les caractères sont différents. Ni l'un ni l'autre de ces ex. n'a le portrait de Cabot. — L'éd. de 1832 ne se trouve pas au British Museum.

Ces deux éditions furent faites simultanément. Il est de tradition aux États-Unis que l'auteur, blessé des critiques dont son ouvrage était l'objet de la part du Col. Peter Force, donna l'ordre de détruire les deux éditions. L'édition américaine fut mise en grande partie au pilon ; de là son extrême rareté. Quant à l'édition de Londres, l'ordre arriva lorsqu'elle était presque entièrement écoulée. On en cite néanmoins une deuxième édition faite dans cette ville, en 1832, mais que nous n'avons jamais rencontrée. Richard Biddle était un riche avocat du barreau de Pittsburg, qui semble avoir voulu d'abord écrire une histoire plus considérable ; mais ayant hâte, ce semble, de démontrer le peu de valeur de l'article consacré à Cabot dans la *Biographie Universelle*, dite de Michaud, il publia ce *Memoir*.

C'est un des rares essais de critique historique écrits aux États-Unis, et le premier. On y distingue une étude patiente et consciencieuse des documents originaux, tant manuscrits qu'imprimés, et de l'analyse. Malheureusement, la thèse que Biddle soutient, c'est-à-dire que Jean Cabot n'est pour rien dans ces découvertes, et que le mérite en revient exclusivement à Sébastien, est insoutenable, surtout en présence des relations des ambassadeurs espagnols et vénitiens publiées depuis. Nous devons également avouer que l'ordonnance du livre est fautive, et qu'il règne en certaines parties une confusion dans les preuves et un manque de méthode dans la manière de les présenter, qui nuisent au mérite réel du livre.

Quant au portrait de Cabot placé en tête de l'ouvrage, il fut acheté au prix de L. 1500, avec la planche qu'en firent graver en 1824 les héritiers de M. Charles-Joseph Horford. Ce curieux tableau, attribué, à tort, à Holbein, fut détruit lors de l'incendie de Pittsburg, il y a une quarantaine d'années.

[29] TYTLER (P.-F.). *Historical View of the progress of discovery on the more Northern coasts of America.* Edinburg, 1832, in-8.

Cf. Appendice, p. 417-444, en réponse à Biddle. Souvent réimprimé dans l'*Edinburgh Cabinet Library.*

[30] BROWN (Rawdon). *Ragguagli sulla vita e sulle opere di Marin Sanuto.* Venezia, 1837, in-8.
Cf. Part I, p. 99.

[31] CHENEY (Edward). *Notices concerning John Cabot and his son Sebastian, transcribed and translated from original manuscripts in the Marciana Library at Venice by Rawdon Brown.* London, 1856.
Communication faite à la *Philobiblion Society.* L'auteur donne comme autorité pour l'extrait concernant l'embarquement sur le *Matthew,* publié par W. Barrett, « Robert Fabyan », nous ne savons sur quelles preuves. Traduit en italien, dans la brochure de M. Pasini, p. 15.

[32] D'AVEZAC. « *Sébastien Cabot...* » Note K de l'article intitulé *Considérations géographiques sur l'histoire du Brésil,* publié dans le *Bulletin de la Société de Géographie,* de Paris, août et sept. 1857, p. 266-278.

[33] *Lives of Baron Steuben, Sebastian Cabot and William Eaton.* New-York, Harper and Brothers, s. a., pet. in-8.
Forme le vol. IX de : *The Library of American Biography, conducted by Jared Sparkes.* Le portrait de S. Cabot sert de frontispice. — *The life of Sébastian Cabot* occupe les pp. 89-162 ; elle est de *M. Charles Hayward, Jr.*

[34] TURNBULL (W^m. B.). *Calendar of State papers. Foreign series. Reign of Edward VI.* London, 1861, in-8.
Cf. t. I, p. 171, No 444, et t. II, p. 10, No. 31. Si les *Calendars* de Bergenroth et de Rawdon Brown donnent les dépêches envoyées par les ambassadeurs étrangers à leur propre gouvernement, les *Calendars* des *Foreign Series* contiennent les pièces adressées par les ambassadeurs anglais ou les gouvernements étrangers aux rois d'Angleterre et à leurs ministres. Nous ne voyons pas qu'on ait conservé à Londres de documents de cette nature antérieurs à la fin du règne de Henry VIII.
Voir également J. S. Brewer. *Letters and Papers, foreign and domestic, Henry VIII.* London, 1870 ; t IV, pars I. p. 154.

[35] BERGENROTH (G. A.). *Calendar of Letters, Despatches and State papers relating to the negociations between England and Spain, preserved in the archives at Simancas and elsewhere* London, 1842, in-8.

[36] BROWN (Rawdon). *Calendar of State papers and manuscripts relating to English affairs, existing in the archives and collections of Venice, and in other libraries of Northern Italy.* London, 1864-1869.
Cf. t. I, Nos. 443, 453. 750, 752; t. III, Nos. 557, 558, 607, 654, 669, 670, 710, 1115 ; t. V, No. 711.

[37] *Annuario Scientifico* pour l'année 1865. Milano, 1866.
Cf. p. 100, texte original de la lettre de Raimondo di Soncino, du 18 décembre 1497.

[38] HALE (E.-E.). *Report of the Council,* dans les *Proceedings of the American Antiquarian Society at the annual meeting, held in Worcester,* oct. 21, 1865. Cambridge, 1866, in-8.
Cf. p. 19-27.

[39] HALE (E.-E.). *Remarks on M. Bergenroth's Letter,* dans les *Proceedings of the American Antiq. Soc.* pour avril 1867, p. 38-42.

[40] DEANE (Charles). *Remarks on Sebastian Cabot's Mappe-Monde. (Reprinted from the proceedings of the American Antiquarian Society, for April, 1867.)* Cambridge, 1867, in-8.

[41] Brevoort (J. Carson). *Early voyages from Europe to America. John Cabot's voyage of 1497.*

Article publié dans l'*Historical Magazine* pour mars 1868, p. 129-135, 6 documents, fac-similé d'une section de la carte de 1544.

[42] D'Avezac. *Les navigations terre-neuviennes de Jean et Sébastien Cabot. Lettre au Rév. Léonard Woods. Lue en communication à la séance trimestrielle des cinq académies de l'Institut de France, le 6 octobre 1869.* Paris, 1869, in-8.

Traduite en anglais et insérée dans le t. I, de la *Documentary History of the State of Maine*, p. 502-514.

[43] Nicholls (J.-F.). *The remarkable life, adventures and discoveries of Sebastian Cabot of Bristol, the founder of Great Britain's maritime power, discoverer of America and its first colonizer.* London, 1869, pet. in-4, portrait de Sébastien Cabot et carte.

[44] Stevens (Henry). *Sebastian Cabot — John Cabot = O.* Boston, 1870, in-16 carré.

[45] D'Avezac. *Examen critique d'un ouvrage intitulé The remarkable life... of Sebastian Cabot of Bristol... by J. F. Nicholls...*

Tirage à part, de 7 p., de l'article inséré dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*, 23 avril 1870.

[46] Major (Richard Henry). *The true date of the English Discovery of the American Continent under John and Sebastian Cabot. A Letter addressed by Richard Henry Major, Esq. F. S. A., to C. S. Perceval, Esq. LL. D.*

Publié dans l'*Archæologia or Miscellaneous Tracts relating to Antiquities*, t. XLIII, London, 1870, in-4, p. 16.

[47] Hellwald (Friedrich von). *Sebastian Cabot. Vortrag gehalten am 17 mai 1870, in der KK. geographischen Gesellschaft zu Wien.* Berlin, 1871, in-8.

[48] Desimoni (Cornelio). *Sugli Scopritori Genovesi del medio evo*, dans le *Giornale Ligustico*, Genova, 1874.

Cf. p. 35.

[49] Kider (Frederick). *The Discovery of America by John Cabot. Printed for private circulation.* Boston, 1878, in-8, 15 p. et deux cartes, l'une sur feuille séparée, l'autre intercalée à la p. 12.

Tirage à part du *New England Historical and General Register*, pour octobre 1878.

[50] Hugues (L.). *Le Navigazioni di G. e S. Cabotto. Memoria.* Roma, 1879, in-8.

Extrait des *Memorie della Società Geografica*, de Rome, t. I, pars III.

[51] *I Navigatori al Polo Antartico* (par M. Luigi Pasini). Venezia, 1880, in-8.

[52] Reumont (Alfred). *I due Caboto. Cenni storico-critici.* Firenze, 1880, in-8.

[53] Bullo (Carlo). *La vera Patria di Nicolo de' Conti e di Giovanni Caboto. Studj e Documenti.* Chioggia, 1880, in-4 ; 13 documents.

[54] Desimoni (Cornelio). *Intorno a Giovanni Caboto genovese scopritore del Labrador e di altre regioni dell' Alta America settentrionale. Documenti pub-*

blicati ed illustrati. Genova, 1881, gr. in-8; 14 documents.

Extrait du t. XV des *Atti della Società Ligure di Storia Patria*.

[55] ZERI (Augusto). *Giovanni e Sebastiano Caboto. Notizie*. Roma, 1881, in-8, une carte.

Extrait de la *Rivista Marittima*, mars 1881.

[56] BARRERA PEZZI (Carlo). *Di Giovanni Caboto rivelatore del settentrionale emisfero d'America, con documenti inediti esistenti nei RR. archivj di Stato di Milano*. Venezia, 1881, in-4.

Portrait de fantaisie de Jean Cabot finement gravé sur acier par l'auteur de la brochure, laquelle n'est pas dans le commerce. Les documents sont la lettre de Raimondo de' Raimondi (di Soncino) du 18 décembre 1497, publiée, croyons-nous, pour la première fois, par M. Pezzi, et deux lettres concernant Guillaume de Cazenove, dit Colombo.

[57] DONEAUD (G.). *I Caboto di Porto Maurizio*, dans *La Provinzia*, journal hebdomadaire de Porto Maurizio, Anno 11, Nos. des 19 et 26 novembre 1881.

Voir aussi pour cette attribution savonésienne, Danielle Morchio. *Il Marinaio Italiano*, p. 104.

[58] CORTAMBERT (Richard). *Jean et Sébastien Cabot*. Publié dans l'*Exploration. Revue des conquêtes de la civilisation*. Paris, 1882, t. XIII, No. 267.

INDEX

INDEX

AA (Pieter van der), 369.

ADAMS (Clement), 126, 154, 155, 156.

AFFONSO (Simão), 124, 358.

AGNESE (Battista), 144, 145, 188, 189, 191, 192, 193, 194, 200, 235.

AGRAMONTE (Juan de), 112, 272, 274.

AILLINGTON (Richard), 369.

ALCAZABA DE SOTOMAYOR (Simon de), 141, 163, 173.

ALDE, 240.

ALFONCE, ALLEFONSCE, ALLOFONSCE, ALPHONSO (Jean, Jehan et Juan), 200, 205, 206, 207, 208, 209, 211, 214, 228, 229, 247.

ALLEN (Richard), 294.

ALLIBONE, 369.

ALTAMIRA (*Duc* d'), 165.

ALVAREZ (Sébastien), 141, 163.

AMAT DI SAN FILIPPO (*Sr.* Pietro), 158, 188.

AMES, 24.

ANDAGOYA (Pascual de), 170.

ANDRADE (*Cte* Fernando), 147, 290.

ANGHIERA (Pedro Martyr d'), 16, 36, 37, 38, 42, 49, 62, 63, 75, 94, 104, 109, 113, 122, 123, 145, 168, 169, 170, 175, 275, 278, 280, 287, 289, 290, 335, 336, 339, 344, 367.

ANGO (Jean, Jehan, Giouan) 195, 274, 280.

ANNEBAUT (*Maréchal* d'), 198.

Anonyme de Mantoue ou de Ramusio, 42, 99, 336, 367.

ANTONIO (Nicolas), 173, 236, 243.

Antonelli, 373.
Anville (d'), 181.
Apian, 152.
Apremont (B^{on} d'). 280.
Arcangeli, 281.
Arcère (*le Père*), 299.
Ares de Sea, 146, 304.
Argensola, 282.
Arias (Gomez), 71, 304.
Arnold (Richard), 15.
Arras (Granvelle, *évêque* d'), 127.
Arthur (*Prince de Galles*), 19.
Arundel (C_{te} d'), 47, 126.
Ashehurst (Thomas), 266, 267.
Aubert (Thomas), 83, 274.
Auxilhon, voyez Senneterre.
Avezac (*Mr.* d'), 36, 80, 152, 166, 182, 206, 210, 215, 216, 251, 252, 371, 372.
Ayala (Pedro de), 14, 18, 20, 21, 22, 44, 47, 59, 60, 62, 100, 102, 104, 150, 329.
Ayllon (Lucas Vasquez de), 71, 73, 171, 277, 278, 287.

Bacon, 1, 21.
Babate ou Cabot (Sébastien), 270.
Balboa (Vasco Nuñez), 168.
Baltasar Ginoves, 189.
Barberousse, 221.
Barbosa (Duarte), 282.
Barcia (Gonzalès), 73, 207, 208, 280.
Bardolo (Giangiacomo), 338.
Barlow (*Mr.* S. L. M.), 164.
Barnes (*Sir* Georges), 27, 365.
Barrett (William), 51, 369.
Barriera (Joham), 342.
Barros, 162, 163, 188, 282.
Bartholomeo (Bernardo), 311.
» » (Giovanni), 311.
Baschet (*Mr.* Armand), 3.
Bastidas (Rodrigo de), 53.
Baué, 363.
Bautista Ginoves, 188.
Bautista (Juan), 188.
Bayfield (*Cap*^{ne}), 65.
Beaupepaire (de), 217.
Becker, 172.
Bedford (*Earl of*), 154.
Bellero, 152.
Belleval, 212.
Belloro (G. B.), 73.
Beltram (*D*^{r}), 290.
Beneventanus (Marcus), 164, 165.
Benoist (*D*^{r}), 190.
Benzoni, 338.
Berault (Fr.), 299.
Berchet (*Sr.* G.), 189.
Bergenroth (G. A.), 19, 110, 316, 329, 330, 371.
Bergeron, 274.
Bermudez (Cean), 2, 32, 173.
Bernaldez, 110.
Berteli (Ferando), 237.
Besson (Jacob), 132, 368.

Bettencourt (*Sr*. E. A. de), 76, 257, 277.
Biddle (Richard), 2, 14, 20, 29, 30, 31, 47, 76, 108, 114, 117, 127, 142, 186, 256, 259, 267, 328, 370.
Blackstone (*Sir* William), 39, 40.
Bocage (Barbié du), 147, 148, 219, 241.
Borgia (*Cardinal*), 179.
Boselli (*Mr*.), 153.
Bossis (de), 190.
Botelho, voyez Lacerda.
Botoner, voyez Wm de Worcestre.
Bouchette, 65.
Boulenger (Louis), 182.
Bradley (Thomas), 102.
Brand (Sébastien), 16.
Brandão (Diogo), 145, 273.
Breton (*D^r*), 19, 217.
Brewer (*Mr*. J. S.), 122, 281, 292, 331, 355.
Brevoort (*Mr*. J. Carson), 94, 197, 180, 181, 284, 291, 371.
Brion (de), 198.
Brito Rebello (*Sr*. J. I. de), 260.
Brown (*Mr*. Rawdon), 2, 21, 36, 38, 59, 123, 129, 131, 135, 322, 323, 346, 357, 370, 371.
Brunet, 208, 222.
Buïl (Bernardo), 102, 329.
Bullo (*Sr*. Carlo), 11, 36, 41, 123, 135, 312, 322, 338, 346, 369, 372.
Bure (de), 198.
Burrough (Stephen), 127, 128, 130, 131.
Busignolo (Hieronymo Marin de), voyez Marin.
Butrigari (Galeas), 338.
Büttner, 178.

Cabot (Lewes et Ludovic), 37, 39, 135, 136, 312, 313.
Cabot (Sanche et Sancto), 37, 39, 135, 136, 312, 313.
Cabota ou Cabot (Sébastien), 127, 131.
Cabote ou Cabot (Sébastien), 68, 94, 127, 128.
Caboti ou Cabot (Jean), 85.
Caboto ou Cabot (Jean), 11, 12, 13, 48, 55, 61.
Caboto ou Cabot (Sébastien), 48, 55, 67, 93, 112, 123, 124, 125, 151, 152.
Cabotte ou Cabot (Sébastien), 28, 32, 38.
Cabotto ou Cabot (Jean), 39.
Cabotus ou Cabot (Jean), 155.
Cabotus ou Cabot (Sébastien), 132, 155.
Cabral, 159.
Calbot ou Cabot (Jean), 48, 59, 61, 101.
Campbell (John), 135, 369.

Cano (Juan Sebastian del), 170, 284.
Cantino (Alberto), 143, 158, 159, 160, 161, 163, 257, 259, 260, 262, 265, 266.
Canto (*Sr.* Ernesto do), 76, 184, 276.
Capelo (Dominicus), 346.
Capello (Simone), 73.
Capotto ou Cabot, 11.
Carbonieri, 158.
Cardenas (*Don* Gabriel), 280.
Carli (Fernando), 135, 279.
Caro (Annibal), 280.
Carroz (Luis), 134, 333.
Carter (John), 102.
Cartier (Jacques), 70, 74, 75, 77, 78, 79, 81, 82, 83, 145, 146, 149, 184, 187, 192, 194, 199, 200, 204, 205, 211, 213, 214, 215, 217, 223, 227, 228, 229, 230, 234, 235, 238, 242, 246, 249, 297, 298, 300, 304, 305, 344.
Carvalho (João Rodriguez), 282.
Casarolo (Bartholomeo Antonio), 311.
Casas (Bartolomeo de las), 53.
Castaldi, voyez Gastaldi.
Castellani (C.), 237.
Castel Rodrigo (*Marquis* de), voyez Moura.
Castillo (Domingo del), 239.
— (Pedro Augustin del), 281.
Catherine d'Aragon, 19.
Cauchon, 296.
Cavalier (Jean ou Jouan), 303.
Cazenove (Guillaume de, dit Colombo), 373.
Caxton, 16.
Cechetti (*Sr.*), 312.
Celaya (Sancho de), 174.
Celiers (des), voyez Desceliers.
Ceres, voyez Seres.
Cerezo (Maria), 122.
Cesaris (*Mlle* Isolina de), 332.
Cespedes (Andres Garcia de), 284, 285, 286.
Chabot (Philippe de), 198, 280.
Cha'Botto, 11.
Challayes (de), 229.
Champlain, 248, 249.
Champs (Morrhy des), 300.
Chancellor (Richard), 15, 30, 155.
Charles-Quint, 37, 54, 68, 82, 83, 91, 92, 115, 116, 117, 118, 122, 123, 124, 125, 127, 128, 129, 130, 134, 141, 145, 146, 152, 163, 169, 173, 174, 177, 190, 194, 214, 221, 234, 235, 278, 279, 280, 283, 284, 288, 295, 304, 339, 362.
Charlevoix, 215, 250, 274.
Chaudière (Guillaume), 252.
Chauveton (Urbain), 338.
Chauvin, 248.

Chaves (Alonso de), 67, 70, 71, 73, 74, 91, 95, 125, 127, 173, 194, 232, 233, 234, 289.
Chefdhostel, 248.
Chenest (*Mr.*), 301.
Cheyne (*Sir* Thomas), 359, 363.
Cheyney (*Mr.* Edward), 127, 370.
Chytrœus, voyez Kochhaff.
Cifuentes (Pedro de), 188.
Cisio (Dominico Giovanni de la), 312.
Clamorgan (Jehan de), 148, 205, 206.
Clays, 272.
Clède (De la), 147.
Clugny (*Seigneur de*), 190.
Cock (Hieronymo), 236.
Coligny, 242.
Colomb (Christophe), 12, 14, 15, 20, 22, 35, 45, 46, 57, 58, 64, 159, 298, 328, 329, 337.
Colomb (Fernand), 69, 173, 284.
Colombo (Christophoro), voyez Colomb (Christophe).
Colon. Voyez Colomb (Chr.).
Columbis (Antonio Gulielmo de), 311.
Compagni (Bartolomeo), 369.
Conchillos (Lope), 71, 111, 331.
Conflans (Jehan de), 205.
Cons (*Dr.*), 190.
Contarini (Gasparo), 1, 37, 38, 41, 115, 118, 119, 120, 121, 344, 347, 351, 352, 354.
Conti (Nicolò), 123.
Coo (Christopher), 281.
Cooper (Thomas), 22, 23, 24, 264, 368.
Cortambert (*Mr.* Richard), 373.
Cortereal et Corte-Real (Gaspar), 72, 75, 90, 142, 143, 160, 162, 184, 186, 187, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 265, 267, 268, 269, 276, 282, 298.
— (Marguerite), 269.
— (Miguel), 162, 268, 276, 282
— (Vasco Eannès), 269.
Cortes (Hernando), 357.
Cosa (Juan de la), 52, 53, 103, 140, 156, 271.
Cossin (Jehan), 17.
Costa (*Revd*. B. F. de), 280.
Cotton (Robert), 16, 359.
Coto (Francisco), 334.
Coulon (Louis), 274.
Crawford et Balcarres (*Cte* de), 210, 216, 218.
Cremeur (*Master*), 79.
Crignon (Pierre), 300.
Crole, voyez Crowley.
Crowley (Robert), 1, 23, 24, 25, 28, 32, 33, 34, 364, 368.

Dalla Vedova (*Sr.*), 155, 262.
Davila (Alonso), 279.
Deane (*Mr.* Charles), 153, 371.
Delisle (*Mr.* Léopold), 148, 229.
Denebault (Pierre), 299.
Denis (*Mr.* Ferdinand), 206, 269,
Denys (Jehan), 83, 238, 249, 250, 251, 273, 300.
Desceliers (Pierre), 148, 194, 195, 196, 197, 205, 210, 216, 217, 218, 219, 229, 230, 277.
Deschelliers, voy. Desceliers.
Desimoni (*Sr.* Cornelio), 2, 12, 14, 37, 59, 73, 166, 169, 177, 181, 256, 281, 313, 326, 328, 372.
Desliens (Nicolas), 217.
Desmarquets, 194, 217.
Dias (*Don* Francisco), 316.
Diaz (Bernal), 280.
Dolfinato (Nicollo del), voyez Nicolaï.
Don ou d'Aunis (Nicolas), 291.
Donà (*Cte*), 189.
Doneaud (*S^r* G.), 12, 373.
Dornelos ou Dorvelos (Juan), 257.
Dorset (*Mis* de), voyez Grey.
Dourado (Ferdinando Vaz), 277.
Dupont (Jean), 216.
Dupont-Gravé, 248.
Duprat, 210.
Duran (Tomás), 122, 284.
Duro (*Sr.* C. F.), 75, 83, 146, 232, 245, 282, 292, 295, 305, 306.
Dwight (*Mr.* T. Reed), 355.

Ebner, 172.
Echevete (Matias ou Martin), 305.
Eden (Richard), 1, 16, 26, 31, 36, 37, 94, 113, 114, 132, 133, 154, 275, 338, 367, 368.
Edward VI, 22, 25, 27, 126, 127, 125, 128, 131, 315.
Eliot ou Elliot (Hugh), 92, 267.
Elisabeth (*la reine*), 22, 23, 368.
Ellis (*Sir* Henry), 17, 29, 294, 368.
Enrique Septimo, voyez Henry VII.
Ercole (*Duc*), voyez Este.
Espada (*Sr.* Jmenez de la), 1, 15, 235.
Este (Hercule d'), 143, 156, 159, 262.
Estancelin, 194, 300, 301, 303.
Eusèbe de Césarée, 274.

Fabian ou Fabyan (Robert), 25, 30, 31, 32, 33, 34, 50, 100, 106, 107, 150, 269, 317, 318, 330.
Fagundes (João Alvares), 76, 275, 276, 277.

FAILLON (*Abbé*), 212.
FAIRCHILD (*Général* Lucius M.), 316.
FALEIRO (Francesco), 76, 141.
FALEIRO (Ruy), 141.
FANO (Guido Gianneti da), 153, 369.
FERDINAND-LE-CATHOLIQUE, 14, 15, 57, 71, 100, 110, 111, 112, 113, 118, 274, 331, 332.
FERNANDEZ et FERNANDUS (Francisco), 76, 142, 186, 266, 267.
— (Joao), 76, 142, 186, 266.
FERRO (Marco), 4.
FIGINI (Martino), 311.
FINE (Oronce), 148, 181, 183, 205.
FISCHER (*Dr.* Théobald), 158.
FLORIN (Juan), voyez VERRAZZANO, 280.
FONSECA (Juan Rodriguez de), 71, 111, 121, 129.
FONSSECA (Manuel da), 276.
FONTANA (Alvisius), 5, 6, 8, 10, 309, 310.
FONTETTE, 79.
FORCE (*Colonel* Peter), 370.
FORLANI (Paulo), 237.
FORNARI (Cipriano de), 21.
FOSCARINI (Andreas), 353.
— (Marco), 338.
FOSCULUS (Andreas), 353.
FOUCARD (*Sr.* Cesare), 262.
FOURNIER (*le Père*), 216.
FRANÇOIS I[er], 77, 80, 91, 147, 149, 195, 198, 205, 206, 210, 214, 222, 227, 278, 279, 296, 230.
FRANQUELIN (J. B. L.), 216.
FRACASTOR (Hieronym.), 236, 239.
FREIRE (João), 220.
FRÈRE (*Mr.* Edouard), 223.
FROBISHER (Martin), 293, 294.

GABATO ou CABOT (Sebastian), 17, 28, 30, 33.
GABOTES ou CABOT (Sebastian), 29.
GABOTO ou CABOT (Sebastian), 16, 17, 23, 32, 106.
GAIRDNER (*Mr.*), 316, 317.
GALLEGO (Vasco), 174, 283, 334.
GALLICCIOLI (Giambattista), 3.
GALVAM et GALVÃO (Ant.), 1, 63, 187, 258, 259, 266, 268, 269, 282, 287, 290, 291, 342, 368, 369.
GAMA (Vasco de), 159.
GAMART, 249, 273.
GAMARTO, voy. Gamart.
GARAY, 287.
GARCIA DE TORENO (Nuño), 142, 145, 161, 168, 169, 170, 171, 174, 175, 176, 179, 193, 200, 234, 278, 284, 287, 289, 357.

GARCIA (Diego), 357.
GARRARD (*Sir* William), 27, 365.
GARRET (William), 28.
GASTALDI et CASTALDI (Jacopo), 82, 236, 237.
GERAUBY (Robin de), 299.
GESIO ou GESSIO (Juan Bautista), 151.
GESNER, 236.
GHILLANY, 157, 165.
GIABUTO ou CABOT, 11.
GILBERT (*Sir* Humphrey), 33, 72, 76, 114, 154, 156, 318, 343, 368.
GIUNTI, 339.
GODEFFROY (Adam), 280.
GODERYK (John), 354.
GODWIN (Francis), 15.
GOES (Damiam de), 256, 257, 258, 259, 260, 266, 268, 269.
GOMARA (Lopez de), 1, 31, 49, 63, 170, 280, 287, 341, 367, 368.
GOMEZ (Estevan ou Estevão), 71, 73, 76, 170, 171, 193, 200, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 334.
GONZALÈS (João ou Juan), 142, 186, 266, 267.
GONZALÈS (Ruy), 45.
GOSSELIN (E.), 212, 213, 248.
GOTHA (*Duc* de Saxe-Cobourg), 189.
GOUGEUL, 297.
GRADONICO (Julianus), 346.
GRAFTON (Richard), 15, 16, 17, 18, 21, 24, 25, 27, 28, 34, 36, 294, 364, 368
GRANDMAISON (*Mr.*), 198.
GREENE (*Mr.* G. W.), 281.
GREGORY, 317.
GRENVILLE, 27.
GREY (Thomas, *Marquis* de Dorset), 110.
GRIMASCO (Gian-Giacomo), 312.
GROWTE (John), 79.
GRUBE, 294.
GRYNÆUS, 148.
GUA (Pierre du, *sieur* de Monts), 248.
GUÉRARD (Jean), 216.
GUIBÉ (*Cardinal*), 164.
GUNSOLUS ou GONZALÈS (João), 76, 142.
GUTIERREZ (Diego), 67, 125, 147, 152, 184, 196, 232, 233, 235, 236, 246.
GUTIERREZ (Diego, le jeune), 127, 231.
GUZMAN (Nuño de), 125.

HAKLUYT (Richard), 1, 21, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 50, 72, 75, 79, 91, 92, 93, 106, 107, 114, 126, 127, 131, 132, 135, 150, 154, 155, 156, 174, 176, 206, 207, 211, 213, 214, 247, 267, 269, 279, 293, 294, 295,

297, 298, 304, 317, 318, 319, 321, 369.
HALLE (Edward), 15, 16, 21, 24, 25, 294.
HALE (*Rev^d^.* E. E.), 371.
HARDY (*Sir* Thomas), 129.
HARDYING (John), 15.
HARLEY, 77, 128, 147, 148, 149, 193, 195, 209, 231.
HARO (Christoval de), 290.
HARPSFEILD (John), 15.
HEARNE, 369.
HAUSLAB (*Général* de), 182.
HAYWARD (*Mr.* Charles), 371.
HEINEMANN (*Dr.* O. von), 185
HELLWALD (*Mr.* Friedrich von), 372.
HENNIN (*Mr.* de), 153, 161, 244.
HENRI II, 76, 77, 81, 82, 83, 84, 148, 149, 195, 198, 209, 210, 215, 219, 220, 247, 249.
HENRI IV, 248.
HENRI VI, 110.
HENRY VII, 1, 17, 19, 21, 29, 31, 36, 39, 45, 46, 47, 50, 51, 57, 76, 92, 100, 101, 102, 106, 107, 108, 114, 142, 157, 186, 266, 270, 272, 313, 315, 316, 317, 318, 327, 328, 330, 337, 341.
HENRY VIII, 24, 29, 33, 91, 113, 114, 115, 176, 177, 201, 292, 293, 298, 317, 331, 371.
HERBORN, 153.
HEREDIA (*Sr.* R. de), 165.
HERRERA, 53, 69, 112, 113, 123, 141, 163, 168, 170, 173, 275, 280, 283, 284, 291, 295, 296.
HOBY (*Sir* Philip), 128, 359.
HŒFER, 269.
HOJEDA (Alonso de), 53, 266.
HOLBEIN, 118, 370.
HOLINSHED (Ralph), 1, 17, 18, 21, 25, 26, 27, 28, 34, 36, 111, 364, 365.
HOMEM (Diego, Diegus, Didacus), 76, 193, 240, 243, 244, 245.
HOMO (Andreas), 76, 244.
HORE (*Master*), 297, 298.
HORES, 297.
HORFORD (*Mr.* Charles-Joseph), 370.
HOWARD (*Lord* Edmond), 292.
HUGUES (*Prof.* L.), 372.
HUMBOLD (Alexandre de), 157, 172.
HUME, 110.
HUTH (*Mr.* Henry), 189.
HUTTICH (Johannes), 181.

IBACETA (Jacobo de), 305.
IRWIN (C.), 132.
ISABELLE-LA-CATHOLIQUE, 14, 15, 100, 338.

Jacques I, 26.
Jacques IV (*Roi d'Écosse*), 20, 21.
Jalobert (Marc), 211, 214.
Jamert ou Jauvert (Sanche), 299.
Jarry (Nicolas), 216.
Jau (Guillaume du), 299.
Jay (John), 44.
Jeanne (*la Reine*), 111, 272, 274.
João III, 145, 147, 279, 281.
Jomard, 77, 80, 153, 157, 198, 210, 215, 216, 218.
Joyeuse (*Duc* de), 206.
Juan Bautista Ginoves, 188.
Jules II, 110, 164.
Junquera (*Sr.* S. Perez). 189.

Kabotto ou Cabot (Jean), 2, 47, 58.
Kelton (Arthur), 15.
Kidder (*Mr.* Fréderick), 372.
Kingston (*Mr.* Alfred), 316, 323, 329.
Kochhaff ou Chytræus (Nathan), 153, 154, 155, 156.
Kohl (J. G.), 43, 55, 68, 69, 77, 82, 92, 104, 115, 145, 153, 157, 161, 162, 163, 165, 167, 172, 178, 179, 185, 189, 190, 193, 218, 219, 220, 237, 240, 279.
Kunstmann (*Mr.* Friedrich), 140, 143, 161, 162, 164, 167, 190, 234, 259, 268, 271, 277.

Labanoff (*Prince*), 189.
Labitte (*Mr.*) 301.
Laborde (*Mr.* de), 223.
Lacerda Lobo (Constantino Botelho de), 273.
Lancellati (Benedicto), 311.
Landsdowne, 127.
Lanquet ou Lanquette (Thomas), 16, 18, 22, 23, 25, 27, 36, 128, 363, 364, 368.
La Vallière (*Duc* de), 148, 198, 222.
Le Blanc (Vincent), 273, 274.
Lee, Ley ou Leigh (*Dr.* Edward), 91, 176, 177.
Le Clercq, 216.
Lefèvre (Guillaume), 302.
Legoupil (Robert), 215.
Leguina (*Sr.* Enrique de), 53.
Lelewell, 157, 172, 178.
Lemon (*Mr.* R.), 366.
Lenox (*Mr.* James), 17.
Le Prince, 153.
Léry (*Baron* de), 84, 296.
Lescarbot (Marc), 79, 296, 297.
Libri, 132, 220.
Lilly (George), 15.
Linage, voyez Veitia ou Veytia.
Lindenau, 172.
Littré, 75.

LLYDE ou LLOYD (Thomas), 44, 59, 369.
LOCKE ou LOK (Michael), 279, 293.
LONDOÑO, 20.
LOPEZ (Christovão), 269.
LORENO (Nino Garzia de), voyez GARCIA DE TORENO.
LORENZANA (*Évêque*), 239.
LOTTIN, 223.
LOUIS XII, 110.
LOVELL (*Sir* Thomas), 122, 355.
LOWNDES, 330, 367.
LUBBLER (*Mr.*), 75.
LUDOVIC-LE-MORE, 21.
LUIZ (Lazaro), 276.

MACHYN, 27.
MADRIGNANO (Archangelo), 258, 259, 261.
MADOZ, 305.
MAFRA (Juan Rodriguez), 174, 334.
MAGELLAN ou MAGALHAES (Fernão), 73, 76, 141, 188, 189, 282, 283.
MAGGIOLO (Vesconte de), 1, 65, 82, 165, 166, 167, 177, 187, 279.
MAJOR (*Mr.* Richard Henry), 216, 372.
MALDONADO (Diego), 71, 304.
MALLART, MALLARD, MAILLART, et MAILLARD (Jehan), 222, 223, 227, 228, 229.
MALTE-BRUN (V. A.), 197, 202, 219.
MALVANO, 262.
MANNO (*Sr.* A.), 237.
MANOEL (*Roi*), 76, 141, 143, 146, 256, 257, 259, 260, 262, 267, 268, 269, 272, 275, 282.
MANRIQUE (Pedro), 283.
MARCEILLES (Guillaume de), 241.
MARCELLO (Nicola), 311.
MARINO (Hieronymo de), 118, 135, 346, 352, 353, 354.
MARNEF (Jean de), 206, 207, 208.
MARSHE (Thomas), 23, 24, 364, 368.
MARTINS (Joam), 260.
MARTIUS (*Mr.* de), 153.
MARTYR (Pedro), voyez ANGHIERA.
MARY (*Reine*), 47.
MATKOVIC (P.), 189, 244.
MATIENZO (*Dr.* Sancho), 278, 288, 334.
MATTIOLO (Pietro), 237.
MEDINA (Pedro de), 125, 127, 232, 239, 240.
MEDRANO (Catalina), 109, 134, 355.
MENDEZ (Martin), 124, 284, 358.
MENENDEZ (Pedro), 207, 208.
MENDO TRIGOSO (Sebast. F. de), 143.
MENEZES (Amrique de), 188.

Meteren (Emmanuel), 153.
Mercator, 83, 90, 197.
Mesquita (Alvaro), 282.
Mexia (Pedro), 125, 232.
Michael (Jacobus), 353,
Michaud, 370.
Millin, 147, 219.
Mocenigo (Pietro), 311.
Montalboddo (Fracanzio da), 257, 259.
Montoret, 78.
Montesdoca (Martin), 67.
Morales (Andrés de), 283.
Morchio (Danielle), 373.
Moreau, 75, 79.
Morin (*Mr.* P. L.), 250.
Moroni (Gaëtano), 369.
Morrhy des Champs, 300.
Morlent (*Mr.*), 241.
Moura (Christovam de), 269.
Mudesco (Andreus), 346.
Muller (*Mr.* Frederik), 154, 183.
Muñoz, 83, 331, 333, 334, 355.
Munster (Sébastien), 367.
Muratori, 160.
Murphy (*Mr.* Henry C.), 279, 280, 281.
Murr (de), 161, 172.
Musset (*Mr.*), 299.

Narvaez, 287.
Nasmith, 369.
Navagero (Andrea), 41, 123, 136, 357.
Navarrete (Martin Fernandez de), 45, 53, 67, 69, 90, 109, 112, 113, 115, 122, 124, 125, 134, 141, 163, 169, 170, 173, 174, 179, 188, 213, 232, 235, 257, 266, 272, 274, 278, 282, 283, 287, 288, 290, 296, 357, 358.
Navarro (Ginés), 291, 292, 295, 296.
Negri (Cristoforo), 229.
Nicholls (*Mr.* J. F.), 36, 372.
Nichols (*Mr.* J. G.), 128.
Nicolas (N. H.), 256, 370.
Nicolay (Nicolas de, *sieur* d'Arfeville), 148, 239, 240, 241.
Nicolson (*Evêque* W^m^.), 22.
Niño (Andrés Garcia), 283, 334.
Noël (Etienne), 211, 214.
— (Jacques), 79.
Noli (Agostini), 167.
Northumberland (Dudley, *duc* de), 113, 114.

One (Martin), 305.
Ongania (*Sr.* Ferd.), 158, 189.
Ortelius, 153, 236.
Osorio, 266.
Ovando (Juan de), 151.
Oviedo (Gonzalo Fernandez de), 16, 70, 73, 74, 95, 145, 168, 179, 233, 234, 278, 287, 288, 289, 260, 295.

Pagano (Matteo), 237.
Palestrina ou Pilestrina (Salvat [ore] de), 76, 161.
Palmella (*duc* de), 277.
Pancaldo (Leone), 73, 189.
Paris (*Mr.* Paulin), 153.
Parmentier (Jean), 228, 300, 301, 302, 303.
— (Raoul), 300, 302, 360.
Pasini (*Sr.* Luigi), 11, 59, 131, 369, 372.
Pastriel et Plastrier (Jean), 302.
Pasqualigo (Lorenzo), 1, 47, 49, 51, 56, 57, 59, 61, 87, 97, 101, 135, 322.
— (Pietro), 186, 257, 258, 259, 260, 261, 265, 266.
Peckham, 358.
Pelli (Giuseppi), 280.
Pelloquin (B.), 299.
Pert (*Sir* Thomas), 113, 114, 115, 275.
Peschel (Oscar), 161, 163.
Petit (Jehan), 181.
Pezzi (*Sr.* Carlo Barrera), 373.
Philippe II, 47, 145, 151, 174, 190, 191, 192, 194, 232.
Phillips (*Sir* Thomas), 148, 220, 279.
Pigafetta (Antonio), 283.
Ponce (Vargas), 305, 306.
Poutraincourt, 249, 296.
Poyet, 213.
Prato (Albertus de), 292, 293.
Pré (Galliot du), 181.
Progel (*Mr.* Otto), 161.
Promis (*Sr.* Vincenzo), 169, 237, 262.
Puebla (Ruy Gonzalès de), 13, 14, 18, 19, 20, 21, 46, 47, 57, 58, 62, 102, 104, 150, 228, 315.
Purchas (Samuel), 75, 154, 156, 292, 293, 294.
Purchas (William), 319.
Pynson, 29.

Quartier (Jacques), voyez Cartier.

Raimondi (Raimondo de), 150, 373.
Ramée (*Mr.* Alfred), 212, 213, 215.
Ramirez (Luis), 358.
Ramusio (Baptista), 1, 36, 42, 44, 46, 49, 62, 63, 78, 99, 103, 114, 125, 151, 168, 171, 175, 184, 193, 228, 236, 249, 250, 265, 271, 272, 273, 274, 279, 280, 299, 303, 336, 339, 362, 367.
Rastell, 29.
Rebello, voyez Brito.
Redouer (Martin du), 262.

Reeve (*Mr.* Henry), 358.
Reinel (Jorge), 75, 141, 174, 179.
Reinel (Pedro ou Pero), 70, 76, 141, 143, 162, 163, 174, 179, 191.
Reumont (*Mr.* Alfred de), 372.
Ribero, Ribeiro, Ribeyro et Rivero (Diego), 1, 67, 69, 70, 72, 76, 89, 91, 95, 105, 141, 171, 173, 178, 179, 187, 193, 194, 200, 234, 278, 284, 287, 289.
Ribeyro (Pedro), voyez Ribero (Diego).
Richard III, 29.
Richelieu (*Cardinal* de), 299.
Riva (Giacomo da), 10.
Robertet (Jacques), 182.
Roberval (Jean-François de la Roque, *seigneur* de), 75, 83, 146, 207, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 219, 230, 247, 248, 249, 304.
Roche (*Marquis* de la), 245, 247, 248, 296.
Rochela (Florin de la), voyez Verrazzano.
Roffet (Ponce), 78.
Rojas (Francisco de), 124.
Romanin (Samuele), 3, 6, 309.
Rosell (*Sr.* Caetano), 284.
Roselli (Pietro), 161.
Rossoto (Andrea), 236.
Rothschild (*Baron* Edmond de), 190, 191.
Rotz (John), 77, 147, 148, 196, 201, 203, 204, 205, 209, 220, 231.
Rousselay (Zanobis de), 279, 280.
Rouville, 297.
Ruchamer (Jost), 261.
Rut (John), 75, 89, 291, 292, 293, 294, 295.
Ruysch (Johannes), 164, 165, 271.
Rymer (Thomas), 2, 20, 37, 92, 108, 110, 131, 267, 315, 369.

Sagornino (Giov.), 8, 10.
Sagra (Ramon de la), 157.
Saincte Marthe (Scevole de), 208.
Saint-Gelais (Mellin de), 208.
Salaya (*Dr.* Sancho de), 174, 284.
Salazar, 284.
Salvat, voyez Palestrina.
Samano (Juan de), 124.
Sandi (Vettore), 3, 4, 5, 9, 10.
San Filippo, voyez Amat.
San Martino (Andrés de), 234, 283.
Santa Cruz (Alonso de), 67, 69, 127, 173.
Santarem (*Vte* de), 205, 206, 220.

SANUTO (Marin), 322.
SANUTO (Livio), 153, 369.
SARDIÈRE (GUYON de), 148.
SAYER (Samuel), 370.
SARRO (Christovão de), voyez Haro.
SHABOT ou CABOT (Sébastien), 126.
SCHEFER (*Mr.* Charles), 301.
SCHILLER, 75.
SCHMELLER, 162.
SEA (ARES de), voyez ARES.
SECALART (Paulin), 81, 205, 208.
SEIGNELAY, 216.
SENNETERRE (Paul d'AUXILHON, *seigneur* de), 207, 212, 215, 247.
SERES ET CERES (William), 23, 24, 368.
SERRANO (Juan), 283, 334.
SEVERT (Jacques), 236, 252.
SFORZA, 323.
SHELLEY (Richard), 360.
SILVEIRA (João da), 279,
SMITH (*Miss* L. TOULMINE), 203, 316, 318, 355.
— (Buckingham), 81, 146, 213, 279, 281, 284.
SOLA (*Sr.* Ercole), 160.
SOLIS (Juan Dias de), 72, 115, 173, 334, 356.
SONCINO (Raimondo di), 1, 13, 21, 43, 46, 48, 49, 50, 59, 61, 101, 323, 324, 371.
SORANZO (Giacomo), 129, 361.
SORIN (Germain), 205.
SOTO (Francisco de), 283, 334.
— (Hernando de), 299.
SOTOMAYOR, voyez ALCAZABA.
SOUZA (Francisco de), 76, 276, 282.
SPARKES (Jared), 371.
SPINOLA (Antonio), 21.
— (Benedetto), 21.
— (Francesco), 21.
SPITZER (*Mr.* F.) 145, 190, 194.
SPRENGEL (Mathieu), 178.
STAGLIENO (*Mis*. Marcello), 169.
STEELSIO, 152,
STEVENS (*Mr.* Henry), 372.
STIERNHOOK (J.), 40.
STOW (John), 1, 15, 17, 18, 26, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 36, 50, 100, 106, 117, 176, 269, 317, 318, 330, 365, 368.
STRAGLIANO COLLONA, 348.
STRYPE (John), 15, 26, 68, 110, 128, 131, 369.
SYLVA (Miguel da), 147.
SYLVAIN. (*Mr.* L. P.), 250.

TABIA (Zoane Battista de), 21.
TAISNIER et TAISNIERUS (Jean), 26, 132, 368.
TALBOT ou CABOT (Zuam), 59, 322.
TALBOT (Robert), 369.
TALLE de YRAND (*Prince*), 219.

Tarbé (*Mr.*) 301.
Tarragona, 284.
Taylor (*Baron*), 220.
Tentori (Cristoforo), 3, 5, 9.
Testu (Guillaume le), 241, 242.
Thevet (André), 206, 216, 242, 251, 270, 298, 343, 368.
Thirkill (Launcelot), 102, 256.
Thomas (John), 266.
Thomassy (Raymond), 89, 164, 178, 179, 180.
Thorne (Nicholas), 267.
Thorne (Robert), 19, 91, 92, 93, 176, 267.
Thou (de), 298.
Tiraboschi, 160, 279, 280.
Toreno, voyez Garcia.
Torres (Francisco de), 283, 334.
Toscanelli, 45.
Tosinus (Evangelista), 164.
Tramesini (Michaël), 251.
Tronus (Nicolaus), 309.
Tross (H.), 75, 152, 182, 199, 212, 246.
Tudor (Marie), 25, 130, 362.
Turco (Giovanni Pietro de), 311.
Turnbull (*Mr.* W. B.), 362, 363, 371.

Uliby, voyez Willoughby.
Urdaire (Juan de), 306.
Uzielli (*Sr.* G.), 1, 66, 158, 170, 244, 262.

Vallard (Nicolas), 76, 82, 148, 195, 219, 230, 246, 247.
Valois (Henri de), 198, 212.
Vannes (Peter), 129, 362.
Varasenne, Varrassane et Varesam (Jehan de), voyez Verrazzano.
Vargas Ponce, voyez Ponce.
Varnhagen (A. de), 124, 358.
Vasquez (Catalina), 124, 358.
Vasseur (Guillaume le), 216.
Vaulx (Jacques de), 205, 206.
Vedia (*Sr.* E. de), 170, 295, 367.
Vega (Garcilasso de la), 304.
Veitia Linage, 90, 173.
Velasco, 273.
Vendramino (Andrea), 35.
Verrazzano (Giovanni), 177, 181, 187, 192, 199, 238, 242, 278, 279, 280, 281, 284, 300.
Verrazzano (Hieronymo), 180, 184.
Vesconte de Maggiolo, voyez Maggiolo.
Vespuce (Améric), 15, 90, 122, 141, 165, 169, 174.
Vespuce et Vespuche (Juan), 122, 141, 169, 173, 683, 284, 334.
Viera y Clavijo (J. de), 281.
Viegas (Gaspar), 76, 77, 183, 184, 187, 196, 234.
Vieusseux, 279.

VILLARAGUT, voyez CARROZ.
VILLEGAGNON (DURAND de), 242.
VILLEGAS (Pedro Ruiz de), 174, 284.

WALKENAER (*Baron* de), 157.
WARDE (Richard), 266.
WEBSTER, 94.
WECHEL (Christian), 181, 182.
WEIMAR (*Gr^d. duc* de Saxe), 192.
WEINER (*Dr.* Charles), 190.
WILLES (Richard), 31, 154,
WILLOUGHBY (*Sir* Hugh), 15, 27, 28, 32, 111, 130, 155, 331, 332, 364, 365.
WINCHESTER (*Marquis* de), 47.
WINTER (W.), 368.
WOLSEY (*Cardinal*), 116, 292, 293, 334.
WOODS (*Rev^d*. Léonard), 371.
WORCESTRE (William BOTONER ou de), 44, 369.
WORDE (WYNKEN de), 16.
WORTHINGTON (William), 132, 133.
WRIOTHESLEY, 129.
WURTZ (*Mr.* G. W.), 262.
WUTTKE (*Mr.* H.), 169.
WYTFLEIT, 272.

XIMENES (*Cardinal*), 113, 115.

ZACCO (Bartolomeo), 237.
ZACH (*Baron* de), 172.
ZACHARIE, 311.
ZARCO DEL VALLE (*Sr.* M. R.), 235.
ZIEGLER (Jacob), 63, 339, 340, 367.
ZILETTI, 240.
ZERI (*Sr.* Augusto), 372.

ERRATA

Pages.				
2, ligne 25,	au lieu de	*Ragguali,*	lisez :	*Ragguagli.*
12, — 19,	—	*Scropitori.*	—	*Scopritori.*
15, — 9,	—	John Hardyng[3],	—	John Hardyng[4].
17, note 1,	—	XXXII B,	—	XXXVII B.
17, — 2,	—	XXXII G,	—	XXXVII C.
22, ligne 19,	supprimez	*mas.*	—	
25, note 1,	au lieu de	XXXII A,	—	XXXVII A.
25, — 1,	—	XXXII B,	—	XXXVII B.
27, — 2,	—	XXXII D,	—	XXXVII D.
30,		rapporter la note à la ligne 14 de		la p. 31.
35, ligne 5,	—	Vendramerio,	—	Vendramino.
36, note 1,	—	XXXII A, B, C,	—	XXXVII A, B, C,
37, — 3,	—	XXIII,	—	XXVIII.
37, — 3,	—	XXI,	—	XXVI.
38, — 1,	—	*Oceanieis,*	—	*Oceanicis.*
39, ligne 28,	—	Blakstone,	—	Blackstone.
40, — 10,	supprimez	ou français.	—	
41, note 1,	au lieu de	XXIII,	—	XXVIII.
46, — 1,	—	XVII,	—	XX.
52, ligne 16,	au lieu de	150,	—	1500.
61, note 1,	—	VII,	—	VIII.
62, — 3,	—	XV,	—	XIX.
63, — 1,	—	append. XVII,	—	XX.
63, — 2,	—	XVI, XVIII et XIX,	—	XXI, XXII, et XXIII.
71, — 1,	—	*le guas,*	—	*leguas.*
73, — 1,	—	en 1520,	—	avant 1523.
73, — 1.	—	33° degré N.	—	37° degré N.
74, — 1,	—	*enseñadas,*	—	*ensenadas.*
75, ligne 5,	—	les Cortereal, qui à leur retour firent	—	Gaspar Cortereal qui fit.
76, note 2,	—	*wrich, Cassing,*	—	*which, passing.*
85, — 1,	—	*aliquo tam,*	—	*aliquantam.*
111, — 1,	—	XV,	—	XV B.
111, — 6,	—	XV,	—	XV B.
115, ligne 29,	—	*salv oil,*	—	*salvo il.*
115, — 30,	—	*come,*	—	*con.*
118, — 27,	—	*di cose,*	—	*di coste.*

Pages.

121, note 1, au lieu de XXVII, XXX. lisez : XXVI, XXXI.
122, ligne 14, supprimez « insérée dans le testament. »
125, — 13, au lieu de *de la S. cc. m.*, lisez : *de la S. c. c. m.*
127, — 12, supprimez subrepticement.
127, — 22, au lieu de d'Arras, lisez : Granvelle, évêque d'Arras.
128, note 1, ajoutez : Append. XXXIV A.
128, — 2, au lieu de 353, lisez : 553, fol. 6.
128, — 2, — CIXXXIX, — CXXXIX, app. XXXIV B.
128, — 4, ajoutez : XXXIV C.
130, ligne 23, au lieu de 6 février, — 26 février.
132, — 13 et 17, — Éden, — Eden.
134, note 1, — XV, — XVIII.
141, ligne 20, — *suspechoso*, — *sospechoso*.
142, — 12, — première, — seconde.
143, — 1, — 14 octobre, — 14 octobre 1506.
143, note 1, — Sebast. F. de Mendo Trigoso, — C. Botelho de Lacerda Lobo
145, — 4, — n° 18, — n° 19.
147, — 3, — *Seriço*, — *Serviço*.
151, ligne 5, — *Portaghesi*, — *Portoghesi*.
151, note 1, — append. XXI, — append. XX.
151, — 2, — M. Yménez, — M. Jimenez.
152, — 20, — til, — *tilde*.
159, — 23 et 29, — Orano, — Oran.
168, — 10, — 0m 107, — 1m 07.
169, — 31, — *Yahrisbericht*, — *Jahresbericht*.
170, — 14, — orgine, — origine.
170, — 20, — décembre, — novembre.
179, — 3, — portugais, — Portugais.
181, — 4, — 6, — 16.
187, note 2, — Galvani, — Galvam.
191, ligne 1, — acture, — facture.
199, — 28, — Bristish, — British.
203, — 1, — miss, — Miss.
203, note 1, — miss, — Miss.
206, ligne 34, — 1875, — 1575.
218, — 2. — el Belcarres, — et Balcarres.
218, — 5, après Sigismond, supprimez la virgule.
235, — 28, — M. Jmenez, lisez : M. Jimenez.
256, — 23, — *doaçaaom*, — *doaçaom*.
256, — 29, — Damiano, — Damiam.
257, — 6, — » — »
258, — 3, — » — »
258, — 4, — printemps, — été.
258, — supprimez les lignes 7-9.
258, — 25, au lieu de *Notte*, — *norte*.
259, — 13, — Damiano, — Damiam.
259, — 27, — *quc*, — *que*.
260, — 24, — Damiano, — Damiam.
266, — 5, — » — »
266, — 9, — *rursos*, — *rursus*.
267, — 10, — FORTUGAISE, — PORTUGAISE.
267, — 25, — *m'or*, — *mór*.

Pages.					
268,	ligne 21,	au lieu de	*Chega dos,*	lisez :	*Chegados.*
268,	— 22,	—	*à quelle,*	—	*àquella.*
268,	— 27,	—	*charmase,*	—	*chamarso.*
269,	— 14,	—	*costa,*	—	*custa.*
269,	— 15,	—	*de perderam,*	—	*se perderan.*
269,	— 16,	—	*irmaos,*	—	irmãos.
275,	— 3,	—	*indies,*	—	*in dies.*
275,	— 4,	—	*lam,*	—	*jam.*
276,	— 14,	—	*vistra,*	—	*vista.*
278,	— 21,	—	*Senalaredes,*	—	*Señalaredes.*
279,	— 7,	—	Wilminton,	—	Wilmington.
283,	— 28,	—	*molto diava,*	—	*molto odiava.*
289,	— 5,	—	*Is nec reto,*	—	*Is nec freto.*
290,	— 33,	—	*der,*	—	*dez.*
290,	note 1,	—	*mismo,*	—	*mesmo.*
290,	— 1,	—	*enscada,*	—	*enseada.*
290,	— 1,	—	*est aa,*	—	*està.*
290,	— 1,	—	*por,*	—	*poz.*
291,	ligne 25,	—	*cincuerta,*	—	*cincuenta.*
294,	— 3,	avant 724	ajoutez t. I.	—	
294,	— 27,	supprimez « né [mort] en 1594 » jusqu'à « Rut. »			
295,	— 12,	au lieu de	le *Mary of Guilford,*	lisez :	la *Mary of Guilford.*
296,	— 21,	—	cette dernière,	—	cette première.
296,	— 22,	—	son Histoire,	—	l'Histoire de Lescarbot.
298,	— 2,	—	Navire Français,	—	Navire français.
298,	— 8,	—	Navire Rochellois,	—	Navire rochellois.
300,	note 5,	—	omposée,	—	composée.
315,	ligne 15,	—	*yda,*	—	*ydo.*
316,	— 4,	—	VI,	—	VI A.
316,	— 23,	—	du Señor Don Francisco Dias,	—	de Don Francisco Diaz.
318,	— 5,	—	Kingt,	—	Knight.
318,	— 16,	—	iminitie,	—	inimitie.
320,	— 12,	—	baccalaos,	—	baccallaos.
321,	— 3,	—	q3	—	qs.
322,	note 1,	—	*Ragguali* P. I.,	—	*Ragguagli,* P. I.
329,	ligne 22,	—	*capo,*	—	*cupo.*
329,	— 24,	—	*Spero,*	—	*Spera.*
329,	— 25,	—	*Lo,*	—	*Yo.*
332,	— 1,	—	*serviruos,*	—	*servirnos.*
332,	— 2,	après licentia veniel ajouter (?)			
335,	— 3,	supprimez la virgule après *insulam.*			
335,	— 4,	—	*runt,*	—	*sunt.*
336,	— 27,	—	*alunic,*	—	*alcuni.*
338,	— 24,	—	*citada,*	—	*citado.*
338,	— 30,	ajoutez Vicente de la Fuente, avant *Historia eclesiastica de España.*			
341,	— 1,	au lieu de	*qui en,*	lisez :	*quien.*
341,	— 7.	—	*Y va,*	—	*Yva.*
341,	— 13,	—	*cierte,*	—	*cierto.*
342,	— 6,	—	*amostron,*	—	*amostrou.*
348,	— 12,	—	di cose,	—	di coste.
352,	— 2,	—	Casparo,	—	Gasparo.
356,	— 1,	—	Roy hurnai.	—	Ryo huruai.

Pages.		au lieu de		lisez :
356,	ligne 3,	au lieu de	in,	lisez : un.
356,	— 4,	—	Parama,	— Parana.
356,	— 15,	—	Osir,	— Ofir.
356,	— 18,	—	accordo,	— acordo.
356,	— 21,	—	gradissima,	— grãdissimo.
356,	— 24.	—	gete, espana,	— gẽte, españa.
356,	— 27,	—	podero' so,	— poderoso.
357,	— 1,	—	canda los,	— candalos.
357,	— 2,	—	insinitissimo,	— infinitissimo.
357,	— 3,	—	terra, connoscer,	— tierra, conoscer.
357,	— 4,	—	labrary,	— labrar y.
357,	— 5,	—	tigro,	— trigo.
357,	— 6,	—	tigro, cinqueta,	— trigo, cinquẽta.
357,	— 7,	—	q,	— q̃.
357,	— 9,	—	insinitissimo,	— infinitissimo.
357,	— 10,	—	Sacam, insinita,	— Sacan, infinita.
357,	— 11,	—	asno,	— asnos.
357,	— 12,	—	camelbos, sina,	— camellos, fina.
357,	— 13,	—	diserete,	— diferete.
357[1],	— 14,	—	Sier ras,	— sierras.
357,	— 15,	—	mornos,	— morenos.
366,	— 3,	—	Wesminster,	— Westminster.

1. Les autres fautes que le lecteur remarquera dans la légende espagnole de la carte de Cabot, et qui n'ont pas été relevées ici, se trouvent dans l'original. Elles démontrent que ces légendes ont été imprimées dans un pays où la langue espagnole n'était pas usitée.

ERRATA

		au lieu de		lisez :
Page en regard du titre.	Lignes 5 et 6,	au lieu de	BETWEN,	lisez : BETWEEN.
	— 12	—	INTRODUCTION,	— INTRODUCCION.
	— —	—	ORRAS,	— OBRAS.
	Page 213, l. 5,	—	Roberva,	— Roberval.
	— 393, l. 33,	—	TALLE de YRAND,	— TALLEYRAND (*Prince* de).

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie.